

Quarante mois de voyage
avec une rente de cent francs
par mois. 18,000 lieues à
travers le monde, par Jules
[...]

Desfontaines, Jules. Auteur du texte. Quarante mois de voyage avec une rente de cent francs par mois. 18,000 lieues à travers le monde, par Jules Desfontaines.... 1892.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

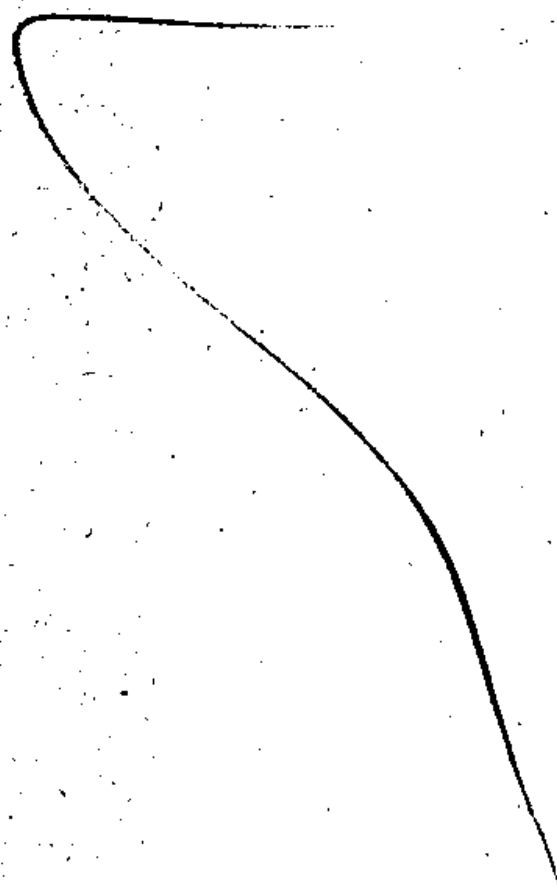
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

1439:



18,000 LIEUES

A TRAVERS LE MONDE

8. G
6639

—
POITIERS. — TYPOGRAPHIE OUDIN ET Cie.
—

QUARANTE MOIS DE VOYAGE

AVEC UNE RENTE DE CENT FRANCS PAR MOIS

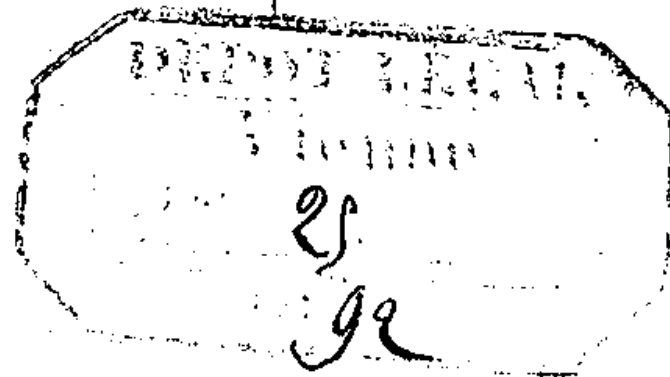
18,000 LIEUES

A TRAVERS LE MONDE

PAR

JULES DESFONTAINES

MEMBRE DES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE COMMERCIALE
DE PARIS ET DE NANTES



PARIS

LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}, ÉDITEURS

17, RUE BONAPARTE, 17

1892



PRÉFACE

Le moi est haïssable, a dit Pascal, et le héros de cette histoire c'est moi.

Je demande pardon à mes lecteurs de m'être fait l'humble narrateur de cette vie errante à travers le monde : j'ai pensé être utile à mes compatriotes.

Je voudrais montrer à la jeunesse que, si la France est un beau pays, il en est de plus beaux encore ; si l'existence est douce dans la patrie, elle est plus grande, plus large, plus abondante en certaines régions privilégiées. Il y a des désœuvrés atteints du spleen, des désespérés qui songent au suicide, des poètes amoureux d'idéal, des artistes pleins d'originalité que je serais heureux d'arracher au triste milieu dans lequel ils pâtiennent pour les emporter loin d'un monde banal, vers ces îles merveilleuses que baigne la mer des Indes ou le grand Pacifique. La vie y est tout à la fois si belle et si poétique, la nature si éblouissante que l'âme est toujours en fête.

Je voudrais communiquer mon enthousiasme et encourager bon nombre de jeunes gens à se lancer dans l'inconnu, cet inconnu que l'on a tort de regarder comme quelque chose de terrible à affronter et qui cependant

réserve tant d'agréables surprises. C'est, en effet, dans le goût de la jeunesse pour les voyages que l'on doit placer l'espoir de la France, et l'on ne saurait trouver aucune exagération dans ce que j'avance. Une nation qui, à notre époque, ne veut pas s'étendre est une nation destinée à périr. Il ne nous suffit pas d'avoir des colonies, il faut que nous arrivions à les peupler avec nos nationaux; il faut surtout qu'elles soient dirigées toutes par des hommes de dévouement et de valeur, et nous n'aurons ces hommes que quand la France pourra choisir parmi une foule de ses enfants ceux qui sont dignes d'être envoyés en nos possessions lointaines.

Je voudrais principalement réagir contre cette erreur de croire que pour voyager il est nécessaire d'avoir la bourse bien garnie, en racontant comment, depuis bientôt quatre ans, je cours librement la terre, ayant opéré un trajet de plus de dix-huit mille lieues, avec une rente mensuelle de cent francs seulement, soit douze cents francs par an.

Malgré ses apparences quelque peu romanesques, cet ouvrage n'est pas le produit de l'imagination : je puis assurer que j'ai tenu, avant tout, à la plus stricte exactitude, aussi bien en décrivant les scènes de mœurs, les panoramas pittoresques des différents pays parcourus, les nombreuses fêtes dont j'ai été témoin, qu'en faisant le récit de mes propres aventures.

Si je réussis à ouvrir de nouveaux horizons, si je parviens à laisser soupçonner les charmes inénarrables de la vie nomade, si je peux persuader que cette existence est accessible aux petites bourses, peut-être serais-je assez

heureux pour en diriger plusieurs vers cette voie qu'ils se croyaient fermée. Alors, je suis convaincu qu'une fois lancés dans cette existence de voyages, ces nouveaux amoureux d'espace et de soleil deviendront comme moi les meilleurs champions pour la défense de la cause géographique, car tous, nous serons des exemples frappants de conversion à cette cause.

JULES DESFONTAINES.

INTRODUCTION

Naitre avec le printemps, mourir avec les roses,
Sur l'aile du zéphyr nager dans un ciel pur ;

.
S'enivrer de parfums, de lumière et d'azur,

.
Voilà du papillon le destin enchanté !

Il ressemble au désir qui jamais ne se pose
Et, sans se satisfaire, effleurant toute chose,
Retourne enfin au ciel chercher la volupté !

Ces vers du poète faisaient ressortir si bien par
contraste le banal de notre pauvre existence
qu'ils revenaient souvent à ma pensée, et je me
disais : Que ne suis-je papillon !

En attendant de résoudre ce problème, je dus,
comme beaucoup d'autres, pour obéir aux com-
munes exigences, me mettre en quête d'une posi-
tion sociale. Sans avoir de vocation, je me lançai
dans la médecine : soulager les misères de ses
semblables me paraissait un noble but à atteindre.

La tâche dépassait mes forces.

Le spectacle de toutes les souffrances physiques

et morales des malades qu'il me fallait visiter m'affectait très douloureusement. C'était chaque jour un nouvel et pénible effort pour franchir un seuil d'hôpital. Au lieu de s'émousser à ces tableaux, ma sensibilité allait toujours s'aiguissant : le souvenir de ces scènes de misère répandait sur mon existence quelque chose de profondément triste.

Après plusieurs années d'études, je reconnus que j'avais fait fausse route. Trop jeune encore pour rebrousser chemin hardiment et franchement, je confiai au temps le soin de décider de l'avenir.

Mes goûts m'entraînaient aux courses à travers le monde, je brûlais d'essayer mes ailes. Aussi m'envolai-je bientôt vers les coins les plus célèbres de la France et de la Suisse. Plus tard je poussai jusqu'en Italie et en Sicile. L'expérience me réussit ; le sort en était jeté, je serais voyageur.

Était-ce bien une profession avouable, un métier dont je ne me lasserais pas sitôt l'apprentissage ? Cette idée me tourmenta pendant de longs mois, mais je fus définitivement vaincu par l'attrait du lointain inconnu. Les pays du soleil m'apparaissaient dans une sorte de rayonnante apothéose, et la claire et gaie lumière qu'entrevoyait mon imagination rendait encore plus mornes les cieux gris sous lesquels j'étais contraint de vivre.

Pouvais-je hésiter ?

D'un côté la civilisation avec son cortège de tristesses et de désillusions, d'amours vénales, d'amitiés fragiles, de préjugés stupides, d'esclavages pesants, de vanités grotesques, de prosaïques soucis ne laissant rien à l'idéal ; — les cris de souffrance montant de partout : la plainte du déshérité se mêlant aux soupirs d'ennui des privilégiés de l'argent ; — l'implacable lutte pour la vie faisant des vainqueurs égoïstes et des vaincus haineux.

De l'autre, la vie libre, la vie pour laquelle nous avons été créés, la vie errante en de chaudes atmosphères, devant de vastes horizons, sous le bleu infini, au milieu du splendide décor de la nature ; l'existence active qui dilate la poitrine, coule de l'acier dans les membres et de la sérénité dans l'âme. C'est au sein d'une perpétuelle féerie un défilé de peuples toujours nouveaux : la terre se métamorphose en un immense théâtre où l'on n'a plus à remplir que le rôle de spectateur. L'esprit sans cesse occupé, constamment satisfait dans ses aspirations, ne saurait connaître ni le désœuvrement, ni la satiété. Le cœur lui-même a sa pâture. Que de sympathies se lèvent au passage rapide du voyageur, sympathies dont l'inattendu centuple le charme, dont le désintéressement garantit la sincérité, roses sans épines où le suc se boit sans que la fleur s'étiole ! Le voyageur n'est-il pas aux yeux de la masse un être spécial, évoquant le mystère des lointains pays qu'il a

parcourus, n'est-il pas celui qui attire, subjugué et fascine ?

Et cependant une objection se dressait :

Je n'avais en la vigueur de mes muscles, pas plus qu'en mes aptitudes scientifiques ou en ma valeur intellectuelle, cette foi qui sauve, cette belle confiance qui marche alertement à travers les obstacles parce qu'elle ne les soupçonne pas. J'étais faible de corps, j'ignorais les langues qui sont le passe-partout des voyageurs, je me bornais à être l'homme de la foule, dilettante peut-être, jamais spécialiste; susceptible d'impressions artistiques et de vague rêverie, à coup sûr mal outillé pour la poursuite de buts précis.

N'importe, je suis parti.

Aux miens, à ceux qui avaient eu mes affections d'enfant et d'adolescent et qui regrettaient pour moi d'autres destinées moins capricieuses et plus positives, je demandai peu de chose : le morceau de pain qui met tout juste à l'abri du besoin matériel et de l'absorbante dépendance du travail.

Je ne voulais pas qu'on pût m'accuser d'être l'oisif qui dévore dans les nonchalances du luxe la fortune amassée par le labeur des ancêtres.

Je suis parti la bourse maigre, le cœur débordant d'espérances, la tête pleine d'images joyeuses. Pourtant, lorsque le train s'ébranla, rompant toutes les attaches de mon passé, m'emportant loin de France, lorsque je me vis à tout jamais seul,

sans amis, sans famille, sans patrie, j'eus un instant de vertige : l'abîme que j'avais creusé sous mes pas me semblait trop profond, je fermai les yeux.

Que mon lecteur maintenant me suive à travers les océans ! Il me verra aux prises avec des difficultés toujours renaissantes, il connaîtra mes dangers, passera par mes angoisses, saura que les privations, les souffrances elles-mêmes ne me furent pas épargnées, témoin mon long calvaire à Jérusalem ; mais il comprendra que ces quarante mois de pérégrinations ont été, quand même et malgré tout, un des plus beaux songes qu'on puisse rêver.

18,000 LIEUES

A TRAVERS LE MONDE

PREMIÈRE PARTIE

EN AFRIQUE ET EN ASIE

CHAPITRE PREMIER

EN TUNISIE

I. — Tunis. — Sensation de carnaval. — Quartier arabe. — Les Souks. — Les Juives. — De la graisse pour dot. — La Goulette. — Ma nouvelle profession. — Je renais à une seconde vie. — Fête de Pâques. — Tapis de fleurs. — Un repas à Sidi-Bou-Saïd. — Départ.

Dès le matin du 23 décembre 1885 nous entrons dans le golfe de la Goulette, entre la pointe de Sidi-Bou-Saïd et les côtes du Cap Bon. Au fond du golfe se découpent les pics hardis de la montagne aux deux cornes, et plus loin, derrière eux, le djebel Ressas ; puis, voici les vieux bastions de la Goulette, la ville, ses jardins, ses palais et là-bas, par delà le lac el-Bahira, sur une colline en pente insensible, les blancheurs lointaines de Tunis.

Ce coin d'Afrique, témoin des grandes tragédies puniques, prend à mes yeux le plus vif intérêt. C'est ici que fut Carthage, cette rivale de la puissance romaine.

Au spectacle de cette terre classique, tous les noms, tous les souvenirs se précipitent à la pensée dans un pêle-mêle complet. Héros de l'histoire ancienne, héros de la chrétienté, héros de notre France : saint Augustin, Régulus, saint Louis, Hannon, Annibal, saint Vincent de Paul semblent se dresser comme des géants pour peupler et animer le tableau qui s'étale à nos regards ; tandis que sur la colline où s'élevait autrefois Byrsa je crois voir la flamme du bûcher dévorer l'inoubliable Didon, la princesse infortunée, l'amoureuse d'Enée.

Mais cessons d'évoquer le passé ; il est l'heure de quitter notre transatlantique et Tunis nous appelle.

*
* *

La première sensation que j'éprouve à Tunis, sur le boulevard de la Marine, est de me croire en plein carnaval, à la vue de toute une foule bigarrée et bariolée. Les tons les plus doux, les nuances les plus délicates s'y croisent, s'y mélangent. Les fines étoffes lustrées des gandouras bleues, roses, lilas, mauve, vert tendre, etc., jetées sur des gilets de couleur différente, les haïks de soie, les blancs burnous drapés élégamment, les longues chemises vertes et rouges des Juifs : tout cela dans une lumière intense miroite à l'œil, le caresse et jette à l'âme des flots de riantes pensées. On est tout heureux de vivre au milieu de ces couleurs, dans cet éblouissement de soleil. Malheureusement le cadre laisse beaucoup à désirer : l'avenue de la Marine ne promet d'être belle que dans un certain nombre d'années, quand les arbres et les maisons y auront poussé.

Sans souci de la ville française qui se construit en des terrains vagues, je passe immédiatement sous une porte monumentale pour arriver à une petite place bordée de maisons européennes. Deux rues tortueuses y viennent aboutir et conduisent en un dédale de ruelles et de culs-de-sac. Je prends l'une d'elles au hasard et m'égare bientôt dans des quartiers arabes calmes et tranquilles, dans une suite de couloirs étroits, entre des murs d'une blancheur éclatante qui tranchent lumineusement sur l'azur du ciel. Ça et là, dans ces murs de maisons, des petites fenêtres munies de fortes grilles de fer, à mailles très serrées, et puis des portes ogivales, bleues ou vertes, ornées de gros clous qui forment dessin. Des voûtes étroites, semblables à des ponts, s'élancent de temps à autre au-dessus de la ruelle, coupant de leur blancheur le firmament bleu. Rien n'anime ces rues désertes et silencieuses ; quelques femmes mauresques, pareilles à des pochées de linge ambulantes, glissent seules dans ce labyrinthe. Tantôt des portes ouvertes me permettent de regarder à l'intérieur des maisons, constructions exécutées sur le plan de l'architecture antique : sur une grande cour carrée ornée d'un bassin et entourée d'un promenoir, sorte de large vérandah que supportent de légères colonnades, viennent s'ouvrir toutes les chambres. Tantôt, de la rue s'aperçoivent des escaliers de marbre dont les murs sont tapissés de faïences. Toutes ces maisons sont surmontées d'une blanche terrasse et font de Tunis une ville éblouissante, lorsque les yeux la contemplent du haut d'une colline, au milieu du cadre étincelant de ses trois lacs.

Me voici maintenant dans les bazars, dans les Souks, sous de grands passages voûtés ou recouverts de planches à travers lesquelles se filtrent de distance en distance d'éclatants rayons de soleil. Dans l'ombre de ces galeries, ces filets lumineux jettent des pou-

droiements de clarté. Des odeurs d'encens, de vagues senteurs flottent en l'atmosphère et y répandent un je ne sais quoi de capiteux qui saisit en ce milieu exotique. De petites boîtes carrées, basses et étroites, qui constituent tous les magasins de luxe de ces bazars orientaux, sont alignées des deux côtés des voûtes. Dans ces sortes de niches s'étalent une suite ininterrompue de mêmes produits : ici des tapis, des étoffes de toutes couleurs, là des harnais, des selles brodées d'or et d'argent, ailleurs des babouches jaunes et rouges, etc. Car chaque rue a sa spécialité : l'une appartient aux cordonniers, l'autre aux marchands d'étoffes, celle-ci aux vendeurs de parfums, celle-là aux selliers, et tous les ouvriers d'un même métier travaillent avec les mêmes instruments côte à côte dans la même rue.

Le Souk des parfums est le plus intéressant. Des Arabes graves, immobiles, assis à la turque en leur petite boutique, y fument des cigarettes ou hument le café dans des tasses microscopiques. Ils semblent indifférents à leur commerce et sollicitent rarement l'étranger, effet du fatalisme musulman ou peut-être de la nature narcotique des substances qu'ils débitent.

*
* *

Des Souks j'arrive aux quartiers juifs. Aux senteurs aromatiques succèdent des relents de cuisine à l'huile. Enfin voici, avec leur pittoresque costume, les Juives, les belles Juives, les Juives colossales aux flancs massifs, aux seins débordants, au ventre largement gonflé, aux cuisses énormes, aux jambes d'éléphant. Des chemisettes de soie, des blouses plutôt, de ton bleu pâle, rose tendre, violet, vert émeraude et autres nuances douces ou criardes, flottent et tombent sur un caleçon collant en bas, bouffant en haut. Un couvre-

chef conique, brodé d'or ou d'argent, qui rappellerait assez bien les chapeaux d'astrologue, s'il était plus haut, termine drôlement ce bloc vivant. Sous cet accoutrement elles s'avancent lentement, avec une démarche gracieuse de canards. Leurs pieds étant trop grands pour des escarpins trop petits, le talon est rejeté en dehors et la plante du pied doit seule supporter le poids de tout leur corps : aussi ces pauvres Juives traînent-elles péniblement leur masse de chair en roulant sur elles-mêmes.

Je n'en admire pas moins leurs traits fins et délicats, leur visage pâle, malgré sa rondeur de pleine lune, et leurs grands yeux noircis au *Kohl*, ombragés de beaux cils et brillant sous des sourcils prolongés, largement arqués, teints au *henné*.

Ces Juives obèses ne commencent à s'engraisser que vers l'âge du mariage. Avant cette époque elles sont élégantes et sveltes. En mangeant abondamment du couscous et en buvant de grandes quantités d'eau, elles arrivent à se gonfler ainsi et à devenir présentables à leur futur époux. Car plus une femme est grosse, plus elle a de valeur. La première question que pose le prétendant à la famille tend à connaître le poids de la jeune fille, de même que notre première question à nous tend à savoir le montant de la dot. Une épouse de deux cents kilogrammes est le *nec plus ultra* du bonheur d'un mari, et je crois qu'il y en a de ce poids, témoin cette femme que j'ai connue et qui devait, à cause de sa largeur, prendre deux chaises pour s'asseoir.

*
* *

Après avoir entrevu quelques mosquées et quelques zaouïas que les Français n'ont pas le droit de visiter, je reviens à la gare par la large rue des Maltais et me prépare à quitter Tunis.

Cette grande ville de 120.000 habitants m'effraie quelque peu. Elle doit ressembler à certaine jolie femme, fort agréable à voir de temps à autre, mais insupportable à fréquenter toujours. Je veux retourner à la Goulette, et le chemin de fer, en trente-cinq minutes, dévore, le long du lac, les seize kilomètres qui nous séparent de la petite ville.

La Goulette, située sur un isthme étroit, entre les eaux argentées d'un lac et les flots bleus de la mer, avec sa belle place ombragée de grands arbres et la charmante perspective de son nouveau marché de style oriental, par delà lequel se dessine au loin une cascade de maisons blanches, dégringolant du haut du cap de Sidi-Bou-Saïd, m'a plu immédiatement, et je me décide à y fixer ma résidence pour quelque temps. Non pas que cette petite ville de 6,000 âmes soit intéressante par elle-même, mais elle a de jolis environs, et le voisinage de son lac, de sa mer, m'a séduit tout particulièrement. Je n'aurai pas à regretter le choix de cette résidence; j'en garderai, au contraire, le plus agréable souvenir.

*
* *

A mon arrivée en Tunisie, je n'étais pas riche. Mes délicatesses de conscience m'interdisant de recourir aux machiavéliques procédés du rastaquouère pour me baigner dans le luxe sans bourse délier, il fallait tâcher de faire bon ménage avec la pauvreté, dans l'attente des jours meilleurs. Je ne pouvais cependant décemment coucher sous les ponts, d'ailleurs on n'en trouve pas à la Goulette, et le macaroni italien et le couscouss arabe, qui forment là-bas le fond de l'alimentation populaire, me paraissaient une nourriture par trop fade et par trop débilitante.

Je m'offris la table au Grand-Restaurant où, pour

75 francs par mois, je mangeais royalement en compagnie des officiers français.

Quant au logis, j'avisai sur la grande place une belle maison où je dénichai une belle chambre à 30 francs. Il faut croire que la pauvreté noblement supportée attire la sympathie. Mon propriétaire, dans le sein duquel je déversai mes confidences, devint mon ami et me fit entrer tout de suite en rapport avec un des Juifs les plus riches de Tunisie. Et quand les Juifs se mêlent d'être opulents, ils le sont bien. Je connaissais mal la langue et, grâce à cette supériorité sur ceux qui ne parlent qu'arabe, je trouvai l'emploi *de mes bras* dans la philologie. J'aliénai deux heures par jour mon indépendance pour guider les deux héritiers de l'Israélite millionnaire à travers le labyrinthe de la syntaxe. En échange, leur père s'engageait à me couvrir d'or : cinquante francs tombaient dans mon escarcelle à la fin de chaque mois.

Mon ascension sociale s'opérait, j'étais fier de me rendre utile ; mes élèves m'aimaient ou du moins semblaient m'aimer. Ils me supplièrent de me rapprocher d'eux. Pour leur être agréable, je donnai congé à mon premier bienfaiteur, qui d'ailleurs venait de vendre sa maison, et je m'installai à l'hôtel des Etrangers. Je ne faisais que m'enfoncer davantage au sein de la colonie juive : cet hôtel est tenu par un couple d'Israélites polonais. J'en suis heureux pourtant : l'établissement étant vide à cette époque de l'année, je bénéficie de la situation. Pour un louis, j'occupe près de la mer, dans un coquet jardin, un agréable logis qui se loue couramment deux et trois fois cette somme à la belle saison, lorsque le Tout-Tunis indigène vient ici prendre ses quartiers d'été. Je compenserai la modicité de la redevance par les agréments de ma société. La présence d'un locataire constituera une sérieuse distraction pour le couple qui s'ennuie de sa solitude. J'animerai l'immeuble, je mettrai dans l'atmosphère des salles

mornes le bruit d'une voix humaine, je jouerai le voyageur qui prend le frais sous les ombrages du parc, je ferai la partie de dominos du patron à l'abri de la vérandah en sirotant sa chartreuse.....

*
* *

Alors commencent à se succéder des jours heureux, sans nuages.

Dans ce doux hiver qui fait éclore ici les jolies marguerites par milliers en de vertes prairies, j'ai éprouvé sous le beau ciel de Tunisie, aux tièdes rayons du soleil, des voluptés d'âme inconnues jusqu'à ce jour. C'était comme un repos de tout mon être au sein de cette admirable nature africaine. Mes promenades solitaires et rêveuses le long des riantes plages, mes chasses aux bords du lac peuplé d'oiseaux aquatiques et surtout de beaux flamants roses, mes courses à Tunis la blanche, la considération dont j'étais l'objet, de réelles amitiés, les causeries douces du soir, la perspective d'un avenir sans fin au gré de ma fantaisie, formaient une vie idéale qui dépassait le rêve.

Mon tempérament s'est senti de ce bonheur pur et sans mélange : de malade que j'étais, j'ai repris toutes mes forces, je me suis fait, pour ainsi dire, une nouvelle jeunesse, je viens de naître à une seconde vie.

*
* *

Voici venues les fêtes de Pâques et j'entre en vacances. C'est le moment de fréquenter les quartiers juifs à Tunis ; ils présentent une animation extraordinaire et un air de fête fort séduisant. Partout ce ne sont que visites et réceptions ; les salons s'ouvrent tout grands, les fenêtres regorgent de jeunes garçons et de fillettes, amas compacts de têtes rieuses et de vives couleurs

encadrés dans la blancheur des murs. Les hommes, les femmes se promènent par bandes dans leurs plus beaux atours. Les Juives savamment fardées étincellent de bijoux, de soie, de broderies ; sur leur tête les diadèmes ruissellent de diamants et de pierreries, des bagues énormes chargent tous leurs doigts, et des bracelets massifs leurs poignets ; des gaines brodées d'or ou d'argent ornent leurs jambes et leurs cuisses monumentales. On croirait voir par en bas des chevaliers aux brillantes molletières et aux superbes cuisards. Sont également ravissantes dans leur costume éclatant les petites filles avec leurs grands yeux noirs et leur teint mat d'une blancheur lactée que le fard n'a pas encore altéré.

Je rends visite à plusieurs Tunisiens israélites, et dans leurs riches salons je puis constater un dénuement complet de sens artistique. A côté d'objets luxueux de réelle valeur sont placés des objets de clinquant, des gravures à effet, telles qu'on en trouve dans les déballages au coin de nos rues. Et ces voisinages étranges de choses disparates mettent un sourire sur les lèvres.

*
* *

Je profite des beaux jours du printemps pour faire différentes excursions aux environs de Tunis et de la Goulette.

Je réussis un jour à emmener avec moi trois jeunes Israélites de la haute gomme dans une grande promenade à Sidi-Bou-Saïd. Ils se sont fait tirer quelque peu à l'oreille, leur mollesse et leur indolence ont failli triompher, mais mes paroles ironiques ont fouetté leur amour-propre et ils se sont décidés à venir.

Ce petit voyage pédestre me met à même d'admirer leur bravoure. A quelque distance de la Goulette nous apercevons sur la route un paisible troupeau de vaches ;

et deux de mes compagnons, terrifiés, l'œil hagard à la vue de toutes ces cornes qui leur apparaissent menaçantes, de déguerpir promptement et de courir de toute la vitesse de leurs jambes sur une distance d'au moins cinq cents mètres dans l'intérieur, afin de pouvoir se cacher derrière une maisonnette qu'ils ont aperçue !! Ils ne nous rejoignent qu'une fois le troupeau passé et déjà loin.

Quand nous arrivons aux citernes, ils montrent le même courage. Impossible de les entraîner dans ces sortes de souterrains. Ils résistent énergiquement : les grosses bêtes que leur imagination a cru devoir y placer prennent à leurs yeux des formes trop épouvantables. L'un d'eux seulement ose s'y risquer, un autre se tient prudemment à distance, le troisième, gagné par la peur, s'enfuit cette fois pour ne plus revenir.

Les citernes de Carthage, seules ruines présentables de l'antique cité dont il ne reste que des pierres éparses, sont fort bien conservées. Elles forment dix-huit bassins recouverts de grandes voûtes. Ces bassins ont une largeur de huit mètres et une longueur totale de trente mètres.

Au sortir de ces citernes, nous atteignons la vraie campagne. C'est un coup d'œil de féerie : jusqu'à la mer s'étend un immense tapis de fleurs aux vives couleurs rouges et bleues. Elles sont tellement abondantes, tellement pressées que toute la verdure disparaît. Nulle part ailleurs, même dans nos belles prairies de France au printemps, je n'ai ressenti plus radieuse cette impression de couleur intense.

Montant sur une petite éminence, nous découvrons à nos pieds une vaste corbeille éblouissante, aux contours si nets, si harmonieux qu'on la croirait l'œuvre d'un artiste habile chargé de dessiner un jardin magique au bord de la Méditerranée. Et pour animer le tableau, voici, passant devant cette corbeille, des petites

filles, des femmes juives en leur costume étincelant.

Je regrette de ne pas être peintre, j'aimerais à rendre l'effet des tons chatoyants de ces toilettes extravagantes en ce cadre lumineux d'un paysage d'Afrique rouge et bleu, tout fait de ciel, de mer et de fleurs.

Transportez-vous donc en Orient ou dans n'importe quel autre pays de lumière, grands artistes à qui la fortune a souri, et vous nous apporterez des merveilles, de vrais tableaux à sensation !

Bientôt nous entrons dans la petite ville blanche de Sidi-Bou-Saïd, construite sur les hauteurs du cap qui porte son nom. On dirait un quartier arabe détaché de Tunis.

La promenade nous a excité l'appétit et nous faisons, vis-à-vis de la mer qui s'étend à nos pieds, un repas d'une gaieté folle et d'une singulière bizarrerie. Du pain, de l'huile, des piments, des olives : voilà tout le menu. Les Juifs adorent ce mélange, et ils rient de tout cœur en me voyant, à leur exemple, tremper mon pain dans l'huile, y ajouter un morceau de piment, des olives noires et déguster le tout. Malgré ma vaillance à m'introduire dans l'estomac une nourriture aussi peu appétissante, je suis obligé de m'arrêter après avoir satisfait ma curiosité et calmé les premières ardeurs de la faim.

Après ce repas frugal, nous gagnons la Marsa, résidence actuelle du Bey qui y possède un élégant palais d'été.

Notre excursion est terminée, nous n'avons plus qu'à revenir par le train. Aujourd'hui samedi, la religion défend aux Juifs de se servir de tout ce qui touche au feu, par conséquent ils devraient s'abstenir de prendre le chemin de fer ; le feu, en effet, met seul la machine en mouvement. Ils le font pourtant, mais ils ont soin de laisser un ou plusieurs intermédiaires entre la locomotive et leur wagon : « De cette façon, disent-ils, ce n'est

plus la locomotive qui les entraîne, ce sont les intermédiaires !! »

*
* *

Depuis un certain temps je médite un beau projet de voyage, je veux visiter la côte orientale tunisienne et les oasis du Djerid, traverser le grand Chott, parcourir le Nefzaoua et revenir à la Goulette par Tripoli et Malte : l'instant est arrivé de le mettre à exécution.

Au moment de partir, je confie mes bijoux à un de mes amis de la Goulette : je reçois de lui cent francs à titre de prêt, avec la promesse d'un nouveau supplément de cent autres francs, s'il en est besoin. En joignant à mon avoir ce double prêt, je disposerai de quatre cents francs pour mon voyage de deux mois.

*
* *

L'heure du départ a sonné : le 29 avril 1886, je m'embarque pour Sousse en troisième classe.

La Goulette a été une ville trop hospitalière et m'a laissé trop d'impressions charmantes pour ne pas la regretter. Du reste, les marques d'amitié témoignées au moment de la séparation me semblent plus vives encore. Mais mon rêve du désert m'appelle, je lui appartiens tout entier ; en un instant le passé s'écroule, les regrets meurent et je frémis d'impatience à la pensée de ce Sud qui m'attire comme un mystérieux inconnu.

II. — Une ville de rêve. — La musique orientale. — Kairouan et ses mosquées. — Un homme étrange. — Sfax. — Les scarabées sacrés.

Après une heureuse navigation, nous arrivons au pays des gigantesques oliviers. Dans le Sahel, c'est-à-dire aux environs de Sousse, de Monastir et de Manedia,

ils sont, paraît-il, excessivement nombreux, évalués à plus de quatre millions.

Au milieu d'une forêt de ces arbres, sur une colline qui descend doucement vers la mer, la ville de Sousse étage son carré de blanches terrasses, enserré par la plus jolie, la plus claire, la plus coquette muraille sarrasine qu'il soit possible d'imaginer. C'est comme un grand damier de maisons blanches, légèrement incliné, autour duquel courrait une dentelle de tours et de créneaux. Et tout cela si propre, si éclatant, si éblouissant, que l'on se croirait en face d'un paysage de décor uniquement fait pour le plaisir des yeux. Que mon lecteur se figure à l'état minuscule, tout en beau papier blanc, cette petite ville de féerie, avant de lui donner les proportions d'une véritable cité, et il aura l'idée de ce tableau, sorte de rêve merveilleux, éclos en une imagination de poète oriental et figé tout d'un coup dans des formes de pierre.

De tous les spectacles que j'ai contemplés dans mes voyages, aussi bien en Europe qu'en Orient et dans le monde austral, c'est assurément l'un des plus magiques, et Sousse, à elle seule, vaut une envolée vers la Tunisie.

Comme intérieur, elle est l'analogue de toutes les villes orientales, un labyrinthe peu intéressant de ruelles étroites où l'on se perd toujours. Ici les femmes sont toutes de noir habillées, au lieu d'être vêtues de blanc comme à Tunis.

En arrivant à l'état-major de la place, dans la partie haute de la ville, j'éprouve une délicieuse surprise. J'admire le double portique de style mauresque qui y donne entrée, et brusquement, comme je détourne les regards, m'apparaît à travers un treillis garnissant une large ouverture, le panorama fantastique de toute la cité allant se jeter à la mer, semblable à une folle cascade de blancheurs.

Aussitôt la porte du rempart franchie, je suis en vue du camp, le plus beau assurément de la Tunisie et par sa position et par ses vastes proportions.

*
* *

Une chasse aux cailles et une audition de musique tunisienne : tels sont les événements marquants de mon séjour à Sousse.

Les cailles sont ici en telle abondance qu'il n'est pas rare de revenir avec une quarantaine de ces jolies bestioles. N'ayant pas de chien, je n'en tue que quatre. Je me venge sur des guépiers ou chasseurs d'Afrique, oiseaux de la grosseur d'une perruche, au bec droit un peu long et portant des couleurs superbes autant que variées. Le bleu, le vert, le jaune avec toutes leurs nuances s'y mélangent et donnent à ce volatile une brillante parure.

La nouba ou musique militaire indigène ne charme guère mes oreilles. A part son caractère de drôlerie, je ne lui trouve aucun cachet.

Les Européens ont tort de chercher des impressions dans la musique orientale ; elle ne sait pas en produire, et par là justement, elle diffère essentiellement de la nôtre qui a pour effet de changer le cours de nos idées, de faire naître des sentiments, des sensations, de rappeler des souvenirs, de créer enfin une vie factice d'un instant. La disposition d'esprit où se trouvent les Orientaux, l'état de perpétuelle rêverie dans lequel ils se plaisent, s'adapte admirablement à ces sons lents et monotones qui servent simplement de fond d'orchestre à leurs pensées, en augmentent parfois l'intensité, mais ne les détruisent jamais.

Quand on a vécu de la vie de ces peuples privilégiés, quand on a pris leurs idées, leurs habitudes, on arrive à saisir les charmes réels de ces étranges mélodies.

Pour mon compte, souvent dans la suite de mes voyages, je me laissais bercer, l'œil dans le firmament bleu, écoutant vaguement, en une sorte de béatitude. Et, chose extraordinaire, je me souviens d'avoir été, certains jours, choqué, mais véritablement choqué d'entendre des airs européens qui m'enlevaient à moi-même, détonnaient horriblement dans le paysage et semblaient jeter des notes fausses et criardes en la douceur inexprimable de mes rêveries.

Aussi les Orientaux ne comprennent-ils pas mieux notre musique que nous ne comprenons la leur, et cependant nous commettons l'erreur de croire qu'ils la savourent.

Des hommes qui vivent sous des cieux absolument différents, d'une existence presque contraire, ne sauraient avoir ni les mêmes idées, ni les mêmes goûts. Une nouba, une danse du ventre ou une construction arabe les séduira toujours et nous laissera presque froids, tandis que l'orchestre français, le ballet d'opéra ou la cathédrale gothique que nous admirons pourra les surprendre, les étonner, mais jamais les satisfaire au point de vue de l'art.

*
* *

Prenons maintenant le Decauville pour aller de Sousse à Kairouan. Nous traversons des bois d'oliviers. Ces arbres, ici tout jeunes, n'ont guère plus de cent ans. Ils sont fort bien cultivés, plus heureux en cela que leurs frères de Tunis, vieux de deux mille ans, et quelque peu abandonnés.

Au sortir de ces forêts commencent immédiatement les plaines incultes, d'une horrible monotonie.

Le trésorier payeur général, avec qui je voyage, m'offre gracieusement de partager son repas ; je n'ose accepter ; mais il insiste avec tant d'amabilité, en me

disant que nous n'arriverons pas à Kairouan avant une heure de l'après-midi, que je ne peux plus refuser.

Nous avons lié conversation, je lui ai parlé de mon projet de visiter le Sud. C'est un homme charmant et qui pourrait m'être utile ; mais mon désir d'indépendance s'oppose chez moi à la moindre demande et je laisse échapper cette occasion d'avoir un protecteur.

Enfin notre voyage est terminé et nous voici devant Kairouan. J'ai beau me battre les flancs pour ressentir une impression à l'aspect de la grande ville sainte, elle ne sait parler ni à mes yeux, ni à mon âme. Je m'excite cependant en me criant bien haut : « Figure-toi
« que tu as devant les yeux la succursale de la Mecque,
« que sept pèlerinages en cette cité donnent le titre
« d'Hadj, rappelle-toi que cette ville, fondée par Sidi
« Okba, la cinquantième année de l'hégire, fut la
« première étape des Arabes en Tunisie, qu'elle a été
« témoin de luttes violentes et toujours renouvelées,
« qu'elle couvrait autrefois un espace immense. » Hé bien, sérieusement, ça m'est égal, et je regarde froidement, dans le cadre illimité de sa plaine nue et désolée, cette ville austère aux dômes et aux minarets innombrables, entourée de son carré de murailles.

Avant de me promener à travers la ville, je m'installe à l'hôtel de France et m'empresse de porter au brigadier de gendarmerie une lettre de recommandation que m'a donnée son collègue de la Goulette. Ne vous en déplaise, cher lecteur, j'ai le culte du gendarme ; ce pilier inébranlable sur lequel repose la société prend à mes yeux un relief extraordinaire, si extraordinaire que la silhouette seule de son bicornes, se profilant à l'un de mes horizons, me donne un aimable frisson.

Cet agent gouvernemental me reçoit cordialement, me présente à ses amis, et de compagnie nous allons visiter la ville. Demain nous verrons les

mosquées, car, si à Tunis elles sont invisibles, à Kairouan elles ne le sont pas.

Quelques-uns prétendent que, si nous visitons les mosquées de Kairouan, c'est qu'elles ont été profanées une première fois, lors de notre entrée dans la ville sainte. Raison difficile à accepter : on irait loin avec une pareille théorie. Mais comme celles de Tunis ont toujours été respectées, il est inutile, pour la vaine satisfaction de quelques touristes, de mécontenter les habitants doux et inoffensifs de la grande ville. Nous ne sommes pas des vainqueurs, nous sommes des amis : à quoi bon alors user des droits du conquérant ?

Il faut vraiment connaître bien peu les Orientaux pour raisonner ainsi. Ces délicatesses de notre civilisation ne sont point à la portée de ce peuple qui, malgré sa douceur, ne peut comprendre et ne comprend en réalité que la force brutale.

En résumé, d'après moi, si nous entrons dans les mosquées de Kairouan, c'est que les Arabes ne s'y opposent pas ; si nous n'entrons pas dans celles de Tunis, c'est qu'elles sont inviolables, et nous nous devons à nous-mêmes de ne pas en franchir le seuil : le culte est une chose sacrée que tout peuple civilisé a le devoir de respecter.

Naturellement nous obtenons, mon gendarme et moi, la permission de visiter les mosquées. « Et surtout, nous dit-on, ne vous déchaussez pas. » Je ne m'explique guère cette phrase et je me demande pourquoi des Français de haute situation s'autorisent à nous recommander de manquer aux devoirs du respect le plus élémentaire, qui consistent, non pas à retirer son chapeau comme dans nos églises, mais à quitter ses bottines.

Parmi les mosquées de Kairouan, deux sont remarquables : celle de Sidi Okba ou la Djamaa Kebir, et celle du Barbier.

La première est un monument massif, aux vastes proportions, et qui présente dans son ensemble une réelle beauté.

Après avoir traversé une cour à l'aspect monastique, nous entrons dans la grande salle. « C'est bien ici le joyau, le sanctuaire de cette ville sainte et farouche, le rempart de la foi musulmane dans la vieille Ifrikia. » Avec son peuple de colonnes variées, arrachées à des ruines sans nombre, au milieu d'une lumière attiédie, dans le recueillement silencieux qui l'enveloppe, cette salle donne la sensation d'une mystérieuse forêt de pierre où passe, en guise de vent, le souffle de Dieu. Cette impression de majesté dans cette atmosphère mystique saisit l'âme soudainement et profondément.

Sachons nous contenter de cette vue d'ensemble et ne nous arrêtons pas aux détails de l'architecture, car nous pourrions remarquer que les colonnes de marbre, d'onyx, de porphyre ont perdu leur teinte aux brillants reflets sous un badigeonnage de lait de chaux, qu'elles sont souvent mutilées et qu'un grand nombre n'ont plus l'harmonie de leurs proportions, par suite du sciage auquel on a dû les soumettre pour en égaler la longueur.

Ne quittons pas cette salle sans signaler à l'attention de ses visiteurs une chaire en bois d'olivier, toute travaillée à jour de la façon la plus merveilleuse, et le mihrab, sorte de niche pratiquée dans le mur de toutes les mosquées pour indiquer la direction de la Mecque.

Du haut du minaret élevé de cette mosquée, la vue s'étend partout sur des plaines sans fin, tristes, monotones. Jamais je n'ai vu tableau plus terne et plus vide : pour isoler du monde la ville sainte qu'il voulait créer, Sidi Okba ne pouvait mieux choisir.

La Djamaa Sidi Sahab ou mosquée du Barbier est

située un peu en dehors de la ville. Cette petite mosquée-bijou me séduit par son coloris. Nous traversons des corridors, des salles étroites, et arrivons dans des cours aux arcades gracieuses soutenues par d'élégantes colonnettes, aux murs faïencés, aux arabesques remarquables par la délicatesse de leurs dessins et le fouillis de leur enchevêtrement : tout cela, brillamment éclairé par le soleil d'Afrique, éclate et miroite.

Nous pénétrons maintenant dans la petite salle qui contient le tombeau du barbier Sadi-Sahab, l'ami du Prophète dont il conserva trois poils de barbe enfermés dans un sachet sur sa poitrine. Cette salle est curieuse avec son ornementation fantaisiste. La châsse, protégée par une grille et surmontée de drapeaux de toutes couleurs, disparaît sous d'épaisses tentures. Partout sur le plancher de riches tapis d'Orient et sur les murs des dessins de marbre noir et blanc, incrustés d'arabesques. De la Koubba qui s'élève au-dessus de la châsse tombe un beau lustre de Venise.

Parmi les autres édifices religieux, signalons la mosquée des Sept-Coupoles, qui produit extérieurement beaucoup d'effet, et l'élégante Zaouia d'Abdel-Kader.

Aux portes de Kairouan nous visitons une grande piscine de construction romaine et, non loin de là, je regarde d'un œil indifférent les Colonnes sanglantes. La légende raconte qu'en voulant scier ces blocs, on vit le sang s'en échapper. Ce sont des colonnes de marbre, étendues à terre et sur lesquelles se remarquent des morsures de scie.

Le soir, pour terminer ma journée, j'accepte avec plaisir une invitation à la popote des gendarmes, et je dois déclarer que j'y suis traité fraternellement.

Pendant ce dîner, on me raconte l'histoire très

curieuse d'un de nos compatriotes, Si-Ahmed, personnage étrange que la mort enlevait ici l'année dernière (1883) à l'amour des Français et à la vénération des Arabes.

Il eut Rouen pour ville natale, et pour père M. Lefebvre-Durufilé, ministre du commerce et des travaux publics en 1851 et 1852.

Après avoir mené la vie à grandes guides à Paris, il se fatigua de cette existence vide et inutile, et pris d'une passion subite pour les études religieuses et théologiques, il se lança à la découverte de la vérité. Chose singulière, il crut la rencontrer dans les croyances du culte mormon et, sans plus tarder, il fit voile vers l'Amérique pour atteindre la nouvelle Jérusalem.

Mais un beau jour on le retrouve en France, à tout jamais guéri de sa piété mormonne : les désillusions, paraît-il, ne lui avaient pas fait défaut. Il court à Rome et obtient du pape le pardon de ses erreurs. Alors commence pour lui une sorte de vie errante à travers les monastères ; il y cherche en vain son idéal religieux. Désabusé de nouveau, il n'hésite plus à renier sa foi chrétienne ; c'est à la source du Coran qu'il veut puiser désormais le mysticisme dont il a soif : sa résolution est arrêtée, il se fera musulman.

Il part pour Tunis ; en quelques mois il arrive non seulement à parler couramment la langue arabe, mais aussi à la lire et à l'écrire, il se plonge dans l'étude du Coran, se fait circoncire et devient fanatique fervent de Mahomet, si fanatique qu'il commence immédiatement ses prédications et ne craint pas de guerroyer ouvertement contre les vices du monde musulman. Son rôle lui est d'autant plus facile que, grâce à la protection du général Kheir-Edine, il a le titre d'imam d'une grande mosquée de Tunis.

Vers le commencement de 1879 il va à Kairouan et devient imam de la mosquée des Sabres. Il continue

ses prédications avec le plus grand succès. Son influence désormais sera énorme, et les convictions ardentes de cet homme entraîneront les masses à sa suite.

A cette époque lui naît une passion pour les chats : son plaisir consiste à vivre au milieu d'eux, sa maison en est toute peuplée et souvent, même dans les rues de Kairouan, on le voit en compagnie de quelques-unes de ces bêtes favorites.

Malgré son fanatisme religieux, malgré son amour immodéré pour la gent féline, Si-Ahmed n'oublie pas la France et lui reste absolument dévoué. De temps en temps il s'arrache à ses prédications et à ses chats pour aller à Tunis passer quelques instants avec ses concitoyens et surtout avec son ami M. Roustan.

C'est à ce dévouement que nous devons la prise de Kairouan sans coup férir.

Ayant appris que les Français voulaient s'emparer de la ville sainte, Si-Ahmed résolut de leur livrer la place par un stratagème qui aurait pu lui coûter la vie, si la ruse avait été découverte. Parmi les prophéties que contient une certaine mosquée, il en glisse une de sa composition en faisant tout ce qu'il faut pour lui donner, comme aux autres, un caractère de vétusté. Puis il laisse les Arabes s'exciter mutuellement contre les *chiens de chrétiens* et, au moment où ils sont décidés à une résistance opiniâtre, il réussit à leur persuader qu'avant d'agir ils doivent consulter les prophéties, car Dieu certainement n'a pas manqué d'annoncer ce grave événement et de donner des ordres. Aussitôt les Arabes se rendent en grande pompe à leur mosquée, et du trésor ils tirent le fameux papier dont voici la traduction :

« Trois énormes serpents vomissant le feu, aux anneaux de bronze et de fer, aux écailles invulnérables, entreront dans la ville sainte. Ils rencontreront

« les portes ouvertes, les visages mornes et les sabres
« dans les fourreaux, car la cité d'Okba a commis des
« crimes innombrables. »

Les trois serpents personnifiaient si bien les trois colonnes en marche sur Kairouan que les Arabes renoncèrent à une résistance inutile, puisque Dieu lui-même voulait ainsi les châtier.

Telle fut la seule raison de notre triomphe facile.

*
* *

De Kairouan je retourne à Sousse et prends le paquebot pour Sfax. Le transatlantique mouille à une grande distance de cette ville, ce qui procure aux voyageurs l'occasion de faire en balancelle à voile une délicieuse promenade. L'air est tiède, la brise un peu forte ; nous avons vent arrière et nous rasons avec rapidité la surface des flots. En peu de temps nous sommes au rivage.

Pour ne pas dire de mal du panorama de Sfax et de l'intérieur de cette ville, je garderai le silence. Je préfère parler de certains insectes noirs rencontrés sur la plage : les scarabées sacrés (1), charroyeurs de m..... Ils me donnent à songer à la migration des âmes et je me demande quels hommes assez criminels ont pu passer dans le corps de ces pauvres bêtes pour y être condamnés à rouler éternellement devant eux, durant toute leur existence, d'énormes blocs d'excréments. Ils vont rapidement et poussent avec rage leur fardeau, et si loin, si loin, que, désespérant de savoir où ils peuvent bien aller ainsi, je perds patience et les abandonne à leur triste sort, à leur horrible tête-à-tête ; je les laisse vaquer à leurs petites

(1) *L'ateuchus sacer* des naturalistes.

occupations afin de pouvoir vaquer aux miennes à mon tour.

A cinq heures du soir je pars pour Gabès, pour la patrie des palmiers-dattiers.

Dès le lendemain matin, le 9 mai, nous sommes en vue de Gabès.

CHAPITRE II

QUARANTE JOURS DANS LE DÉSERT

1. — Gabès. — Je trouve un compagnon de voyage. — En route !
— Un âne amoureux. — Montagnes en crénaillère. — Un réveil au désert. — Le puits de Mehamla. — Une forêt de gommiers. — L'eau d'un redir. — La plus haute montagne du Sud tunisien. — L'oasis de Gafsa. — Une représentation d'Aïssaouas.

De la mer se présente en un ravissant décor l'oasis de Gabès, couchée au bord des flots, balançant au souffle de la brise les panaches de ses innombrables dattiers. Ce sont bien là ces jardins enchanteurs que par l'imagination nous avons entrevus aux pays des printemps continus.

Nous voici enfin aux portes du désert.

Par delà la folle végétation qui s'étend à nos regards, commence la région mystérieuse du Sahara, sorte d'océan où, souvent pendant de longs jours de marche, le voyageur n'aperçoit que le ciel et des vagues de sable. Encore quelques instants, et l'existence nomade à travers les plaines sahariennes nous initiera aux curieuses sensations des solitudes infinies et des éternels silences.

*
* *

A peine à terre, je descends dans la première auberge que je rencontre et me trouve face à face avec les

gendarmes de Gabès. L'occasion est trop belle pour ne pas en profiter : je m'empresse de leur parler de mon voyage et de leur demander des renseignements. Ils m'annoncent le départ d'un explorateur, M. Blanc, pour le 11 au matin. Chose absolument extraordinaire, cet explorateur parcourra justement toutes les oasis que je tiens à visiter. Du reste, ses hommes prennent ici pension, ils me fourniront à ce sujet les indications nécessaires.

En effet, à l'heure du déjeuner, ils me confirment cette nouvelle ; malheureusement ils ne peuvent répondre à mes questions d'une manière précise ; j'apprends simplement que le but de cette expédition est d'arrêter par des plantations l'envahissement des sables dans les oasis.

Me serait-il possible de me faire accepter dans cette mission ? *That is the question.*

N'osant pas me présenter à M. Edouard Blanc sans recommandation, je songe immédiatement à un officier d'administration, M. C....., à qui je dois remettre une lettre et, sans plus tarder, je cours lui rendre visite.

Il m'accueille très cordialement, mais me regarde avec stupeur quand je lui dis mon intention de partir au désert.

— « C'est un voyage irréalisable dans les conditions
« où vous vous trouvez : vous êtes seul, vous ne con-
« naissez pas la langue arabe, vous arrivez au moment
« des chaleurs, vous n'avez aucune recommandation
« et par conséquent aucune protection à attendre.
« Vous devriez savoir que, même avec beaucoup d'ar-
« gent, on ne va pas où l'on veut dans ces pays.

— « Un explorateur part après-demain pour le
« voyage que j'ai projeté : ne pourrai-je pas l'accompa-
« gner, ne pourriez-vous pas m'adresser à lui ?

— « M. Blanc est pour moi un inconnu ; je le vois
« souvent au cercle, mais il s'isole, et continuellement

« il est plongé dans l'étude. Il n'y a donc rien à espérer
« de ce côté ; quant à partir seul avec un chamelier,
« l'idée est impraticable. Croyez-moi, renoncez à vos
« projets, car vous tentez l'impossible. »

Ses conseils sont même mélangés d'une certaine ironie assez peu encourageante.

Dans l'après-midi, il me présente à ses amis comme un touriste voulant aller aux oasis du Djerid, traverser le chott et parcourir le Nefzaoua.

Beaucoup de ceux à qui je parle de mes projets me toisent d'une façon tellement singulière que je crains de passer pour fou.

Cette manière dont on m'envisage me refroidit et me porte à la réflexion. Décidément ce voyage est donc une impossibilité. Alors j'en me résigne à regagner la Goulette par Tripoli et Malte, et à entrer ensuite en Algérie pour y atteindre le Sud. Les moyens de communication seront peut-être là plus faciles.

En attendant l'heure du dîner, je vais dans les jardins de dattiers cueillir des impressions toutes nouvelles et charmantes. Rien de plus séduisant que tous ces beaux palmiers, épanouissant leurs bouquets de verdure sur la limpidité du ciel azuré et laissant prospérer à leur ombrage, dans les champs auxquels ils servent de clôture, l'orge, le maïs et des légumes de toute espèce. Les arbres fruitiers eux-mêmes y croissent en abondance : abricotiers, pruniers, amandiers, grenadiers aux fleurs rouges se mêlent dans un désordre confus, reliés souvent ensemble par des guirlandes de vigne en festons ; roses et jasmins embaument de leur suave parfum.

Un certain nombre de petites filles viennent coquettement rôder autour de moi. Elles se montrent et se cachent tour à tour : les plus jeunes sont les plus hardies, leurs aînées se tiennent à une distance respec-

tueuse. Drapées tout mignonnement dans leurs loques bleues, elles sont jolies à croquer.

L'oasis de Gabès est arrosée par l'oued Gabès; elle contient environ cent vingt mille dattiers, qui ont une hauteur moyenne de quinze mètres et mûrissent imparfaitement leurs fruits. Ces arbres, dit un proverbe arabe, pour acquérir leur plus beau développement, doivent avoir les pieds dans l'eau et la tête dans le feu du ciel. Ici l'eau ne leur manque pas, mais la brise de mer fraîchit trop l'atmosphère et lui enlève sa température torride. Aussi les dattes y sont de mauvaise qualité et ne servent qu'à la nourriture des indigènes et de leurs chameaux.

Les arbres fruitiers et les plantes alimentaires constituent donc la seule richesse de cette oasis.

J'achève ma promenade à travers le bourg français de Coquinvillè : beaucoup de constructions en bois, quelques maisons en pierre seulement; en somme, rien de particulier. Ce bourg et les deux villages arabes de Menzel et de Djarra, situés plus loin de la côte, forment le groupe de Gabès et donnent un ensemble de 10.000 habitants.

*
* *

Sous l'influence d'une tristesse profonde, ma nuit s'écoule, presque toute sans sommeil. Je suis venu jusqu'ici pour aller au désert et, au moment où je croyais réaliser mon rêve, je le vois m'échapper. Je ne peux m'y résigner et je me décide à faire l'impossible pour atteindre mon but.

Aussitôt mon réveil, réagissant contre mon excessive timidité et m'armant du courage d'un désespéré, je me présente à M. Blanc :

— « Monsieur, lui-dis-je, je suis étudiant en médecine. Pour cause de santé, j'ai quitté Paris et passé mon hiver à la Goulette. Maintenant, je suis com-

« plètement rétabli et j'ai le plus vif désir de profiter
« de mon séjour en ce pays pour visiter le sud tunisien.
« Ayant appris que vous alliez à Gafsa, Tozeur et Nefta
« et jusque dans le Nefzaoua, j'ose vous demander de
« me laisser vous suivre à mes risques et périls. »

Il en saute sur son pliant, et me considérant des pieds à la tête :

— « Diable, me répond-il, savez-vous que c'est un
« grand voyage, celui que vous voulez entreprendre ;
« et vous avez l'intention de le faire en touriste ?

— « Oui, Monsieur.

— « Je vous félicite de votre projet. Il n'est pas im-
« possible à réaliser. »

Je n'en crois pas mes oreilles, tellement la surprise est vive et ma joie immense.

Mais d'autres difficultés vont surgir.

— « Vous avez ce qu'il vous faut ? reprend-il.

— « Quels sont les objets indispensables à la route, je vous prie ?

— « Vous avez un cheval ?

— « Non, Monsieur. Comme je ne sais pas monter
« à cheval, un bourricot ne ferait-il pas mieux mon
« affaire ?

— « C'est une idée ; cet animal est peu usité par les
« convois, mais suffit à la rigueur. Vous en aurez ici à
« bon marché, de 40 à 50 francs.

— « A propos d'argent, je dispose, en ce moment, de
« 240 francs ; cette somme me suffira-t-elle ? Dois-je
« réclamer un supplément par télégramme ? »

L'avenir m'échappe, je songe uniquement au présent. Les sacrifices futurs me laissent indifférent, si j'arrive à mon but. Cent francs me sont promis sur mes bijoux : j'ai toute liberté de réclamer cette somme quand bon me semblera.

— « Vous en aurez assez. Possédez-vous une tente ?

— « Non, Monsieur. »

Un des gardes forestiers de M. Blanc vient d'entrer.

— « Pardon, nous avons une grande tente pour six personnes et nous ne sommes que trois, monsieur »
« restera avec nous. »

Je lui aurais sauté au cou pour cette bonne parole.

— « Soit. Et un lit ? »

— « Je n'en ai pas, je coucherai sur la terre. »

— « C'est un peu dur ; réflexion faite, je pourrai »
« vous prêter un des miens. »

Je ne sais comment le remercier, je suis tout confus, je me sens humilié de m'imposer à un voyageur aussi aimable.

— « Et des peaux de mouton, des couvertures ? »

— « Oh ! ce n'est pas ce qui nous manque, s'écrie le garde avant que j'aie eu le temps de répondre, nous en avons des quantités. »

Alors M. Blanc me dresse une liste de tous les objets nécessaires et me la donne en ajoutant : « Ainsi, »
« c'est entendu, trouvez-vous demain matin à quatre »
« heures précises au lieu du rendez-vous et nous »
« partirons. Hâtez-vous d'acheter tout ce dont vous »
« avez besoin, et allez immédiatement à la recherche »
« de votre monture. Comme, seul, vous ne pourriez »
« faire cette acquisition, j'appelle tout de suite mon »
« spahi El-Hadj pour l'envoyer avec vous à Menzel. »

Le soir seulement, après de longues courses, je suis en possession d'un âne. L'animal est grand, vraiment superbe avec sa belle robe noire, son tablier blanc sous le ventre, ses longues oreilles dressées et pointées vers le ciel, son œil vif, sa tête intelligente. Je le contemple avec amour et sans plus tarder, en raison de sa beauté, je le baptise du nom d'Arthur. Je suis fier de mon nouveau camarade. C'est la somme de six louis à déboursier, c'est-à-dire la moitié de ma fortune, et pourtant je la donne sans regret. Du reste, je l'achète avec tout son harnachement.

Enfin j'ai vaincu toutes les difficultés ; il était temps : le soleil vient de descendre derrière les palmiers de l'oasis.

Il ne s'agit plus que d'acheter mes provisions et celles de ma bête. Nous courons à Djarra prendre un sac d'orge, puis je regagne Gabès pour y faire mes emplettes et savourer un repas bien mérité.

Je dîne avec les gardes, mes futurs compagnons de route, et nous buvons tous ensemble à notre heureux voyage.

*
* *

Au jour et à l'heure fixés, la caravane est prête à se mettre en marche.

Elle comprend le chef de la mission, deux spahis et trois gardes forestiers à cheval, sept chameliers et leurs chameaux, et moi, le pauvre nomade, à bourricot.

Des deux spahis, l'un, El-Hadj, est l'homme de confiance de M. Blanc. C'est un Arabe pur d'Algérie, de la noble famille des Mokhrani, comme qui dirait un chevalier d'honneur et de vertu. L'autre, Djaadi, est un soldat dévoué sur lequel nous pouvons compter, qui n'a qu'un défaut, celui d'être trop vif ; il a déjà à son actif d'avoir blessé plusieurs hommes et éventré une femme ; à part cela, charmant garçon.

Allons, il est temps de partir, en route !

Dans mon enthousiasme, je vais en avant et au trot. Il fait un temps superbe, une délicieuse fraîcheur dans ces petits sentiers bordés de haies où les chênes sont remplacés par des palmiers. En supprimant ces dattiers, en donnant au ciel un bleu moins profond, on se croirait facilement en France ; partout des carrés de luzerne, d'orge et de maïs. Par cette exquise matinée je me sens tout guilleret, et sur ma jolie bête je prends des airs de triomphateur. Arthur, tout âne qu'il est, doit le remarquer et concevoir l'idée de me

faire dégringoler de ma hauteur et surtout de la sienne. Au moment où je goûte les premiers charmes de la vie nomade, il s'arrête tout à coup : en un instant ses oreilles se dressent, ses naseaux s'allongent, et lançant son terrible hi-han, plutôt un cri de guerre qu'un appel d'amour, il s'élance avec impétuosité à la poursuite d'une bourrique dont il paraît sérieusement épris. Mon Arthur était un galant et je n'avais pas aperçu l'objet de ses feux. Dans cette course de grande allure, impossible de garder mon équilibre, je tourne avec la selle et me voilà allongé sur le dos, les jambes en l'air. Débarrassé ainsi de sa monture, Arthur n'en galope que mieux. Tout honteux, je regarde en arrière : les Arabes qui me suivent à quelque distance doivent bien rire ! Mon étonnement est extrême, leur physionomie n'a pas changé d'expression : c'est toujours leur même tête calme et sereine. Je ne comprends rien à leur froideur ; moi, j'aurais pouffé en présence de cette scène. Je me relève promptement ; mon animal ne cesse de courir ; je me précipite sur ses pas, il disparaît, il m'échappe ; mes forces sont épuisées, je suis obligé de m'arrêter. Un Arabe heureusement s'est trouvé sur son passage, l'a saisi et me le ramène. Les sentiments amoureux de ma bête m'inquiètent désormais et j'ai beaucoup moins l'air d'un triomphateur ; je juge plus prudent de me retrancher derrière les chameaux, chose pourtant fort désagréable : ces grandes bêtes masquent le paysage, leur pas est lent et elles ont une odeur détestable ; à chaque instant, de ces êtres enduits de goudron et d'huile rance s'exhalent des bouffées pénétrantes de nature et d'origine diverses. Tout à l'heure je me sentais effleuré par les zéphirs printaniers, chargés de parfums, à présent d'autres brises me caressent.

Mais nous voici en dehors de l'oasis, et sans crainte je peux repartir en avant.

Le premier village que nous rencontrons a nom Metouia : les femmes y ont une grande réputation de beauté. N'ayant fait que passer et ne pouvant formuler sur elles un jugement, d'après les deux ou trois types entrevus, fort beaux du reste, je laisse à d'autres le soin de contester ce dire ou de l'affirmer.

Vient ensuite Oudref et notre étape est terminée.

Nous nous empressons d'installer notre campement dans un jardin verdoyant, au milieu des dattiers, et notre chambre à coucher, en ce luxe de la nature, vaut tous les appartements les plus princiers.

Puis, nous allons au village. Toujours mêmes maisons basses arabes, presque en forme de dés, percées de portes larges et basses. Si nous regardons à l'intérieur, elles semblent vides, tellement le mobilier est succinct et primitif. Quelques nattes, des ustensiles de cuisine, et c'est tout. Ici se fabriquent les fameux tapis d'Oudref. Après avoir donné un coup d'œil aux femmes qui y travaillent, assises devant leurs larges métiers, nous reprenons le chemin de notre camp.

Le soir, au moment du dîner, nous avons occasion d'admirer à travers les palmiers un merveilleux coucher de soleil, tel que l'on en voit souvent au désert.

Une soupe à l'oignon, préparée par un artiste en cette matière, fait suite à ce superbe prélude d'une manière moins poétique, mais tout aussi agréable. Ensuite les boîtes de conserves sont installées sur la table et nous dînons avec le plus vif appétit. Une franche gaieté ajoute encore à notre satisfaction.

A présent la nuit descend. Au milieu de l'assoupissement général des êtres, les dattiers semblent incliner plus languissamment leurs palmes ; leurs silhouettes se profilent autour de nous sur la coupole scintillante du firmament. Et dans cette belle nuit africaine, pleine de silence et de tiédeur, nous goûtons les charmes de la vie contemplative orientale. On dirait que du ciel

tombent, avec la clarté des étoiles, la paix et le bonheur.

Il se fait tard. M. Blanc m'invite à reposer sous sa grande et belle tente, dont la blancheur se détache sur la verdure des palmiers. Cette demeure légère, coquette et riante, continue d'entretenir mes heureuses impressions.

*
* *

Après une première nuit passée dans le plus doux des sommeils, nous nous levons frais et dispos, tout prêts pour une nouvelle étape.

Nous nous dirigeons sur Fedjedj.

La traversée d'une plaine stérile que limitent des montagnes, nous offre un paysage triste et sans caractère. Nous franchissons un col et débouchons dans une vaste cuvette encerclée de collines. Au second plan apparaissent les chaînes du Cherb et du Tebbaga, qui découpent sur le ciel le profil d'une crémaillère gigantesque. Telles elles se montraient autrefois après avoir été ravinées profondément par les eaux, telles on les retrouve maintenant. Les pluies, aujourd'hui très rares en ces pays, n'interviennent plus, comme dans nos contrées, pour adoucir les escarpements ; les montagnes, au milieu de cette sécheresse de l'atmosphère, ne sauraient changer, elles gardent éternellement leurs arêtes vives et leurs coupes étranges.

Quelques bouquets de tamarix jettent un peu de verdure en cette plaine et remplacent les maigres touffes de végétation rabougrie qui, çà et là, formaient toutes les plantes des espaces parcourus.

Au milieu de cette cuvette nous passons la nuit.

*
* *

On ne connaît pas au désert ces demi-sommeils qu'entretient la pénombre des longs levers d'aurore en

nos pays. Là-bas, à peine l'homme ouvre-t-il les yeux aux premiers rayons du soleil qu'il s'épanouit avec la nature et semble entonner avec elle l'hymne triomphal du réveil. L'astre, dès son apparition, en jaillissant sur la terre et sur le ciel ses éblouissements lumineux, embrase de ses rayonnements les êtres et les choses.

Notre camp passe donc subitement de l'état de sommeil à un état fort bruyant et très mouvementé. Au milieu du désordre d'un déménagement véritable, on n'entend que cris de bêtes et cris de gens. Les premières heures du jour sont précieuses : pour profiter de la fraîcheur matinale et arriver à l'étape avant la forte chaleur du milieu du jour, il faut se hâter. Les uns replient précipitamment les tentes, les autres remplissent et ferment les caisses, ceux-ci chargent les chameaux, ceux-là harnachent les chevaux. Tous les objets pêle-mêle étalés ne se trouvent pas du premier coup ; alors ce sont des courses, des impatiences, des jurons s'accompagnant du hennissement des chevaux, du brâlement des chameaux toujours vexés de se courber sous la charge et qui, dans leur sombre langage, maugréent contre la Destinée.

Enfin, tous les préparatifs achevés, la caravane s'ébranle, le silence renaît et la longue file, en un rythme cadencé, reprend de nouveau sa marche.

A peine sortis de la cuvette de Fedjedj, nous débouchons dans des plaines monotones et ennuyeuses qui ne forment nullement ces énormes vagues ininterrompues de sable, sans aucune trace de verdure, que je croyais trouver. Pour voir le désert sablonneux en toute sa majesté, il faudrait descendre au delà de la partie méridionale du Nefzaoua. Au Grand-Sud seulement commence la région des Aregs.

Nous allons simplement traverser de vastes plaines stériles, recouvertes de ces petites touffes de verdure

que nous avons déjà rencontrées, et qui, çà et là, constituent la seule végétation de ces espaces déshérités.

Mais consolons-nous, ces chemins dénudés ressemblent quelque peu à ceux du ciel; s'ils sont pénibles, ils mènent en de véritables paradis. C'est aux plus belles oasis de l'Afrique septentrionale qu'ils conduisent, à la terre privilégiée du Djerid, au pays des dattiers par excellence, à ces serres naturelles où pousseraient facilement toutes les plantes tropicales, à ces jardins sans pareils d'une superficie totale de neuf mille hectares qui contiennent plus d'un million de palmiers, et où, chaque année, viennent vingt mille chameaux pour y prendre des chargements de fruits.

Afin d'oublier un peu la monotonie de la route, j'essaie un nouveau mode de locomotion et je monte sur un chameau. Dans l'océan du désert, il ressemble à un navire que porteraient des flots de sable. En ces plaines, malgré l'immobilité de ces flots, l'animal n'en tangue pas moins. A la condition de n'être pas sujet au mal de mer, on s'habitue très facilement au mouvement du corps qui tour à tour se courbe et se redresse en perpétuelles salutations, et on s'habitue à un tel point que, si la grande bête s'arrête pour happer au passage une de ses plantes favorites, ce qui lui arrive de temps en temps, l'impression est désagréable, car la rêverie engendrée par le tangage s'interrompt brusquement.

L'odeur infecte du chameau gêne beaucoup tout d'abord, mais bientôt le nez n'en est plus incommodé.

Nous arrivons au but, au puits de Mehamla; il est temps: voilà quatre heures que je suis ainsi perché sous un soleil brûlant, et la soif me torture. Les cavaliers nous ont tous devancés; la distance de quatre kilomètres que nous avons parcourue à l'heure leur a semblé insuffisante. Ils entourent le puits et nous attendent avec une extrême impatience. N'ayant aucun

réceptient pour puiser le liquide, ils subissent la peine de Tantale. Ceux qui n'ont pas souffert de cette soif ardente qui dévore en la chaude et sèche atmosphère du Sahara ne peuvent s'imaginer le bonheur que l'on éprouve en présence de l'eau. Malheureusement dans tout le Sud elle est mauvaise au goût et de plus, contenant des sels de magnésie en assez grande proportion, elle possède des propriétés purgatives : autant que possible il faut la couper. Nous avons avec nous d'excellent cognac ; quelques gouttes seulement nous suffisent pour préparer une boisson saine et rafraîchissante. A cette occasion, je conseille à ceux qui veulent voyager au désert d'emporter des caisses d'eau de Vichy, de Vals ou de Saint-Galmier, ils s'épargneront ainsi de pénibles souffrances.

*
* *

Ici M. Blanc abandonne le gros de la caravane afin d'aller explorer, dans une plaine, le Bled Thalah, une forêt de gommiers d'une espèce spéciale à cet endroit : l'*acacia tortilis*. Il m'invite à le suivre dans son excursion. Djaadi et le chamelier Ali viennent avec nous. El-Hadj, l'homme de confiance, reste avec le gros de la caravane.

Après deux longues journées de plaines dénudées, une promenade en forêt miroite agréablement à ma pensée : aussi ma désillusion n'en est que plus triste. Au lieu d'errer délicieusement sous des ombrages touffus, à l'abri des ardeurs du soleil, je me trouve dans une vallée encore moins pourvue d'arbres que beaucoup de terres arables de nos départements de l'Ouest.

On a l'audace d'appeler forêt une succession d'ondulations stériles où poussent, çà et là, quelques gommiers, distants les uns des autres de 100, 200 et même 300 mètres. Mais dans ces régions sahariennes une telle agglomération d'arbres est fort remarquable, et

on n'hésite pas à lui donner le nom pompeux de forêt.

Ces gommiers au feuillage ténu mesurent une douzaine de mètres de hauteur. Quelquefois on les trouve en bouquets. Inexploitables au point de vue de la gomme, ils ont une véritable valeur comme bois d'ébénisterie. Il est donc d'un intérêt tout spécial de protéger ces acacias, et de favoriser le développement des jeunes pousses en interdisant le pâturage dans cette plaine.

Le Bled Thalab était autrefois très étendu : en longueur il dépassait trente kilomètres et sa largeur en atteignait huit ; maintenant il ne présente que deux kilomètres de largeur.

C'est aux montagnes qui l'abritent que cette vallée doit son climat tout particulièrement favorable aux gommiers.

Nous installons notre campement à l'ombre de quelques-uns de ces arbres, sur les bords d'un oued presque complètement desséché. Des trous plus ou moins profonds, de distance en distance, ont conservé un peu de liquide ; ils forment les redirs. L'eau qu'ils contiennent sert malheureusement à tous les usages, les bêtes y viennent boire et les femmes y laver leur linge : elle devient donc absolument répugnante. Pourtant, n'ayant pas d'autre boisson, nous sommes forcés de nous en contenter ; la soif ne nous permet même pas de la faire bouillir et, toute blanche qu'elle est, nous nous préparons à l'avaler. « Ça engraisse », dit M. Blanc. Sur cette perspective encourageante, je remplis un verre et suis prêt à le vider d'un trait. Mais soudain, avec épouvante, je m'arrête en mon mouvement d'ingurgitation et repousse le verre de mes lèvres en y apercevant au fond un gros crustacé noirâtre (1) que je suis sur le point d'engloutir et que

(1) *L'apus cancriformis* des naturalistes.

je ne voyais pas, étant donnée l'opacité du liquide.

Des Arabes pasteurs arrivent avec leurs immenses troupeaux de plusieurs milliers de moutons, et, Dieu soit loué ! nous offrent du lait de brebis. Curieusement, ils s'approchent de nous et nous regardent cuisiner.

Ces nomades du Sud tunisien ne le sont qu'à moitié, ils cultivent quand le temps le leur permet. Ils appartiennent à la race berbère et possèdent un tempérament moins farouche, moins haineux surtout que les Arabes d'Algérie, avant tout nomades, guerriers et pillards.

Au moment de nous endormir, nous glissons à nos côtés fusils et revolvers, car les gens des tribus voisines sont essentiellement voleurs.

*
* *

En deux jours de voyage sans intérêt, nous traversons la vallée d'El-Aïacha et arrivons à l'oasis d'El-Guettar.

Au sortir du Bled Thalab, nous avons eu tout loisir de nous livrer aux plaisirs d'une chasse fructueuse : les lièvres et les perdrix abondaient en cette région.

Sur la route de Gafsa, j'abandonne la petite caravane, remets Arthur aux soins du chamelier et gravis le Djebel Orbata, la plus haute montagne du Sud tunisien, d'une altitude de 1.470 mètres. L'ascension y est rendue facile par un chemin de mulet qu'on a pratiqué dernièrement pour arriver au poste de télégraphie optique qui couronne le sommet. De ce point, la vue s'étend grandiose sur le désert, que tachète de sa sombre verdure l'oasis de Gafsa. Des télégraphistes aimables m'offrent l'hospitalité avec un bonheur bien compréhensible ; les étrangers sont tellement rares en ces hauts parages que c'est plaisir de les recevoir. Après une chasse infructueuse aux mouflons qui fréquentent en assez grand nombre les flancs de la montagne, je redescends dans la plaine et bientôt j'arrive à Gafsa,

chef-lieu de subdivision militaire, à 140 kilomètres de Gabès.

L'oasis est belle. Ses jardins et ses vergers sont d'une grande fertilité ; elle possède cent mille dattiers qui y mûrissent encore imparfaitement leurs régimes ; mais les arbres fruitiers, tels que grenadiers, abricotiers, figuiers, pommiers, poiriers, cognassiers, y prospèrent d'une façon remarquable. Les oliviers y sont également nombreux et forment un bois touffu à l'extrémité de l'oasis.

Des monticules qui s'élèvent autour de Gafsa, magnifique panorama : ce sont d'abord les palmiers dessinant leurs multiples bouquets sur une chaîne rose de montagnes lointaines ; puis la citadelle ou kasba, aux murs dentelés, d'un ton jaune très chaud, s'élançant du milieu des dattiers et produisant l'effet le plus décoratif qu'il soit possible d'imaginer ; et enfin le Djebel Orbata, dressant sa masse au sein de la plaine immense.

En dehors de la kasba, la ville présente comme curiosités l'hôpital militaire, le cercle des officiers, joliment construit à l'ombre des dattiers, et, près du Dar-El-Bey, le bassin d'une grande source thermale où l'on prend chaque jour plaisir à se plonger.

Au moment de quitter Gafsa après un heureux repos de quelques jours dans cette oasis, je suis invité à une représentation d'Aissaouas.

Les Aissaouas, comme chacun le sait, forment une secte religieuse musulmane qui se livre à des jongleries de toute espèce.

Nous entrons. Le maître de la maison nous fait passer immédiatement des sièges et nous offre le café de rigueur. La représentation va commencer.

La scène se passe en plein air, dans une cour. C'est au milieu de la nuit noire, sous le pâle scintillement des étoiles. Les Arabes, assis à l'orientale, vêtus de

Leurs blancs burnous, se détachent sur l'obscurité, semblables à une réunion de fantômes ; de leurs voix sourdes ils récitent des prières. Bientôt un certain nombre se lèvent et viennent se placer sur une ligne, les uns contre les autres. En cadence, tous ensemble, ils se courbent alternativement en avant et en arrière doucement tout d'abord, avec de bruyantes aspirations rythmées. Leurs mouvements peu à peu s'amplifient, se précipitent, en même temps que leurs cris deviennent plus profonds et plus rauques. Et sous l'influence d'un entraînement croissant, ils en arrivent à une telle surexcitation qu'ils perdent toute sensibilité.

Une torche, tout à coup, illumine de son flamboiement les ténèbres, et tous les Aissaouas, dans une sorte d'accès névrotique, apparaissent hideux, la face convulsée, les yeux injectés de sang, une bave écumeuse aux commissures des lèvres, les membres contractés et le corps en des poses absolument extravagantes. Leurs cris maintenant sont effrayants : on dirait des aboiements tout à la fois hurlés et beuglés.

L'un d'eux, à cette vive lumière, se sépare du groupe et, un sabre nu à la main, se démène comme un possédé ; de son arme il se frappe à coups redoublés sur le ventre et les cuisses.

Un autre le remplace dans un état peut-être encore plus épouvantable ; il se traverse les narines et les joues avec de longues pointes de fer, puis, saisissant un tison embrasé, il l'enfonce en sa bouche.

Un troisième se présente. Quittant brutalement sa gandoura ou longue chemise, il se montre la poitrine nue. Et sur ses chairs lentement il promène le feu. Rien de plus saisissant que ce beau corps bronzé, éclairé des lueurs fauves de la torche et léché par sa flamme ardente.

D'autres viennent à leur tour : celui-ci mangeant

avec avidité d'énormes feuilles de cactus épineux, celui-là se jetant sur son épée, dansant sur des tranchants de sabres, un autre dévorant des scorpions et du verre pilé.

Et pendant ce temps le concert des lugubres aboiements continue de frapper les oreilles, et les mouvements de tous ces névrotiques s'accroissent davantage.

Impossible d'assister à une scène plus diabolique, on se croirait en un coin de l'enfer.

M. Blanc me racontait le lendemain qu'un de ses amis, absolument digne de foi, lui disait avoir été témoin d'un fait bien curieux.

Cinq Aissaouas s'étaient précipités, dans une sorte de rage, sur un mouton vivant et l'avaient complètement dévoré, ne laissant que les cornes et les quatre pieds : laine, suif, tripaille, viscères, viande, os, ils avaient tout englouti.

II. — Montagnes bleues et roses. — Le quartier général des scorpions et des vipères à cornes. — Un joli tableau. — El-Hamma. — Mis à la porte d'un village. — Une vue de Tozeur. — Chasse au slougui. — Un repaire de vermine. — La corbeille de Nefta. — Un festin sardanapalesque.

Une distance de 80 kilomètres sépare Gafsa de Tozeur, la capitale du Djerid.

La première étape est de 28 kilomètres et conduit à Gourbata.

Au sortir de Gafsa, nous recommençons toujours les mêmes grandes plaines stériles en longeant à distance une chaîne de montagnes. Ce dernier mot est peut-être exagéré ; mais ici, dans la limpidité de l'atmosphère, les moindres collines prennent tout de suite un relief qui leur donne des airs de montagnes. Et

nous assistons à un phénomène remarquable de couleurs qui se reproduit fréquemment au désert. Toutes ces éminences, dans la perspective, semblent situées sur un seul plan rectiligne et directement frappées par le soleil ; aussi est-on véritablement surpris de voir des tons roses et bleus s'y succéder sans aucune transition. L'explication est bien simple : l'œil est trompé ; les montagnes que l'on croyait placées de face tournent brusquement, et tandis que les unes, bien éclairées par le soleil, se rosent sous son regard, les autres échappent à ses rayons et, restant dans l'ombre, se revêtent d'une ravissante teinte bleue. Rien de plus fantasque que ces couleurs se coupant brutalement.

*
* *

Pendant notre seconde étape, nous voyons le ciel se couvrir de nuages gris qui ne tardent pas à nous déverser quelques gouttes de pluie. Au milieu des graminées les lièvres sont nombreux ; j'en manque deux de suite, mais je blesse un chacal que, malheureusement, je ne peux poursuivre en cette plaine de verdure.

Nous passons Gouifla, quartier général des scorpions et des vipères à cornes, petits serpents à piqure mortelle, qui se meuvent très lentement.

Dans ces parages, il est prudent, quand on y dort, de visiter ses vêtements et de secouer ses bottines pour voir si quelques-unes de ces vilaines bêtes ne s'y sont pas glissées.

El-Hamma est le but de la deuxième étape : nous l'atteignons longtemps après le coucher du soleil.

L'obscurité ne nous ayant pas permis de juger l'endroit où nous avons passé la nuit, la surprise est délicieuse au réveil en présence du joli tableau qui s'offre à nos regards. Devant nous s'élève une sorte de

falaise à pic, d'un ton très roux, tranchant vigoureusement sur l'azur profond qui étincelle au-dessus de nos têtes ; et sur ce fond vif se dessinent les touffes brillantes des élégants dattiers. Au milieu de ce paysage chaudement coloré, nous n'entendons partout que roucoulements de tourterelles.

Cette petite oasis, qu'il ne faut pas confondre avec une autre du même nom, beaucoup plus grande, située près de Gabès, est placée dans l'isthme qui s'étend entre le chott El-Djerid et le chott El-Gharsa. Elle possède une température plus basse que ses voisines, et par conséquent ses fruits ne sont ni aussi beaux, ni aussi nombreux. Les sources qui l'arrosent sont abondantes, leur température est d'environ 30 degrés. Elles sourdent au pied des escarpements qui dominent les jardins et rencontrent plus bas, dans le lit même du ruisseau qu'elles forment, une véritable source d'eau chaude dont la température atteint 42 degrés. C'est à cette source thermale que l'oasis doit son nom.

El-Hamma est en décadence, le sable l'envahit, des vides marécageux se voient au milieu des vergers, beaucoup de jardins sont abandonnés et la misère, par suite d'impôts trop onéreux, force les habitants à désertter leurs cultures. Si les lourdes charges qui pèsent sur tout le Djerid peuvent être supportées à Tozeur et à Nefta, grâce à l'abondance et à la qualité des dattes de ces oasis, il n'en est pas de même ici ; comme je l'ai dit précédemment, les dattes d'El-Hamma sont loin de valoir les autres et leur exportation est presque insignifiante.

Il existe en cette oasis trois villages possédant ensemble mille habitants.

Je traverse un de ces villages, celui de Mehareb.

La population me paraît hostile ; des gamins devant moi se livrent à de vilains gestes ; ils m'appellent roumi, kelb, allouf, chrétien, chien, cochon. L'un

d'eux ose même me lancer une pierre, mais, sur mes menaces, il s'enfuit.

J'admire de belles et grandes maisons en terre dont la façade est ornée, en sa partie supérieure, d'élégants dessins à jour exécutés avec des briques. En hasardant à l'intérieur quelques légers coups d'œil, j'entrevois çà et là des nattes et des ustensiles d'une simplicité rustique : seuls objets mobiliers qui constituent le confortable arabe.

La foule commence à m'entourer, car je suis seul ; on me parle bien inutilement, je ne comprends rien ; alors deux vieillards m'entraînent hors du village et me laissent dans l'oasis en me faisant signe de m'éloigner. Je viens d'être expulsé comme un bon moine. De retour au campement, je raconte l'aventure à M. Blanc. Il m'assure que les Arabes m'ont cru égaré, et que, par amabilité, ils m'ont remis dans mon droit chemin. Ces enfants du désert ne comprennent pas la promenade ; me voyant errer comme une âme en peine, ils ont pensé me rendre service en m'indiquant la route de notre camp.

Mis à la porte du village ou traité avec la dernière politesse, cela m'importe peu, j'ai vu ce que je voulais voir. Et nous pouvons à présent partir pour Tozeur, gagner le vrai Djerid, la patrie des dattiers.

Placé entre le chott et les sables, préservé du vent par les montagnes du nord-est, le Djerid possède cette atmosphère de feu que réclame le fruit du dattier ; il a également dans ses sources abondantes les eaux qui plaisent à ses racines, de véritables eaux thermales qui hâtent le développement de ces arbres.

Enfin nous arrivons sur les bords du plus vaste des chott, en face de cette oasis de Tozeur, la plus grande du Djerid et de la Tunisie tout entière, étalant sa magnifique forêt de plus de quatre cent mille dattiers. Au-dessus d'elle apparaît, adossée à une colline dénu-

dée, la ville grise avec ses coupoles blanches et la curieuse mosquée des Oulad-el-Hadef, à dôme de briques vertes vernissées, disposées comme des écailles.

Notre entrée dans la ville produit sensation et, sur la grande place du marché, les Arabes curieusement se rassemblent derrière nous et nous font cortège.

Au Dar-el-Bey est installé le bureau du service militaire des renseignements, qui remplace en Tunisie les bureaux arabes d'Algérie. Le lieutenant Remousenard, qui est venu à notre rencontre, nous invite à le suivre et nous fait les honneurs de son domicile.

La promenade à travers la ville présente un grand intérêt pittoresque. Bon nombre d'Arabes y circulent et lui donnent de la vie, du mouvement. Les rues, toutes ensablées, sont bordées de maisons coquettement décorées comme celles du village d'El-Hamma. Une place de forme rectangulaire y est remarquablement curieuse avec cet ensemble de jolies constructions ornées de vastes dessins à jour.

Le commerce ici est fort développé. Une population laborieuse de six mille habitants se livre non seulement à la culture, elle fabrique aussi des tissus très renommés, tels que haïks, couvertures et burnous.

L'oasis, d'une contenance de plus de trois mille hectares, n'est qu'une forêt extrêmement touffue de palmiers lançant à une hauteur prodigieuse leur tronc architectural que terminent de larges panaches. Ces innombrables colonnades, se développant en rangs serrés sous les ombrages des bouquets de verdure, donnent à cette forêt un aspect grandiose. Les pauvres cultures de Gabès, que nous avons trouvées cependant fort belles, n'offrent que des nains à côté de ces géants. Le chiffre officiel des dattiers atteint, à Tozeur, deux cent trente mille, dont treize mille de première qualité, désignés sous le nom de *deglet-en-nour* (dattes de la lumière). Mais ce nombre est de

beaucoup au-dessous de la vérité. On comprend que les Arabes ont tout intérêt à le diminuer, puisque l'impôt se paie par tête d'arbre.

L'année dernière (1885), on a vendu en cette oasis sept millions de kilogrammes de dattes qui ont payé le mex ou impôt sur la vente. Il est évident que si l'on voulait tenir compte de toutes les fraudes, on arriverait aisément au total de neuf millions. Les dattes de Tozeur sont exquisés ; elles ont une réputation dans le monde entier. Les beaux palmiers, qui se vendent jusqu'à cent francs, en fournissent habituellement une centaine de kilogrammes. Il semble donc que les habitants devraient être ici dans l'aisance ; malheureusement ils sont accablés d'impôts.

Les autres arbres fruitiers tiennent en cette oasis un rang tout à fait secondaire.

Les sources nombreuses qui arrosent l'oasis jaillissent au fond d'entonnoirs situés aux flancs du Dràà et se réunissent en un oued qui alimente la ville et les jardins et se perd ensuite dans le chott. Par un système de canaux, semblable à un immense réseau artériel, l'eau est portée dans toutes les cultures.

Les sables constituent l'ennemi principal des oasis. Il est temps à Tozeur de s'opposer à leur marche envahissante.

*
* *

Dès le lendemain de notre arrivée, sur l'invitation de M. Remoussenard, nous partons pour une chasse au slougui dans les larges espaces découverts qui bordent le chott.

Au lever du soleil nous sommes tous à cheval, au nombre de douze. Aussitôt dans la plaine, nous nous déployons de front sur une longue ligne de plus d'un kilomètre. Les trois lévriers sont placés dans les intervalles du centre. Nous avons parcouru deux mille mètres environ, quand un Arabe arrête brusquement

sa monture ; il a découvert un lièvre gité près d'une de ces salsolacées à l'aspect de petite bruyère, dont les maigres touffes disséminées sont les seules plantes de ces parages. Un slougui l'approche, le regarde bêtement, dédaignant d'y toucher dans son état d'immobilité. Mais soudain il part comme une flèche après le pauvre animal, qui, d'un bond, a quitté sa couche ; les cavaliers se précipitent à leur tour. Quelques secondes suffisent, et le lièvre infortuné succombe sous la dent meurtrière du terrible chien.

Silencieusement chacun reprend son rang et la marche recommence, lente et morne, se prolongeant cette fois sans aucune rencontre.

Tout à coup un cri retentit à l'extrémité de la ligne, un autre lièvre vient de déguerpir. Mais quand cavaliers et slouguis s'élancent à sa poursuite, il a déjà une avance considérable. Alors, c'est un spectacle superbe d'assister dans ce désert, sur les bords du grand lac de sel, dont la brillante couche cristalline miroite au soleil, à cette course vertigineuse d'officiers et d'Arabes. Ces derniers surtout, laissant flotter au vent, sur la croupe des cavales, leur blanc burnous, se détachent d'une façon saisissante au milieu de l'immensité. Il n'en est pas moins drôle de voir un pareil développement de forces à la poursuite d'un lièvre qui, de loin, ne paraît pas plus gros qu'un rat. L'animal est gagné de vitesse de plus en plus, les slouguis vont l'atteindre ; enfin ils le happent et étendent sur le sol une nouvelle victime.

La prise de ces deux bêtes nous a demandé une heure et demie environ ; il est temps de revenir ; l'air est encore tiède, mais le soleil ne tardera pas à l'embraser de ses rayons de feu.

Au retour de cette chasse, M. Blanc me cause une agréable surprise :

« Puisque vous voulez faire une excursion au

« Nefzaoua, me dit-il, voici pour vous une magnifique
« occasion d'accomplir ce voyage en de bonnes condi-
« tions. Je suis obligé d'envoyer à Mansourah El-Hadj
« et un chamelier, afin d'avoir des nouvelles d'un
« spahi qui devrait être ici de retour d'une permission
« que je lui ai donnée. »

Malheureusement M. Blanc m'apprend le soir que les chameliers refusent tous d'aller au Nefzaoua ; ils ont peur des *djich*, ces bandes de terribles pillards qui errent sur la limite de la Tripolitaine et remontent de temps à autre du côté du Nefzaoua pour y opérer leurs razzias. Il y a une quinzaine de jours, une caravane a été pillée après un combat dans lequel on a compté je ne sais combien de morts et de blessés.

Pour vaincre cette frayeur chez les chameliers, M. Blanc leur a déclaré nettement qu'il les laissait réfléchir, mais que si, à son retour de Nefta, ils persistaient dans leur refus, il les abandonnerait et formerait une autre caravane pour remonter vers le nord. Il espère que cette menace produira son effet.

Le soir, avec eux, je tenais une longue conversation par gestes. Et ils me disaient que le chameau, et le cheval de El-Hadj, et mon bourricot, et tous nos vêtements seraient pris. Alors je leur répondais que nous avions nos armes. Et ils souriaient, et ils me faisaient signe que les brigands étaient nombreux, et m'ajustant avec leurs bras comme avec un fusil, en criant « *boum* », ils se livraient à une mimique d'homme qui tombe mort. Non, non, ils ne voulaient pas aller, ils n'iraient pas.

Décidément la destinée me narguait.

*
* *

De Tozeur nous allons à Nefta, éloigné de 24 kilomètres en suivant à distance les bords du chott, sur une route bien monotone.

De très loin se dessine la longue pointe des jardins de l'oasis ; mais pour voir la ville, il faut presque y toucher.

Nous nous arrêtons sur une place. Comme Nefta ne possède aucun officier français, nous réclamons le caïd. A son arrivée ont lieu les présentations officielles et nous entrons au Dar-el-Bey.

Extérieurement, cet hôtel des voyageurs est en triste état ; intérieurement, il donne asile à une multitude d'êtres vivants qui paraissent y demeurer en parfaite harmonie. Les mouches y foisonnent ; les punaises courent de tous côtés sur les bancs qui servent de lits ; nous sentons les puces qui nous grimpent aux jambes ; il est à regretter que les poux ne s'aperçoivent pas à distance, nous aurions le plaisir d'assister à des défilés, car des armées entières doivent y camper ; des scorpions montrent leur corps hideux ; une grosse araignée se promène sur le mur ; le plafond est tapissé des toiles de ces gracieuses bêtes ; un serpent glisse sous la porte, semblable à un tronçon de lézard noir sans pattes et sans queue. Oh ! oh ! il est temps de déguerpir. Mieux vaut installer notre tente au dehors. Ce repaire de vermine est trop habité pour être habitable.

Dans une promenade à travers l'oasis, nous rencontrons, sur les bords d'un oued, une bande joyeuse d'enfants nus qui se préparent à prendre leurs ébats au milieu de l'onde. Autant les tout petits sont laids avec leur ventre énorme et ballonné, autant les autres, plus âgés, deviennent beaux et de forme élégante.

Les jardins de cette oasis, la plus fertile et la plus peuplée du Djerid, sont superbes et très bien cultivés. Le nombre des dattiers y est moindre qu'à Tozeur. Le chiffre officiel atteint deux cent mille, ce qu'ilaisse supposer qu'il y en a au moins trois cent mille.

Nous atteignons la Corbeille, un des sites les plus délicieux du Djerid. C'est une large excavation où se

développent les sources au milieu de poétiques et riants jardins.

Sous un ciel profondément bleu, dans l'arène d'un cirque jaune d'or de sable agglutiné s'étale un bois touffu de dattiers dont les uns suspendent leurs berceaux de palmes au-dessus d'un clair ruisseau, dont les autres couronnent trois ravissants petits lacs de couleur vert tendre, en mirant leur image dans la pureté des eaux.

Au sortir de cette véritable corbeille de palmiers, nous faisons l'ascension d'une éminence qui nous offre le panorama général de l'oasis. La ville, comme forme, ressemble à un fer à cheval et s'enfonce par une de ses extrémités dans le fouillis des dattiers. Elle présente l'aspect imposant d'une ville de cinquante mille âmes, et pourtant elle ne possède, avec ses faubourgs, que neuf mille habitants. Située au milieu du désert, au sein de cette oasis, elle est vraiment grandiose : c'est du reste la plus importante du Sud tunisien.

A notre retour en cette ville, nous sommes surpris de l'animation d'une foule d'Arabes qui se livrent à des travaux d'utilité publique. Pour exciter leur ardeur et les entraîner, un tambour bat une sorte de charge continue. Sous l'effet de ce stimulant, chacun retrouve un peu d'activité et la besogne s'accomplit assez prestement.

Quelques moments avant l'heure du dîner, M. Blanc envoie El-Hadj prier le caïd de lui envoyer, moyennant finance, une douzaine d'œufs. Le caïd refuse poliment, en prétextant qu'il n'a reçu aucun ordre.

« Attendez un peu, vous allez voir, » me dit M. Blanc.

Et s'adressant à El-Hadj :

« Va de nouveau trouver le caïd et, cette fois, tu lui diras que si, dans une heure, je n'ai pas ma douzaine d'œufs, je lui ferai infliger une forte amende. »

« Avec ces gens-là, reprend-il en se tournant vers

« moi, on ne devrait jamais employer la douceur, ils
« ne comprennent que la force brutale. »

La menace, en effet, l'amène tout tremblant ; il se confond en excuses et nous assure que nous ne manquerons de rien.

Arrive bientôt une procession d'Arabes qui nous apportent des monceaux de couscouss à toutes les sauces et à toutes les viandes, des dattes et des œufs : le tout en des écuelles énormes surmontées d'un couvercle de paille tressée, en forme de chapeau annamite. D'autres nous présentent du lait et du lagmi en abondance.

Ayant une répulsion très prononcée pour la saveur nauséabonde et fort pimentée du couscouss arabe, qui prend des goûts et des odeurs de vieux burnous, nous l'abandonnons à notre suite tunisienne et nous nous contentons d'œufs et de lait. Tout en dégustant, nous ne manquons pas de suivre du coin de l'œil le festin sardanapalesque de nos spahis et de nos chameliers. Etendant leurs doigts bronzés et les enfonçant dans la masse de couscouss, en un instant, à l'aide d'une seule main, ils pétrissent une boulette, la portent à leurs lèvres, et cette grosse bouchée coule et disparaît comme par enchantement. L'opération se renouvelle, toujours la même, un si grand nombre de fois que je demeure stupéfié. C'est le moment de me demander comment ces Arabes, d'une sobriété sans exemple, qui savent se contenter ordinairement de la ration la plus sommaire, peuvent, à l'occasion, engloutir sans malaise des quantités prodigieuses de nourriture. L'habitude d'un régime frugal devrait, en effet, avoir atténué l'élasticité de leur estomac.

Ces organes, de la nature du bon caoutchouc, forment évidemment une variété spéciale qui vient s'ajouter à celle non moins curieuse des estomacs cuirassés anglais.

*
* *

Notre promenade dans l'oasis a montré à M. Blanc qu'il aura beaucoup à faire pour protéger les jardins contre l'envahissement des sables. Ceux-ci avancent de jour en jour et menacent ici, plus que partout ailleurs, de détruire les cultures. L'oasis a déjà perdu une grande valeur, et son état présent ne peut nullement donner l'idée de ce qu'elle fut autrefois. Les habitants ont travaillé afin d'arrêter ce fléau ; ils ont construit des talus et de vraies fortifications, mais sans résultat. M. Blanc espère que par des plantations d'arbustes à longues racines il arrivera à fixer les sables.

Il aurait également beaucoup à faire s'il voulait inculquer aux indigènes les principes de l'hygiène, car des odeurs épouvantables de charogne nous forcent souvent à éviter certains jardins. Ici les bêtes qui crevent ne sont jamais enfouies, on les abandonne au soleil qui les dessèche et aux vautours qui les déchiquètent. En attendant qu'elles soient passées à l'état de squelettes, elles empestent l'air : on dirait que les Arabes restent indifférents à cette puanteur, ils ne s'en inquiètent jamais.

Dans une de mes promenades, je rencontre un Tunisien qui tient à lier conversation avec moi. Elle ne peut être très étendue, vu le peu de mots arabes que je connais ; cependant nous arrivons à nous comprendre suffisamment. A voix basse et comme avec frayeur, il me demande à aller chez une juive qui sert à boire. Nous entrons et j'offre à mon homme un verre d'anisette de dattes : il le vide d'un trait avec une évidente satisfaction. Au moment de sortir, il me recommande le silence et me prie de regarder au dehors si quelqu'un n'est pas là qui puisse le surprendre ; il ne veut pas être aperçu, il s'attirerait les foudres de ses conci-

toyens. Songez donc, oser boire de l'alcool et manquer ainsi aux défenses du Coran !

*
* *

Après un jour de flânerie dans l'oasis et surtout dans la Corbeille que je ne me lasse pas d'admirer, je m'apprête à me remettre en route : nous retournons à Tozeur.

Enfin le chamelier Ali, qui nous a accompagnés dans la plaine du Thalab, consent à aller au Nefzaoua et mon voyage est décidé.

M. Blanc annonce mon départ au lieutenant Remoussenard.

Cet officier n'en croit pas ses oreilles et demeure absolument ahuri.

— « Et qu'allez-vous faire là-bas ? me demande-t-il.

— « Me promener, comme je me promène ici.

— « Quelle promenade ! Et vous n'avez aucun but ?

— « Aucun.

— « Vous n'avez pas réfléchi à la fatigue et aux dangers de ce voyage ?

— « J'y ai parfaitement réfléchi.

— « Vous devez d'abord traverser le chott El-Djerid.
« Ensuite dans le Nefzaoua vous avez beaucoup de
« chances de tomber entre les mains des impitoyables
« pillards, et vous n'ignorez pas le sort qui vous est réservé : ils commenceront par vous dépouiller de tout
« ce que vous possédez, ne vous laissant pas même
« votre chemise, puis, inutile d'insister sur leurs goûts
« dépravés suffisamment connus ; si nombreux que
« soient ces Arabes, ils satisferont tous sur vous leur
« brutale et ignoble passion ; heureux serez-vous
« encore si vous n'avez pas affaire à des fanatiques
« haineux, car alors des mutilations horribles vous
« attendent à la suite de ce premier supplice et, après

« vous avoir ainsi torturé, ils vous abandonneront tout
« nu, encore vivant, aux ardeurs du soleil, lequel se
« chargera de vous achever. Vous comprenez que ces
« nomades du grand désert sont au-dessus de toutes
« les lois humaines ; personne n'ira les poursuivre
« dans les Areg ou du côté de la Tripolitaine.

« Mais supposons que vous échappiez à ce danger,
« il vous faudra passer le Djebel-el-Askar, montagne
« sans route que je défie votre bourricot de franchir.
« C'est donc de la folie d'entreprendre ce voyage et, si
« j'étais M. Blanc, je ne voudrais pas prendre sur moi
« la responsabilité de vous laisser passer.

— « M. Desfontaines, reprend M. Blanc, est un voya-
« geur libre qui parcourt le pays à ses risques et périls ;
« je n'ai pas le droit de m'opposer à son désir. Il con-
« naît le danger, il veut passer ; espérons pour lui qu'il
« ne lui arrivera rien de fâcheux. »

Il est facile de comprendre que les craintes de M. Remoussenard et des chameliers me paraissent quelque peu exagérées. Quant à modifier mes projets, jamais ; je veux aller au Nefzaoua, et j'irai.

Un *djich* ; il faut d'abord le rencontrer. Et puis ces cavaliers errants sont-ils aussi terribles qu'on veut bien le dire ? Du reste, l'aventure serait drôle : on ne tombe pas tous les jours entre les mains des pirates du désert, et quel relief cela doit vous donner d'avoir été capturé par des brigands !!! si toutefois on en revient.

III. — La traversée d'un grand lac de sel. — Le chott El-Djerid. — Projet de M. Roudaire. — Un spectacle étrange. — La tempête ! — Tout un horizon de mirages. — Les pirates du désert !

Dès le matin du 7 juin, je me mets en route pour la traversée du chott El-Djerid !

Ce chott, vaste plaine de 200 kilomètres de longueur de l'est à l'ouest et de 75 kilomètres dans sa plus grande largeur, situé à plus de vingt mètres au-dessus du niveau de la mer, est recouvert d'une croûte plus ou moins épaisse de sel qui forme comme une brillante écorce à la boue demi-liquide remplissant les profondeurs du lac. Les Arabes, dans leur langue imagée, la comparent à une feuille d'argent, à un lit de camphre.

Plusieurs routes de caravanes franchissent cette grande sebkha. Celle que nous allons suivre s'étend de Kriz à Debabcha.

C'est ce chott que M. Roudaire voulait mettre en communication d'un côté avec la Méditerranée, de l'autre avec les deux chott El-Gharsa et Melghigh, de manière à former une mer intérieure, sorte de fleuve à rebours bien curieux, puisque le niveau des chott est d'autant plus élevé qu'ils se rapprochent davantage de la mer.

Ce projet, défendu par son auteur avec la plus grande ténacité, était forcément destiné à échouer, car, si grandiose qu'il parût au miroitement de la théorie, il avait le tort pratique d'offrir la perspective d'une dépense de plus d'un milliard, de ne donner aucun des avantages annoncés et de présenter des conséquences désastreuses : je dois citer surtout la disparition des oasis du Djerid, par suite de la déperdition de l'eau des sources qui serait tombée dans le canal du Drâa et de là dans le chott.

Mais nous approchons, voici le moment de nous recueillir.

*
* *

Enfin, nous arrivons à la pointe du jour devant un horizon n'offrant à l'œil qu'une plaine de sel blanche, infinie, sans ride.

Le cœur bat violemment ; des sensations étranges et

différentes empoignent, mélange d'inconnu, de curiosité, de crainte, d'orgueil. L'immensité mystérieuse attire ; mais le soleil monte, on le regarde, on sent qu'il vomira aujourd'hui comme les autres jours la flamme ardente de ses rayons sur cette vaste dépression que rien n'abrite. A cette seule perspective, le corps tremble et, si la volonté ne savait le commander, il reculerait.

Nous voilà bientôt sur la grande nappe de sel, avançant sur un chemin qu'indiquent la piste des caravanes et, de distance en distance, des balises consistant en une toute petite borne.

En certains endroits, l'écorce solide résonne sous nos pas ; au-dessous de nous existent probablement des gouffres insondables, dont nous sommes séparés par une simple croûte, certainement bien mince, puisque, d'un côté et de l'autre, il faut prendre garde de ne pas s'écarter.

Sur le chott, une bande très étroite est solide. Les caravanes qui s'égarent au delà des limites tracées sont enfouies lentement ; et doucement, tout doucement, avec des raffinements inouïs de cruauté, la mort vient les chercher.

Les annales du pays racontent que ce lac mal desséché a souvent servi de tombeau à ceux qui ont osé s'y aventurer.

Le soleil monte toujours, et en même temps qu'une plus grande chaleur, il verse des rayons plus lumineux. Le spectacle, dans cet embrassement, devient d'une bizarrerie invraisemblable.

Figurez-vous une table ronde recouverte d'une couche resplendissante de sel blanc ; donnez à cette table des proportions immenses, étendez-la autour de vous jusqu'aux limites extrêmes de l'horizon et placez dans ce désert de sel, qui jette des myriades d'éclairs au soleil, sous un ciel rougeâtre, au milieu d'un silence

dont vous n'avez pas idée, silence que pas un bruit, pas un murmure, pas même un souffle ne vient troubler, placez-y trois pauvres voyageurs perdus, à chameau, à cheval et à bourricot.

Nous voyez-vous avancer, en réglant notre marche lente et monotone sur le pas cadencé du chameau, dans cet espace infini où rien, absolument rien ne se dessine aux lointains ; car la plaine blanche n'a pour frontière apparente que le bord rectiligne de la coupole céleste. Nous sommes ici les seuls êtres qui jouissons de la vie ; le désert blanc n'a pas même un insecte ; le chott ne garde rien de vivant à sa surface, il ne conserve que les morts.

Le soleil impitoyable seul nous fixe de son œil de feu.

Des nuages heureusement commencent à se former au ciel ; bientôt ils dérobent à la vue l'astre embrasé. Avec une rapidité surprenante, les voilà qui s'amoncellent, ils deviennent de plus en plus sombres, de plus en plus menaçants : le ciel se fait tout noir. Le chott, d'un blanc de neige, s'étend pareil à un vaste linceul et la voûte céleste paraît avoir pris son manteau de deuil.

L'idée me vient que nous allons mourir.

Un frisson pénètre mes chairs, mes yeux courent anxieusement la plaine autour de moi pour interroger l'horizon ; il me semble entendre une voix qui me souffle ce mot : la tempête ! Je n'y avais pas songé sous ce ciel que je croyais éternellement bleu.

Pendant l'orage, la pluie doit fondre le sel, l'écorce solide devenant ainsi liquide peut ouvrir les abîmes intérieurs ou rendre invisible la trace des caravanes ; alors avancer, c'est mourir ; reculer, c'est mourir ; rester, c'est mourir, et toujours de la même mort atroce, épouvantable : sentir la boue s'enfoncer sous soi et glisser petit à petit dans le gouffre jusqu'à disparition complète.

J'avais déjà entrevu cette longue agonie dans une nuit bien noire, sur les grèves du mont Saint-Michel, alors que nous nous y étions égarés, en les traversant pour gagner Avranches. Je croyais qu'on ne pouvait avoir de ces cauchemars réels qu'une seule fois dans la vie, et, de nouveau, le même se présentait sous un aspect aussi terrifiant.

Nous marchons tous trois silencieux ; ni le spahi, ni le chamelier ne montrent la moindre émotion ; mais la physionomie d'un Arabe ne reflète nullement ses impressions.

— Il va pleuvoir ? dis-je à El-Hadj.

— Je ne sais pas.

L'Arabe est sobre de paroles, il vaut mieux ne pas insister ; sa réponse pourtant ne me satisfait guère. Et je le vois regarder le ciel qui continue d'être effrayant.

Des bouffées de chaleur passent ; le silence profond qui nous enveloppe est comme le prélude de la mort.

Vous vous attendez déjà, cher lecteur, à nous voir aux prises avec ce terrible danger de l'orage : détrompez-vous ; je dois à la vérité de dire que cette menace du ciel reste, Dieu merci ! tout à fait platonique. Le soleil, au loin, glisse ses rayons, les nuées se dissipent, et mes funèbres idées s'évanouissent avec elles. Le ciel se dégage de ses voiles épais ; toujours noir au-dessus de nos têtes, il se cerce aux bords de l'horizon, tout autour de nous, d'une large bande radieuse ; on dirait une immense coupole noire posée sur une base blanche lumineuse. Les nuages qui planent sur nous se déchirent maintenant en de larges trouées sur le ciel bleu. L'azur enfin règne au firmament et le soleil, en triomphateur, frappe à grands coups de rayons sur la surface cristalline qui les lui renvoie en éclairs multiples : tout brille, tout resplendit ; c'est une lueur d'apothéose ; il y a de la flamme sur le chott, de la flamme en suspension dans l'air : les yeux, de nou-

veau, sont éblouis et se ferment à ce trop-plein de lumière.

Mais voici l'heure de déjeuner ; nous nous arrêtons, et chacun descend de sa monture. Sur le sel, notre chamelier allume le feu pour préparer un café concentré qui doit nous stimuler. J'y trempe le pain arabe : l'appétit manque, la fatigue commence à se faire sentir.

Notre maigre repas terminé, nous partons immédiatement, nous n'avons pas de temps à perdre ; à peine sommes-nous à la moitié du chemin.

Le grand bourreau de soleil ne cesse de verser du feu ; les yeux brûlent.

Enfin le spectacle varie. La brillante couche cristalline tend à disparaître : une matière noirâtre la remplace, tachetée seulement de quelques plaques de sel. En même temps se produisent les premiers effets du mirage.

Il n'est pas un seul voyageur au désert qui ne mentionne cet étrange phénomène. Je crois que, pour frapper les esprits davantage, ils l'exagèrent tous un peu, cédant au désir bien naturel d'ajouter au mirage de la plaine celui de leur imagination, évidemment beaucoup plus vif ; car, pour mon compte, à part quelques-uns très rares et, en somme, peu intéressants, je n'en ai jamais vu de très beaux dans mes voyages soit sur mer, soit au désert, soit même en d'autres plaines où ils étaient signalés.

Dans le chott seulement, ces visions aériennes légères peuplent l'espace en nombre incroyable et apparaissent avec des tons d'une certaine puissance.

Les unes ne sauraient s'assimiler à rien, les autres, au contraire, prennent des aspects d'objets réels ou de panoramas quelquefois merveilleux.

Une flèche colossale et des points noirs innombrables, se succédant sans interruption comme en des

lignes ponctuées, attirent d'abord le regard. La scène change, elle s'empare de tout l'horizon : voici, disséminés au milieu de choses plus ou moins informes, une armée en ordre de bataille, une ville, un ballon couché sur le flanc. Les images encore une fois s'évaporent, se transforment ; nouveau décor, nouvelles apparitions maintenant ravissantes : une île de rochers fantastiques s'élève du sein des flots, ayant pour voisine une charmante oasis de dattiers. A mesure que nous avançons, les tableaux s'évanouissent et font place à d'autres ; alors je m'aperçois que des petits talus de sable amoncelés par le vent, placés de distance en distance et revêtus d'une maigre touffe de verdure, ont donné naissance à toute cette fantasmagorie.

Ce spectacle bizarre fixe tellement mon attention pendant un certain temps que j'oublie ma fatigue. Bientôt, cependant, je la ressens plus vive. J'ai marché durant six heures sous le soleil de feu pour ménager mon pauvre bourricot malade, et je n'ai pas dormi la nuit précédente, et j'ai déjeuné d'un morceau de pain trempé dans du café ! Je suis épuisé, mes jambes ne veulent plus me porter, je me laisse tomber sur le sol : « Encore du café, » dis-je à El-Hadj. La sueur lui coule du front, son œil est terne, nous gardons déjà depuis longtemps le silence. Nous sommes en vue des oasis ; mais elles sont loin, et plus nous approchons, plus elles paraissent reculer. Le liquide nous fournit une nouvelle vigueur et fouette nos nerfs.

Nous repartons.

Des silhouettes démesurément agrandies par le mirage, semblables à de hautes ombres mobiles, se profilent tout à coup sur l'horizon. El-Hadj regarde de tous ses yeux, le chamelier également. Maintenant nous distinguons très nettement un certain nombre de cavaliers. Spahi et chamelier saisissent leur fusil en

bandoulière et l'armement pour parer à tout événement.

Je suis leur exemple. Voici peut-être un *djich* : les terribles brigands du désert !

— « Rappelle-toi, dis-je à El-Hadj, que je suis venu
« avec toi à mes risques et périls. Si le moindre danger
« nous menace, fuis de toute la vitesse de ton cheval.

— « Monsieur Desfontaines, me répond-il, ton
« sort sera le mien, je ne te laisserai pas seul ; si nous
« avons à mourir, nous mourrons ensemble. »

J'admire ces belles paroles dites simplement et d'un ton ferme. Cet Arabe, prêt à remplir son devoir jusqu'à la mort, est bien le type du fier et noble Mokhrani, qui ne sait jamais forfaire à l'honneur.

Les cavaliers approchent, ils ne tarderont pas à nous croiser. Nous regardons toujours. El-Hadj enfin les reconnaît à distance : ce sont des Arabes du Nefzaoua. Tous, ils mettent pied à terre et les baisers s'échangent sur l'épaule, comme c'est la coutume ; puis, après quelques mots, chacun remonte à cheval et les cavaliers bistrés, leur long fusil sur le dos, se séparent de nous.

Décidément, allez-vous penser, voici des histoires de brigands qui nous semblent quelque peu singulières. C'était d'abord un orage qui allait fondre sur lui, et il n'y a pas eu d'orage ; c'était ensuite un redoutable *djich*, et les pirates du désert ne se sont point montrés. J'ai peut-être eu tort de ne pas inventer un petit combat ou une bonne tempête, mais j'ai tenu à rester voyageur vrai et sincère.

Libre à vous, cher lecteur, de croire à des dangers imaginaires qui vous rappelleront les exploits de Don Quichotte allant se battre contre des moulins à vent, ou ceux du héros étonnant d'Alphonse Daudet, le grand Tartarin de Tarascon, le chasseur de lions qui, à l'affût, la nuit, au milieu de plantes sauvages absolument africaines, croit avoir en face de lui le fameux lion, le vise, tire et se trouve dans un carré de choux

en présence d'un âne, sa pauvre victime, râlant sous la balle explosible.

Mais reprenons notre traversée.

A chaque instant, je crois toucher les jardins de dattiers après lesquels je soupire ; hélas ! ici, dans cet air transparent, les distances deviennent trompeuses, et nous mettons des heures pour atteindre un point que je pensais éloigné d'une heure à peine.

C'est ainsi que le désert se plaît à nous mentir, en nous charmant par des paysages de rêves et en nous berçant d'espérances qui nous fuient toujours avec les oasis.

Vers le soir seulement, nous entrons à Debabcha, sur la limite du chott, après treize heures de marche, dont les dernières nous ont paru longues comme des jours sans pain ; et nous demandons au cheikh l'hospitalité pour la nuit.

IV. — Les oasis du Nefzaoua. — Une chambre luxueuse dans une écurie. — Les mouches. — De jolis chérubins ! — Un coup de sirocco. — Contes de Croquemitaine. — Jeunes Sahariennes. — L'apparition d'une beauté. — Passage du Djebel-el-Askar. — Mon âne boit au gobelet. — Les chevaux du désert. — Une prouesse de mon Arthur. — Un concert de disciplinaires à Gafsa. — Nuits fantastiques. — Une grosse victime. — Une scène bizarre.

Dès le lendemain matin, nous partons pour Mansourah à travers les petites oasis qui tachètent le Nefzaoua et permettent de le comparer à une peau de panthère.

Cette région possède un million de dattiers environ en un millier d'oasis. La population forme un ensemble de vingt-cinq mille habitants répartis en quarante-cinq villages.

Le Nefzaoua peut se diviser en deux parties : le Nefzaoua septentrional, de beaucoup le plus important, situé sur le flanc méridional de la chaîne du Tebbaga, dans un espace large de quelques kilomètres seulement, entre Debabcha à l'ouest et Kebilli à l'est ; le Nefzaoua méridional, sur le bord oriental du chott El-Djerid. Cette partie est moins riche en dattiers et moins peuplée. Elle est, dit-on, envahie de plus en plus par les sables mouvants de ses dunes nombreuses ; les indigènes, à chaque instant, sont obligés de fuir devant l'ennemi et de créer d'autres jardins, en emmenant avec eux l'eau des sources à l'aide de canaux souterrains.

Le sol du Nefzaoua septentrional, bien arrosé et très fertile, devrait être fort productif. Mais les razzias qu'opèrent dans cette contrée les tribus ennemies et l'envahissement des sables, moins grand pourtant que dans le Nefzaoua méridional, s'opposent au bien-être de ces populations.

Ici les dunes mobiles n'existent pas. Les sables apportés par le vent et arrêtés par les palmiers sont cueillis à la surface des plaines voisines ; ils sont donc moins abondants, assez cependant pour se réunir autour des oasis en bourrelets circulaires. Si ces dunes, qui atteignent souvent cinq mètres de hauteur et quelquefois davantage, étaient fixées par des plantations d'arbustes à longues racines, elles serviraient aux oasis de remparts protecteurs. Malheureusement il n'en est pas ainsi, et elles avancent lentement, mais sûrement à travers les cultures.

Cette région présente un cachet spécial avec ses dunes et tous ses massifs de dattiers semblables à de gracieux îlots fixés sur la crête des grandes vagues de sable. Souvent un certain nombre de palmiers jaillissent obliquement d'une même racine en formant un magnifique bouquet de verdure.

Un voyage en ballon au-dessus de ces parages offrirait, il me semble, un attrait particulier, et je regrette sincèrement de ne pouvoir me livrer à cette tournée aérostatique.

*
* *

Après quatre heures de marche à travers ces singuliers paysages, nous voici à Mansourah, le but de notre voyage.

Dans le village, El-Hadj prend les devants, il me faut patienter. Une fois les femmes mises à l'abri de toute indiscretion, je pourrai être introduit. L'attente n'est pas longue, on m'appelle.

J'entre. Un tableau bizarre s'offre à ma vue. Je suis dans une vaste chambre séparée en deux parties par un couloir où passent bêtes et gens. D'un côté l'écurie où on loge le cheval d'El-Hadj et mon bourricot ; de l'autre, une estrade, à fond décoré de nattes et de tentures orientales, garnie de deux lits et d'une table recouverts de riches tapis. A la tête de l'un de ces lits, où l'on devine vaguement une forme humaine, est agenouillée une vieille femme agitant un large éventail ; au pied se tient, dans une pose de déesse, une grande et belle négresse.

Ce luxe original dans cette espèce de taudis, avec ces deux femmes noires pour animer la scène, vous impressionne étrangement, n'est-ce pas ? et vous vous demandez déjà, cher lecteur, quelle est cette personne couchée qui se fait si bien servir. Serait-ce par hasard une sultane indolente s'abandonnant aux douceurs de la sieste, sous la garde de ses esclaves ? Risquons un œil. Hélas ! trois fois hélas ! ce n'est qu'un pauvre moribond, le maître de la maison lui-même, qui s'achemine tout doucement vers l'autre monde, emporté par la phtisie.

Et le spahi que nous venons chercher assiste justement le mourant, son cousin.

Je vais saluer le malade et lui souhaiter un retour à la santé que je n'espère plus pour lui ; il est à la dernière phase du mal. Il m'invite à me reposer sur le lit qui fait le pendant du sien. Plusieurs planches juxtaposées, appuyées sur deux tréteaux et garnies de tapis épais et moelleux : voilà ce qui constitue une couche luxueuse.

Je suis heureux de pouvoir m'y étendre pour dormir ; malheureusement les mouches, les impitoyables mouches, ne laissent pas un seul instant de répit. Elles sont ici d'une cruauté inouïe et en nombre incroyable ; on ne peut quitter l'éventail, car alors le supplice est atroce.

La mouche ! vous vous représentez déjà ce gentil petit animal ailé, tout à fait inoffensif, dont on s'amuse parfois à suivre le vol capricieux, en ce moment exquis de paresse qui précède le lever. Elle va, vient, tourne sur elle-même, dessinant sa forme grêle sur le blanc du plafond. Les yeux la rencontrent, s'y attachent, la suivent dans tous ses mouvements et prennent plaisir à cette course folle dans les hautes sphères de la chambrette. Si par hasard elle descend se poser sur vous, c'est avec délicatesse, plutôt pour vous faire chatouille. Là-bas, c'est autre chose : elles piquent et elles enfoncent leur aiguillon même au travers des vêtements. Moins grosses que leurs sœurs, les françaises, elles deviennent féroces à la chaleur torride.

Les pauvres petits enfants sont littéralement dévorés. A leurs yeux, à leurs narines, aux coins de leurs lèvres se suspendent des grappes noires de ces bêtes acharnées. Mettez ces ornements sur une figure bien barbouillée, qu'on a soin d'entretenir dans cette saleté pour préserver du *mauvais œil*, ces bambins tout nus qui promènent leur ventre énorme, ballonné,

et j'espère que vous n'hésitez pas à gratifier du doux nom de chérubins ces jeunes rejetons du désert.

Par surcroît de malheur pour nous, le sirocco se met à souffler, le vent du sud. Je dis vent, j'ai tort. Tout est d'un calme effrayant au contraire : les feuilles aux palmiers n'ont pas même un frémissement, le ciel prend une couleur rougeâtre, le soleil lui-même ne brille plus de la même façon, on l'aperçoit comme à travers un brouillard. Une haleine embrasée passe dans l'air, brûle les yeux : c'est du feu que l'on respire ; on se croirait au contact d'un immense brasier. On veut fuir, on change à chaque instant de place, on va, courant d'un endroit dans un autre, cherchant à se dérober au souffle de feu : partout on le sent, partout il vous poursuit. Le plein air est le plus terrible, le thermomètre y marque 45° à l'ombre ; les maisons offrent un abri, mais quel abri ! La chaleur, pour y être un peu moindre, n'en est pas moins affreuse, et des milliers de mouches s'abattent sur vous.

« Nous avons eu de la chance, me dit El-Hadj ; si ce
« coup de sirocco nous avait surpris hier sur le chott,
« nous étions obligés d'y rester, les bêtes auraient
« refusé d'avancer, et je ne sais ce que nous serions
« devenus nous-mêmes aux ardeurs de ce soleil de
« feu. »

Le soir pourtant, le vent du sud fait relâche et nous pouvons, dans une nuit d'une douceur incomparable, nous reposer des tortures d'un long jour.

*
* *

Le matin, au retour d'une chasse heureuse aux lièvres et aux perdrix qui foisonnent autour de l'oasis, je savoure les délices de la sieste au bord d'un joli bassin, à l'ombre de dattiers, sous les caresses d'une brise tiède de printemps.

Je viens de m'éveiller et songe à ces alternatives de

bonheur inénarrable et de pénible souffrance qui, depuis quelques jours, varient singulièrement mon existence, quand une jeune Saharienne, la cruche sur l'épaule, vient puiser à la source. Tout à coup, à ma vue, elle abandonne son fardeau en poussant des cris déchirants. Un homme est obligé de lui remplir son vase et de le lui porter, elle ne veut plus approcher.

D'après El-Hadj, les Arabes, très souvent, inventent sur le compte des roumis des fables de Croquemitaine à l'usage de leurs filles ; de là, la frayeur de ces dernières en présence des chrétiens.

*
* *

Après la précédente journée de repos, nous sommes prêts à partir. Notre mission est achevée : le spahi, parent du moribond, revient avec nous après avoir dit adieu à son pauvre cousin qu'il ne reverra jamais plus sur cette terre. Peut-être espèrent-ils, l'un et l'autre, se rencontrer un jour dans leur ciel peuplé de houris.

L'atmosphère est rafraîchie par le vent léger du matin et le voyage s'opère plein de charme, à travers une suite de mignonnes oasis.

Voici d'abord Tombar, puis El-Goléa, dont nous escaladons la colline. La vue y est fort belle. A nos pieds s'étend le village, entre la verdure de l'oasis et la stérilité dénudée des collines qui le dominant ; au loin se dressent des montagnes, tandis que du côté opposé brille la plaine étincelante du chott où se jouent les mirages.

Dans le village, la population nous regarde curieusement, et nous voyons des groupes se former sur une grande place.

Plus loin, à Oum-Semaa, nous sommes reçus chez le cheikh avec qui j'échange les compliments d'usage. Du lait et des œufs sont mis à notre disposition.

De cette oasis, toujours beau panorama sur le chott et ses éternels mirages.

Les habitants des oasis du Nefzaoua appartenaient primitivement à deux races qui sont maintenant fondues en une seule : les Noirs cultivateurs et les Berbères.

Si parmi les femmes les types de beauté sont rares au Djerid, il n'en est pas de même au Nefzaoua.

A Oum-Semaa, près d'une source, j'ai plaisir à contempler de jeunes Sahariennes peu farouches, à la démarche gracieuse, d'une distinction et d'une élégance incroyables. J'admire leur teint fortement bronzé, leur physionomie expressive, leur regard étincelant, leurs cheveux noirs et touffus retombant sur le front en nombreuses petites nattes serrées, leurs traits fins et réguliers admirablement encadrés par des boucles d'oreilles aux anneaux de cuivre si larges qu'ils couronneraient aisément leur tête, leur taille svelte et cambrée, ensermée dans une longue robe bleue qui laisse à découvert la gorge et les bras : des bras fauves, du modelé le plus pur, chargés de bracelets.

Peintres, poètes, romanciers, trouveraient ici des sujets d'une originalité puissante.

Parmi ces Sahariennes, il en est une dont l'apparition subite dans l'éblouissante apothéose du coucher de soleil de ce soir restera toujours présente à mon souvenir comme le type le plus idéal et le plus merveilleux de ces races berbères, voisines du Grand-Sud.

L'astre disparaît derrière l'horizon et embrase l'occident de toutes ces lueurs magiques accompagnant un déclin de soleil au désert.

Assis sur une pierre, dans la partie haute du village, en face d'une hutte de palmiers, je demeure fasciné par ce décor lumineux du ciel qui se reflète en teintes incomparables sur le fouillis de palmes du grand bois de dattiers et allume, là-bas, des milliards d'étincelles

roses à la couche cristalline tapissant l'immensité de l'ancien lac salé.

Tout à coup une jeune femme sort de la hutte, et d'une manière très provocante m'adresse la parole.

J'oublie et les splendeurs féeriques du firmament et celles de la nature ; je suis maintenant en extase devant cette fille sauvage du désert.

Un artiste peignant cette jeune femme telle qu'elle m'est apparue dans ce cadre de nature et la présentant au public, le public crierait à l'invraisemblance et se demanderait sur quelle scène de théâtre a été pris ce sujet et quelle imagination assez puissante a pu concevoir pareil décor.

Ne comprenant rien à ce qu'elle me dit, je cours chercher El-Hadj et lui raconte l'aventure.

« Prends garde, me dit-il, on te tuerait comme un chien. »

Il vient pourtant. Elle est là toujours aussi excitante, avec sa même flamme dans le regard et son même agaçant sourire ; il la questionne, et de ses lèvres rieuses elle lui répond qu'elle a quitté sa hutte afin de me faire savoir qu'elle ne voulait pas de moi !!!

Comme j'étais à sa porte, elle se figurait que je l'attendais.

*
* *

Pour gagner Gafsa, il nous faut faire maintenant la traversée du chott El-Fedjedj. Elle est monotone et pénible, par suite de la perspective toujours fuyante des montagnes du Cherb. Je croyais à deux heures de marche, et nous lui consacrons six heures. Ce chott, qui forme la pointe orientale du chott El-Djerid, contient seulement quelques rares plaques de sel. Partout on n'aperçoit qu'une couche de matière noire parsemée de salsolacées.

A peine dans le Djebel-el-Askar, voilà les difficultés

qui commencent avec le passage du col étroit de la montagne. Il s'agit de marcher tantôt sur des rocs polis, tantôt au milieu d'un véritable amoncellement de pierres. Ici c'est une escalade à pic, là une descente dangereuse ; dans cet autre endroit, une différence brusque de niveau constitue un haut échelon à sauter. Nous passons sur des surfaces glissantes ; soudain le cheval d'El-Hadj manque de ses quatre fers et s'abat d'un seul coup sur le côté. Je pousse un cri, mais en un instant le spahi et sa monture se trouvent debout : ni l'un ni l'autre ne sont blessés. Plus loin, j'arrive en face d'un de ces gradins élevés, difficile à franchir, et regarde autour de moi pour découvrir un chemin plus facile. Mon bourricot, à qui j'abandonne la bride et qui s'est arrêté un instant devant l'obstacle, brusquement le saute sans élan. Ne m'attendant pas à cette secousse inattendue, je tombe en arrière, le dos sur la saillie d'un rocher. Il en résulte une douleur vive que je ressentirai plusieurs mois encore après cette chute. Irrité de cette maladresse, vivement je remonte sur mon âne ; à ce moment, j'entends derrière moi un bruit de cheval qui tombe, c'est celui de l'autre spahi ; bête et cavalier culbutés se débattent à terre. Allons, si cela continue, nous ne sortirons pas sains et saufs du col. Heureusement, tous deux se relèvent intacts, et sans autre accident nous continuons notre route.

Le soir à huit heures seulement nous arrivons à un puits. Les chevaux et mon âne tournent alentour en reniflant bruyamment. Qu'elles sont heureuses de sentir l'eau, les pauvres bêtes !

Allons, bon ! le chamelier a oublié d'apporter un récipient pour donner à boire à nos montures. Il s'en moque, lui, avec son chameau qui peut rester quinze jours sans boire ! Impossible de satisfaire nos animaux après une pareille excursion.

Quant à nous, nous serions menacés du même sort

si, dans la prévision que je pourrais, un jour ou l'autre, avoir besoin d'un seau, je n'avais adapté à ma timbale une anse en fil de fer et ne m'étais muni d'une corde. Je puis donc à volonté le liquide et nous le dégustons avec ivresse, malgré sa mauvaise qualité.

Je prends pitié de mon Arthur. Voyons, essayons de le faire boire au gobelet. Il tend le cou, lève la tête ; mais dans ses mouvements de sottise impatience, il perd une grande partie du liquide. Bientôt pourtant il s'habitue à la manœuvre, et toute l'eau de ma timbale disparaît en ses profondeurs. Je lui en donne une dizaine, il doit s'en contenter. Les spahis sont déjà loin devant moi, il s'agit de courir pour les rejoindre.

A un kilomètre de ce puits environ, ils mettent pied à terre dans le lit desséché de l'oued où nous allons passer la nuit, et chacun s'installe sur le sable dans son burnous, afin de se livrer aux douceurs du sommeil.

A peine suis-je couché qu'El-Hadj pousse un cri : « Monsieur Desfontaines, Monsieur Desfontaines ! » Je me relève doucement : un scorpion se trouvait près de ma tête ; je le tue, me recouche et m'endors profondément.

Pendant la nuit, je suis réveillé plusieurs fois par le froid qui pique, surtout le matin, ce qui nous encourage à lever le camp de bonne heure.

Bientôt nous sommes en vue d'El-Guettar.

Laissant cette oasis sur notre droite, nous filons directement vers le terme de cette excursion.

Sur notre chemin rencontre d'un chacal et d'un troupeau de gazelles.

A un moment les spahis, afin de rompre la monotonie de la route, lancent leur monture au galop. Les cavales ont mangé seulement un peu d'orge et n'ont pas bu depuis trente heures ; elles n'en fournissent pas moins une course superbe. Quelles rudes bêtes que ces chevaux du désert ! De la paille broyée, quelques poi-

gnées d'orge, de l'eau une fois toutes les vingt-quatre heures et, malgré cette sobriété, ils peuvent fournir chaque jour, et de longs jours de suite, une étape de quarante kilomètres.

Mon Arthur, en sa qualité de bête intrépide, ne veut pas rester en arrière et se précipite à la suite des fougues coursiers. Impossible de l'arrêter. Ne trouvant rien d'agréable dans cette galopée, je me laisse glisser tout doucement. Arthur, devenu plus léger, n'en bondit que mieux. Ils parcourent ainsi la distance d'un kilomètre environ et s'arrêtent. Mon âne alors se détourne et, m'apercevant dans le lointain, il quitte ses compagnons et revient au petit trot vers moi. A peine m'a-t-il rejoint qu'il exécute demi-tour, reste immobile et me tend sa croupe. Allez donc dire du mal des ânes après un pareil fait ! Il veut bien s'offrir l'agrément d'une course brillante, mais il ne veut pas que j'en souffre et, sans perdre de temps, il accourt à son pauvre camarade qu'il sait bien fatigué. On trouve souvent entre les animaux et leur maître une réelle affection, et Lamartine a eu raison de dire que « le monde est un océan de sympathie dont nous ne buvons qu'une goutte quand nous pourrions en absorber des torrents ». Entre mon âne et moi existent les liens étroits d'une bonne et franche amitié, nous nous aimons sincèrement. Il y a gagné excellente nourriture et une foule d'attentions délicates ; mais qui pourrait dire que sa gentillesse était intéressée ? Peut-être n'était-elle même pas une reconnaissance pour mes bons procédés à son égard. Une affinité mystérieuse attire certains êtres les uns vers les autres ; j'ai plaisir à croire que ce lien formait notre principal trait d'union.

Mais revenons à nos moutons.

Je remonte donc mon cher Arthur et, lâchant ma haute philosophie sur les bêtes, je commence un rêve d'amer picon, grenadine, eau de seltz, qui ne doit se

terminer qu'à Gafsa, où nous arrivons à dix heures.

Enfin nous voici au bout de nos émotions. Adieu les dangers, les privations, les fatigues, et, il faut bien le dire aussi, adieu les impressions curieuses, inoubliables et d'autant plus vives qu'elles ont été plus chèrement payées.

Immédiatement je réclame télégraphiquement le secours des cent francs qui m'ont été promis sur mes bijoux et je reçois cette somme.

*
* *

Notre arrivée à Gafsa par un beau jour de dimanche nous permet d'assister au concert des disciplinaires. En assez grand nombre ils agrémentent le cercle des officiers d'intéressantes représentations. Quelques-uns sont de vrais artistes et naturellement, comme tels, des indépendants de la vie envoyés ici et condamnés à de durs labeurs pour n'avoir pas voulu se courber sous le régime de fer du triste métier militaire.

Sous l'influence des douces mélodies se manifeste une réaction complète ; mon âme semble se fondre, elle éprouve des sentiments d'une inexprimable suavité : la vie sauvage brusquement s'est évanouie, la civilisation vient de reparaître avec tous ses charmes et ses troublants souvenirs ; je me surprends à rêver le bonheur calme des jours d'autrefois. Singulière métamorphose ! en un instant je suis devenu un autre homme, ma pensée a fui de ces lieux pour voler à mon pays, à ma famille, à mes amis, à mes amours, et toute cette vision d'ensemble, embellie par le mirage du temps et de la distance, rayonne sur mon être des voluptés infinies.

*
* *

Le chamelier Ali, fatigué de son voyage au Nefzaoua, retourne à Menzel, l'un des villages de Gabès ; de nou-

veau il me servira de guide et de compagnon. Ici je vais quitter M. Blanc qui se dirige sur Tebessa.

Après lui avoir fait mes adieux et l'avoir remercié de sa complaisance, je me dispose à franchir les 140 kilomètres qui me séparent de Gabès.

J'offre à El-Hadj, à titre de souvenir, mon couteau de chasse.

Je serre une dernière fois la main aux autres spahis et aux trois excellents gardes français.

Et, prenant congé des officiers qui m'ont gracieusement offert l'hospitalité, je m'éloigne de Gafsa le soir à neuf heures.

Nous voyageons de nuit, et quatre étapes nous suffisent pour arriver au terme de notre excursion.

*
* *

Ces heures de marche à travers les grandes solitudes éclairées par la lune, je ne les oublierai jamais. Dans ces nuits tièdes, lumineuses, j'ai ressenti d'inexprimables jouissances et des sensations invraisemblables.

Je me rappellerai toujours cette impression étrange qu'une nuit j'éprouvais. J'étais très loin devant mon chamelier : pour l'attendre, j'avais mis pied à terre, et une fois encore, complètement immobile, je demeurais en la contemplation du tableau nocturne de ce désert. Devant moi se dressaient les silhouettes extravagantes de montagnes aux formes bizarres; à mes côtés s'étendait l'immensité silencieuse des plaines infinies, et la lune, au ciel, semblable à un grand soleil blanc, inondait tout de sa clarté resplendissante. Tout à coup je vis comme des ombres fuyantes qui, sans bruit, rasaient rapidement le sol; elles se suivaient nombreuses en une longue file indienne; puis plus rien. Et regardant à ma droite, j'aperçus deux charbons ardents qui brillaient à quelque distance; je fis un mouvement pour prendre

mon fusil et tout s'éteignit; mais, là-bas, d'autres formes effleuraient la terre en courant (1). Quand, par l'imagination, je me transporte en cet infini, en ce silence habité par des ombres, dans ce paysage lunaire absolument fantastique, vraiment je crois avoir voyagé sur une autre planète.

*
* *

Pour être complet, je dois mentionner dans ce retour à Gabès les éblouissants levers de soleil dont j'ai été témoin et une chasse à l'outarde que je veux raconter.

Nous en sommes à la fin de notre troisième étape et nous arrivons dans la cuvette de Fedjedj.

Comme le gibier est abondant en cette plaine, je m'empresse d'y chasser immédiatement.

Au milieu des tamarix se rencontrent pigeons, lièvres, perdrix et outardes. Ces derniers oiseaux, très difficiles à approcher, fuient, à la vue du chasseur, de toute la vitesse de leurs pattes : marcher, c'est se laisser de beaucoup devancer; courir, c'est les obliger à prendre trop loin leur volée; si éloignés qu'ils soient, il vaut mieux les tirer aussitôt qu'on les aperçoit. Après quelques essais infructueux, j'arrive à surprendre l'un d'eux à bonne portée : ils s'envole, je fais feu. Cette fois, celui-ci a du plomb et je le vois culbuter à une petite distance. Je cours promptement et je cherche longtemps, longtemps sans découvrir mon volatile. Je me prépare à abandonner la place quand, tout à coup, mes yeux, en interrogeant la plaine, tombent sur un troupeau de gazelles : elles m'ont vu et s'éloignent au trot. Je me cache. En courant toujours, elles semblent décrire un cercle ; enfin elles s'arrêtent, regardent et, se croyant hors de danger, se mettent tranquillement à brouter. Une distance de cinq cents mètres environ

(1) Des chacals, une hyène.

me sépare de ces gracieuses petites bêtes. Mon cœur bat à se rompre. En me glissant derrière les arbustes, peut-être pourrai-je approcher. Il s'agit de manœuvrer adroitement. Au lieu de les suivre, je décris un grand cercle à mon tour en sens inverse, afin d'aller à leur rencontre. De temps en temps, je me repose pour étudier leur marche; elles ne se doutent de rien, elles viennent à moi maintenant, je demeure immobile. Malheureusement les voilà qui changent de direction. Tout à l'heure va être trop tard, il faut se hâter ou elles m'échappent. En rasant le sol, je précipite mes pas et prends position derrière un gros tamarix. Il est impossible de les approcher davantage. A quatre-vingts mètres à peu près elles passent une à une entre deux arbustes. Le genou en terre et le fusil appuyé sur une branche, je me tiens prêt à épauler, mais je veux choisir. L'une d'elles, une grande avec des cornes superbes, se dresse entre les deux tamarix : son œil semble scruter, elle paraît flairer un ennemi. A ce moment, rassemblant tout mon sang-froid, je mets le fusil à l'épaule. Le coup part : de la fumée à côté de moi, beaucoup de poussière dans le lointain, c'est tout ce que je peux distinguer. Je m'élance : rien. Soudain, en me détournant, je vois la gazelle étendue raide morte. La balle, entrée par la partie inférieure du nez, est ressortie par l'œil. Je ne me possède plus. Quel beau coup de fusil ! et j'en suis d'autant plus fier que pareil fait est rare. Malgré le sang qui s'échappe de ma victime, je la charge sur mon dos ; mais elle est lourde et je ne peux aller loin. J'appelle Ali à mon aide ; il accourt, et son premier soin est de lui trancher le cou à la façon arabe.

Après l'avoir débarrassée de ses entrailles, nous la suspendons dans un puits au moyen d'une forte corde ; puis, pour la mettre à l'abri du soleil et des mouches, nous recouvrons l'ouverture de ce puits.

*
* *

Le quatrième jour, après le lever du soleil, nous arrivons à l'oasis de Gabès et je peux offrir à Messieurs les officiers de Coquinvill ma superbe gazelle dans un état de conservation parfaite.

Mon retour est fêté par des toasts nombreux accompagnés de chaudes félicitations. Mon excursion au Saharatunisien est terminée. J'ai passé quarante jours dans le désert, du 9 mai au 18 juin 1886.

Maintenant il s'agit de vendre mon cher Arthur ; un bien gros chagrin, je vous assure ! et je le cède pour 90 francs.

Je retourne une dernière fois dans les jardins de l'oasis en compagnie d'un Français et de sa femme. La toilette élégante de cette dernière attire les femmes arabes : leur curiosité est telle qu'elles oublient notre présence ; elles ne songent plus à se cacher, elles veulent examiner et toucher cette Française. Rien de plus comique que leurs gestes et leurs cris d'admiration. Partout elles portent leurs mains et, des pieds à la tête, de ses fines chaussures aux colibris de son chapeau, cette jeune femme est passée en revue. Il faut qu'elles voient même les dessous et elles essaient de relever les jupes. L'assaut devient risible.

Enfin elle réussit à s'échapper et nous continuons notre promenade. Sur notre passage se forment des groupes ; beaucoup d'enfants nous suivent. Les femmes elles-mêmes nous regardent ; nous en apercevons quelques-unes dans un grand balcon supporté par des piliers. Vues ainsi à travers la verdure des palmes, elles animent le tableau d'une façon très pittoresque.

*
* *

Le 20 juin, après avoir demandé au consul de Gabès un passeport afin de pouvoir descendre à Tripoli, je

m'embarque sur un transatlantique à destination de cette ville. De là je gagnerai Malte et reviendrai à la Goulette.

Mon voyage jusqu'en Tunisie s'opérera sur le même bateau ; nos escales seront suffisamment longues pour me permettre de visiter convenablement les ports où nous nous arrêterons.

Les nuits sont chaudes, je n'ai pas hésité à prendre une quatrième classe.

Après le dîner, après le coucher du soleil, je m'enroule dans mon burnous et dans ma couverture, m'étends sur le pont et dors, à la belle étoile, du vrai sommeil de l'innocence.

CHAPITRE III.

UN ÉTÉ A LA GOULETTE.

I. — Tripoli. — Malte. — Je reviens en un superbe landau de Malte à la Goulette. — Plus d'argent ! — Bonheur inespéré. — Mon jardin. — Au Casino. — L'*Ave Maria* de Gounod. — Les Juifs. — Deux sous d'absinthe ! — Ma dernière journée à la Goulette.

Les touristes ne disent aucun bien de Tripoli et ils ont raison. Vue de la mer, la ville s'offre comme un amas de maisons sans intérêt, dominé par quelques minarets coiffés d'une sorte de chapeau de pierrot vert, ce qui leur donne un petit air cocasse. Les tentes vertes des campements militaires au milieu des jardins forment seules un joli détail.

Cette ville n'est ni arabe ni turque. Quelques-unes de ses rues sont pittoresquement recouvertes de treillis où la vigne étend ses rameaux en formant des toits de verdure.

Je remarque surtout de belles femmes turques, des soldats ottomans en vieilles défroques militaires usées et rapiécées et de superbes bourricots.

Ici se trouvent en abondance tous les produits du grand désert et du Soudan. N'oublions pas que Tripoli est une tête de ligne fort importante pour les caravanes qui se dirigent vers l'intérieur de l'Afrique.

Mais ce n'est pas dans les souks que toutes ces richesses sont accumulées, c'est au domicile même des commerçants; par conséquent elles sont invisibles.

*
* *

De Tripoli je m'embarque pour Malte, la dernière station de mon voyage. Après la splendeur de Sousse, paysage de rêve, après l'étincelant tableau de Gafsa, le grandiose de la forêt de dattiers de Tozeur, les jardins merveilleux de la Corbeille de Nefta, l'étrange spectacle du grand lac de sel et les curieuses oasis du Nefzaoua, voici Malte, Malte la superbe, étageant sur les hauteurs rocheuses de son port naturel, au bord d'un vrai lac bleu, un ensemble de villes en une seule. Elles jaillissent partout, on en voit de tous côtés; elles paraissent se superposer, monter les unes sur les autres.

Et la Valette elle-même avec ses longues rues étroites, si rectilignes qu'on les dirait tirées au cordeau, avec ses hautes maisons à balcons ventrus, avec ses cathédrales, avec la perspective de la mer azurée à tous ses horizons, avec ses places ornées de gigantesques lauriers-roses tout en fleurs, semble si extraordinaire au sortir des paysages du désert qu'on croit s'éveiller d'un rêve pour entrer dans un autre.

Ici j'avertis mon lecteur que, par suite de la disparition de mes notes, je ne peux parler de cette île dont j'ai pourtant visité toutes les curiosités. Je ne me rappelle que la sensation d'une terre presque dénudée, souvent inculte, semée de bourgs qui ressemblent plutôt à des morceaux de ville avec leurs grandes maisons et leurs vastes églises.

*
* *

Chose qui paraîtra singulière et extraordinaire, je

trouve moyen de revenir de cette île à la Goulette dans un superbe landau. Hé ! mon Dieu, oui ; nous l'avons à bord, et comme on m'aime bien, j'ai obtenu l'autorisation d'y élire domicile et de m'y reposer la nuit. Pour une traversée agréable, c'est assurément celle-ci : tout le monde est charmant et on écoute béatement mes histoires du grand désert. Le cuisinier surtout devient mon ami et à un tel point qu'il me sert même nourriture qu'aux gens des premières. Depuis Tripoli, ce ne sont dans mon assiette que côtelettes, beefsteaks, ailes de poulet, cuisses de canard, petits pois, asperges, etc., etc.

Du 29 avril au 24 juin mon voyage m'a coûté 392 fr.

*
* *

Quelques jours après mon arrivée à la Goulette, avec les trois cents francs que je reçois de France, je m'empresse de payer toutes mes dettes et de rentrer en possession de mes bijoux.

Allons, il faut songer à partir ; j'ai de l'argent seulement pour quelques jours et je ne veux pas que le souvenir de cette petite Goulette où j'ai vécu parfaitement heureux soit empoisonné par mes infortunes à venir ; car, je n'ai pas à me le dissimuler, je dois maintenant travailler par besoin et non plus par simple fantaisie, jusqu'au mois d'octobre. J'annonce mon départ pour un autre voyage.

Dans quatre jours je m'embarquerai pour Bône.

Mais j'ai compté sans l'amitié d'un jeune Juif :

« Pourquoi partir encore ? me dit-il. Ce n'est pas la
« saison des voyages. Vous, Européen mal cuirassé
« contre les attaques du soleil de nos pays, vous vous
« repentiriez bientôt de vous être mis en route. La
« Goulette vous plaît, restez-y. »

Et le voilà lancé à me dépeindre, sous les couleurs les

plus séduisantes, les étés de la Goulette. C'est ici que se donnent rendez-vous les familles, l'aristocratie israélite de Tunis. Dès les premiers jours de juillet, les plaisirs abondent, la vie est mouvementée, les relations faciles. Ma qualité de Français instruit m'ouvrira toutes les portes.

Pour vaincre mes hésitations, il me rappelle la promesse que je lui avais faite cet hiver d'être le professeur camarade qu'il a rêvé.

« Impossible, lui dis-je ; j'ai des projets, et aucune chance de me procurer ici de quoi les réaliser. »

Il insiste, me jure que je me trompe, que l'argent me viendra tout seul.

Je demeure sceptique. Des espérances en l'air, cela n'est pas assez. Il ne me faut pas le Pactole, il me faut, tout calcul fait, un minimum de revenu de 150 francs par mois. A cette seule condition je ne quitterai pas la Goulette.

« Vous les aurez, » m'affirme le jeune homme.

Sur ce, il s'en va, se met en campagne sans tarder, se répand sur mon compte en éloges enthousiastes ; d'autres personnes s'en mêlent, et le surlendemain c'était marché conclu. Je restais ; j'avais en effet un nombre suffisant d'élèves.

Tous ces Juifs qui réclament mes services essaient bien de les marchander. Ils marchandent toujours, c'est une manie de la race. Je ne daigne pas même écouter leurs doléances. Fi donc ! je ne suis pas de ceux qui rabattent leur prix. Un homme de mon importance et de ma valeur ne travaille pas pour vivre, mais pour occuper ses loisirs et ajouter à son argent de poche. Que ces individus aillent au diable, si mes exigences leur paraissent ruineuses.

Le décavé que je suis affecte des airs de grand seigneur malmenant des vilains.

Mes titres, je les étale avec orgueil, je les fais sonner

avec fracas. Ne suis-je pas un nourrisson de la première université du monde, celle de Paris ? N'ai-je pas disséqué les morts à Clamart, et étudié la jurisprudence en face le Panthéon ? J'ai mes diplômes, je les montre. Ne suis-je pas médecin de la Territoriale dans la métropole ? N'ai-je pas dans ma garde-robe un uniforme que je n'endosse jamais ? Ne suis-je pas un voyageur, un explorateur qui sort de battre le désert dans tous les sens ? N'a-t-on pas vu le facteur m'apporter des lettres chargées ?

Et c'est ce diplômé, ce fonctionnaire, ce capitaliste qui consent, par pure bonté, à débiter sa science à des fils de Juifs.

Je monte dans la considération générale ; les mercantis sont à mes pieds : ils paient.

*
* *

Alors, du 24 juin au 14 octobre 1886, recommence la vie d'autrefois, celle de cet hiver. Elle me semble calme, pleine de quiétude, et d'avance je me laisse bercer. J'ai retrouvé ici mes affections passées, ma jolie chambrette, mon jardin que j'aime ; je veux maintenant tout revoir, et je refais au bord de la mer ma promenade de chaque jour, le matin de bonne heure, de très bonne heure. La brise est si douce, et la mer si bleue et le ciel si pur, que c'est à l'âme comme une caresse de toute la nature.

Là-bas j'avais laissé une longue allée de lauriers appuyés à de hauts acacias. A présent tout est fleurs, tout est verdure, et sous les beaux acacias qui forment un immense dôme de feuillage on dirait deux grands murs roses. Il y avait aussi un superbe palais en construction, le superbe palais est achevé. Mais les campagnes sont brûlées, la verdure a disparu et les brillants tapis de fleurs n'existent plus.

La Goulette, devenue ville d'eaux, prend une physionomie nouvelle, plus vivante et plus animée. Les riches Tunisiens y viennent chercher la fraîcheur qu'apporte sur ses ailes la brise de mer. Et tandis que le thermomètre marque 40° à Tunis, il ne s'élève pas ici au delà de 33°, même dans les plus fortes chaleurs. Cette différence est remarquable, vu la petite distance qui sépare Tunis de la Goulette.

A l'ombre de grands bananiers, en respirant le suave parfum des roses de la Riana qui embaument le jardin, je donne mes leçons et elles me créent de réelles satisfactions. Dans mes cours d'histoire, de géographie, de littérature, de sciences physiques et naturelles aux jeunes gens que j'instruis, je prends plaisir à parler, à réapprendre bien des choses qui s'enfuyaient de ma mémoire, et certes je ne considère pas comme perdu le temps consacré à tous ces Juifs.

Chaque soir je termine ma journée au Casino. Construit sur pilotis en pleine mer, cet établissement me plaît beaucoup dans ces nuits d'été africaines, chaudes et lumineuses, et j'y passe de délicieuses soirées.

Les jeunes camarades dont je parachève l'éducation s'étonnent de mon bonheur. Ils ne s'expliquent pas bien que l'on dise adieu à tout, qu'on abandonne amis, famille, patrie, quand on n'est pas un criminel fuyant les gendarmes, ni un gueux se dérochant à la misère, ni un commerçant poursuivant la fortune.

Aller où bon vous semble, voyager, flâner, s'arrêter dans l'endroit qui plaît, y travailler ou ne rien faire suivant le caprice, en partir à son gré, chercher avant tout les enchantements de ciel, les griseries de lumière, les spectacles étincelants, ne dépendre de quiconque, souffrir au besoin : à vrai dire, cette existence, qui est la mienne, sourirait à tous les poètes, mais donne à réfléchir aux natures moins entichées de chimères que d'avantages positifs.

*
* *

Parmi ces soirées au Casino, il en est une qui me laisse le souvenir d'une vision charmante.

Depuis quelques jours nous avons une Italienne qui nous chante d'une voix très pure l'*Ave Maria* de Gounod, et j'éprouve à l'entendre une impression de plus en plus vibrante.

Un soir, au moment où elle attaque les premières notes, je cours me placer en un coin obscur où mes yeux ne peuvent voir que le ciel et la mer. Et dans le recueillement j'écoute.

Dans cette envolée du cantique sublime à la Vierge, des émanations embaumées de roses passent avec des souffles de brise; le vent léger qui charrie des senteurs et des harmonies paraît s'épandre sur la mer, emplir tout l'espace et monter par delà les étoiles. Alors, tandis que, plongé dans le ravissement, j'aspire ces parfums sonores et que j'entends cette mélodie odorante, ma pensée, comme dans une sorte de mirage, prend tout d'un coup des formes de rêve. Il me semble que de derrière les constellations, dans la profondeur des cieux, naissent des lueurs, indécises d'abord, qui s'accroissent progressivement et arrivent à des tons d'une douceur inexprimable. Et soudain, au-dessus d'un nuage d'or rose apparaît la Vierge, suivie d'une cour triomphale, assise sur des vagues éthérées de toutes couleurs; et de partout sortent des légions innombrables qui lui font cortège; et la vision descend, descend toujours, et à mesure qu'elle s'approche, là-bas, dans les hauteurs du firmament, je la vois envahir tout l'horizon. Bientôt et le ciel et l'espace en sont pleins : c'est une apothéose immense, infinie. Les flots eux-mêmes s'illuminent, reflétant en leurs nuances les plus variées les gazes transparentes

d'éther qui supportent les anges, les séraphins, les chérubins, les vierges, les martyrs et tous les saints du paradis. Maintenant la Reine du ciel, la souverainement belle, immobile en son nuage d'or rose qui vient de se poser sur les flots, écoute en extase ce cantique fascinateur qui l'a attirée au séjour des humains. A peine la voix de l'artiste a-t-elle jeté ses notes dernières que j'entends bruire un concert, toujours grandissant. Du ciel à la terre le cortège de la Vierge répète dans un chœur colossal l'*Ave Maria* de Gounod et transforme en chant divin cette admirable harmonie.....

Un coup sur l'épaule me ramène à la réalité : quelqu'un m'appelle ; mon rêve éblouissant vient de s'évanouir.

*
* *

Les Juifs n'ont pas de patrie ; mais ce coin des Etats Barbaresques leur plaît tout particulièrement. Ils le considèrent à la façon d'une patrie d'adoption et, par conséquent, un peu comme leur bien et leur propriété. Ils se croient les maîtres en ce beau pays et agissent comme tels.

La reconnaissance, me fera-t-on remarquer, devrait m'obliger à ne rien dire des Juifs tunisiens pour n'en dire aucun mal.

D'abord je ne leur dois pas de reconnaissance : ils ont été aussi heureux de me rencontrer pour instruire leurs enfants que j'ai été satisfait de les trouver pour gagner de l'argent : nous sommes quittes.

Ensuite mon titre de voyageur m'oblige à les apprécier très impartialement et à donner à mes lecteurs toute la vérité. Du reste, je n'ai rien à dire du Juif de Tunisie qui ne soit connu.

Personne n'ignore qu'il est hypocrite, arrogant avec

ses inférieurs, rampant avec ses supérieurs, immoral au delà de toute expression, menteur, avare et poltron. Et ces éminentes qualités sont développées chez lui au suprême degré. Se mettant toujours au-dessus des lois, il n'a jamais rien à craindre et, par des moyens qui lui sont propres, il arrive à dévaliser un homme en un laps de temps très court. Le caractère arabe se prête admirablement à son genre d'exploitation : l'Arabe vit au jour le jour et ne sait pas prévoir : le Juif facilement le prend dans un engrenage d'où le pauvre malheureux sort en l'état le plus pitoyable. Aussi toutes les grandes fortunes tunisiennes sont entre ses mains et continueront d'y passer : le Juif est le roi du pays.

Pour mon compte personnel, je n'ai aucun reproche à adresser aux Juifs : à part certaines petites vilenies dont les rendent coutumiers les vices inhérents à la race, ils sont vis-à-vis de moi d'une irréprochable correction, et me font même bon nombre de politesses. Ils m'envoient des mets de leur composition les jours de fête, m'invitent au café, me paient des promenades en chemin de fer ; mais aussi ils bénéficient de ces amabilités, car en restant avec moi ils se perfectionnent dans la langue française.

L'une de ces gentillesse restera toujours dans mon souvenir.

Un Juif, riche à plusieurs centaines de mille francs, croit de son devoir de m'inviter un jour au grand café de la Rotonde, et nous y allons de compagnie avec son fils qui nous sert d'interprète.

A peine assis : « Prenez ce que vous voudrez, » me dit mon jeune élève. Puis, après avoir parlé en arabe avec son gros papa :

— « Mon père demande combien coûte l'absinthe.

— « Six sous. »

Nouvelle conversation entre le Juif et son rejeton.

— « Mon père trouve que c'est trop cher, reprend-il en riant, il en veut seulement pour deux sous ! »

Je ne protestais pas, je tenais trop à voir la physionomie du garçon de café à cette demande de deux sous d'absinthe. Et en effet, son ébahissement fut grand. Naturellement on refusa de servir le vieux et, pour ne pas avoir l'affront, il dut se résigner à payer la consommation entière, jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

*
* *

L'été s'avance, je dois songer à partir pour cette Egypte que je rêve depuis longtemps. Et sans prendre souci des offres brillantes de Juifs nombreux qui veulent me former une école, je me décide à retourner à Malte dans quelques jours pour y prendre les bateaux anglais à destination d'Alexandrie.

Sur ces entrefaites, une occasion se présente. Essayons d'en profiter. Un steamer belge, le *John-P-Best*, est arrivé aujourd'hui et repartira demain directement pour Alexandrie.

Par l'agent de la compagnie j'apprends qu'il n'y a que des places de premières ; elles coûtent cent cinquante francs. J'offre cent francs : ce sont mes économies de l'été pendant mon séjour à la Goulette.

Le lendemain, sans raison, alors que la veille encore je me portais parfaitement bien, une fièvre violente de 132 pulsations me cloue au lit, où je reste couché toute la journée.

A cinq heures du soir, une heure avant le départ du bateau, l'agent vient m'annoncer que mon offre est acceptée. Et malgré ma grosse fièvre, malgré ma faiblesse, malgré mes nausées, sans avoir pris quoi que ce soit, je m'embarque pour un voyage de six

cents lieues et fais définitivement mes adieux à la Tunisie.

Le bonheur de partir pour l'Égypte serait capable de me donner des ailes.

CHAPITRE IV.

JUSQU'AU SOUDAN.

I. — Le déjeuner d'une hirondelle. — Alexandrie. — Des acteurs, des femmes, des fleurs. — La capitale des ânes et du vice-roi. — Les Saïs. — Retour des pèlerins de la Mecque. — Un cortège original. — Une friandise. — Le vieux Caire. — Au pied des Pyramides. — Que pouvait être Chéops ? — Le Sphinx devant le soleil !

Pendant notre traversée, nous recevons la visite de touristes ailés qui vont chercher en Egypte, au soleil et à la chaleur, les insectes nécessaires à leur subsistance. Voici d'abord les vraies filles de l'air, les hirondelles. Les pauvrettes paraissent bien fatiguées. L'une d'elles se laisse prendre à la main sans essayer le moindre mouvement pour fuir. Je lui paie passage gratuit dans ma cabine et lui sers comme repas une douzaine de mouches. Le voyage lui a excité l'appétit, elle mange avec une avidité féroce. Ensuite viennent successivement s'abattre sur le pont une caille, plusieurs tourterelles et une nombreuse variété de petits oiseaux.

Le 20 octobre, après cinq jours d'heureuse navigation, nous sommes en présence de la terre des Pharaons. Désillusion. Des côtes tristes, basses et sablonneuses : voilà le cadre d'Alexandrie.

*
* *

Alexandrie qui, au temps d'Auguste, comptait sept cent mille habitants et possédait, à cette époque de splendeur, des temples, d'immenses nécropoles, des académies, des théâtres, des cirques, des palais et surtout un phare, appelé l'une des sept merveilles du monde, a vu le temps accomplir son œuvre de destruction. De cette magnifique cité d'autrefois il ne reste plus qu'une colonne.

Les aiguilles de Cléopâtre elles-mêmes ont disparu. La colonne de Pompée demeure seule survivante de ces époques lointaines. Une visite est donc une politesse qu'on ne saurait se passer de lui rendre. Placée sur un monticule, elle domine un cimetière arabe, un fouillis de blancheurs sur lequel les arbres jettent leurs nombreuses taches vertes. Les tombes se ressemblent toutes, mais cette monotonie des nécropoles arabes en est elle-même l'attrait.

Si l'antique Alexandrie n'existe plus, à sa place une ville nouvelle a surgi, et la cité moderne offre des rues superbes, des maisons semblables à des palais avec leurs colonnades et leurs balcons de marbre, des jardins luxuriants. Partout circule une foule animée : c'est tout le mouvement de nos grandes villes européennes.

Le théâtre Zizinia et plusieurs cafés-concerts forment les principales distractions. L'un d'eux, le théâtre *del Paradiso* me procure l'occasion d'entendre la charmante ouverture de *Zampa*, une fantaisie pour violons sur la *Muette de Portici* et un bijou d'opéra-comique : *la Poupée de Nuremberg*. L'orchestre est composé de jeunes et jolies femmes, des Viennoises. L'une d'elles, avec sa tête candide, ses beaux grands yeux bleus, joue de la grosse caisse. Sa voisine, même

style, joue du tambour. De la terrasse de ce café-concert la mer s'épanouit aux regards et forme elle-même un décor : grand nombre de petits bateaux aux voiles blanches rasant de leurs ailes légères la surface des flots bleus.

De ma fenêtre, à l'hôtel de la Poste, j'admire également de rians tableaux.

La mer brille d'un côté, de l'autre des balcons continuellement regorgent de fleurs moissonnées sur la scène par les artistes qui m'entourent : j'habite dans un intéressant voisinage d'acteurs, de femmes, de fleurs.

*
* *

Après cinq jours de stage à Alexandrie, je quitte cette ville pour me rendre au Caire, où j'ai décidé de fixer ma résidence pendant un certain temps. Une quarantaine de lieues nous séparent de la capitale de l'Egypte.

Le chemin de fer traverse une plaine immense, marécageuse, verdoyante. Des buffles paissent çà et là, ayant de blancs ibis pour compagnons. Quelques villages tout gris rompent de distance en distance la monotonie du paysage et produisent un effet pittoresque au milieu de la végétation.

Un Egyptien parlant bien français entre en conversation avec moi et me demande si les Anglais ne vont pas bientôt quitter le pays. Il paraîtrait qu'ici ils ne sont pas aimés ; il n'y a qu'une voix, qu'un cri pour réclamer leur départ.

Mes compagnons de voyage ont beaucoup d'amabilité. L'un d'eux me présente un pigeon rôti et une sorte de galette qui, pour eux, remplace le pain. J'accepte, et en échange de sa politesse je lui passe des cigarettes turques et des figues sèches.

Nous approchons : voici dans les lointains les Pyra-

mides, le Caire. La poussière devient aveuglante.

A l'arrivée du train, une multitude de fellahs se précipitent sur les voyageurs, sous le prétexte de leur être utiles. Comme les autres je suis harcelé. Je me hasarde à suivre un de ces guides, après avoir écarté le gros de la foule. Il me conduit dans un petit hôtel tout nouvellement installé près de la gare, sur les bords du canal : l'hôtel de Pontcharra (1). J'arrive bien : la propriétaire est toute seule, je serai son premier client sérieux. Elle me propose nourriture, chambre et blanchissage, à 4,50 par jour. Naturellement ce n'est que provisoire, ma bourse ne me laisserait pas faire de pareilles folies à continuer.

L'Égypte est la patrie des ânes, ici ils sont superbes. Malgré le discrédit dont le préjugé les frappe, ma sympathie pour ces intelligents animaux me porte à les admirer longuement dans leur pose pleine de fierté. Je ne m'étonne plus s'ils atteignent des prix énormes, s'élevant jusqu'à quinze cents francs ; quelques-uns doivent les valoir, à en juger par la beauté des plus médiocres.

L'âne au Caire est le véhicule à la mode ; on prend l'âne en Égypte comme on prend le tramway en France, personne ne le dédaigne. Tel gentleman qui n'oserait en Europe se promener gravement à bourrique, trouve cela tout naturel au pays des Pharaons. Du reste, on arrive à se donner ainsi un air qui, sans être majestueux, ne manque pourtant pas de noblesse.

C'est amusant de voir les Européens trôner sur ces montures, tandis que par derrière les bourriquiers trottinent en stimulant leur bête avec moult coups de bâton.

Attirent aussi mon attention les saïs ou coureurs

(1) Pauvre hôtel, il n'eut pas de chance, il ne vécut que six mois !

précédant les voitures et criant de faire place à leur maître et seigneur. Au nombre de deux ou trois, suivant l'importance des personnages, ils portent un costume magnifique : un pantalon blanc se terminant au genou, serré à la taille par une riche ceinture de soie multicolore ; et, sur la poitrine, une cuirasse de velours rouge ou bleu largement brodée d'or, plaquée sur une chemise de gaze fine aux larges manches. Ils courent pieds et jambes nus, la tête couverte du fez, leur haute canne levée et maintenue au port d'armes. En voyant par derrière leurs manches flotter au vent, on dirait deux ailes de mousseline blanche fixées sur leur corselet de pourpre et d'or, destinées à rendre leur course encore plus légère.

Ma première promenade me conduit au jardin de l'Esbekieh, ravissant avec ses beaux lacs, sa grotte, ses pelouses, ses massifs, et fort curieux avec sa végétation exotique : palmiers à pied de champignons, arbres à saucisses, aux fruits énormes, multipliant à longues racines tombant comme des stalactites du haut des branches vers la terre, etc., etc.

Tous les soirs en ce délicieux séjour se fait entendre la musique royale.

A l'hôtel nous nous préparons à dîner, ma propriétaire et moi, quand tout à coup résonne un bruit de cuivres et de grosse caisse. Je me précipite à la fenêtre : un cortège passe. J'aurai le plaisir d'assister aux fêtes d'un retour de pèlerins de la Mecque.

Après leur pèlerinage dans la ville sainte, les Musulmans sont considérés comme saints. Les parents et amis vont les chercher à la gare et les accompagnent en grand cérémonial à travers la ville.

Derrière un orchestre tapageur, un cheval richement harnaché, tenu en main par deux Egyptiens, sert de monture au pèlerin. Autour de lui se pressent les parents et amis à dos d'âne. Une grande quantité de

torches jettent sur le groupe des lueurs flambôyantes. Aux you-you de plaisir des femmes on reconnaît facilement les épouses, qui suivent dans des voitures décorées et attelées de chevaux dont le cou est enrubanné de voiles blancs.

A l'arrivée du train se forment de nombreuses processions, on ne voit dans les rues que flammes incendiaires, on n'entend que symphonies orientales, et les fêtes durent plusieurs soirs. Le dîner ainsi retardé nous semble meilleur. Le tête à tête avec ma maîtresse d'hôtel est loin d'être désagréable. Cette femme porte cinquante ans, elle en avoue quarante-quatre. Elle glisse déjà sur la pente des confidences, je prévois des détails croustillants. Autrefois M^{me} X..... était une des lionnes de Port-Saïd. Que les temps sont changés !!

*
* *

« Allons, Jules, mon ami, si tu veux remonter le Nil jusqu'au Soudan, mets-toi d'abord en quête d'une position sociale qui puisse te fournir des capitaux. »

Tel fut le discours insinuant que je m'adressai un matin à mon premier réveil et, docile à la voix qui s'était fait entendre, je me mis en campagne, revêtu de tout ce que je possédais de plus éblouissant, chapeau haut de forme en tête.

Alors commença la série des visites aux personnages les plus influents : consul, directeurs de banque, journalistes, prêtres, moines, médecins, avocats, je n'oubliai personne. Les salons s'ouvraient à deux battants, c'était merveille, et j'y gagnai de voir des bibelots rares, des tapis achetés à tous les pays de l'Orient, des collections d'antiquités, des curiosités indigènes, enfin mille et mille choses intéressantes, mais ce fut tout ; de situation, il n'y en avait miette.

« Tant mieux, me dis-je, étant très philosophe de

« nature ; j'aurai plus de temps à ma disposition pour
« courir les environs et me livrer à mes études sur
« l'Egypte. »

*
* *

Il s'agit maintenant de songer à faire des économies. Puisqu'il est impossible de gagner de l'argent, il faut ne pas en dépenser. J'avertis donc ma propriétaire que je la quitte. Elle est toujours seule, la pauvre ! En apprenant que je me dispose à partir pour un hôtel à meilleur compte, elle m'offre logement et nourriture pour 75 francs par mois. Je garde provisoirement ma chambre, une belle chambre de 60 francs ! et pendant un long mois elle restera libre, faute de clients. En décembre seulement je serai relégué dans un petit cabinet simple, mais de bon goût.

Dès le lendemain de mon installation définitive, je commence à faire des excursions. Et tout d'abord je visite la ville.

Au sortir de l'hôtel je me croise avec de noirs Soudaniens, au costume assez primitif consistant en un caleçon enjolivé de coquillages ; des cheveux longs et épais descendent tout autour de leur tête nue et la garantissent suffisamment des ardeurs du soleil. Ces sauvages dansent la danse des fesses au son d'instruments bizarres. Un peu plus loin, des accords m'attirent en une ruelle que des voitures encombrent, la foule se bouscule à l'entour ; femmes, jeunes filles, enfants mettent leurs têtes aux fenêtres, ce qui me permet d'admirer de jolis minois.

Je continue de m'égarer au hasard des chemins. Aujourd'hui, dans les rues qui avoisinent le jardin de l'Esbekieh, règne une animation extraordinaire ; on dirait qu'il y a de l'électricité dans l'air. La foule remplit bien son rôle : elle braille, se croise, se choque ; mélange curieux d'Européens, d'Egyptiens à pied, à âne, en



voiture. Les cris des vendeurs, des âniers courant derrière leur bourrique, les cris des gamins fellahs se querellant, se disputant, s'injuriant, se frappant à coups de canne, les cris des saïs, le roulement des voitures. la rumeur de la foule, forment une cacophonie étourdissante et, malgré cela, très agréable. Ce remue-ménage accompagne fort bien mes pensées. Elles se précipitent en ce moment, c'est dans mon cerveau même branle-bas qu'à la rue : l'harmonie est parfaite.

Un cortège débouche curieux, original. En avant, la musique arabe et, comme étendard, une sorte de demi-cylindre recouvert en sa section d'une étoffe rouge constellée d'une éclatante verroterie ; suivent un certain nombre de femmes habillées de la grande robe noire habituelle, qu'elles entr'ouvrent cette fois pour montrer un costume arlequin aux brillantes couleurs. Le sein découvert laisse voir son tatouage léger ; la figure, comme toujours, est recouverte du voile suspendu sous les yeux par un petit cylindre de cuivre attaché dans les cheveux et retombant sur le front. Enfin, protégée par un dais écarlate, une femme s'avance, complètement cachée sous un voile pourpre qui l'enveloppe de la tête aux pieds ; deux jeunes filles l'accompagnent, lui servant de guides, car, seule, elle ne saurait sous cet accoutrement diriger ses pas. Des tambours, des flûtes ferment la marche. Carnaval ici a l'air de résider toujours. Ceci vous représente le cortège d'une fiancée : la dame rouge est la future épouse ; on la conduit au bain.

J'avais à peine fini de regarder qu'un peu plus loin j'entends une musique. Allons de ce côté. Dans un cul-de-sac magnifiquement décoré, recouvert d'un grand tapis, sous une profusion de lanternes, de lampes, de lustres de verre formant bouquet, de boules de couleur, de mouchoirs mi-rouges, mi-blancs, brodés d'une fleur en leur milieu, des musiciens sont



échelonnés le long d'un mur et composent un bruyant orchestre. Je vais au fond de la ruelle et pénètre dans une salle tendue de tapis, superbement ornée. C'est dans la maison d'une mariée, en un salon de réception que je viens de m'introduire : aussi, me trouvant trop indiscret, je m'empresse de sortir.

Au coin de la ruelle, un fellah installe sa boutique en plein vent : encore un marchand de friandises arabes, bien probablement, car ils abondent en Égypte. Il tire d'un seau une sorte de filasse blanche et légèrement façonne des boulettes qu'il place sur une table : ce doit être pour allumer des torches à la fête ; le produit est humide, on l'a certainement imbibé d'une matière combustible. Mon fellah a déjà quelques boulettes préparées, quand un homme du peuple s'approche, dépose un para, en prend une et..... la mange. Oh ! j'aurais bien voulu me voir en cet instant avec ma mine stupéfaite ! Revenu de mon étonnement, je ne peux m'empêcher de rire et m'esquive. Je retourne pourtant, désireux de savoir ce qu'est cette friandise d'un nouveau genre, et à mon tour j'attrape une boulette. Mais la confiance ne règne pas chez moi, et connaissant le goût pervers des Orientaux en nourriture comme en autre chose, j'essaie timidement : on dirait de la filasse confite dans du sucre ; ce n'est ni bon, ni mauvais, le goût du sucre domine. C'est, paraît-il, du hachich..... pas celui qui fait rêver.

Du quartier de l'Esbekieh, je gagne le vieux Caire. Là, aucun vestige de notre civilisation ne vient entacher ce sanctuaire de l'Orient où l'on retrouve la ville d'autrefois dans toute sa pureté, sans le moindre alliage. Aussi les yeux sont-ils tout à la fois éblouis et charmés par des détails ravissants, des vues d'un pittoresque saisissant.

Les mosquées décoratives lançant leurs minarets

dans l'azur ; les maisons anciennes aux vieilles arabesques, aux fenêtres grillées, aux larges balcons fermés, décorés des ciselures à jour les plus capricieuses et les plus élégantes ; les bazars, les lambeaux de draperie pendus au vent, les coins de ciel bleu qui luisent brusquement, les rayons de soleil glissant et se jouant sur des ombres, le peuple qui grouille, les chameaux marchant de leur pas lentement cadencé : tout cela par des agencements toujours variés vous a des allures de brillant kaléidoscope.

Rien de plus éloquent que ces visions du pur Orient qui vous transportent aux années passées. Errer au milieu de ces vieilles rues tient quelque peu du rêve : on les fouille avec des surprises toujours croissantes : elles sont aussi remarquables dans leurs détails que dans leur ensemble, et le regard, à chaque instant, fait des découvertes nouvelles.

*
* *

Une excursion qui se recommande d'elle-même aux voyageurs est celle des Pyramides.

Allons voir ces merveilles et traversons la partie européenne du Caire : elle contraste singulièrement avec la ville indigène. En ses larges boulevards elle ne présente que splendides jardins et palais superbes, au milieu d'un demi-silence qui ajoute encore à leur beauté.

Dans cette délicieuse matinée de mi-novembre, une vapeur violette, ravissante et fantasque en même temps, flotte parmi la verdure des grandes avenues et donne à l'œil de vraies jouissances. Impossible de ne pas admirer le spectacle féerique de ces horizons noyés dans cette buée vive, de ces jardins plongés au sein de cette lumière vaporeuse et chaude.

.. Du Kasr-el-Nil, magnifique pont jeté sur le Nil, nous

contemplons l'étincelant panorama du fleuve et de ses rives et gagnons l'allée des Pyramides.

A nos yeux apparaissent les colosses. Sous les rayons de l'astre matinal, ces pyramides lourdes, massives, s'éthérisent et s'élancent avec légèreté vers le ciel.

A l'ombre de grands arbres nous suivons l'avenue. Bientôt des deux côtés miroite une nappe d'eau due à l'inondation du Nil. Elle recouvre complètement les terres et ne laisse émerger que des villages et des miniatures d'oasis. Le gibier foisonne en ces parages : des bandes de canards, de moretons, de sarcelles passent souvent au-dessus de nos têtes ; des flamants, des pélicans, des macreuses, des courlis habitent cette étendue liquide.

Enfin nous voici au pied des Pyramides !

*
* *

Cent mille hommes y ont travaillé pendant trente ans..... Avec les pierres de ces trois pyramides on ferait autour de la France un mur de dix pieds de haut sur un de large..... La grande, celle de Chéops, mesure 173 mètres de hauteur, la largeur de chacune de ses faces à sa base est de 220 mètres..... Les pierres ont une moyenne d'un mètre cube, quelques-unes et en assez grand nombre sont encore plus grosses : il faudrait cependant plus de trois jours pour les compter..... Elles ont un poids moyen de douze cents kilogrammes au sommet comme à la base, et le sommet, je le répète, atteint 173 mètres.

Chéops fait rêver. Que pouvait être ce Monsieur ?

Un profond imbécile ? (n'en déplaise à ses cendres royales) ! Alors il touchait au génie, sa bêtise est trop haute.

Un fantaisiste ? Je ne le pense pas. Son idée est bizarre ; mais à sa place j'aurais songé à autre chose.

Ce rêve de pierres est bien lourd et la fantaisie n'engendre point de semblables caprices.

Un autocrate voulant l'impossible et le faisant exécuter par son peuple pour avoir la seule satisfaction de se dire : « J'ai commandé, on a obéi ! » Peut-être.

Un sublime orgueilleux ? Il se pourrait. Le pharaon avait vu ses sujets se construire des semblants de pyramide de soixante-quinze centimètres de hauteur ; il a tenu à leur montrer ce qu'était l'homme-roi par rapport à son peuple, et à côté de leurs chétifs tombeaux, il s'est fait bâtir un colosse.

Un assoiffé d'immortalité ? Je le crois. S'il voulait que son souvenir passât pour toujours à la postérité, l'idée arrive au grandiose sublime et il réalise son désir par une œuvre monstrueusement puissante. Des siècles et des siècles s'amoncelleront sur son sommet, la montagne de pierres ne s'écroulera jamais.

Quelle que soit la raison qui ait présidé à l'accomplissement de ce travail gigantesque, on s'incline devant le génie d'un simple mortel, on regarde, on contemple.

Pourtant, quand on se dit : « Ils étaient tout un peuple, ils ont travaillé pendant trente ans et ils ont produit cela ! » l'homme tombe de son piédestal, de sublime il devient tout petit, et on se demande si Dieu ne s'est pas servi de l'orgueil superbe d'un roi, l'homme au-dessus de l'homme, pour jeter à la face de la Terre et faire éternel cet immense aveu de la faiblesse humaine, l'une des sept merveilles du monde !

Je m'adresse directement au cheikh responsable. Deux Arabes sont mis à ma disposition, et nous commençons à gravir les degrés de cet escalier géant, échelons d'une hauteur moyenne d'un mètre. Les Arabes me prennent chacun par une main, grimpent devant moi et me hissent. Je m'abandonne sans effort, et un quart d'heure après je touche le sommet.

Mon regard tout d'abord dévore l'immensité ; puis, ce premier instant de gloutonnerie passé, il s'arrête en certains points, les quitte pour aller à d'autres, y revient encore, s'y complaît, va de la terre au ciel, du ciel à la terre, abandonne l'espace, se fixe sur la pierre qui est là, à côté, sur un nom tracé, et tout à coup, dégringolant la pyramide, se porte en bas, tout en bas : l'homme semble un peu plus qu'un point ; il remonte, s'élance dans le vide, s'y noie ; il ne voit plus rien, l'âme est absente, les impressions ne peuvent lui être transmises, elle a quitté la terre pour remonter un instant à son principe : Dieu l'a saisie.

Mes Arabes me rappellent à moi-même. De nouveau j'admire et ne puis me rassasier d'une pareille magnificence.

D'un côté un spectacle sévère et grand : le désert et ses vagues de sable ; de l'autre, un paysage chaudement coloré, une fête pour le regard : l'immense miroir des eaux tout émaillé d'îlots verdoyants, coquets, des bords desquels s'irradie l'onde en longues traînées d'opale, d'azur et d'émeraude ; au delà une plaine luxuriante, aux lointains horizons les montagnes nues du Mokatan et le Caire à leurs pieds : tout cela sous la crudité de la plus éblouissante lumière.

Arrachons-nous à ce charme puissant et descendons : en bas le sphinx nous attend.

Il est déblayé et on peut le voir dans tout le superbe de ses belles proportions.

Ce sphinx mystérieux est antérieur aux Pyramides. Avant la construction de ces colosses il dominait seul, de toute sa hauteur, la plaine infinie. Qu'il devait être beau ainsi dans le cadre grandiose de son immensité, ce géant solitaire ! Et quel spectacle saisissant quand lui et le soleil semblaient régner tous deux sur l'océan de sable !

Je regrette qu'une vision de ces deux majestés n'ait

pas inspiré certain peintre célèbre qui a préféré nous faire admirer au désert le roi des animaux face à face avec le roi du ciel. Sur la toile de cet artiste, le lion fixe le soleil. La bête altière est superbe, mais elle donne à songer, le fameux lion du désert n'existe pas. Comme l'idée aurait été plus belle et surtout plus vraie si ce peintre avait placé le sphinx dans toute la splendeur de son éternelle immobilité vis-à-vis de l'astre-roi !

Ce tableau aurait fait sensation, la pensée un instant s'y serait arrêtée, peut-être quelqu'un eût-il découvert la clef du mystère. Qui sait même si ce travail n'eût pas été la traduction de cette idée possible d'un pharaon :

« Dieu, tu es le roi du Monde, moi, je suis le roi de la terre. Que nos œuvres à tous deux soient immortelles et se contemplent à jamais : mon sphinx regardera ton soleil, ton soleil regardera mon sphinx ! »

II. — Trois Polonais typiques. — L'arrivée du Tapis saint. — Une Syrienne en villégiature. — Repas d'ogresse. — Une grande procession. — Des crottes de chameau pour reliques. — Un prince infortuné. — Galettes d'un nouveau genre. — Une fête. — Difficultés pour aller à Ouadi-Halfa. — Dernière nuit de décembre.

Il serait trop long de décrire toutes les curiosités antiques et nouvelles du Caire. Nous passerons donc sous silence les innombrables mosquées qui peuplent la capitale égyptienne, le fameux musée de Boulacq, la belle promenade de Choubrah le long du Nil, le superbe palais Ghezireh, la vallée des tombeaux, le lieu de sépulture de la famille Mohammed-Ali, l'arbre de la Vierge à Héliopolis, la forêt pétrifiée dont les débris sont presque introuvables dans les sables du désert, et à Bredreichin, non loin de la place occupée

par Memphis, le Serapeum et le célèbre tombeau de Ti avec ses merveilleux bas-reliefs. Nous indiquerons simplement un panorama original, d'un cachet extraordinaire.

A une petite distance de la citadelle, en allant dans la direction des tombeaux des khalifes, franchissez une porte, vous vous trouverez dans un vaste cimetière. A l'entrée, à droite, se trouve une éminence ; montez-y : un spectacle saisissant s'offre aux regards.

Dans une large passe entre des collines nues, arides et les montagnes du Mokatan brûlées par le soleil, du milieu de cette uniformité grise, jaillissent tout à vos pieds les blancheurs immaculées de la nécropole rangées en parfaite symétrie ; au delà s'étend un vide sablonneux ; puis, là-bas, dans un isolement complet, à l'extrémité du défilé, au seuil même du désert rose violacé qui prend tout l'horizon, se dressent les tombeaux des khalifes, la multitude de leurs dômes et de leurs minarets.

Il serait difficile de rencontrer quelque chose de plus frappant que ces demeures des morts au sein de cette vallée de sable, sur la frontière de ce qui ne saurait plus être le domaine des vivants : ce vaste couloir de sépulcres fait bien antichambre au désert, la plaine infinie du néant.

*
* *

Dans les premiers jours de novembre, descendent à l'hôtel trois voyageurs typiques, revêtus de costumes moins que propres et élégants, et chaussés de grandes bottes qui jurent sous un ciel éternellement d'azur. D'où viennent-ils ? Où vont-ils ? Leurs manières sont polies, distinguées. Ma foi, la curiosité n'est pas un de mes défauts, pourtant elle est maintenant vivement

éveillée. Je réussis à entamer conversation : l'un d'eux parle français avec un accent très dur. « Nous sommes Polonais-Russes, me dit-il, nous partons à pied pour le Soudan. » Diable ! Je les regarde avec stupeur. Voilà des marcheurs intrépides : trois cents lieues à pied ! Oh ! ils n'iront pas loin ; du reste, les Anglais empêchent de passer au delà d'Assouan. En les faisant causer, il m'est facile de voir qu'ils n'ont aucune notion du pays. Ils vont à l'aventure, sans savoir ce qui leur adviendra. Mes paroles jettent un peu d'eau sur leur feu, mais ils n'en partiront pas moins, ils iront aussi loin que faire se pourra. L'un est pharmacien, il emporte des drogues et deviendra médecin chez les indigènes. Ils espèrent ainsi peu dépenser et même gagner de l'argent.

*
* *

Cette année, le Tapis saint arrive de la Mecque le 13 novembre.

Le matin de ce jour de fête, de nombreux orchestres circulent à travers la ville et promettent une grande affluence de pèlerins.

Malgré les tourbillons de poussière que soulève le vent, une foule compacte attend à l'Abassieh le retour du fameux Tapis. Bientôt une rumeur se fait entendre : au loin vient d'apparaître une sorte de pavillon mouvant devant lequel des baïonnettes jettent leurs éclairs. Le cortège approche, il défile : voici d'abord deux coulevrines, puis des soldats armés faisant la haie ; suivent deux chameaux marchant de front, portant un dais rouge cramoisi et or ; enfin sur un autre chameau, vêtu d'une draperie écarlate, un vieillard à barbe blanche, la tête découverte et les cheveux en brousaille, nu jusqu'à la ceinture, tient dans sa main un étendard.



Sur la place de l'Abassieh, en face l'immensité du désert, de nombreuses tentes sont dressées. Vers la plus grande, destinée aux autorités ecclésiastiques et laïques, le cortège se dirige.

Le canon tonne, la foule se précipite vers le vieillard qui descend de sa monture ; tous enragent de toucher le saint homme ; il se laisse faire complaisamment ; les baisers sur son épaule, les baisers sur sa main pleuvent comme grêle. Autour du dais confié à la garde de quatre soldats, même tumulte : chacun d'en approcher les draperies, de les embrasser, d'y plonger la figure et les doigts. Une fois les premiers transports passés, le calme revient peu à peu.

Des groupes se forment de distance en distance, qui sous les arbres, qui sous une tente. J'erre au hasard, essayant de découvrir une belle tête, une belle gorge, quelque chose enfin qui ne soit pas des yeux, car si noirs et si brillants qu'ils paraissent, ils éveillent le désir de voir le reste, ou du moins de le deviner. Mais le voile se lève rarement, et il est trop épais : il ne donne pas même un soupçon de visage ; sont seules visibles les fellahines ou femmes de la campagne.

A mon retour à l'hôtel, j'y rencontre une Syrienne qui vient passer quelques jours au Caire, probablement à l'occasion des fêtes. C'est une superbe fille, aux traits un peu gros peut-être, mais qui ne manque pas de séduction. Habillée d'abord en un costume oriental, c'est-à-dire recouverte de la grande robe noire et la figure cachée sous le voile, elle vient de se transformer en Européenne. Bon Dieu ! quel déguisement ! quelle toilette tapageuse ! Une femme ainsi tournée en France serait prise pour une femme de maison.

A l'heure du dîner, elle entre dans la salle à manger en nous adressant à tous le salut arabe. Très gracieux, ce salut ! on porte la main à son cœur, à sa bouche, à son front ; mais elle le fait en vrai sapeur, avec une

brusquerie tout à fait drôle. Nous nous levons pour lui répondre.

Elle s'assied à une petite distance de la table, prend une cigarette, l'allume, et se faisant offrir un grand verre de vin, elle le vide d'un trait : comme préambule à un repas de femme bien élevée, c'est charmant. Ces apéritifs remplacent probablement le potage qu'elle refuse. Sans approcher sa chaise, elle saisit à poignée sa fourchette, allonge les coudes sur la table, et à l'œuvre ! Le travail de la mastication lui plaît, elle y va de tout cœur. Sa fourchette ne se contente pas de fourrager dans son assiette, elle va deci, delà, happant dans les plats tantôt une sardine, tantôt un biscuit, tantôt un morceau d'omelette. On lui présente le pot de moutarde : s'emparant de la petite cuiller, elle la plonge dans le moutardier, en porte le contenu à sa bouche sans plus de façon et le fait disparaître comme par enchantement ; on procède ainsi pour la confiture. Cela doit flatter agréablement son palais ; elle recommence et recommence encore. La maîtresse d'hôtel a l'air navré et des manières et de la glotonnerie de sa cliente. Elle avait des illusions : « la femme arabe mange peu, me disait-elle, je lui ai fait une concession. » Une ogresse ne dévorerait pas davantage : tous les plats en un clin d'œil sont nettoyés. Ma propriétaire la suit toujours des yeux avec une mine risible.

Nous causons en un charabia mélangé d'arabe et de français. Notre voisine ne sait pas parler notre langue ; mais mon compagnon de table comprend bien l'arabe, il me sert d'interprète. Il m'a déjà présenté comme un docteur de Paris.

Elle vient au Caire pour cause de santé, elle arrive d'Alexandrie. Malheureusement, après le dîner, son séjour ne se prolonge pas, elle nous souhaite le bonsoir et se retire en ses appartements.

Pendant la nuit, des cris épouvantables me réveillent en sursaut ; j'ouvre précipitamment ma porte et je vois la prétendue femme honnête à moitié nue s'enfuir dans le couloir pour échapper aux coups de canne d'un monsieur qui ne la ménage guère. Ma propriétaire arrive et flanque tout ce beau monde à la porte. « C'est une vulgaire marchande d'amour, me dit-elle ; je l'avais déjà vue avec un homme qui n'était pas celui-ci et qu'elle m'avait présenté comme un de ses parents. »

*
* *

Cinq jours après l'arrivée du Tapis saint, les musulmans célèbrent le retour au Caire de la précieuse relique par une grande fête et ils la portent processionnellement à travers la ville.

Dès le matin du 18 novembre, je vole à la place Roumaïleh, d'un effet oriental si décoratif avec toutes ses mosquées de différents styles, et je prends patience au milieu de la foule en admirant à travers la transparence de leur voile de gaze légère les belles Turques qui passent en voiture : leur peau est d'une blancheur admirable et leurs traits sont d'une grande beauté.

Enfin le canon se fait entendre ; le cortège royal s'avance au grand trot et le défilé des troupes commence. En voyant les fantassins, on se croirait en plein théâtre, tellement ils ressemblent à des figurants. Ce décor de féerie dans lequel ces personnages s'agitent, entretient lui-même l'illusion. Leur costume est irréprochable ; mais le compassé de leur marche et la raideur de leurs attitudes leur donnent de l'analogie avec des soldats de bois. Et quelles têtes, juste ciel ! Les officiers ont cependant grand air et noble maintien ; il est surprenant qu'à pareille école le fellah ne se transforme pas. C'est que le pauvre fellah n'est pas fait pour la vie militaire ; il demande à cultiver son

champ, et rien autre chose ; si on l'arrache à son travail, il se trouve dépaycé. Derrière les fantassins vient l'artillerie de campagne à dos de chameaux. Le harnachement de ces grandes bêtes est fort joli, tout en cuir rouge. Les artilleurs à cheval continuent le défilé et la cavalerie le termine. Sur la grande place se trouve massée la cavalerie légère à chameaux. Elle devient très pittoresque lorsque les gracieux *mecharis* ou chameaux coureurs se mettent à trotter. Ces animaux au grand col qui se recourbe sur lui-même à la façon de celui du cygne, prennent, en effleurant la terre d'un pas rapide et léger, une élégance qu'on ne leur soupçonnait pas.

Les troupes ont fini de passer. Voici maintenant des centaines de bannières et d'étendards aux nombreuses et brillantes couleurs : ils précèdent le Tapis saint. Le dais, comme je l'ai déjà vu à l'Abassieh, est porté sur deux chameaux marchant de front, et accompagné du même vieillard dans son même accoutrement. Enfin se présentent à la queue leu leu un certain nombre de chameaux montés, qui par un joueur de tambourin, qui par un frappeur de grosse caisse, qui par un flûteur tirant des sons aigres, etc. Pas ombre de mesure ni d'harmonie. Chacun travaille pour son compte, sans le moindre souci du voisin.

Le canon tonne toujours, de tous côtés retentissent les musiques. Le Tapis est parvenu à destination. Le cortège décrit des ronds sur la grande place, assez rapidement et plusieurs fois. Les Arabes suivent en courant ; ils crient, se bousculent ; j'en aperçois qui se précipitent à terre derrière le dais. Ils ont l'air de se disputer quelque chose ; mais oui, ce sont bien les crottes de l'animal sacré qu'ils s'arrachent !!! L'impression est drôle et le sourire vient de lui-même sur les lèvres : en ce beau pays, on n'hésite nullement à

élever les crottés de chameau à la dignité de reliques.

Il y a quelques années, existait encore un usage qui ne devait pas manquer d'un certain piquant. Au moment où l'on allait déposer le Tapis saint dans la mosquée, les Arabes se couchaient les uns contre les autres, se pressant de manière à ne laisser par terre aucun vide. Alors le vieillard monté sur une cavale blanche faisait passer sa monture sur cette jonchée humaine. Bienheureux les corps touchés, bienheureux les blessés, bienheureux les morts, le paradis de Mahomet avec son peuple de houris les attendait ! Des milliers de réclamations se sont élevées au nom de l'humanité, et depuis plusieurs années la chose a été abolie. Je le regrette pour la curiosité du fait. Hélas ! la civilisation s'avance à grands pas, elle ne sait rien respecter.

Cette cérémonie étant supprimée, le chameau porteur du Tapis s'agenouille immédiatement devant le vice-roi et toutes les notabilités ; alors un prêtre le débarrasse de son précieux fardeau. A ce moment, disent les Arabes, la tristesse du pauvre animal est telle qu'il ne manque jamais de se mettre à pleurer !!!

La fête terminée, le vice-roi, précédé de son escorte d'honneur, se rend à son palais dans un superbe landau, attelé de quatre chevaux blancs conduits à la Daumont. Il passe lentement, la foule se précipite sur son passage, mais sans l'acclamer ; on se contente de saluer. A sa gauche est assis Moukhtar pacha, représentant du Sultan, tout couvert de broderies d'or comme le roi lui-même.

Les Anglais, cette année, ont compris qu'ils n'étaient pas à leur place dans le cortège de cette cérémonie religieuse, et religieuse seulement : ils se sont abstenus d'y prendre part et n'ont rempli que le rôle de spectateurs.

Le soir, je rencontre le plus jeune des Polonais et

j'en suis tout surpris. Il vient à moi et me raconte qu'ils ont été arrêtés en chemin et reconduits au Caire sous bonne escorte : ils n'avaient pas leurs papiers en règle, et la découverte en leur possession d'un fusil Remington les a fait prendre pour des jeunes gens dangereux. Ils ont été littéralement pillés par la police, et les pauvres drogues du pharmacien ont subi un triste sort.

Ils ont réclamé à leur consul et le consul leur obtiendra une indemnité.

Leur voyage est donc ajourné, ils ne savent quand ils le reprendront. Ils regrettent beaucoup ce contretemps ; la vie qu'ils menaient au milieu des indigènes les enchantait, leurs espérances étaient de beaucoup dépassées.

Nous entrons ensemble à l'Alhambra. Une belle salle, de la musique, de gentils minois, car l'orchestre en grande partie est composé de femmes, un café, des journaux, le tout pour une piastre (0 fr. 25 centimes), et je me fais cette réflexion que toutes les distractions coûtent bien bon marché au Caire. Et l'on prétend que pour vivre ici il faut nager dans l'opulence. Beau temps, chaleur, nature éblouissante, antiquités fameuses s'ajoutent encore aux plaisirs. Si la liberté couronne le tout, je ne vois pas ce qu'on pourrait demander de plus pour être heureux. Assaisonnez cette existence d'un peu de travail ; des charmes d'une petite vie de famille à l'hôtel, comme c'est mon cas, alors la terre deviendra un vrai paradis.

En revenant à domicile, je me croise avec un cortège éclairé aux torches. Derrière un brillant orchestre, des jeunes gens promènent des bougies placées en des récipients de verre. Quatre d'entre eux, des bouquets à la main, ferment la marche : c'est une procession nuptiale aux flambeaux.

*
* *

Le lendemain je vais rendre visite au jeune Polonais. De confiance en confiance, il arrive à me raconter son histoire.

Descendant de vieille noblesse, il a été atteint, comme tous ses compatriotes, dans ses titres et dans sa fortune : une partie de ses biens a été confisquée au moment du partage de la Pologne et d'autres encore après la révolution ; le blason de prince de Biatostocky sur la ville de Biatostock en Wolhynie a disparu, un simple titre de noblesse l'a remplacé.

A seize ans il avait perdu sa mère et avec elle tout ce qu'il avait de plus cher en sa patrie. Son père lui-même devait la suivre bientôt dans la tombe.

N'ayant plus de raisons pour demeurer en cette Russie qu'il détestait cordialement et qu'il ne voulait pas servir, il s'exila.

Après avoir vécu quelque temps à Odessa, il se dirigea sur Constantinople avec l'intention de passer en Egypte. Là il rencontra un Polonais comme lui qui fuyait le sol natal à la suite d'un chagrin d'amour : son épouse, une jeune femme qu'il idolâtrait, lui avait été enlevée par la mort après un an de mariage. Dans les excitations de l'alcool il chercha l'oubli de son malheur, ce fut en vain ; alors il se décida à partir : les voyages guérissent. Et depuis Constantinople ces deux infortunés vivaient ensemble. A Alexandrie, un autre Polonais s'était joint à eux.

M. de Biatostocky me montre un album, un souvenir de famille, plein de poésies, de dessins de toutes sortes au crayon, à la plume, en perles, en soie, le tout très artistique.

Je sympathise de plus en plus avec ce jeune homme de 18 ans que la souffrance a mûri et dont la vie jus-

qu'à cet instant n'a été qu'une succession de tristesses.

Nous sortons ensemble et allons de compagnie vers le musée de Boulacq par les bords du canal. Sur notre chemin nous rencontrons une petite fille d'une dizaine d'années qui pétrit de la boue pour en faire des galettes. Elle est nue, complètement nue, et ravissante ainsi avec son corps mince et fluet, sans maigreur, et sa belle peau dorée.

Elle lâche sa besogne ; sans pudeur elle vient à nous et se campant tout droit, nous demande le *bakchich*, ce que nous lui accordons du reste avec plaisir.

Bakchich forme avec *boukhra* et *malèche* les trois mots de la trinité égyptienne.

Le *bakchich* est le *pourboire* que l'on vous demande à tout propos et même sans propos. Tous le réclament, depuis le dernier des fellahs jusqu'au vice-roi.

Boukhra : *demain*, est la réponse habituelle aux services que vous êtes en droit d'attendre.

Malèche : *ça ne fait rien*, est la consolation de rigueur pour les accidents qui peuvent vous arriver.

Notre jeune fellahine était de celles qui font métier des excréments d'animaux. Femmes, jeunes filles, enfants pauvres les ramassent à la rue, en remplissent leurs corbeilles, les déposent le long des canaux dans des trous, y versent de l'eau, et la vendange commence. Quand avec leurs pieds ou avec leurs mains elles ont bien écrasé cette pâte d'un nouveau genre, elles en font des boulettes, les aplatissent et, les saupoudrant de poussière, les exposent ensuite au soleil. Ainsi desséchées, ces galettes forment le bois de chauffage du pauvre.

*
* *

Au commencement de décembre a lieu une fête qui dure plusieurs jours, celle du *Mouled-en-Nebi*, célébrée

à l'occasion de l'anniversaire du Prophète. Je vais en avertir les Polonais. J'arrive bien : ils viennent de recevoir 550 francs d'indemnité pour le pillage de leurs caisses par la police et ils s'apprêtent à partir. Cette fois, ils seront deux seulement dans leur voyage, car leur compagnon d'Alexandrie vient de prendre le paquebot pour la Russie. Ils m'invitent à faire avec eux l'excursion de la Haute-Egypte et de la Nubie et ils insistent beaucoup. Je me vois obligé de refuser; ils veulent se mettre en route dans quelques jours et je ne peux quitter le Caire avant d'avoir reçu mes fonds, c'est-à-dire pas avant le 1^{er} janvier; du reste, je viens à peine de commencer une étude de l'Egypte à la bibliothèque publique, et je tiens à avoir une certaine science sur les antiquités que je dois trouver sur mon chemin.

Le soir nous allons au Mouled-en-Nebi.

La surprise y est vive.

Dans un vaste quadrilatère se trouvent juxtaposées de très grandes tentes, de forme rectangulaire, ouvertes sur la large enceinte. Chaque tente semble doublée intérieurement d'un immense tapis oriental aux couleurs les plus variées; elle forme un véritable salon avec ses nombreux lustres de cristal, ses fauteuils, ses canapés luxueux, ses glaces, ses tables dorées, garnies de fleurs et de candélabres. La succession ininterrompue de ces chambres étincelantes où la lumière ruisselle est un tableau féerique, rehaussé encore par l'éclat d'une haute pyramide à jour toute lumineuse, projetant au centre de la place les feux de couleur de ses verres multiples disposés sur toute la longueur des cordes qui forment la pyramide.

La foule est compacte, elle s'amasse devant les tentes afin d'assister aux cérémonies religieuses; dans un certain nombre de ces tentes, les musulmans accomplissent leurs rites, et les derviches s'y démènent.....

doucement. Nous sommes loin du spectacle des Aïssaouas de Tunisie.

Les voitures précédées des saïs se suivent sur plusieurs rangs; ici se donnent rendez-vous toutes les femmes de harem. Voici l'instant de les voir: je n'y manque pas, ayant soin de garder un œil sur l'eunuque, précaution très sage, car les eunuques ont tous les droits et vous n'auriez rien à répondre à un coup de canne; ils se tiennent ordinairement sur le siège du cocher.

*
* *

Le dernier jour de la fête, une procession musulmane se rend au Mouled-en-Nebi.

Le défilé s'accompagne de chants. De nombreux étendards flottent au vent, au milieu du cortège. Tout à la fin, entre deux haies d'agents de police à cheval, un homme monté sur une cavale blanche paraît endormi: deux Arabes le maintiennent fortement de chaque côté pour l'empêcher de tomber. Un Noir le précède, revêtu d'un vrai costume carnavalesque: il est habillé d'une grande robe à raies verticales jaunes et roses, serrée à la taille par une ceinture; un sabre de bois est dans sa main, et un fourreau, de bois également, pend à son côté; une haute calotte en paille, faisant cône tronqué, légèrement arrondie à son sommet, lui tient lieu de couvre-chef. Avec un chapeau un peu plus pointu, il aurait tout l'air d'un astrologue nègre. En se tournant vers l'homme à la cavale blanche, il crie souvent et très haut des phrases naturellement inintelligibles à notre entendement, peut-être déclame-t-il les vertus du vieillard endormi.

Nous nous précipitons, les Polonais et moi, derrière le cortège, dans la direction de la tente royale, pour y écouter la lecture du Coran. Nous arrivons, non sans difficulté, à nous frayer passage et à voir la cérémonie,

qui ne présente d'ailleurs aucun intérêt. L'homme à le cavale blanche est descendu de sa monture ; il fait son entrée, le vice-roi se lève et lui donne l'accolade. Puis tous deux prennent place dans des fauteuils. Un deuxième personnage arrive, récite quelques versets de la bible musulmane, s'agenouille aux pieds du monarque oriental, lui baise la main ou le genou, et s'éloigne à reculons.

La séance est levée.

Le soir, un magnifique feu d'artifice clôture la fête.

Aussitôt après l'embrasement du bouquet, deux hommes, la taille entourée d'un simulacre de bateau qui forme pièce d'artifice à jet de feu horizontal, se précipitent à travers la foule. C'est, à l'approche de ces brasiers vivants, un sauve-qui-peut général, accompagné de grands cris. Leurs courses, leurs volte-face, leurs arrêts brusques, leurs élans subits au milieu de cette cohue excitée, offrent le spectacle le plus vivant et le plus drôle qu'il soit possible de voir. Ils marchent, courent, sautent, gambadent comme s'ils étaient seuls : le vide, en effet, se fait autour d'eux comme par enchantement.

*
* *

Vers la mi-décembre, je songe à m'inquiéter sérieusement de mon voyage sur le Nil.

Les agences Cook et Howard sont mieux à même que personne de me fournir des renseignements, elles organisent des tournées en Haute-Egypte ; je m'adresse à elles. Après quoi, je conclus que les moyens ordinaires d'excursion en ce pays sont :

La *dahabieh* (1), à laquelle les richards seuls peuvent songer ;

(1) Bateau de luxe à l'usage des touristes.

Les billets d'agence, qui coûtent encore fort cher, malgré la concurrence;

Et enfin les bateaux de la poste, dont les prix me paraissent élevés. Ma bourse est trop plate, impossible de songer à ces moyens de transport.

Pour opérer mon voyage, il me reste à choisir entre le bourricot et la filouka (1). Il s'agit de réfléchir.

J'apprends de plus que les Anglais accordent difficilement de passer au delà d'Assouan, la première cataracte aux portes de la Nubie.

L'agence Howard n'a pas de médecin à bord de ses bateaux, j'offre mes services en échange du passage et de la nourriture. Le directeur est absent, on ne peut me donner une réponse immédiate. Je laisse mon adresse; aussitôt son retour on m'écrit.

Parviendrai-je donc enfin à faire ce voyage de la Haute-Egypte et de la Nubie? Je désespère à certains instants.

A la réflexion, je regrette de ne pouvoir prendre la poste: remonter le Nil ainsi serait tout à la fois rapide et agréable; comment se fait-il que les prix soient aussi élevés? Les indigènes doivent cependant la prendre de temps en temps et ils ne sauraient payer une pareille somme. On a dû se tromper ou m'induire en erreur. Et là-dessus je prends ma canne et mon chapeau pour courir aux bureaux demander les tarifs. Alors je découvre que le voyage *du Caire à Assouan, en troisième classe, chemin de fer et bateaux combinés, coûte, aller et retour, soixante-dix francs*. Je n'en crois pas mes yeux.

Vite je vais chez les Polonais afin de leur communiquer cette bonne nouvelle. Ils m'annoncent que leur voyage est retardé. Ils ne seront pas prêts le 15 de ce mois; mais nous pourrons partir tous ensemble le 1^{er} janvier, ils m'en font la promesse. Je ne me pos-

(1) Barque indigène.

sède plus de bonheur : assez d'argent pour n'avoir rien à craindre et deux charmants compagnons ! Jamais je n'aurais osé tant demander à la fois.

Il s'agira d'obtenir l'autorisation de passer au delà d'Assouan jusqu'à la seconde cataracte. Je ne l'aurai pas, m'a-t-on dit ; c'est ce que nous verrons.

Je commence par prendre des renseignements au consulat d'Angleterre : on me prie de m'adresser au général Clary. Je cours au quartier général. Un gros monsieur galonné s'offre à ma vue, je vais à lui :

« Monsieur le général Clary ? »

— Moi-même, Monsieur.

— Je désire vous parler.

— Je suis à vous dans un instant, montez à mon cabinet. »

Il vient, je lui fais ma demande. Très poliment il m'invite à parler au colonel Ardagh, qui seul est chargé d'accorder les permissions. Je me présente, il n'est pas là ; je laisse ma carte après avoir expliqué le but de ma visite ; il me faudra revenir.

A midi je retourne ; on m'annonce. Le colonel me tend la main, m'offre un siège à côté de lui ; il est charmant, d'une exquise amabilité. Nous causons longuement. Je lui expose les motifs de notre voyage : nous sommes trois à partir. Mes compagnons sont des Polonais Russes : un pharmacien qui veut étudier la flore de cette contrée et un touriste ; quant à moi, mon but est purement scientifique, j'ai commencé une étude sur l'Égypte, et je serais désolé de ne pouvoir la compléter par celle de la Nubie. A partir d'Assouan, nous voulons prendre des montures et suivre les bords du Nil jusqu'à Ouadi-Halfa. Mon colonel m'écoute avec intérêt ; il prend ma carte, celle de mes deux amis, me demande mon adresse et me promet de faire ce qui sera en son pouvoir pour faciliter notre excursion ;

il écrira au général Montmorency. Je sors enchanté; nous verrons si ces mots ne sont que des mots.

*
* *

Le 28 décembre, en passant auprès de l'Esbekieh, j'entends tout à coup derrière moi : « Monsieur le docteur, monsieur le docteur ! » Je me détourne et aperçois l'agent de Howard. « Le directeur vient d'arriver, me dit-il; il sera content de vous avoir comme médecin de sa caravane aux conditions dont nous avons parlé. Le bateau part le 15 janvier et reste 25 jours dans son excursion jusqu'à Assouan. »

Allons, me voici avec l'embarras du choix. J'hésite un instant, un seul instant; me rappelant ma promesse aux Polonais, je donne cette réponse immédiate : « La proposition arrive trop tard, impossible d'accepter; j'ai trouvé des amis, et leur ayant donné ma parole, je ne peux y manquer. » Il me quitte en m'exprimant ses regrets.

Ce jour-là, tous mes apprêts sont terminés, et j'ai fini de préparer trois cents cartouches.

Le lendemain le courrier arrive, il m'apporte mes trois cents francs pour janvier, février et mars, mais ils sont déjà fortement entamés. Depuis mon débarquement à Alexandrie, c'est-à-dire du 20 octobre 1886 au 1^{er} janvier 1887, j'aurai dépensé 493 fr. 50. C'est beaucoup : j'ai mené la vie à trop grandes guides.

Ne voulant pas voyager avec mes bijoux, chez les indigènes de l'intérieur, je vais les déposer au mont-de-piété. On m'en offre deux cents francs. Mes frais d'hôtel payés et mes préparatifs de voyage achevés, je resterai au 1^{er} janvier avec 261 fr. 50 pour mes trois mois. C'est plus qu'il n'en faudra; mes compagnons n'en auront pas beaucoup plus chacun

*
* *

Pour clôturer dignement avec l'année notre séjour au Caire, nous arrêtons, mes amis et moi, de faire, en cette dernière nuit de l'an 1886, une promenade à travers les rues de la ville. En voyant le costume pittoresque dont ils doivent se revêtir en voyage, je leur demande de courir les cafés dans ce costume. Ils y consentent. Le plus jeune, mon sympathique ami, est un vrai marin; l'autre, un piqueur russe; pour moi, j'arbore mon burnous de Tunisie et me coiffe de la chechia rouge à longue queue. Nous avons notre petit succès : notre entrée dans les cafés cause des étonnements; nos types très disparates ainsi réunis produisent un curieux effet. A la rue, on se détourne, on nous regarde, et nous continuons notre promenade de l'air le plus naturel.

A minuit juste, nous levons nos verres tous ensemble et buvons au bonheur de la nouvelle année, à notre heureux voyage.

Aujourd'hui va commencer l'un des grands rêves de ma vie : je pars pour la Haute-Egypte et la Nubie.

III. — Derniers baisers de soleil. — Une fête chez un consul. — Une volaille. — Un moine. — Envoi gracieux. — Fortune colossale. — Mystère ! — L'histoire du pauvre Osiris. — Tableaux du Nil. — L'obélisque frère de celui de la Concorde. — Effet de lune sur les ruines de Karnak. — Une salle inouïe. — Scènes infernales.

D'un seul trait, en un voyage monotone, nous brûlons les quatre-vingts lieues de chemin de fer qui séparent le Caire d'Assyout. A notre arrivée, nous nous mettons en quête d'une chambre en ville. La

petite vie de ménage à laquelle chacun doit apporter sa part de travail et de bonne volonté commence dès aujourd'hui. L'attrait de la nouveauté, le pittoresque de cette manière de vivre nous séduisent étrangement. Cette existence pauvre, mais pleine de liberté, de grand air, de soleil, possède des charmes intraduisibles.

Le café et le thé forment nos principales boissons ; c'est bon et cela ne coûte pas cher.

*
* *

Une excursion dans la montagne aux grottes nombreuses dont elle est creusée forme, avec une partie de chasse sur les bords du Nil, tout l'intérêt de notre séjour à Assyout.

Du sommet de la montagne un beau spectacle s'offre à nos regards en une succession de couleurs vives et nettement tranchées. Collines légères aux lointains horizons, vallée verdoyante que sillonne le Nil, ville grise d'Assyout d'où s'élancent les minarets, bois de dattiers ombrageant de leurs panaches les blancheurs éclatantes des maisons : tels sont les éléments du tableau. Mais ce qui nous frappe le plus, c'est, à nos pieds, au seuil même du désert, une vaste nécropole semée de tombeaux rectangulaires aux murs dentelés. Avec ses innombrables coupoles, ses dentelles multiples et tout son éblouissement de blancheurs, elle présente un aspect absolument féerique.

De ces hauteurs nous assistons aux différentes phases d'un coucher du soleil.

Les dernières teintes du jour colorent à chaque instant l'horizon de nuances nouvelles. Les montagnes empourprées tout à l'heure s'adoucissent, se rosent ; la ville s'enveloppe d'un voile tendrement violeté, puis tout s'éteint, tout meurt, et soudain,

comme si le soleil avait un regret, comme s'il voulait caresser encore une fois son Nil, son beau Nil, il lui envoie à travers le ciel un suprême sourire, un suprême adieu, et le fleuve, au milieu de la nature qui vient de s'endormir, reçoit seul les derniers baisers des derniers rayons de son astre amoureux : seul, il devient rose alors que tout s'est obscurci.

*
* *

D'Assyout à Guergeh, le trajet sur le Nil est long et monotone. A sept heures du matin nous nous embarquons et n'arrivons que le lendemain matin à neuf heures. Désormais nous ne trouverons plus d'hôtels en Haute-Egypte : nous demanderons hospitalité chez les consuls. Le consul grec de Guergeh, pour qui nous avons une lettre de recommandation, nous reçoit avec amabilité. Il est tout de noir habillé et en grande toilette de réception. C'est fête en ce jour à l'occasion de la Noël des Grecs. Avec nos respects nous adressons au consul nos félicitations : il nous offre le café de rigueur et, en attendant l'heure du déjeuner auquel il nous invite, nous allons de compagnie à travers la ville.

Bien pauvre en curiosités, Guergeh ne présente à ses visiteurs qu'une mosquée, une église cophte, une église catholique, des bazars, le tout peu intéressant. Nous revenons ensemble à la maison du consul.

Des feuilles de myrte y jonchent la salle à manger et répandent un agréable parfum sauvage. Chacun s'empresse de garnir sa boutonnière d'une petite branche de cette plante très en faveur chez les Grecs, comme symbole de la victoire.

Après un déjeuner plein d'entrain, toujours avec le consul nous faisons visite aux notabilités de l'endroit. L'une de ces visites ne manque pas d'originalité.

Nous sommes chez le moine catholique : il vient de

mettre à notre disposition du tabac et d'excellent vin. Nous fumons, nous buvons ; la gaieté devient tellement folle, il y a tant de vapeur dans l'air, les verres et les bouteilles remplissent si bien la table que la petite chambrette a tout l'air d'un cabaret joyeux. Aussi, ayant complètement oublié le caractère religieux de cette résidence du bon père, suis-je fort surpris d'apercevoir tout à coup sur le mur : *Deus te videt*. Je crois à une apparition fantastique, à une seconde édition du *mane, thecel, phares* du festin de Balthazar ; le moine avec son capuchon et sa robe de bure me rappelle à la réalité.

Nous devons aller le soir à Cheik-Marsouk, mais le consul nous prie de passer la soirée avec lui ; il ne peut s'absenter aujourd'hui à cause de la fête, demain il nous accompagnera dans notre excursion au temple d'Abydos.

L'invitation est trop aimable, nous ne saurions la refuser. Nous ne le regrettons pas, car le temps s'assombrit, la pluie se met à tomber.

Le soir, un certain nombre d'invités viennent s'asseoir autour d'une table joliment servie.

Repas bien curieux, bien original et décoration qui n'est pas elle-même sans pittoresque. Portes, fenêtres et murs sont enguirlandés de myrte, tandis que sur la blancheur du fond de la salle deux serpents énormes se rejoignent en deux cornes gigantesques à un grand almanach orné d'une vue du Parthénon, tel qu'il existait autrefois, et des photographies du roi, de la reine de Grèce et de leur fils.

La manière de découper les morceaux est de haute fantaisie.

Avec notre permission, le maître de la maison les empoigne à pleines mains, en arrache des lambeaux et les offre gracieusement aux convives. Le déchiquetage d'une volaille par le même procédé lui donne

l'occasion de faire en italien des allusions charmantes : Que la France et la Grèce soient toujours unies comme ces deux morceaux. Et ils sont déposés l'un à côté de l'autre dans mon assiette. Que la Pologne soit arrachée à la Russie et redevienne libre comme cet aileron. Et en même temps l'aileron d'un coup brusque est enlevé et remis à l'un de mes compagnons. Que l'on torde le cou à la Turquie comme je tords le cou à ce poulet, et nous Grecs, nous applaudirons de tout cœur. Et les applaudissements éclatent.

Puis tout à coup un détail drôle.

Notre hôte dirige une cuisse de volaille vers le bon moine qui fait partie des invités. Celui-ci tend son assiette. Mais le distributeur, perdu dans de longs discours agrémentés de gestes emphatiques, semble oublier son convive. Sous l'impulsion des mouvements oratoires, la cuisse voyage d'une façon très irrégulière. Alors c'est un spectacle risible de voir les yeux et les mains du religieux suivre cette victuaille insaisissable qu'il croit tenir à chaque instant et qui lui échappe sans cesse. Le consul pérore toujours, sans s'apercevoir de la torture du bon père qui s'agite sur son siège avec des petits soubresauts du plus haut comique, n'arrivant jamais à décrocher cette nouvelle timbale. Enfin, impatienté, le religieux se lève, happe le morceau et se met à le déguster avec une ardeur bien compréhensible.

La vue de ce moine, aux yeux allumés de plaisir, dans ce milieu vivant, au centre de cette société joyeuse, remet en mémoire certains tableaux amusants. Frappa évidemment saisisrait cette scène avec bonheur.

Le dîner fini, on apporte une lyre : les chants et les danses grecs commencent. Ils ont un certain charme et sentent déjà l'Orient. Les airs que nous entendons sont des pastorales, quelque chose de simple et de

naïf, et la danse peut s'improviser aux sons mélodieux de cet instrument. M. de Biatostocky et moi, nous nous payons cet innocent plaisir. Mon ami a beaucoup de grâce et de distinction dans ses mouvements, et les Grecs n'arrivent pas à pareille perfection.

*
* *

Le lendemain, dès le matin, nous nous préparons à partir. Le consul ne parle plus de nous accompagner. Par discrétion nous ne lui rappelons pas sa promesse. Les deux jeunes gens qui devaient également se joindre à notre petite caravane se sont abstenus de venir. Y aurait-il de la froideur ? Nous sortons, surprise ! Trois montures harnachées de velours et d'or ; deux jolis chevaux arabes et un superbe bourricot blanc nous attendent à la porte pour nous conduire à Cheik-Marzouk, chez le consul de Russie qui nous les a envoyés lui-même, en apprenant que de nobles étrangers se disposaient à lui faire visite.

Après avoir traversé une belle plaine verdoyante d'où s'élèvent çà et là des massifs de palmiers, nous arrivons chez le consul de Russie, M. Bouteros. Il nous reçoit lui-même. Egyptien comme tous les consuls de la Haute-Egypte, celui-ci a sur ses confrères l'avantage de parler français.

Il nous introduit au salon, un salon jaune clair meublé à la turque, et nous fait servir le café et le cognac en attendant l'heure du déjeuner. En Orient, le café et les liqueurs précèdent le repas et tiennent lieu d'apéritifs.

Le déjeuner est superbe : service, cuisine, vin, tout est français, tout est exquis. Devant nous défilent successivement un grand nombre de plats, suivis d'un excellent plum-pudding au dessert.

Après le déjeuner, nous voulons partir pour Abydos.

M. Bouteros nous invite à retarder notre excursion jusqu'au lendemain matin.

Il nous présente à un Français, l'ingénieur de sa raffinerie, qui nous fournit des renseignements sur le compte de notre hôte, l'un des plus riches personnages de la Haute-Egypte. Il possède, en effet, une fortune évaluée à soixante-six millions de francs. Ses terres ont huit mille hectares. Le loustic de caserne, quand il veut faire une bonne plaisanterie, ferme les yeux, étend les bras et s'écrie : « Tout ce que je vois est à moi. » M. Bouteros peut dire la chose sérieusement, quelque étendue que soit la plaine.

Ce qui nous frappe surtout ici, ce sont les maisons. Dominées par leurs pigeonniers, elles prennent toutes des airs de forteresse et sont extrêmement pittoresques, au milieu de leurs bouquets de palmiers.

Au moment du dîner, nous sommes de nouveau introduits au salon. M. Bouteros s'approche de nous d'un air mystérieux et nous annonce que nous sommes suspects et que nous serons surveillés. La police est venue lui demander des renseignements et lui défendre de nous prêter des montures pour voyager le long du Nil. Nous cherchons comment notre conduite si simple, si naturelle et si franche, a pu prêter le flanc aux soupçons et engendrer des complications diplomatiques. Chacun donne son avis. M. de Biatostocky avoue qu'il s'est livré sans défiance à un Espagnol à Assyout, et maintenant certains gestes, certains regards échangés par ce dernier avec un officier anglais lui reviennent en mémoire. Et moi, je songe au colonel Ardagh. Non, impossible ; après sa réception cordiale au Caire, ce serait trop d'hypocrisie. Quant à notre hôte, il croit à l'alliance franco-russe contre l'Anglais que l'on veut expulser d'Egypte, et justement nous sommes Russes et Français. N'y aurait-il pas là le mot de l'énigme ?

*
* *

Le jour suivant, sur nos montures de la veille nous partons pour Abydos. Le chemin qui y conduit sillonne une grande et fertile plaine couverte de blé, d'orge, de fèves, etc., et aboutit à un village dans un bois de dattiers. A un détour du chemin, spectacle ravissant : nous sommes sous les palmiers et à travers leurs troncs, formant piliers sculptés, nous apercevons à une petite distance, au delà des champs de verdure, un massif de ces beaux arbres sur un fond de montagnes roses.

Nous arrivons aux ruines. Recueillons-nous, nous allons voir notre premier temple égyptien et, dit-on, c'est une merveille.

Abydos, comme beaucoup d'autres cités, était une petite ville sacerdotale, habitée par des prêtres. Elle ne vivait que de ses temples qui occupaient la moitié de sa surface.

Abydos reçut une tranche d'Osiris. Ce pauvre Osiris ayant eu la mauvaise idée de descendre sur la terre, subit le sort des mortels et mourut. Son cadavre fut coupé en seize morceaux, raconte la légende, par Typhon, le génie du mal, qui les dispersa. Isis, sœur et compagne d'Osiris, se mit à leur recherche et les retrouva. Elle ordonna alors de fabriquer seize statues du dieu, introduisit à la place correspondante un des morceaux du corps réel et distribua ces Osiris à seize villes de l'Egypte. Abydos fut une des villes favorisées.

Le premier temple qui s'offre à nos regards est dû à la piété de Ramsès envers les dieux d'Abydos ; il ressemble à une ruine pompéienne. Rasé jusqu'à deux mètres du sol, il ne saurait donner l'idée de son architecture. Les bas-reliefs sont remarquables et appartiennent à la bonne époque de la sculpture ; quelques-

uns d'entre eux ont gardé toute la fraîcheur de leur coloris.

Le second temple, dans un état de parfaite conservation, nous offre un admirable spécimen de la beauté architecturale égyptienne et de ses proportions harmonieuses. Nous n'avons qu'un regret, celui de ne pouvoir le sortir de l'excavation que les sables ont formée en s'accumulant autour de lui.

Le soleil y jette intérieurement des flots de lumière et fait ressortir les colonnes aux grandes lignes sévères qui contrastent étrangement avec les délicates sculptures du fond de la salle.

Un des plus merveilleux bas-reliefs est le portrait de Seti I^{er}. Nous ne pouvons en rassasier nos yeux, tant il est extraordinaire de finesse. Evidemment l'art égyptien est fort séduisant; cependant il choque par un de ses côtés. Impossible, en effet, de s'habituer à voir un œil de face sur un visage de profil, deux pieds trop longs qui sont deux pieds droits, et deux mains également trop longues qui sont deux mains droites pour le même personnage.

Au sortir du temple, nous reprenons le chemin de Cheik-Marzouk en gravissant un petit monticule situé au milieu des ruines. De là, paysage étincelant : une forêt de dattiers s'entr'ouvre sur un large éventail de verdure que bordent au loin de brillantes montagnes.

A notre arrivée chez M. Bouteros, un bon déjeuner nous attend : toujours même menu. Tout semble immuable sous le beau ciel d'Egypte.

Le soir nous étions de retour à Guergeh.

*
* *

Le lendemain matin à dix heures, nous partons pour Louqsor par un ciel poétiquement mélancolique. Le voyage sur le Nil est plus intéressant, les tableaux

présentent plus de variété, la nature à certains instants a des douceurs incomparables. Le fleuve est immobile, les barques y mirent leurs grandes voiles blanches, les montagnes se revêtent de teintes délicieuses.

Cette nuit nous avons pleine lune. Sur le pont où nous devons coucher, car nous sommes en troisième classe, il fait une température relativement tiède, et quand je me réveille, en voyant soudainement apparaître à mes yeux le Nil, la grande plaine, les montagnes qui prennent dans cette nuit lumineuse des airs de décor fantastique, c'est comme une brusque envolée de mon âme, une dilatation de tout mon être, un bond subit vers la nature.

Le jour suivant fait contraste : au lieu d'un ciel doucement voilé, nous l'avons resplendissant. Ici les vents semblent inconnus ; le fleuve majestueux est comme un lac uni et transparent que pas un souffle ne ride. Ce calme de l'air, cette sérénité de l'onde ont des charmes inexprimables. Les paysages, ce matin, sont admirables, brodés sur des fonds de tableau superbes. La végétation devient plus abondante : on ne voit partout que forêts touffues de dattiers.

Nous approchons de Louqsor. La nature maintenant s'efface, on dirait qu'elle ne veut pas distraire l'œil du voyageur. L'âme est anxieuse, elle se recueille, elle tremble pour ses illusions : Thèbes, vue par l'imagination, était si grandiose et si belle ! Le regard fouille la plaine, il cherche. Enfin voilà les ruines ! Elles émergent de la verdure : nous sommes trop loin, elles paraissent encore perdues dans l'immensité qui les entoure.

A Louqsor, le temple est d'un aspect très froid.

Aussitôt notre débarquement, le fils du consul français nous invite à déposer chez lui nos bagages et nous propose l'hospitalité.

Après les compliments d'usage, nous allons voir le temple d'Aménophis III de la xviii^e dynastie, autrement dit temple de Louqsor. Il est immense et son pylone énorme.

Devant ce pylone il ne reste plus qu'un obélisque, l'autre ayant été transporté à la place de la Concorde à Paris. Le voyageur est frappé de la beauté de celui d'Egypte, et quand il le compare à son malheureux frère exilé, il est pris de compassion pour ce dernier, exposé au dur climat de la grande ville et sur qui se lisent toutes les souffrances.

Voulant contempler un effet de lune sur les ruines de Karnak, nous partons assez tard dans la soirée, et bientôt nous nous apercevons que M. Bouteros ne nous a pas induits en erreur : nous sommes suivis : deux soldats armés nous accompagnent jusque sur le pylone du grand temple, enfin partout à travers les ruines.

Nous n'en admirons pas moins les restes grandioses de la cité fameuse ; le spectacle est saisissant, des ombres géantes se profilent sur des clartés blanches et renforcent encore l'effet de tous ces colosses amoncelés. Pylones gigantesques, colonnes égyptiennes, obélisques, débris de murs, portes triomphales se dressent orgueilleusement dans la nuit lumineuse et semblent nous dire : « Regardez ce que nous sommes et jugez de ce que nous avons été ! »

*
* *

Nous consacrons plusieurs journées à la visite des ruines qui peuplent les deux côtés du Nil. Dans Karnak sont réunis une douzaine de temples représentant les efforts accumulés de trente siècles. Une allée décorative de sphinx espacés de quatre mètres en quatre mètres, allée de 23 mètres de largeur sur deux milles

de longueur, unissait Karnak à Louqsor. On en voit encore quelques traces. Quatre autres allées également décoratives se voyaient ici. Au temps d'Homère, tous les temples debout, par leurs innombrables pylones faisaient ressembler la ville à une ville aux cent portes. Aujourd'hui ils sont plus ou moins ruinés. Impossible de songer à vous les décrire tous, je me contenterai de parler du grand temple, le premier et le plus considérable. Dans sa partie construite et enfermée de murs, il a 360 mètres de longueur sur une largeur moyenne de 105. C'est dans ce monument que se trouve la fameuse salle hypostyle dont on ne doit rencontrer nulle part au monde l'équivalent. Elle est telle que Notre-Dame de Paris y tiendrait tout entière. Le plafond de pierre est supporté par 134 colonnes qui occupent un espace de 50 mètres de longueur sur 100 mètres de largeur. Chacune des douze colonnes du milieu a 11 mètres de circonférence et 20 m. 10 de hauteur jusqu'à l'architrave. Les autres ont 12 m. 20 d'élévation et 8 m. 25 de circonférence. Nous regardons dans une muette extase, ne pouvant nous rassasier de contempler cette œuvre surhumaine qui semble faite par des géants et pour des géants.

D'un petit monticule de terre situé à l'extrémité du grand temple s'étend la plus belle vue d'ensemble des ruines de Karnak. Elles forment un fouillis d'amoncellements d'où s'élancent les vertes fusées des dattiers et que dominant au loin des montagnes chaudement colorées. Devant ce tableau saisissant, la pensée cherche à reconstituer tous ces monuments, tels qu'ils étaient au temps de leur splendeur, à les animer d'un peuple de prêtres, à y faire bruire la multitude, à y ressusciter les fêtes, les cortèges, les processions. Que les cérémonies devaient être imposantes dans ce cadre grandiose !



*
* *

Si nous avons été accompagnés partout au milieu des ruines par des soldats ou par des policiers, nous le sommes encore dans notre excursion à la vallée de Bab-el-Molouk, aux tombeaux des rois.

Cette vallée a été appelée le Saint-Denis des rois de la XIX^e et XX^e dynastie.

C'est un défilé étroit entre des montagnes d'une nudité horrible. Pour arriver à cette nécropole, on ne pouvait choisir une route plus aride et plus désolée. Le contact de cette nature où rien ne semble vivre donne froid à l'âme. Enfouis au fond de cette vallée, aux entrailles mêmes de ces montagnes stériles, les morts habitent vraiment le tombeau qui leur convient.

Chaque monument funéraire est une grotte plus ou moins profonde taillée dans le roc vif, formée d'un long couloir autrefois divisé par compartiments. A la partie la plus extrême se trouve la chambre mortuaire avec son plafond en voûte, ressemblant à un couvercle de sarcophage. Tous les murs sont revêtus de peintures effrayantes représentant des monstruosité de toutes espèces et vraiment horribles. Dans cette atmosphère puante, au milieu d'innombrables chauves-souris, sous la lumière sombre de nos bougies, ces chambres ainsi décorées de bêtes hideuses de toutes formes, de suppliciés embrochés, d'hommes qui se promènent leur tête à la main, enfin des tableaux diaboliques les plus épouvantables jettent l'imagination dans des pensées qui frisent le cauchemar.

Nous sommes loin de ces images douces et tranquilles qui, aux premiers temps, constituaient le revêtement des sépulcres. En ces tombeaux les parents et amis du défunt venaient vivre pour ainsi dire en com-

munication directe avec leurs morts aimés, et ces images évoquaient devant eux tout un heureux passé. Ici, au contraire, tout est lugubre et la mort apparaît avec toutes ses terreurs, toutes ses perspectives épouvantables.

*
* *

De Louqsor à Assouan le paysage sur le Nil est monotone et peu intéressant. A part les temples d'Esneh et d'Edfou que je ne veux pas décrire par crainte de fatiguer mon lecteur, rien de curieux à voir.

Nous sommes toujours suivis par la police.

C'est à Esneh que M. de Nestérovish commence à donner des consultations de médecine : il tient à avoir seul cet honneur et me le fait comprendre ; je suis trop heureux de pouvoir lui abandonner cette corvée, je ne proteste en aucune manière.

Entre autres malades il soigne une parente du consul de Russie, et l'amélioration subite qui en résultera nous vaudra beaucoup de bonnes choses.

*
* *

Enfin nous arrivons à Assouan aux portes de la Nubie. Les paysages vont désormais se transformer sans aucune transition. Avec les montagnes noires, avec les rochers granitiques se dresseront des scènes sombres, sévères, sauvages, mais réellement grandioses.

IV. — LA NUBIE A VOL D'OISEAU.

L'île Eléphantine. — Une visite chez un général anglais. — Jeu d'indigènes. — Première cataracte. — L'île ravissante de Philœ. — En route ! — Une des plus magnifiques splendeurs de la nature. — Korosko. — Les colosses d'Ibsamboul. — A la frontière du Soudan. — Deuxième cataracte.

Ici je reçois mon courrier ; grave nouvelle. La maladie des voyages suit le sang, paraît-il : mon frère m'écrit qu'il veut à son tour se lancer dans l'inconnu : il se dirigera prochainement soit vers l'Amérique, soit vers l'Australie. Cette résolution aura, nous le verrons bientôt, une grande influence sur mes voyages et changera le cours de mes projets.

*
* *

Notre premier soin à Assouan est de nous rendre à bord de la *dahabieh* du général Montmorency, pour demander l'autorisation d'aller à Ouadi-Halfa. Nous sommes introduits près du général. Il nous tend la main, mais mollement ; il est poli, mais froid. Le colonel Ardagh m'a manqué de parole, il n'a pas adressé la moindre recommandation en notre faveur.

« Je ne peux, nous dit sir Montmorency, vous donner une décision avant d'avoir expédié un télégramme ; revenez demain à midi. »

Nous passons à l'île Eléphantine et gagnons à travers des massifs de palmiers la butte de terre qui forme l'extrémité méridionale de cette île allongée. De cette éminence on se croirait en présence des sources du Nil. En effet, le fleuve semble finir brusquement

devant nous à quelques centaines de mètres, au pied d'une muraille de montagnes sombres.

Le lendemain, nous tenons conseil de famille. Nous voulions prendre des montures pour gagner Ouadi-Halfa ; mais, après la déception de la veille, nous jugeons préférable d'opérer notre excursion sur les bateaux militaires anglais, qui seuls maintenant font le service d'Assouan à Ouadi-Halfa. Du reste, le passage à bord étant fourni à titre gracieux par l'administration, nous économiserons sur nos frais de transport. Nous demanderons simplement de faire escale au temple de Kalabschieh, et surtout à celui d'Ibsamboul, le plus beau de la Nubie.

A l'heure dite, nous sommes reçus chez le général et, cette fois, d'une façon très aimable. Il nous serre vigoureusement la main, nous offre des cigarettes, nous écoute avec complaisance et finit par nous promettre un laissez-passer. Il donnera ordre au commandant du bateau de s'arrêter aux deux temples que nous tenons à visiter.

Comme nous sortons, il prend la peine de nous conduire jusque sur le pont de sa *dahabieh*.

Enfin tous les obstacles sont aplanis ; dans quatre jours nous partirons pour la frontière du Soudan.

*
* *

Un peu au delà d'Assouan se trouve la première cataracte du Nil.

Une excursion intéressante consiste à côtoyer les bords du fleuve jusqu'à l'île de Philæ. Au Shellal, deux indigènes, pour la modique somme de vingt-cinq centimes, s'amusent à descendre un des rapides de la cataracte sur des troncs d'arbre. Ils sont entraînés, avec une vitesse effrayante, au milieu d'écueils où ils peuvent toucher, où la mort les attend inévitablement

s'ils manquent leur coup. Peu leur importe ; ils se jouent et de l'onde et des récifs : leur adresse fait leur force, ils sont sûrs d'eux-mêmes.

Nous avançons. A quelque distance bruissent et se précipitent tous les rapides : je dis *rapides*, car les cataractes du Nil ne sont qu'une suite de courants très forts, dus à des pentes en apparence insensibles, et cependant assez accentuées pour imprimer aux eaux du fleuve une grande vitesse.

Ici le Nil aux brillants reflets d'argent, taché à sa surface de milliers d'îlots noirs, s'étale dans une large plaine fermée au sud par une chaîne de montagnes d'un bleu sombre, immense amoncellement de pierres granitiques qui s'entr'ouvre pour le passage du fleuve.

Au delà d'un village aux maisons voûtées, village qui s'abrite sous les luxuriants ombrages de dattiers, de palmiers-doum et d'énormes figuiers sauvages, se découvrent à nos regards, dans l'interstice de ces montagnes, les temples de l'île de Philæ en un séduisant effet de perspective lointaine. On croirait apercevoir, à travers l'écartement de deux rideaux gigantesques, comme dans un décor de théâtre, une grande ville de rêve, tellement cette accumulation de ruines présente un aspect tout à la fois imposant et léger.

Nous continuons d'avancer.

A peine le Nil en se resserrant a-t-il franchi le défilé qu'il s'arrondit à la façon d'un lac couronné de palmiers, et Philæ en émerge, gracieuse et coquette, au milieu d'un paysage fantastique : aussi loin que l'œil peut suivre le fleuve, partout des montagnes noires, des rocs hérissés dominant ses deux rives. La scène est sauvage. Sur l'île où nous venons d'aborder, nos illusions s'envolent quelque peu. Nous cherchons en vain les splendides jardins dont parle Mariette. Son imagination seule, hélas ! les lui a montrés, dans un désir bien naturel de compléter le site

avec des bouquets de verdure du sein desquels les ruines jailliraient plus belles. A la place de ces jardins, dans ce petit coin qui devait rester un sanctuaire inviolable, gisent les décombres des villages arabes.

Parmi les nombreux temples construits ici, il en est un qui, à l'ombre de palmiers, tout au bord des flots, dresse poétiquement ses colonnes : c'est le kiosque de Philœ. Impossible de trouver tableau plus ravissant dans un cadre plus charmant.

*
* *

Le 26 janvier, le train nous emmène d'Assouan à Shellal, et de là nous nous embarquons en face de Philœ, sur le *Hannek*, bateau à vapeur à roues postérieures.

C'est le lendemain, au delà du temple de Dandoor, que nous apparaît un des paysages les plus étincelants qu'il soit possible de contempler. Je vous en prie, cher lecteur, soyez attentif, je vais essayer de vous décrire une des plus magnifiques splendeurs de la nature.

Nous fuyons les montagnes de velours violet qui, derrière nous, semblent barrer le Nil et fermer l'horizon, et nous courons vers l'immensité du désert étendant à l'infini sa plaine d'un rose éblouissant, vastes solitudes que peuplent seuls, de distance en distance, des rochers d'un bleu intense. Comment rendre en sa débauche de coloris l'étrangeté de ce tableau ? Rien que des colosses de pierre et du sable, du sable encore, du sable toujours : mais ces éléments se revêtent de telles nuances au brillant soleil de la Nubie que l'on se croit transporté au pays des fées. On dirait sous un ciel absolument blanc un océan rose semé d'îlots fantastiques. Et pour jeter une note encore plus vive, s'il est possible, voici, sur notre passage, à travers des rideaux de dattiers, les rives du fleuve avec leur longue coulée.

d'un sable merveilleux, d'une couleur invraisemblable qu'on ne saurait définir, rappelant quelque peu celle du cuivre rouge. Et des bords magiques du Nil, et des grands horizons roses, et des blocs gigantesques de saphir, et des lourdes draperies violettes, et de toute l'atmosphère lumineuse se dégage une sonorité puissante de tons ; j'assiste dans cet embrasement de la terre et des cieux à une apothéose éclatante : le triomphe de la couleur.

Le troisième jour nous sommes à Korosko. Une large rue bien droite : voilà toute la ville. Faisons l'ascension du pic culminant qui la domine. A l'est s'étend à nos regards un panorama sauvage, d'une grande majesté : rien que des montagnes noires juxtaposées sans interruption jusqu'aux limites extrêmes de l'horizon et noyées dans une vapeur bleu foncé. A l'ouest éclatent de tons chauds et brillants le ruban du Nil, le grand désert, et tout là-bas ses hautes collines empourprées. Entre ces deux paysages de nature complètement différente, le contraste est saisissant.

*
* *

Le quatrième jour de notre voyage, nous arrivons aux temples d'Ibsamboul ou d'Abou-Simbel. Voici d'abord le petit temple d'Hator, dont la façade est ornée de six statues colossales de Ramsès, sa femme et ses enfants ; puis le grand temple, entièrement creusé dans le roc comme le précédent. Il est consacré à Phré. Sa façade est longue de 44 mètres et haute de 43 et les quatre colosses qui la soutiennent mesurent, tout assis qu'ils sont, 37 mètres 50. Pour donner une idée de ces géants, je dois dire que leur largeur, d'une épaule à l'autre, est de huit mètres.

Ces magnifiques statues, dont la belle figure rêveuse et pleine d'expression est tournée vers le Nil, nous frappent par leur sereine majesté : elles reproduisent

le type des populations berbères. L'une d'elles malheureusement a été décapitée. Les Anglais, qui n'ont pas hésité à commettre un véritable crime de Vandale en enlevant les frises du Parthénon pour les transporter dans leur musée, n'ont pas craint non plus de défigurer le plus beau des temples de l'Égypte et de la Nubie en enlevant la tête d'une de ces statues.

Au retour seulement nous devions visiter ce temple ; mais nous apprenons que le commandant ne fera escale ni à Ibsamboul, ni à Kalabschieh ; il n'a reçu aucun ordre écrit du général Montmorency. Vous comprenez notre désespoir. Venir aussi loin, avoir pour objectif l'étude de ces deux temples remarquables et passer devant eux sans pouvoir nous y arrêter, malgré la promesse que l'on nous en a faite : nous trouvons cela très dur. Les officiers anglais qui voyagent avec nous et qui désirent eux-mêmes visiter ces monuments nous conseillent de nous adresser au commandant de Ouadi-Halfa, qui sera certainement très heureux de nous accorder cette satisfaction : l'espérance nous revient, sans toutefois dissiper nos craintes.

*
* *

Dès le matin du cinquième jour, nous arrivons au terme de notre voyage.

Ouadi-Halfa, actuellement la frontière du Soudan, était alors en état de siège. Il y avait deux mois à peine que les Soudanais l'avaient attaquée.

Cette petite ville a été choisie comme limite au territoire égyptien parce qu'elle est un point stratégique pour défendre le pays contre les incursions de ces barbares. En effet, dans tout l'espace qui s'étend au delà de cette place forte jusqu'à une grande distance, il n'existe plus de terres cultivables. De là, pour l'ennemi tentant un coup de main, la nécessité de se munir de vivres. Que la résistance des assiégés se

prolonge, c'est l'épuisement des provisions à courte échéance et après l'insuccès, la retraite forcée des assiégeants.

Aussitôt débarqués, nous nous promenons sur les bords du fleuve ; de nombreux villages sont disséminés au milieu des palmiers.

La chasse aux tourterelles, ici très abondantes, est un ingénieux prétexte pour errer doucement parmi les dattiers, dans l'intérieur des villages, et glisser de temps en temps un regard furtif vers les femmes. Moins sauvages que dans la Haute-Egypte, celles-ci se laissent approcher, un grand nombre ne cherchent même pas à se voiler la figure. Elles appartiennent à la race berbère et leur type présente par conséquent une grande analogie avec celui des Sahariennes du Nefzaoua, dans le Sud Tunisien, type que j'ai déjà décrit. Mêmes traits fins et réguliers, même distinction, même souplesse de taille. Comme ces dernières, elles tressent leurs cheveux en nattes courtes et serrées. Le costume seul diffère : ici elles sont habillées de la longue chemise bleue de la fellahine égyptienne, remplacée quelquefois par une chemise en coton d'un aspect jaunâtre. Elles portent assez fréquemment un anneau à la narine gauche.

*
* *

Le lendemain nous traversons le Nil et nous dirigeons le long du fleuve vers la Roche d'Abou-Sir, à douze kilomètres environ, pour voir la deuxième cataracte.

De ce rocher, beau panorama du côté du nord : au loin, des montagnes roses, l'immensité du désert, puis le Nil s'élargissant à la manière d'un grand lac tout parsemé d'îlots noirs. A nos pieds bouillonnent tous les rapides, j'en compte une douzaine. Vers le sud le spectacle est dénué d'attraits. Les blocs noirâtres recouvrent le fleuve et le cachent complètement : on

dirait une vaste plaine charbonneuse, sans rien à l'horizon sur quoi l'œil puisse se reposer.

Je préfère de beaucoup le tableau de la première cataracte.

A notre retour, nous obtenons du commandant de Ouadi-Halfa l'ordre écrit d'arrêter à Abou-Simbel et à Kalabschich.

Le lendemain, 1^{er} février, nous quittons la frontière du Soudan. La musique accompagne des soldats en partance et joue un certain nombre d'airs, dont l'un surtout d'une mélancolie adorable.

Le bateau s'ébranle au son de la fanfare.

A peine en route, nous devenons inquiets. Le capitaine prétend qu'il est difficile d'aborder. La brise, ce matin, est un peu forte. Mauvais présage ! En effet, le capitaine refuse d'arrêter au temple d'Ibsamboul, sous prétexte de temps défavorable. Nous sommes désolés de ce parti pris de nous froisser et nous vomissons intérieurement contre cet Anglais maussade tout notre répertoire d'imprécations.

C'est navrant de voir fuir ce temple superbe et de lui dire un adieu probablement éternel sans avoir entrevu ses beautés intérieures. Par bonheur, les désespoirs ne durent pas en ces radieux pays ; le fameux mot d'Egypte (*malèche ! ça ne fait rien !*) vient de lui-même sur les lèvres et atténue tout mal physique ou moral. Il est curieux de constater combien le séjour en Orient influe heureusement sur le caractère. On croirait que les nuages de la tristesse ne peuvent s'harmoniser avec la pureté du ciel ; l'azur du firmament veut l'azur de l'âme.

Nous dépassons Ibrym, très bien situé au haut d'une montagne.

Un peu avant Derr, à droite en aval, la végétation devient abondante. Des forêts de palmiers forment contraste avec la nudité habituelle. Car la zone des

terres cultivables, d'Assouan à Ouadi-Halfa, très souvent restreinte au talus du fleuve, se garnit seulement d'un rideau de dattiers.

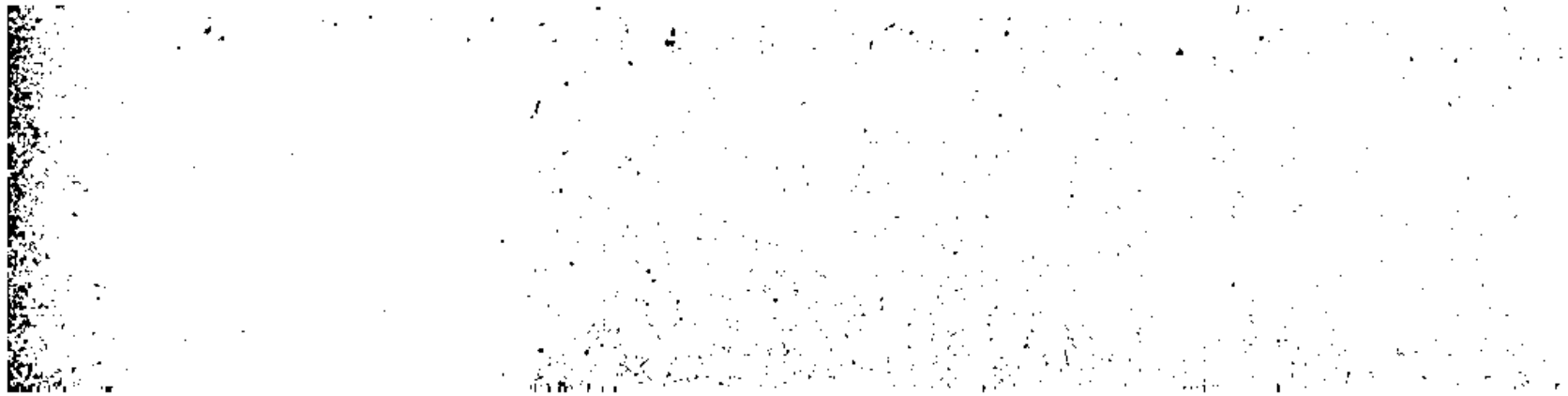
Avant d'arriver à Korosko, nous assistons à un superbe coucher de soleil. La végétation malheureusement fait tache sur le beau velours bleue de la chaîne de montagnes qui ferme l'horizon. Une fois de plus je trouve vraie cette parole d'un artiste en coloris : *La verdure est une tache au sein de la nature.*

*
* *

Si nous avons mis quatre jours pour remonter d'Assouan à Ouadi-Halfa, nous n'emploierons que deux jours pour le retour. Le soir de notre deuxième jour, après avoir vu se dérouler à nos regards les plus splendides tableaux, nous arrivons en face de l'île de Philæ.

Pendant la nuit, aux rayons de la lune, nous rêvions devant cette petite merveille de la Haute-Egypte.

Nous pouvons dire sans exagération que notre voyage en Nubie a été enchanteur. A notre bonheur rien n'a manqué : température délicieuse, soleil radieux azur du ciel, nature toujours en fête, couleurs invraisemblables, tête à tête charmant, conversations intéressantes, lectures enthousiastes : nous avons eu tout cela. Il n'est pas possible d'aller au delà, même dans les plus beaux rêves. Si jamais, cher lecteur, vous visitez cette merveilleuse contrée, puissent vos impressions être aussi vives que les nôtres !



V. — Un déjeuner sur la rue. — Dans un village. — Promenade sur le Nil. — Monsieur le docteur ! — Un fils de famille. — Enfants sourds et leurs roses. — Femmes à oreilles de vache. — Farchout. — Deux amoureux ailés. — Un télégramme royal. — Compliments au prince de Naples. — Un conte des Mille et une Nuits. — Une émotion.

Le lendemain, à notre retour à Assouan, nous nous rendons chez le général pour le remercier de sa bonne volonté, tout en l'informant que le commandant du bord s'est passé d'exécuter ses ordres et de faire escale aux points convenus. Nous le prions aussi de nous débarrasser des policiers qui nous ont filés tout le long du voyage avec une si louable persistance.

Le général nous reçoit d'une façon charmante et nous exprime ses regrets sincères au sujet du refus que nous a opposé le commandant. Quant à ce que nous lui disons de la police, il nous affirme n'avoir rien appris ; il ne peut malheureusement rien pour nous. Il commande les troupes anglaises, la police égyptienne n'est pas son affaire. C'est évidemment le gouvernement égyptien qui fait épier nos mouvements.

Quelques jours après, nous rendrons visite au mou dhir d'Esneh et, quand nous lui demanderons de nous débarrasser de la police, il fera l'étonné à son tour et finalement nous répondra qu'il n'y peut rien : les Anglais sont les maîtres, eux seuls nous font suivre

C'est curieux de voir les Anglais et les Égyptiens se rejeter la responsabilité de cet espionnage.

*
* *

Le soir, au moment de nous embarquer sur la poste pour Daraou, nous apprenons que le mouchard qui

nous a accompagnés à Esneh, à Assouan, à Ouadi-Halfa, s'arrêtera comme nous à Daraou ; alors notre patience à la fin se lasse, et nous déclarons publiquement que, si de nouveau nous rencontrons cet homme sur notre chemin, nous le souffletterons. La menace a produit son effet, il a dû remettre son tablier à l'administration, car depuis Daraou nous ne l'avons plus revu.

*
* *

A Daraou, nous demandons au cheik une hospitalité qu'il nous accorde. Nous lui offrons le thé ainsi qu'à tous les siens ; ils nous paraissent vivre bien misérablement. Leur nourriture est loin d'être appétissante : elle se compose de pain noir délayé dans de l'eau au fond d'une large écuelle en bois où chacun puise à pleines mains.

Nous prenons une filouka, c'est-à-dire une barque indigène, pour passer sur l'autre rive à Ombos.

Deux temples en ruines couronnent la colline qui domine le Nil ; de l'un il ne reste plus que quelques pierres éparses ; l'autre garde encore un aspect imposant. L'éminence entière se détache admirablement dans le tableau qui l'entoure.

Autour des ruines, de tous les côtés, s'étendent au loin de jolies perspectives.

A travers deux des colonnes de la façade se déroule un paysage immense, mélancolique, mais empreint d'une douceur indéfinissable.

Dans un village au désert, nous cherchons à parler au cheik afin d'obtenir des vivres. Plusieurs Arabes nous réclament de la poudre ; l'un d'eux nous appelle, nous fait attendre à sa porte, et nous offre dans un grand vase en bois tout à fait primitif du pain trempé dans du lait. Il ne nous invite pas à entrer, les femmes sont chez lui probablement et nous devons manger en

dehors, sur la rue. L'écuelle n'est pas séduisante et la nourriture non plus ; on en donne autant aux pourceux dans nos pays. Mais nous avons faim ; alors, contre mauvaise fortune bon cœur, nous nous accroupissons, et chacun de nous, du bout de ses doigts, happe les morceaux qui lui semblent le moins répugnants : impossible de nous empêcher de rire en nous voyant dans cette grotesque situation, et jamais repas ne fut assaisonné de plus de gaieté et de plus d'appétit. Du reste, le trempage est loin d'être sans saveur ; nous avons eu tort d'en juger sur les apparences. Et surtout il sera d'une digestion facile ; il faut savoir, de temps en temps, donner des vacances à l'estomac, ce pauvre organe redoute le surmenage, et les fondateurs de religion l'ont si bien compris qu'ils ont inventé les carêmes.

Après ce repas frugal, nous partons pour une chasse qui promet d'être fructueuse. En effet, vanneaux, tourterelles et nombreux moineaux sont bientôt massacrés et pendus à nos côtés.

*
* *

Le lendemain, nous plumons tout notre gibier, cela n'en finit plus, et M. de Bialostocky, en sa qualité d'excellent cuisinier, nous prépare un déjeuner de roi. Nous trouvons spécialement exquis trente-deux petits oiseaux qui, comme saveur, sont supérieurs à tout ce que j'ai pu manger ; si jamais vous allez en Égypte, cher lecteur, je vous recommande ces petits volatiles qui se tiennent par bandes de plusieurs centaines.

Nous retournons à la chasse : nouvelle hécatombe de pigeons et de tourterelles. Un énorme vautour tire à trente pas ne m'abandonne que de la plume en échange de mon plomb.

*
* *

Pour retourner à Esneh, nous profitons d'une filouka et sommes heureux de pouvoir descendre le Nil en barque indigène.

Au moment de notre départ, la police cherche à nous détourner de notre projet; cette seule raison suffirait pour nous décider à le mettre à exécution, si nous hésitions. La tentative échoue devant notre résolution bien arrêtée.

C'est charmant de voyager ainsi, et nouveau surtout. Nous savourons un excellent déjeuner composé d'œufs et de pigeons et arrosé de café froid.

Le pays est plat, sans intérêt, et monotone.

Le soir nous rencontrons deux *dahabieh*, l'une anglaise, l'autre américaine, qui jettent l'ancre comme nous auprès du Djebel Silsileh.

N'ayant plus de pain, nous allons en querir au village le plus voisin.

Dans un bois de palmiers une lumière apparaît, nous nous dirigeons de ce côté et demandons le cheik : il habite dans la montagne. Un jeune garçon, réquisitionné par nous, nous sert de guide. Il rencontre un Arabe qui se joint à notre petite bande, et nous arrivons dans un village, sur une large place où un grand nombre d'indigènes bâillent à la lune. Nous leur souhaitons le bonsoir et, en échange d'argent, nous réclamons du pain et des œufs. Notre arrivée a été annoncée par un coup de fusil que M. de Nesterovish a tiré par mégarde. Il a l'air féroce, mon compagnon, avec son costume de piqueur, ses grandes bottes, sa ceinture garnie d'un revolver et d'un couteau de chasse, et son fusil sur l'épaule. Ses demandes sont tellement accentuées que les Arabes se précipitent pour nous satisfaire, et vous savez, cher lecteur, que la précipitation n'est

pas leur défaut. Pendant que les uns sont en quête de vivres, d'autres nous apportent des tapis pour garnir les bancs de pierre sur lesquels nous sommes assis. Puis mon féroce ami qui, à l'aide de son dictionnaire, a appris fort bien l'arabe, ma foi ! commence à leur raconter des histoires à dormir debout, qu'ils écoutent attentivement. Trop heureux de se faire valoir, il pose pour le grand seigneur, lui, l'humble potard d'une humble bourgade, et n'hésite pas à nous annoncer comme de grands chasseurs d'hyènes et de gazelles qui possédons une *dahabieh*, en ce moment dans les rochers de Silsileh. Enfin les vivres arrivent : du lait, une douzaine de pains en galette et autant d'œufs. Nous payons le tout et en route ! après avoir remercié, salué et distribué des poignées de mains. Tout le village se lève, plusieurs indigènes nous emboîtent le pas. Alors nous accélérons notre marche et reprenons allègrement le chemin de la filouka. Le clair de lune a maintenant beaucoup plus de séduction, nous pouvons savourer les charmes de la nature, nous sommes sûrs de dîner. Décidément un homme qui a faim et n'a rien à se mettre sous la dent, fût-il le plus poète des poètes, n'est pas susceptible de goûter les attraites de la contemplation.

A la filouka, les indigènes sont étonnés de la rapidité avec laquelle nous avons opéré ; notre succès principalement les étonne. Ils n'y croyaient pas, et nous avaient fait comprendre que nous n'avions pas besoin de nous déranger : nous ne trouverions rien.

M. de Biatostocky, toujours avec un nouveau plaisir, nous prépare le café au lait.

*
* *

Après une nuit froide, nous repartons. La matinée est fraîche, le paysage monotone. A Edfou nous nous

arrêtons jusqu'au soir et faisons de nouveaux approvisionnements dans les souks. Après le coucher du soleil, par un magnifique clair de lune et une température délicieuse, la promenade devient charmante sur le Nil : une bonne brise enfle nos voiles et nous fait rapidement effleurer l'onde, au milieu du silence de la nuit qu'interrompent seulement les lentes mélodies des nautonniers ou le clapotement des flots sur la proue.

La navigation étant dangereuse pendant la nuit à cause des bancs de sable, nous jetons l'ancre.

*
* *

Le lendemain, vers quatre heures de l'après-midi, nous sommes de retour en notre petit paradis d'Esneh, et nous nous précipitons chez le consul. De plaisir nous nous jetons à son cou et l'embrassons de tout cœur. Nous l'aimons tant, notre cher consul Abd-el-Mariann ! De son côté, il a l'air enchanté de nous revoir ; il s'est inquiété de nous, a envoyé des télégrammes dans plusieurs villes afin de savoir où nous étions et si nous n'allions pas bientôt revenir.

Alors, durant huit jours, ce riche consul, dont M. de Nesterovish a guéri la parente et qui doit avoir profondément ancré dans le cœur le sentiment de la reconnaissance, va nous garder avec lui, et nous allons mener une existence vraiment royale, toute faite de chasses, d'excursions, de visites aux notabilités d'Esneh, de déjeuners et de dîners d'apparat, de soirées chantées, de bals travestis, de fantasias à grand orchestre. Les fantasias d'Egypte sont les fameuses danses d'almées, et à Esneh elles y ont une grande réputation. Je n'insisterai pas sur le caractère de ces danses suffisamment connues, et la morale me défend de parler de certaines mimiques d'amour d'une expres-

sion qui vous semblerait trop choquante. Les almées, comme chacun le sait, sont des prostituées, et pourtant les familles n'hésitent pas à les introduire dans leur maison. Bien plus, les femmes se réjouissent toujours de leur venue et, cachées dans une embrasure de la chambre, derrière des rideaux qui leur servent de voiles, elles se délectent à la vue des danseuses.

*
* *

La réputation de M. de Nesterovish croît de jour en jour. L'humble pharmacien, devenu maintenant *Monsieur le Docteur*, reçoit de nombreuses visites dans le salon du consul et y trône au milieu d'une gloire qu'il aurait en vain rêvée dans sa patrie. Je dois à la vérité de dire qu'il se tire d'affaire entièrement à son honneur et opère de très belles cures. M. de Nesterovish connaît son métier et manipule consciencieusement ses drogues. Aussi, sans vouloir lui accorder l'admiration à laquelle il ose prétendre de notre part, nous lui vouons cependant une aimable reconnaissance pour la considération qu'il obtient et qui rejaillit sur nous sous forme de réceptions enthousiastes et de festins superbes.

*
* *

La veille de notre départ d'Esneh, arrive un bateau de l'agence Cook, et nous assistons au défilé des touristes. Cette manière de voyager nous fait hausser les épaules : on dirait des collégiens sous la conduite d'un pion, un troupeau de moutons et son berger.

Cette dernière journée est délicieuse, et nous la savourons nonchalamment assis dans notre grand balcon qui donne vue sur le Nil. Le paysage est d'une tendresse infinie. Pas le moindre vent, pas une ride au beau fleuve. Là-bas des montagnes roses semblent

mourir à ses rives, et lui, comme énamouré de leur poésie, il grave leur image au sein de ses eaux transparentes, mais en attiédissant les teintes, et c'est une couleur, une nuance indéfinissable. Ça et là, quelques voiles blanches semblent immobiles et paraissent de grands oiseaux prêts à s'envoler. Un bois de palmiers tout à côté lance vers le ciel bleu ses innombrables fusées de verdure.

*
* *

L'heure de quitter Esneh est venue. Nous ne disons pas adieu à notre cher consul, il viendra nous retrouver dans quelques jours à Keneh, et nous partirons ensemble pour Farshout, afin d'y voir un de ses parents malades depuis longtemps.

Le lendemain, nous arrivons à Keneh, où nous recevons, comme d'habitude, hospitalité chez nos consuls.

Nous consacrons notre première matinée à une promenade à la campagne. Ce ne sont que jardins de palmiers sur la limite du grand désert.

Un jeune Cophte de bonne famille, qui se trouve honoré de nous suivre dans notre excursion, est épouvanté de la distance parcourue et nous demande plusieurs fois avec inquiétude s'il ne court aucun risque : il a peur d'en mourir. Nous avançons depuis une heure à peine ; mais ici on est tellement peu habitué à se promener à pied qu'on craint fort la marche. Ce pauvre étiolé de dix-huit ans, tout voûté déjà, incapable de la moindre énergie, timide et poltron à l'excès, nous inspire de la pitié ; on rencontre malheureusement chez trop de ses coreligionnaires là même mollesse, la même pusillanimité, le même abâtardissement.

Sa force intellectuelle est d'ailleurs juste à la hauteur de sa force physique, et sa conversation est émaillée de naïvetés qui nous font ouvrir de grands

yeux. Nous venons d'entrer dans une nécropole et nous passons devant une tombe moins vulgaire que les autres et de construction différente : « Voici la tombe du médecin de la ville de Londres, » nous dit-il, en la désignant du doigt. Le pauvre ! il ne se figurait pas que Londres est un peu plus grand que Keneh et qu'on y trouve une véritable armée de médecins.

De cette nécropole, nous allons au jardin du consul de France, un grand jardin de palmiers.

Deux enfants l'habitent. L'un est sourd, l'autre doit se figurer l'être, à force de vivre au milieu du silence. Malgré cette infirmité, au seul mot de *bakchich* qui leur fait entrevoir un royal pourboire, ils s'élancent avec ardeur au pillage des touffes fleuries. Les voilà qui nous reviennent avec des roses et du jasmin, tout cela sans tiges, ce qui nous taquine un peu, nous voulions composer un bouquet. Les enfants, par signes, nous invitent à patienter et se mettent à l'ouvrage. Le long d'un petit bâton, ils fixent les fleurs avec des filaments de feuilles de palmiers, et les bouquets, sans avoir grand air, ont, ma foi, gentil aspect. En vain j'essaie de déterminer un mouvement de physionomie chez ce petit gamin. Mes mines les plus savantes, mes caresses les plus persuasives ne parviennent pas à le déridier, il reste impassible. Quelles pensées peuvent bien s'agiter dans le cerveau de ce jeune sauvage accroupi gravement devant ses roses, et dont l'œil et les lèvres semblent ignorer le sourire !

*
* *

Profitons de notre séjour à Keneh pour aller au temple de Denderah.

Dans cette excursion, nous remarquons, comme du reste partout ailleurs en Haute-Egypte, la vénération de l'indigène pour l'étranger. Aussitôt que les fellahs

nous rencontrent sur leur chemin, vite ils sautent à bas de leur monture, se rangent respectueusement et restent immobiles jusqu'après notre passage.

Le temple est vraiment superbe, malheureusement il est incomplètement déblayé. Cet édifice, consacré à Hator, passe à juste titre pour l'un des plus beaux de l'Égypte. C'est un des temples les plus modernes, mais il fut élevé sur les ruines du temple le plus ancien du monde.

La première salle est d'un aspect saisissant avec ses nombreuses colonnes surmontées de grandes figures de femmes, à oreilles de vache, qui regardent au loin la plaine.

La deuxième salle contient des colonnes semblables aux précédentes, avec cette différence qu'au-dessous de la tête de femme se dessine le chapiteau ptolémaïque. Ainsi surchargées, ces colonnes produisent un effet disgracieux.

Ces deux salles sont parfaitement conservées, à part les bas-reliefs qui tous ont subi des mutilations. À côté de ces deux salles se trouve une chapelle dont le plafond est bizarre. Une femme gigantesque, la déesse Nout, y paraît collée sur le dos, les jambes et les bras en l'air. Au-dessous de son nombril s'étale un soleil d'où jaillissent de gros rayons multiples dont chacun joue un emboîtement de lampions vides.

Dans ce temple se célébraient deux sortes de fêtes : les gaies et les tristes. Les premières constituaient un vrai carnaval : on y chantait le printemps et le renouveau ; les jeunes gens se couronnaient de fleurs et se livraient à travers la ville aux plus folles orgies. Les fêtes tristes suivaient immédiatement et, pendant la nuit, se succédaient le long des rues de lugubres marches aux flambeaux.

En souvenir de mon excursion, j'ai emporté une reproduction de la déesse Hator, oubliée dans le

temple par un voyageur. Je suis en face de cette reproduction et je la considère longuement : c'est bien la tête de femme égyptienne, telle qu'on la rencontre encore actuellement ; il n'existe pas de différence entre les physionomies à plusieurs milliers d'années de distance. La terre des Pharaons est un de ces pays où tout, mœurs, types, costumes, monuments, ciel, nature, conserve à travers les temps un caractère de rigoureuse immuabilité.

Le soir, au retour, nous savourons un excellent dîner dont le menu nous est déjà familier : potage au riz orangé, viande rôtie, dinde, pommes de terre, épinards au riz, pommes d'amour farcies, gelatine sucrée. Le dessert se compose d'oranges, de dattes, de bonbons arabes et de dragées. Chaque famille adopte ici pour les étrangers un menu, toujours le même, dont elle ne se départ jamais.

*
* *

Mes compagnons n'ayant jamais voyagé aux pays des sables brûlants, nous décidons de partir pour le Sinaï. Nous abandonnerons le Nil ici même. On nous conseille alors de nous adresser au moudhir et nous demandons à lui parler. « Impossible de le voir, nous dit-on, il dort avec ses femmes. » Son sommeil probablement dure deux jours, car le matin du troisième jour seulement nous obtenons audience.

« Excellence, lui dis-je, nous désirons traverser le désert de Kosseire, franchir la mer Rouge à El-Tor pour gagner le Sinaï et remonter par le désert de l'Arabie jusqu'à Suez. Nous vous serions obligés de nous donner quelques renseignements et en même temps une lettre de recommandation pour Son Excellence le moudhir de Kosseire.

— « La traversée du désert est facile, nous répond-

il, et ne présente aucun danger ; quant à celle de la mer Rouge, vous devez y renoncer, il n'y a que des barques arabes pour l'opérer.

— « Alors nous passerons en barque arabe. »

Voyant notre résolution bien arrêtée, il examine nos papiers.

« Il faut que je télégraphie au gouvernement, reprend-il ; je ne peux prendre sur ma responsabilité de vous accorder moi-même un permis de voyage. »

En attendant la réponse, nous filons à Farshout avec le consul d'Esneh.

Sur le bateau, la chaleur est accablante, le thermomètre marque 36° et nous sommes au 19 février. Il est vrai que le khamsin souffle. Pendant l'été de l'année dernière, le thermomètre s'est élevé jusqu'à 48°.

Le trajet est long et le paysage monotone ; nous arrivons à quatre heures et demie dans la soirée.

En voyage il faut s'attendre à tout ; mais à des promenades d'une heure à bourricot, ventre à terre, voilà ce qu'on ne prévoit pas, et voilà pourtant ce qui nous arrive. Quelle promenade, bon Dieu !

Farshout, heureusement, est une ville très curieuse et très intéressante.

* *

A Farshout, nous avons, le premier jour, un joli réveil ; les petits cris amoureuxment plaintifs de deux moineaux qui se courtisent et se becquètent au plafond nous tirent de notre sommeil. Rien de plus mignon à voir, rien de plus charmant ; ils sont là comme chez eux, ils entrent et sortent sans s'inquiéter de nous. Les fenêtres, dépourvues de vitres, sont garnies de persiennes ; alors ils se glissent à travers les barreaux, en se faisant tout petits, sachant très bien que la chambre ne les emprisonnera jamais.

Toutes les maisons ici forment de grandes volières où les oiseaux viennent chercher abri et nourriture. Dans le salon où nous entrons, une hirondelle maçonne son nid, et c'est plaisir de la regarder fixer la terre au plafond. Sous chaque toit fraternisent moineaux, tourterelles, hirondelles et ramiers.

*
* *

La ville de Farshout est très rarement visitée par les touristes, aussi sommes-nous un véritable événement : une foule nombreuse nous suit à travers les rues. Nous ne regrettons pas d'avoir répondu à l'invitation du consul d'Esneh, qui nous priait de venir ici pour soigner un de ses parents malades : M. de Nesterovish opérera une nouvelle cure, nous aurons le plaisir de visiter la ville la plus pittoresque de la Haute-Egypte et nous ferons des chasses superbes.

Après un heureux séjour en cette ville, nous nous embarquons pour Kenh, anxieux de savoir si les autorités égyptiennes nous laisseront pousser notre pointe vers le Sinaï.

*
* *

A notre débarquement, nous ne rencontrons que des visages froids : on chuchote, on nous regarde, je remarque même de malicieux sourires. Tout cela est de mauvais augure. En effet, nous apprenons que notre demande est refusée. Je suis furieux, et mes compagnons profondément vexés.

« Envoyons un télégramme au vice-roi ! » leur dis-je.

Ils me répondent par un formidable éclat de rire. J'insiste, l'hilarité redouble ; enfin, trouvant la chose drôle, ils finissent par accepter, et je rédige le télégramme suivant :

« Altesse Royale Tewfic pacha, Caire.

« Trois touristes, Français, Russes, demandent votre appui. Nous voulons traverser désert Kosseire, mer Rouge pour Sinaï, on nous empêche. Supplions Altesse donner ordre laisser passer.

« Espérance, profonds respects. »

Coût 10 francs. Les employés nous regardent curieusement aux bureaux du télégraphe. Le bruit de cette nouvelle se répand rapidement. Les rires cessent, et maintenant on a pour nous une considération toute particulière. Oser écrire au roi ! il faut donc que nous soyons des personnages.

Naturellement nous n'attendons aucune réponse, mais nous tenons à frapper l'esprit des populations.

Après le déjeuner, on m'avertit qu'une dépêche est arrivée à notre adresse. Grande est la surprise et très vive l'émotion. Je ne me sens plus de joie, je vole plutôt que je ne marche. On me remet le précieux papier et j'y lis :

« De Abdin, 25 février, 2 h. 35 pm.

« A MM. de Nesterovish, de Biatostocky et Desfontaines. Kenéh.

« Je suis chargé par S. A. le khédive, mon auguste maître, vous accuser réception de votre télégramme et vous informer qu'il est impossible vous permettre de passer par Kosseire pour Sinaï, vu l'état actuel des choses.

« TONINO PACHA. »

Bien mystérieuse réponse ! Nous ne nous expliquons guère le motif qui l'a dictée. Les Turcs, à ce que nous racontent des gens probablement mal informés, menacent de faire une descente sur un point de la côte égyptienne, du côté de la mer Rouge, et les

Anglais effrayés surveillent ces parages et en interdisent l'accès à tout voyageur.

Adieu donc notre rêve du désert et du Sinaï ! Mais ce télégramme, malgré le refus qu'il nous apporte, est pour nous un triomphe, et la considération monte énormément, les saluts du moudhir s'accroissent.

*
* *

Au moment de partir, on me montre le savoir du professeur de français à Keneh : ce sont deux compliments adressés au prince de Naples, à l'occasion de son passage à Keneh. Je les transcris mot pour mot :

1^{er} « Voici les très beaux jours que dans lesquels nous sommes bien heureux d'avoir la chance et le plaisir qu'ils nous comblent de joie ces sont les jours les plus fleurissants et plus éclatants ou dans lesquels la gloire étend ces rayons sur nous. C'est de voir sont Altesse qui a honoré notre ville par sa présence, en effet chacun de nous autres doit être bien charmé et réjoui de quel nous avons de bonheur.

Ah ! quel honneur que nous obtenons cet heure-ci qui nous oblige d'écrire d'une vive voix

Vive le prince de Naples
Vive le prince de Naples
Vive le prince de Naples. »

2^e « Grâce à Dieu, à ces qui nous a donné aujourd'hui de sa bonté des chances et des plaisirs, qu'ils nous charment beaucoup en effet ce le jour le plus fleurissant et plus éclatant ou dans lesquelles nous sommes bien honoré de recevoir de son Altesse dans notre ville heureuse donc notre ville de ce qu'elle a obtenu d'un grand éclat dans ce jour-ci. Ah ! avec quelle joie et quel bonheur nous nous trouvons en ce

moment heureux ainsi le lieux qui résonne de ma voix, moi le très imble sociétéère.

Vive le prince de Naples, vive le prince de Naples, vive le prince de Naples.

C'est avec les vœux qui sort de profond de mon cœur vers le ciel en priant le bon Dieu de donner à son Altesse une longue et heureuse vie et qu'il se réjuisse éternellement de bonheur dans ce monde. Enfin je dois crier d'une vive voix

Vive l'Italie, vive l'Italie, vive l'Italie. »

Sans commentaires.

*
* *

De Keneh nous gagnons Baliana, pour retourner, suivant notre promesse, à Cheikh-Marzouk.

Baliana est une ville d'un aspect coquet. Sa grande place y est jolie avec sa touffe de palmiers et ses maisons élevées surmontées de leurs pigeonniers.

De cette ville nous débouchons dans la superbe plaine de Baliana. Magnifique promenade à pied à travers de riantes campagnes. Ça et là des bois de palmiers abritent des villages ; des montagnes bordent l'horizon.

A notre arrivée, bonne réception et même déjeuner qu'à notre premier passage. Nous consacrons deux journées aux plaisirs de la chasse. Sont partout abondants canards, cigognes, hérons, bécassines. Je reviens avec un certain nombre de pièces et, un soir, dans le jardin, je réussis même, après une longue manœuvre, à descendre un héron de palmier, très bel oiseau de couleur gris-bleu.

*
* *

Nous clôturons notre séjour par une excursion

charmante à Abydos à travers les blés, les orges, les fèves. L'immense plaine verte s'étend devant nous avec un horizon de bois de palmiers.

Est-ce manque de surprise? Est-ce habitude des temples? la ruine d'Abydos ne nous donne plus la même impression. La colonne nous semble trop petite, le portrait de Seti lui-même ne me paraît plus extraordinaire. Il faut se défier des secondes impressions. Autant que possible, restons en possession du rêve et n'altérons jamais un souvenir délicieux en cherchant à le revivre.

La promenade nous a excité l'appétit; à notre retour, après avoir pris l'araki et le cognac, nous nous mettons à table. Une dinde à cinq est vaincue et disparaît comme par enchantement. Notre hôte nous stimule en nous assurant qu'il n'y a pas autre chose à manger : c'est, paraît-il, la plaisanterie classique. Le dîner suit son cours, comme de coutume, avec des plats nombreux.

*
* *

Le lendemain, nous étions de nouveau à Baliana.

Le soir, à sept heures et demie, nous sommes sur le ponton. Suivant l'habitude, le bateau a beaucoup de retard et nous attendons. Sur ces entrefaites arrive M. Bouteros, qui nous invite à dîner. Nous venons de finir un repas d'excellentes dattes en disant : « les jours se suivent et ne se ressemblent pas ; *hier une dinde, aujourd'hui des dattes !* » Une dinde se présente encore, la surprise est heureuse ; le mets national d'Egypte n'est point à dédaigner, et nous lui faisons honneur.

A table, conversation bizarre.

De vieux livres très rares parlent de trésors cachés dans des sépulcres et indiquent d'une façon précise le

point de la montagne qui les possède. Les tombeaux, on les voit, on les touche, mais impossible de les ouvrir : Dieu les garde. Des anges ou des démons y veillent nuit et jour. Ils contiennent, paraît-il, des richesses considérables et surtout une bague fameuse. En la frottant, l'homme n'a qu'à désirer, et tous ses désirs sont satisfaits, toutes ses chimères se transforment en réalités.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que ces extravagances, du domaine du rêve, toutes naturelles au pays des Mille et une Nuits, sont racontées avec un sérieux qui nous stupéfie.

En prenant notre air le plus grave, nous parlons de triompher des puissances occultes par les forces irrésistibles de la science, d'éventrer les tombeaux avec de la dynamite; notre hôte nous prie de revenir et d'apporter l'engin destructeur. La conversation se continue basse, mystérieuse : on croirait un complot qui se trame. Nous irons la nuit à la découverte. Ma parole ! des frissons courent à travers ma chair ; je commence à être empoigné moi-même, je me vois déjà dans cette nuit pleine de promesses. Le désert, le silence, les ténèbres, les trésors enfouis, les tombeaux défendus par les esprits : tout cela est bien fait pour jeter l'imagination en des rêves fantastiques. La réalité semble m'échapper, l'homme malgré lui éprouve comme un vertige, comme une attraction invincible à la seule pensée du surnaturel.

Je me secoue pour échapper à l'obsession.

Chose surprenante et inexplicable, cet homme que nous avons devant nous et qui succombe si aisément à l'attrait du merveilleux, est un homme instruit, intelligent, qui a vécu à Paris, au foyer même de la civilisation. Elle a glissé sur lui comme sur bien d'autres. Là-bas, dans la grande ville, ces exotiques paraissent dans le mouvement et transformés à jamais. Erreur !

A peine revenus en leur patrie, ils oublient l'existence étrangère et reprennent la vie passée avec ses habitudes, ses croyances, ses vieilles traditions et toutes ses naïvetés.

Ce qui tend à démontrer qu'il y a des réfractaires à cette brillante civilisation dont nous sommes fiers et que, dans notre fol orgueil, nous brûlons d'aller répandre sur les plages lointaines en criant très haut ses bienfaits.

Le steamer arrive, nous commençons à être connus sur les bateaux de la poste. M. de Nesterovish est devenu l'ami des commissaires. Aussi, quoique en troisième classe, nous troquons le plancher du pont contre une bonne cabine de seconde.

*
* *

Un des commissaires du bord désirerait vivement une petite maladie qui lui permit d'obtenir un congé. Sur sa prière, le docteur de Nesterovish s'empresse de lui signer avec un superbe aplomb un certificat que j'ai rédigé dans les termes suivants :

« Je déclare que M. X..... commissaire des bateaux de la poste, est atteint d'un rhumatisme articulaire, provenant de l'humidité et des différences de température sur le Nil. Il faudrait, pour améliorer son état, le soustraire au moins pendant un mois à la navigation sur le fleuve et lui faire suivre le traitement que je lui ai imposé. »

Notre journée de voyage se passe ennuyeuse, le Nil est monotone, la température froide. Mon intention était de laisser partir mes compagnons et de rester quelques jours encore à chasser dans la Haute-Egypte. Mes idées changent, j'éprouve le besoin de revoir le Caire.

Le soir, nous prenons immédiatement nos billets pour la grande ville. L'express de neuf heures nous emporte dans un tourbillon, et le matin, à sept heures, après une nuit atroce de froid, de sommeil, de poussière et d'ennui, qui me rappelle certain retour d'Italie, nous touchons la capitale.

Mon voyage de deux mois et trois jours m'a coûté la somme de *deux cent quatre francs*, tout compris.

*
* *

Je séjourne une fois de plus au Caire et j'y reste du 3 mars au 29 mars 1887. Mon ancienne maîtresse d'hôtel, M^{me} X..... n'a pas de chambres libres en ce moment. Par hasard elles ont des locataires provisoires. Je me mets donc en quête d'une chambre et d'un restaurant. Je découvre une pension cosmopolite à très bon marché et je loue, dans le Mousky, au prix de 20 francs le mois, l'ancienne chambre de mon sympathique ami, qui demeure maintenant avec son compagnon.

Et je me repose tout à mon aise, en attendant mon départ pour Jérusalem.

Ma seule distraction consiste à monter sur la terrasse de ma maison, le matin, le soir, la nuit ; mais elle me suffit.

J'ai cela de commun avec les chats, et j'en vois bon nombre autour de moi, sur les autres terrasses : les uns pelotonnés, les autres gravement assis sur leur derrière comme des philosophes et semblant regarder par delà l'immense ville égyptienne le grand sphinx, leur frère de pierre ; ceux-ci se vaillant, se roulant dans un bain de soleil ; ceux-là miaulant à la lune ou aux étoiles.

*
* *

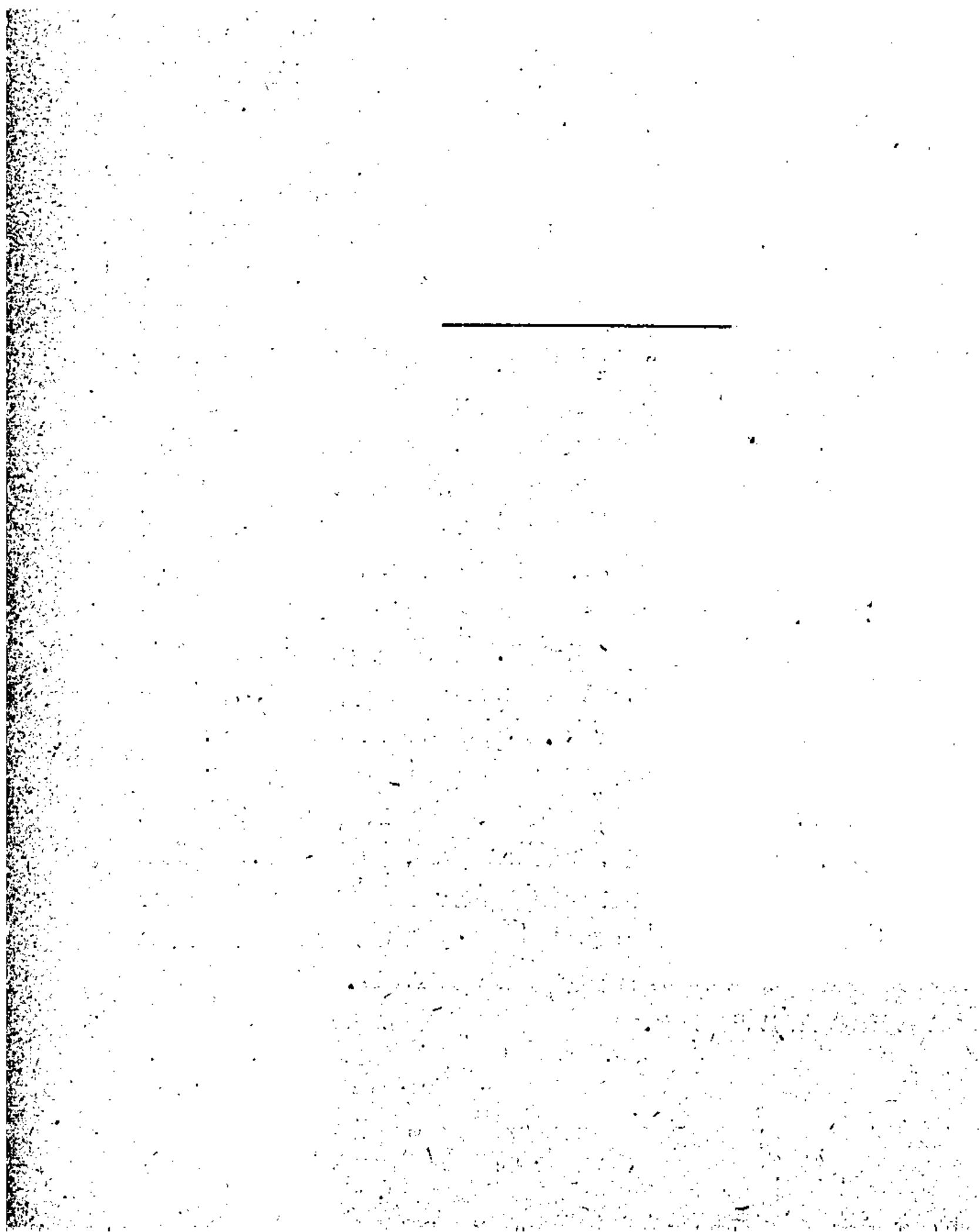
Aucun incident remarquable en cette période, si ce n'est une émotion.

Je viens d'assister, au théâtre Khédivial, à une représentation dramatique d'*Aïda* en langue arabe. Une heure sonne comme j'arrive du côté du Mousky, à l'entrée du cul-de-sac profond où j'ai élu domicile. Un grand Arabe armé d'un nabout, sorte de canne se terminant en massue et dont il n'est pas besoin de deux coups pour tomber un simple mortel, se tient immobile dans un angle de maison. Que peut-il bien faire là à cette heure de la nuit ? Je passe. Mais son énorme bâton m'est resté dans l'œil, je me retourne. L'homme me suit à distance. Diable ! Je ralentis mon pas, il ralentit le sien ; je précipite ma marche, il précipite la sienne. Impossible de rebrousser chemin, la ruelle est étroite, il me barrerait le passage. Inutile d'essayer de fuir devant l'ennemi, il n'y a pas d'issue. Je continue d'avancer au milieu du silence et dans une demi-obscurité. Les étoiles sont nombreuses au ciel, mais la rue n'a que deux pauvres lampes. Au dernier détour, l'Arabe est sur mes talons. Plus de doute, il veut me voler. Tout de suite j'ai jugé la situation. Aucun secours à attendre, tout dort : mes cris resteront sans réponse. Enfin j'approche de ma maison, j'y touche. Comme je me prépare à introduire la clef dans la serrure du portail, le brigand s'élance, la canne levée. J'ai prévu le mouvement et, sautant de deux bonds en arrière, je braque sur lui mon revolver. Il s'arrête, court, me regarde ; je ne bronche pas. Alors il recule d'un pas, puis d'un autre encore, toujours les yeux fixés sur moi et sans dire une parole. Et quand il a reculé assez pour se croire à l'abri des balles, il s'échappe en courant.

Mon arme m'a sauvé.

C'est aux conseils de deux personnes que je devais d'avoir pris cette précaution anormale : « Si vous sortez « tard le soir, m'avaient-elles dit, prenez garde, car « les rues du Caire, depuis quelque temps, sont loin « d'être sûres. »

On voit qu'elles ne m'avaient pas trompé.



CHAPITRE V.

UN PÈLERIN PAUVRE A JÉRUSALEM.

I. — A Ismaïlia. — Une tribu de bédouins à bord. — Le dimanche des Rameaux à Jaffa. — Jérusalem ! Jérusalem ! — Le saint sépulcre. — Au pied du Calvaire ! — La montagne des Oliviers. — Les Juifs au vieux mur de la cité sainte. — Pèlerinage musulman du Nebi-Mouza. — Procession du Vendredi saint. — Cérémonie grecque. — Impossible de trouver une bible à Jérusalem. — Chemin de ronde fleuri.

Le 29 mars 1887, je quitte le Caire et pars pour la Palestine. Quant à mes compagnons, ils s'en iront bientôt au Brésil. Ils m'accompagnent à la gare : je suis morne, profondément affecté ; il m'est douloureux d'abandonner, peut-être pour toujours, mon jeune et sympathique ami, M. de Biatostocky. Nous avons passé tant de beaux jours ensemble, nous avons si bien fraternisé, il y avait entre nous une telle similitude de goûts et de pensées, que c'est comme une partie de moi-même que je laisse sur le sol africain. Dans notre vie de voyages, heureusement tout est possible, et je ne désespère pas de revoir un jour cet aimable Polonais. Nous nous serrons la main une dernière fois, et le train m'emporte vers les confins de la terre d'Egypte.

Voyage intéressant, principalement à partir de Zagazig. Dans un petit compartiment où la poussière ne

pénètre pas, nous pouvons jouir de la vue sans être incommodés par les atomes en mouvement.

Nous traversons l'immense plaine du Delta : elle présente de jolis paysages et nous entrons dans le désert.

Nous voici à Tell-el-Kebir, célèbre par la victoire des Anglais et la fuite d'Arabi pacha. Un cimetière y sert de demeure aux soldats morts ici au champ d'honneur.

Le désert se continue ; nous approchons d'Ismaïlia. Une apparition subite du lac Timsah, d'un bleu merveilleux, m'arrache un cri de surprise : ce bleu profond au milieu des sables est d'un effet magique.

Ismaïlia, dans le désert, au bord de son lac, couchée toute belle dans un bouquet de verdure, est une petite ville charmante et coquette. Ce ne sont que boulevards où règne le silence : la ville semble dormir d'un sommeil éternel, rien ne trouble son calme et sa tranquillité.

Aux environs, jolies promenades en des bois de sapins, coupés d'avenues. L'air y est printanier : la brise apporte sur ses ailes la fraîcheur de la mer.

D'Ismaïlia je gagne Port-Saïd par le beau lac Timsah et le canal de Suez, et le 2 avril, je m'embarque sur l'*Apollo*, de la Compagnie duloyd autrichien. Il y a menace de mauvais temps, la pluie se met à tomber et le vent à souffler. Heureusement tout se calme. Le ciel reste couvert.

Une tribu de bédouins, à l'instant du départ, prend passage sur le pont. Ils ont fière allure, ces rois du désert, et je ressens une vive tristesse en regardant la foule les railler et les bafouer. Moi, j'aime ces enfants des sables brûlants, ils ont pris au désert sa mine dure, âpre, mais belle et grande ; j'admire ces hommes aux traits mâles, au teint cuivré, aux yeux de feu, et les femmes elles-mêmes dans leur sauvagerie, sous leurs haillons, prennent des airs superbes,

L'onde n'est pas leur élément, ils ont le mal de mer.

*
* *

Le lendemain, dimanche des Rameaux, par un temps sombre, nous sommes devant Jaffa. Sous cette lumière sans éclat, cette ville ne produit qu'un désenchantement ; même sous le soleil, j'ai peine à croire qu'elle soit curieuse.

Si la peste n'est plus à craindre à Jaffa, comme au temps des pestiférés, on y a toujours à redouter la mauvaise mer et les voleurs. L'union fait la force : je m'unis donc à deux compagnons de voyage afin de mieux résister à ces derniers. Et sans trop de difficultés, nous abordons le rivage.

Au couvent, on me reçoit à la table des pauvres.

J'assiste à la cérémonie des Rameaux. Grand nombre de fidèles tiennent à la main des bâtons autour desquels s'entremêlent en profusion sur toute leur longueur des cierges, des fleurs, des banderoles d'or. Les femmes sont enfouies sous une grande robe de fil blanc qu'elles remontent par derrière jusque sur leur tête ; les petites filles, dont quelques-unes toutes mignonnes, sont couronnées de fleurs naturelles. De tout cet ensemble de couleurs vives résulte une fraîche et riante impression ; les bouquets jettent dans l'air un parfum vif et pénétrant.

De la terrasse du couvent, la vue s'étend au loin sur une mer absolument terne, le ciel ne s'est point éclairci.

En compagnie d'un jeune Syrien, je me dirige vers le jardin Malakin. Les nuages enfin se sont dissipés et le soleil brille. De ce jardin, joli panorama : en face de nous la petite ville de Jaffa s'étage en amphithéâtre, un minaret s'élance de la base, quelques palmiers s'y dessinent. Une plaine d'orangers l'entoure, nous envoyant ses bouffées de senteur, et la mer bleue sert de

limite à toute cette nappe verdoyante qui s'étend à nos pieds.

Je reviens au couvent. Comme le matin, au petit déjeuner, je suis invité à la table des pauvres. On s'excuse sans insister ; l'autre est complète.

Je sens dans cette étape qui précède mon arrivée à Jérusalem un je ne sais quoi de grand qui m'émeut et me pousse à pleurer. Au-dessus de ma tête est un crucifix, une image comme on en rencontre partout : cette gravure se transfigure à mes yeux. Voici l'Homme-Dieu, voici Jésus-Christ, et ce sont les traces de ce martyr que mes pas vont chercher

Il y a dans ma pauvreté, dans les souffrances que je dois supporter, dans les humiliations que je subirai peut-être, quelques-unes des douleurs de cet être divin et je grandis à mes propres yeux.

De ma rente trimestrielle de trois cents francs pour avril, mai et juin, tous mes bijoux ayant été retirés du mont-de-piété et mes petites dettes payées, il me restait soixante-quinze francs à mon départ du Caire ; maintenant je possède douze francs. *Les moines sont indemnisés partout en Palestine pour leur hospitalité gratuite aux pèlerins, aussi sont-ils tenus de la donner pendant un certain nombre de jours, je n'ai donc rien à craindre.*

(A Jérusalem, les pèlerins européens ont droit à quinze jours de complète hospitalité chez les Pères Franciscains.)

Gardant deux francs en poche pour mon voyage à Jérusalem et mes quinze jours de stage en cette ville, je dépose soigneusement mes dix derniers francs dans la malle que je laisse aux moines de Jaffa, afin d'arriver à Beyrouth sans accident. Là, s'il en est besoin, mes bijoux me serviront encore.

A pied, avec trois ouvriers italiens, je prends la

route de Jérusalem. Plus de soixante kilomètres nous séparent de la ville.

Ils ne doivent rien éprouver, ceux qui suivent ce chemin sans fatigue ; mais que de sensations inconnues et nouvelles attendent le pèlerin qui, le bâton à la main et le sac sur le dos, fait péniblement à pied sous le soleil la longue route qui mène à la cité sainte ! Un noble orgueil le saisit, sa souffrance devient à son âme une ineffable volupté.

A midi et demi nous avons quitté Jaffa, à cinq heures et un quart nous arrivions à Ramleh. Depuis longtemps déjà nous apercevions la petite ville et la grande tour des quarante martyrs.

Nous nous présentons au couvent espagnol : on y parle beaucoup de langues, hormis le français.

« Vous avez une carte d'introduction ? nous demandet-on en italien.

— Non, les moines de Jaffa ne nous ont rien remis.

— Alors vous ne pouvez entrer. »

J'insiste, tout est inutile. Voyant le refus formel, je passe ma carte d'étudiant, avec prière de la remettre au supérieur, je désire m'entretenir un instant avec lui. Cette carte produit son effet : on nous offre une petite chambre propre et simple à trois lits. Puis, nous montrant une cruche, notre introducteur nous dit : « si vous voulez boire, voilà de l'eau ! »

Le soir, à huit heures, un copieux repas nous est servi, arrosé de bon vin, après quoi nous allons dormir.

*
* *

Dès le matin, à quatre heures et demie, le pauvre vieil Italien nous réveille ; il préfère partir de bonne heure.

A cinq heures et vingt minutes, après le café, nous nous éloignons de Ramleh.

Les Italiens ont réclamé du pain pour la route.
« Il n'y en a pas, » leur a-t-on répondu.

Les moines nous ont annoncé huit heures de marche.

Dans une auberge où nous allons boire un peu d'eau, deux Allemands lient conversation avec moi. Leur voiture, paraît-il, met dix heures pour se rendre à Jérusalem ; alors, à pied, combien de temps devrons-nous employer ? Nous sommes quelque peu effrayés de cette distance à parcourir, déjà nous marchons depuis deux heures.

Et le chemin maintenant devient très dur : il s'agit de gravir les montagnes qui conduisent sur les hauts plateaux. C'est pénible avec la chaleur ; un air frais, de temps à autre heureusement, ranime notre vigueur.

Trois heures après notre départ, nous jouissons de notre première station. A présent, nos haltes se renouvellent fréquemment ; elles se rapprochent de plus en plus. A chaque heure s'impose la nécessité de nous arrêter. Mon sac se fait pesant, j'ai les épaules endolories. Le repos lui-même nous coûte, car en nous relevant, nous souffrons un peu partout et il est besoin de quelques minutes d'échauffement pour ne rien éprouver. Les Italiens n'en peuvent plus, ils veulent boire et manger. Nous nous payons un repas très frugal, nous ne sommes pas plus riches les uns que les autres.

Les montagnes s'ajoutent aux montagnes, nues, stériles, rocailleuses, d'une monotonie sans pareille ; et les sommets n'offrent devant nous que d'autres montagnes encore où se déroule l'éternelle route blanche, sinueuse, se perdant au loin. Jérusalem ! Jérusalem ! tel est le seul cri de mon cœur.

Toujours nous croyons apercevoir la Ville sainte à un sommet quelconque ; la route interminable et sans fin frappe seule nos regards.

Cependant nous approchons du but.

« Dans une heure et demie, nous dit-on, vous serez au bout de vos peines. » Il est temps, nos forces s'épuisent, j'ai faim, mes jambes faiblissent, les Italiens sont incapables d'aller plus loin.

Nous entrons dans une auberge avant de monter une pente, peut-être la dernière, mais aussi la plus escarpée. Après quoi, de nouveau, nous jetons des yeux attristés sur cette colline élevée dont il nous faut faire la rude ascension.

Enfin nous atteignons le sommet. Apparaît la pointe d'un clocher. Jérusalem est là probablement, derrière un mur qui nous la cache ; dans un instant elle jaillira à nos regards. J'avance : une église seulement ! Deci, delà, quelques maisons, quelques grands couvents isolés, et la route continue de déployer son ruban poudreux. Désespérés de cette ligne toujours la même, nous nous laissons tomber sur le bord d'un fossé. Voyons, un dernier effort ! Et nous reprenons pied sur une rue qui nous semble d'une longueur décourageante. Voici pourtant les murailles de la ville ! nous devons presque les toucher pour que l'œil les rencontre. La cité sainte ne se montre pas comme une ville de rêve ; à son aspect, j'éprouve une poignante impression de tristesse. Que nous sommes loin de la Jérusalem entrevue par l'imagination !

Nous franchissons la porte de Jaffa et arrivons au couvent des Franciscains, à la *Casa Nuova*.

Quelques personnes attendent au dehors. Je demande à entrer immédiatement :

« Nous venons de Ramleh à pied et nous sommes bien fatigués.

— Pauvres gens ! il n'y avait donc pas de voitures ?

— Nos ressources ne nous permettaient pas d'en user. »

Nous restons quelques minutes assis sur des coussins qui, malgré leur dureté, nous sont bien doux.

On nous demande nos passeports, et le garçon nous introduit dans une chambre donnant sur la cour. Autour de nous ne circulent que des Orientaux. Au dîner nous prenons place à leur table.

*
* *

Quelle horrible ville que Jérusalem ! Je vais à l'église du Saint-Sépulcre, elle est fermée. L'extérieur me laisse froid : le portique y est cependant remarquable. Le temps est sombre, à chaque instant il pleut. Sous les voûtes sales des rues étroites je m'enfonce avec une indicible répugnance. Quand je songe à toutes les belles villes que j'ai parcourues, malgré moi je pousse un cri de dégoût. Je n'ai pas encore trouvé dans mon voyage en Palestine quelque chose où mes yeux se soient reposés avec bonheur. Derrière Jaffa seulement le spectacle des jardins, de la ville et de la mer m'a mis un souvenir au cœur. Le reste est à mon corps, à mon âme souffrance et désenchantement. La religion elle-même ne vient pas à mon secours : je me rappelle le refus de pain à ces pauvres Italiens, les difficultés que nous avons eues avant de pouvoir pénétrer dans le couvent de Ramleh, la manière dont nous sommes reçus ici. Les pauvres, dit l'Évangile, sont les frères de Jésus : on ne s'en aperçoit pas en Palestine.

L'église du Saint-Sépulcre est ouverte ; je me dirige de son côté.

Ce temple est à la fois latin, cophte, arménien, protestant, schismatique grec. Toutes les religions du Christ se donnent rendez-vous en ce lieu où les grands événements se sont passés, il y a bientôt dix-neuf

siècles. Il en résulte un assemblage bizarre de types différents confondus dans la même enceinte.

A l'entrée de l'église, sous un rang de grosses lampes d'or et d'argent, est placée la pierre où Jésus-Christ a été déposé et lavé avant d'être descendu dans le tombeau. Tous les fidèles s'y prosternent et baisent le marbre qui la recouvre.

A côté, sous la vaste et belle coupole du temple, une sorte de grand catafalque de marbre blanc avec de nombreux ornements indique le lieu de la sépulture.

En face s'étalent les richesses de l'Eglise grecque, car ici chaque culte a sa partie spéciale. Elle est surchargée de décors dans le goût italien. Partout les murs disparaissent sous la dorure, partout sont suspendues des guirlandes de lampes artistement ciselées. Au fond, de chaque côté de l'autel, deux fauteuils dorés, surmontés de baldaquins également dorés, sont destinés à recevoir les patriarches.

Je remarque dans cette église une jeune Grecque faisant avec une grâce charmante ses nombreux signes de croix et inclinations.

Le pourtour offre une suite de chapelles, et, parmi elles, l'église latine d'une grande simplicité. Près d'elle se dresse une partie de la colonne où Jésus a été flagellé. Les pèlerins peuvent la toucher avec un petit bâtonnet à travers une fente pratiquée dans le marbre qui lui sert d'enveloppe.

Enfin voici le Calvaire ! j'y monte, je me prosterne la face contre terre et demeure longtemps dans cette attitude. Malheureusement il me semble que ces lieux sont profanés ; mon âme de chrétien a des révoltes. Le silence devrait régner en ce temple de l'Homme-Dieu, et partout, c'est le tumulte, le bruit des pas, le bruit des voix. On s'y promène, on y parle haut comme sur une place publique. Je voudrais rêver,

me transporter à cette époque reculée, témoin de la mort de Jésus, passer par les phases du Calvaire : impossible.

Quelques vieilles femmes en extase devant le tableau du Christ restent les bras en croix et puisent à l'image seulement les impressions réelles qu'elles ressentent. Moi, je regarde : le tableau me paraît ridicule et je préfère m'éloigner.

Je sors le cœur navré. Jérusalem se transforme en un calvaire, les désillusions succèdent aux désillusions. A la porte, mais dans l'enceinte même de l'église, des Turcs préposés à la garde du temple hument leur café en fumant des cigarettes.

*
* *

Aux grottes de Gethsémani, sur le tombeau de la Vierge Marie, sont élevées deux chapelles : l'une grecque, l'autre latine ; la première très luxueuse, la seconde d'une extrême simplicité. Après les avoir visitées, je vais au mont des Oliviers. Dans un petit jardin, au bas de la colline, se trouve un chemin de croix en relief d'une grande expression. Les personnages y sont bien rendus, et l'empreinte de la douleur chez le Christ et les femmes qui le suivent est tellement saisissante qu'en présence de ces tableaux j'ai vu des femmes pleurer et j'ai compris leurs larmes.

Du sommet de cette montagne des Oliviers, je peux voir le panorama de Jérusalem qui, par ce temps sombre, est d'une morne tristesse.

La ville est bâtie en amphithéâtre sur le versant opposé de la haute colline que nous avons franchie en revenant de Ramleh. Aussi n'est-il pas étonnant de n'en rien découvrir en y arrivant de Jaffa. Ici je la domine complètement, elle me fait face.

Entourée de sa ceinture de fortifications crénelées,

elle forme un amas compact d'où jaillissent, de distance en distance, quelques noirs cyprès. Au plan inférieur, une large place occupée par la mosquée d'Omar émerge de la verdure.

Ayant l'intention de chercher cette grande et belle mosquée, j'erre au milieu de ruelles malpropres et tombe dans les quartiers juifs, que signalent brusquement des odeurs nauséabondes. Tout à coup, à une petite distance, s'arrondit à mon regard la coupole de l'édifice ; j'approche. Des Arabes sortent d'une porte : c'est là. Ils me font signe qu'il m'est impossible d'entrer. Je tourne la mosquée sans plus de succès, mais j'arrive à cet endroit du mur de Jérusalem où les Juifs viennent pleurer et j'assiste à leurs lamentations. Ils prient, s'agitent, prennent le mur à pleines mains et poussent leurs jérémiades ; spectacle absolument étonnant de considérer en leurs larmes et en leurs ébats ces sortes de machabées vivants enserrés d'une longue houppelande à bariolages de couleurs voyantes, spectres sinistres dont la face glabre est encadrée de grandes mèches de cheveux en tire-bouchon, qui s'échappent de dessous un vieux chapeau mou ! Les Juifs ordinairement sont laids, ceux-là sont hideux.

A trois heures, j'écoute le chant des ténèbres, lugubre comme elles, si lugubres que je m'empresse de sortir. Décidément il pleut de la tristesse et des idées noires à Jérusalem. Le ciel continue de n'être qu'un immense nuage gris.

Je tiens à raconter maintenant jour par jour mes deux semaines saintes à Jérusalem, la latine d'abord, la grecque ensuite, car elles ne concordent pas ensemble.

*
* *

7 avril, jeudi saint. — Le soleil brille aujourd'hui, j'en profite pour retourner à la montagne des Oliviers.

En tournant les fortifications par la vallée profonde de Josaphat, je passe devant trois tombeaux.

Le premier, celui d'Absalon, est un monument bizarre, composé d'un cube plein, avec quatre colonnes en relief sur chacune de ses faces, et surmonté d'une pierre taillée en forme de goulot de bouteille.

Le deuxième, celui de saint Jacques le Mineur, est placé dans une grotte creusée en plein roc à une certaine hauteur et décorée de deux colonnes ioniques à l'entrée.

Le troisième, celui de saint Zacharie, est un autre édifice cubique où se dresse une pyramide.

La vallée s'éloigne des murs, elle étale des jardins où prospèrent des artichauts, des figuiers, des grenadiers. Alors apparaît avec ses toits voûtés le village gris de Siloan, accroché comme un nid aux flancs abrupts des rochers qui surplombent cette vallée.

Au delà des jardins sont disséminées des grottes nombreuses taillées dans le roc.

A la fontaine de Siloan je m'apprête à descendre ; les hommes m'en empêchent, car les femmes y lavent.

De retour à Jérusalem, je me promène en la ville.

Les femmes s'y voilent comme dans tout l'Orient, mais la manière dont elles se cachent le visage est différente.

En Tunisie, avec des banderoles blanches ou noires elles s'entourent la tête et dissimulent leur face, à l'exception des yeux ; en Egypte, un long voile étroit part de la partie supérieure du nez et se fixe à la ceinture ; ici un mouchoir de soie à grosses fleurs multicolores leur fait un horrible masque.

Les fellahines ont toutes le visage découvert ; il n'y en a pas de jolies. Leurs traits sont gros ; elles ont souvent la fraîcheur du teint.

Leur costume est celui des fellahines d'Egypte ;

elles y ajoutent une sorte de manteau sans manches, de couleur rouge rayée de noir, afin de se préserver du froid qui pique ici, vu l'altitude du lieu.

Quant aux femmes de la ville, elles sont enveloppées de blanc de la tête aux pieds. Cet immense voile a pour effet de dissimuler leurs formes et de les cacher aux regards les plus indiscrets ; il les préserve en même temps des ardeurs du soleil.

A deux heures, à l'église du Saint-Sépulcre, cérémonie du lavement des pieds : j'y suis présent.

Le patriarche fait son entrée, revêtu de superbes habits sacerdotaux. Il porte à la main une crosse garnie de pierres précieuses, sur sa poitrine étincelle une croix de diamants.

Ils sont douze, prêtres, moines et laïques, à représenter les douze apôtres : le patriarche s'agenouille devant eux, leur lave les pieds, les essue et les baise.

C'est fini ; je veux sortir, impossible. L'église, aujourd'hui uniquement réservée aux catholiques latins, reste fermée jusqu'à cinq heures et demie. Le temple se transforme en prison.

A l'heure dite, les portes s'ouvrent et la foule se précipite à l'extérieur avec un enthousiasme facile à comprendre.

*
* *

8 avril, vendredi saint. — Aujourd'hui grande procession musulmane à l'occasion du pèlerinage de Nebi-Mouza ou du prophète Moïse.

Jérusalem est le rendez-vous d'un nombre incroyable de religions et de peuples. Les mahométans considèrent la mosquée d'Omar comme l'endroit le plus saint après la Mecque et Médine ; les Juifs accourent pleurer au mur de la cité sainte ; les catholiques de toutes sortes voir les lieux où s'est déroulé le drame du Calvaire.

Assemblage nombreux d'Européens, d'Asiatiques, d'Africains ; réunion incohérente de peuples, chacun avec son costume, son type ; confusion de langues : Jérusalem offre pendant les fêtes de Pâques un spectacle sans pareil, unique au monde.

Les femmes de la ville viennent en foule dans leur costume aux couleurs éclatantes, recouvert de la grande robe blanche. Elles montent sur les murs et un peu partout pour jouir du coup d'œil : je prends plaisir à promener mon regard sur cette multitude où le blanc domine, rayé cependant des teintes les plus vives. Assises maintenant, elles enlèvent leur voile ; voici le moment de les examiner. Je me glisse dans la foule sans y découvrir de beaux types, excepté une jeune Arabe du désert, d'une douzaine d'années : beauté sauvage qu'illuminent deux flammes ardentes.

Derrière les femmes sont dressées des tentes à l'usage des notabilités qui veulent voir passer le cortège.

Je me place en dehors de la ville, tout près de la porte Sitti Marian.

Vis-à-vis de moi, un vieux mur tapissé de verdure présente le plus curieux tableau. Des cactus et des oliviers, plantés à niveau de son sommet sur une butte de terre qui s'élève immédiatement au delà, le dominent en l'ombrageant. Sur ces hauteurs, à l'abri de cette végétation, se dessinant sur la crudité bleue du ciel, grouillent hommes, femmes, enfants avec leurs vives couleurs. Et continuant la scène, d'un côté la muraille de Jérusalem crénelée et d'un ton très chaud ferme l'horizon ; de l'autre, la colline des Oliviers se dresse vers le ciel.

A une heure, le cortège sort de la ville pour s'en aller en pèlerinage. Passe d'abord un groupe de bannières que la musique accompagne. Composée de cymbales et de grosses caisses, elle joue un air monotone, toujours le même. Les bannières sont inclinées

du côté des tentes ; les femmes les baisent et y attachent des mouchoirs brodés. La musique en s'éloignant produit assez exactement le bruit d'une machine à vapeur en mouvement.

Après quelques minutes d'arrêt, nouveau groupe de bannières de toutes couleurs. Viennent ensuite un certain nombre d'Arabes armés de lances et de vieux sabres, puis la cavalerie turque, la musique militaire. La bannière de Nebi-Mouza, entourée de soldats et de civils à cheval, ferme la marche.

A travers la montagne des Oliviers le cortège s'éloigne.

Sur son passage, la multitude se précipite et s'agite. Comme d'habitude aux jours de fête, les femmes poussent leur you-you.

Pas de temps à perdre ; courons à l'église du Saint-Sépulcre où se célèbrent deux cérémonies : celle des Grecs et celle des Latins. Rien de spécialement curieux.

Le soir, dans le temple a lieu la procession latine du vendredi saint, que je me fais un devoir de suivre.

Un moine porte un grand christ couronné d'épines d'une expression si douloureuse que l'imagination des femmes doit s'exalter à cette vue. Derrière lui se présentent beaucoup de prêtres, le cierge à la main, protégés par des soldats turcs qui empêchent les simples profanes d'approcher. On est tout étonné de voir les Turcs en cette affaire, et on se demande pourquoi des chrétiens qui veulent prier sont retenus par ces musulmans dans des limites restreintes. Les sept sermons que les prédicateurs prononcent en sept langues différentes sont seulement réservés au clergé, car la foule, maintenue à distance par les soldats, essaie en vain d'entendre ces discours.

J'ai besoin de repos, je pars avec un Italien. La porte de la *Casa Nuova* est fermée, nous frappons. Un vieux moine à longue barbe blanche nous ouvre et, s'adressant à l'Italien en sa langue mélodieuse :

« Pourquoi n'êtes-vous pas à la procession ? Si vous ne remplissez pas vos devoirs, il est inutile de rester au couvent. Vous n'êtes pas un Italien, vous n'êtes qu'une *merde* (1) d'Italien. »

Le pauvre vieux ne sait que balbutier en réponse à cette vigoureuse sortie. Je viens à son secours et j'explique au moine que nous avons entendu le sermon italien et assisté à la procession. Mais, ne comprenant pas toutes les langues et étant fatigués, car nous sommes debout depuis cinq heures du matin, nous voulons nous reposer. Je lui rappelle que nous sommes aussi bons chrétiens que les autres : « Nous, lui dis-je, nous n'avons pas voyagé en voiture de Jaffa à Jérusalem, nous avons parcouru cette route à pied et le sac sur le dos. »

Il se radoucit, attendrit la voix, nous laisse passer et nous souhaite le bonsoir.

Pauvre vieil Italien ! il a l'air navré, lui qui vient d'Alexandrette à pied pour accomplir son pieux pèlerinage !

*
* *

9 avril, samedi saint. — Promenade au mont des Oliviers. Je regrette mon Afrique et ses impressions grandioses. Ici tout me semble étroit et mesquin. Le couvent m'apparaît comme une prison ; je n'ai qu'un désir, celui de m'en envoler au plus tôt. Je voudrais déjà me trouver sur les côtes de l'Asie-Mineure.

J'erre sur la colline ; le temps est triste et mon âme aussi. En revenant à Jérusalem, je passe devant le lieu traditionnel où la Vierge rencontra Jésus allant au Calvaire ; ce lieu s'appelle le sanctuaire du Spasme.

Cet après-midi au saint sépulcre, les différentes religions confondent leurs chants et leurs cérémonies.

(1) Le mot italien était *merda*

A deux heures et demie la fête grecque est tout d'abord célébrée avec un luxe de décor inouï. Au milieu des dorures qui ruissellent, sous des arcades de feu, la procession fait son entrée. De nombreux prêtres précèdent les deux patriarches : celui de Jérusalem et celui de Constantinople, l'un et l'autre dans des costumes splendides, d'une richesse incomparable. Sur leur poitrine brillent une croix et des médailles énormes : le tout en diamants jette des milliers d'étincelles. Ils portent à la main une magnifique crosse en brillants et pierres précieuses dont la tête représente un serpent que terrasse la Croix. Ils prennent place l'un vis-à-vis de l'autre, sous les baldaquins dorés ; on les encense, ils bénissent. Les chants commencent : sans avoir la beauté sévère des nôtres, ils donnent pourtant à l'oreille une sensation vraie.

Un jeune prêtre, un enfant plutôt, aux cheveux longs et bouclés, se met à lire à haute voix. Ce bel adolescent aux traits de femme, avec sa jolie voix de soprano, produit un singulier effet. Une fois la lecture finie, il se prosterne devant les patriarches et leur baise la main.

Les chants recommencent. Tous les prêtres, deux à deux, viennent s'agenouiller aux pieds des patriarches et recevoir leur bénédiction ; puis ils disparaissent au fond de l'église : un immense chœur se fait entendre. Les voilà maintenant qui reviennent, tous revêtus de leurs plus beaux habits sacerdotaux : c'est une foule brillante d'un aspect très imposant.

Auprès du saint sépulcre la fête latine débute à son tour. Les hymnes des deux cultes vibrent en même temps. Le contraste est frappant : chez les Grecs un luxe écrasant, chez les Latins une sévère simplicité.

Les Cophtes et les Arméniens officient également de leur côté.

Tout est terminé. Je me dirige vers la *Casa Nuova*. On m'y apprend qu'un Italien a été menacé sans raison

d'être mis à la porte. On lui a dit d'aller le plus vite possible à Bethléem, on ne veut même pas lui garder sa valise jusqu'à son retour.

Tous ces détails me rendent de plus en plus triste. Forcés d'accepter tout à la fois les pauvres et les riches, ces moines ne savent quels moyens employer pour obliger les pauvres à partir.

*
* *

10 avril, dimanche de Pâques. — A l'église du Saint-Sépulcre ont lieu, au milieu d'une pompe sans égale, deux grandes fêtes : la fête pascalle latine avec messe pontificale, et la fête grecque des Rameaux.

*
* *

11 avril. — Mon intention est d'étudier sur place l'Ancien et le Nouveau Testament. En arrivant à la *Casa Nuova*, je demande une Bible. Ils n'en ont pas. La chose m'étonne ; le livre, en effet, est certainement réclamé de temps en temps. On m'indique l'établissement des Frères et le couvent des Dominicains.

Chez les Frères, il n'y en a pas.

Au couvent des Dominicains, le supérieur est absent, il voyage en France. Le Père qui me reçoit ne peut prendre sur sa responsabilité de me prêter des livres, son local est trop petit et ne saurait permettre d'y placer quelqu'un voulant se consacrer à l'étude. Tout cela me semble de mauvaises raisons ; je ne comprends guère ce refus du moine. Il parle toujours de bibliothèque publique ; je le ramène à cette question : « Pourquoi, vous qui avez la mission de répandre les doctrines du catholicisme, ne possédez-vous pas les premiers éléments de cet enseignement pour les

« mettre à la disposition de quiconque vous les réclame ? » Il balbutie et conclut en me disant : « Nous sommes ici depuis trois ans seulement ; nous sentons bien la lacune, mais à toutes choses il faut du temps. Depuis six siècles que les Franciscains sont installés, ils auraient dû y songer. »

Enfin il en résulte qu'à Jérusalem, à moins d'acheter l'ouvrage, on ne peut étudier la Bible. Ceci paraît invraisemblable, et pourtant le fait existe.

Autour de Jérusalem, sur le sommet des murs se creuse un chemin de ronde tout fleuri, tout émaillé de couleurs chatoyantes : je le suis, et de la porte de Jaffa je gagne celle de Damas, où une vue ravissante de la ville, avec ses innombrables toits en coupole et sa belle mosquée d'Omar, s'offre à mes yeux. Ici, la cité a l'air de se déprimer en une concavité pour laisser briller au loin les hautes montagnes de la Judée.

II. — Un Père supérieur impoli. — La mer Morte. — Le samedi saint chez les Grecs. — Une fête inouïe. — Saint-Jean-du-Désert. — Des femmes à la piscine. — La grotte de Bethléem. — Retour à Jaffa. — Rêve d'un printemps de France. — Beyrouth. — Les douceurs du narguillé. — Un Syrien dévot. — Une visite à la campagne. — Saint-Jean d'Acre. — Shah-Allah. — Le mont Carmel.

12 avril. — A la *Casa Nuova*, je rencontre dans le couloir le Père supérieur et le salue respectueusement. Il répond à mon salut par ces mots dits de la façon la plus brutale :

« Et vous, quand allez-vous donc partir ? Les fêtes de Pâques sont terminées, vos compagnons italiens viennent de quitter le couvent.

— Monsieur, il n'y a pas quinze jours que je suis ici.

— Vous ne devez pas rester aussi longtemps.

— Pardon, c'est mon droit; je peux rester quinze jours, et j'en profite.

— Vous n'avez aucun droit et je vous dis de partir. »

Un jeune pèlerin descend l'escalier et nous surprend dans notre discussion. Le moine, craignant peut-être un scandale, s'enfuit en montant. Alors je cours au dortoir et, le règlement en main, je vais frapper à la porte du supérieur. Il se prélassait dans son joli salon tout luxueux et se prépare à jouer du piano. Fort de mon droit, je l'apostrophe à mon tour; il ne sait que répondre. Je le traite d'impoli; il est affreusement vexé, il veut m'emmener chez le consul; j'accepte immédiatement sa proposition; il n'insiste plus, il se radoucit; j'en fais autant et, en sortant, nous nous tendons la main; je n'ai plus de raisons de lui en vouloir: il m'a vexé, je lui ai rendu la pareille; nous sommes quittes.

Le soir, trois Syriens viennent dans la chambre commune pour y passer la nuit. L'un d'eux parle français, nous nouons connaissance; avec beaucoup d'amabilité il se met entièrement à ma disposition pour mon arrivée à Beyrouth. Les détails nombreux qu'il me donne m'enthousiasment, et je rêve déjà d'être établi dans cette ville spécialement hospitalière aux Français.

*
* *

13 avril. — Le matin, j'accompagne, en même temps que les Syriens, mes compagnons italiens qui retournent en voiture à Jaffa.

Dans la journée, je cueille de ces ravissantes petites fleurs qui poussent le long de la colline des Oliviers; je veux, en souvenir de mon pèlerinage, les envoyer à ma mère à l'occasion de sa fête. Puis, à l'orient de Jérusalem, j'opère une excursion par le sommet des

montagnes. Sur l'une de ces cimes une surprise m'attend : le spectacle de la mer Morte, d'un bleu magnifique. Je reviens par le mont de l'Ascension, point culminant de la colline des Oliviers. De ce sommet, panorama merveilleux, spectacle grandiose : les hautes et régulières montagnes de la Judée, comme une immense draperie rose, ferment au loin l'horizon et semblent baigner leurs pieds dans l'onde profondément bleue de la mer Morte, tandis que devant ce lac étincelant s'allonge un désert sauvage où se succèdent des collines âpres, nues, arides, désolées, culbutées les unes sur les autres.

*
* *

14 avril. — Ce matin, j'assiste au retour du pèlerinage musulman de Moïse, au milieu d'une affluence considérable. Vers dix heures, au loin débouche le cortège, le canon tonne. Même défilé qu'au départ. Toutefois s'y ajoute quelque chose d'assez grotesque. Deux Arabes, au rythme de la musique, agitent deux marionnettes perchées au bout d'un long bâton, grandes poupées très curieuses à la taille svelte, au cou allongé, affublées d'une longue robe, couvertes de bijoux, voilées comme les femmes. Alentour dansent les Arabes. Suivent quatre enfants en file indienne, portant successivement un pot de géranium, un livre ouvert et enfin deux chaises garnies d'un coussin orné de fleurs. Deux chevaux montés par des enfants terminent le cortège. Un grand nombre de femmes accompagnent par derrière en poussant des cris stridents, des plaintes aiguës : on dirait des pleureuses.

Je n'ai pu savoir le motif de cette queue de cortège.

*
* *

15 avril. — Dans la journée, je retourne au vieux

mur de Jérusalem. A ses pieds se lamentent plus de deux cents Juifs.

*
* *

16 avril. — Les Grecs schismatiques croient que Dieu descend lui-même le feu sur la terre, le jour du samedi saint, et, comme ce feu doit les purifier de toutes les fautes qu'ils ont pu commettre dans l'année, ils viennent le recevoir avec un empressement qui tient du fanatisme.

Aujourd'hui a lieu cette fête.

Mon déjeuner terminé, je cours à l'église du Saint-Sépulcre et réussis à monter aux galeries supérieures.

Une multitude énorme se presse, se bouscule. Les troupes turques ont peine à la contenir et à maintenir libre une voie circulaire autour du saint sépulcre pour le passage de la procession.

Les bannières apparaissent et les chants commencent, brodés sur l'immense bourdonnement de la foule. Tout à coup, la voix du peuple s'élève formidable, et sur un rythme cadencé se met à invoquer le Saint-Esprit. C'est d'un effet superbe. Puis elle se tait, et les chants, un moment dominés, se font entendre de nouveau.

Au troisième tour de la procession, la multitude ne se contient plus, le moment approche ; c'est un hurrah terrible. Vers l'ouverture du saint sépulcre, d'où l'on attend le feu divin, les bras se tendent. Le cortège s'enfuit du côté de l'église grecque pour sauver ses bannières. Les Turcs impuissants sont culbutés et la foule, enfin victorieuse, ne crie plus, elle hurle. Le patriarche est entré dans le tombeau saint, bientôt il passe le feu. Un prêtre protégé par des soldats se charge de le recevoir et de le communiquer. D'un bond il s'élance à travers la populace afin de le porter aux parties les plus lointaines du temple. En un instant

l'église tout entière, depuis le bas jusqu'aux galeries supérieures, se transforme en un immense brasier ; des milliers de torches jettent partout leur lumière vive. Sous le flamboiement rougeâtre, les dorures ruissellent plus éclatantes encore : ce spectacle d'apothéose devient éblouissant, féerique. La plume reste impuissante à décrire l'enthousiasme, la frénésie, la folie de tous ces fanatiques.

La partie la plus voisine du saint sépulcre est la dernière à s'illuminer, car, à mesure que le feu sort de l'ouverture, la foule précipite les torches vers lui avec tant de vivacité que le feu s'éteint, et jamais, si on ne l'avait porté d'abord aux parties les plus extrêmes du temple, on ne serait parvenu à le communiquer. Là s'est concentrée la masse la plus exaltée ; là les hommes ne sont plus des hommes, ce sont des sauvages ; la scène n'est plus européenne, c'est un spectacle des peuples de l'Afrique centrale : l'enfer seul doit donner l'idée d'une pareille monstruosité.

Tous, dans un cri barbare, brandissent leurs torches, dansent, sautent, montent les uns sur les autres, se passent le feu sur la face, sur les mains, sur la poitrine, sur les cuisses, partout enfin pour se purifier. Les torches s'agitent en tous sens, jetant leurs reflets fauves sur les visages transfigurés : c'est horrible..... c'est beau ! Sous la langue de feu qui les effleure, on croirait, en regardant les mouvements convulsifs de tous ces corps en délire, voir des damnés affolés à l'approche d'une flamme dévorante : mélange de bras, de jambes qui semblent se tordre, s'unir, se séparer un instant pour se confondre encore.

Cela dure quelques minutes, pas davantage. Les Turcs arrivent : à coups de canne, à coups de courbache ils font fuir la foule ; elle se précipite, cherchant à s'échapper par tous les côtés à la fois ; les cris

s'éteignent, un bourdonnement sourd leur succède.

Telle est sans aucune exagération la scène du samedi saint chez les Grecs autour du saint sépulcre. Aucune fête au monde ne produit plus d'impression : à elle seule elle vaut le voyage de Jérusalem.

A peine la fête grecque est-elle terminée que la procession arménienne se met en marche. Elle achève son premier tour quand les you-you des femmes arabes annoncent que la procession cophte a sorti ses bannières. Les deux cortèges se suivent autour du saint sépulcre. Les hymnes des deux cultes, le you-you des femmes, le bruissement de la foule forment une cacophonie invraisemblable.

J'ai besoin d'air ; je sors tout ahuri de ce que j'ai vu et, au hasard, je marche dans les rues. Me trouvant en face de la poste, j'y entre presque inconsciemment. Deux lettres me sont remises : l'une de mon frère, l'autre de ma famille.

Mon frère a choisi définitivement le chemin de l'Australie ; il a quitté Marseille le 10 avril et a dû débarquer à Port-Saïd le 15. Je pense qu'il ne tardera pas à venir ici pour me faire ses adieux.

*
* *

Le surlendemain, après avoir attendu inutilement mon frère sur la route de Ramleh, je prends la direction de Saint-Jean-du-Désert. C'est une bourgade joliment située dans une large et belle vallée. A mon arrivée, j'y rencontre beaucoup de pèlerins russes qui se rendent à la grotte de saint Jean ; je me joins à cette caravane.

Dans une excavation de rocher est dressé un autel.

Tout auprès, au bord d'une piscine, les femmes russes ont l'habitude de se déshabiller, de quitter tout, même leur chemise, et de se baigner nues dans

l'eau qu'elles considèrent comme sacrée, afin de se purifier.

Aujourd'hui, je peux constater la vérité du fait : je surprends en leurs ébats un certain nombre de jeunes femmes se jouant au sein de l'onde. Elles ne sont pas plus vêtues qu'Eve avant son premier péché.

Un Arabe prélève un impôt en argent sur chaque baigneuse, car il a pour fonctions d'empêcher quiconque de se tremper en la piscine, et il ne consent à manquer à son devoir que moyennant finance.

*
* *

L'aveu de ma pauvreté m'ayant coûté beaucoup de souffrances et d'humiliations, ici j'ai changé de conduite et posé pour le gentilhomme riche. Aussi le moine du couvent a-t-il pris des égards en rapport avec la dignité de son personnage : il m'a installé en première classe et s'est empressé de m'offrir sa bibliothèque. Mais j'ai compté sans les Franciscains de Jérusalem qui doivent m'avertir de l'arrivée de mon frère.

Soudain, le moine change d'allures : plus de conversation, plus d'amabilités. Brutalement il me réclame les livres que j'ai puisés à sa bibliothèque. « Vous savez, me dit-il, votre frère n'est pas à Jérusalem. » Oh ! je comprends maintenant ; les bons Franciscains de la *Casa Nuova* ont été assez charitables pour envoyer sur mon compte un mot à leur confrère : de là l'explication de cette mystérieuse transformation. Le moine de Saint-Jean-du-Désert est d'autant plus irrité qu'il s'est trompé. Et sa première classe, et sa bibliothèque, et ses amitiés lui reviennent avec une amertume profonde ! Il veut désormais me les faire payer, mais il n'est plus temps. Inquiet du retard de mon frère, je vais immédiatement à Jérusalem.

Une lettre de lui m'y attend, il m'appelle à Port-Saïd.

Ne pouvant me décider à revenir sur mes pas, je lui envoie comme réponse l'invitation de me rejoindre à Beyrouth.

*
* *

Mais, avant de partir, je veux voir Bethléem. Je me dirige donc vers le lieu où naquit Jésus, et en deux heures de marche j'arrive à cette bourgade.

Ma première visite est consacrée à la charmante grotte de la Nativité, toute pleine de silence et de cette clarté douce et discrète que savent épandre les lampes. Dans cette atmosphère tiède, sous cette demi-lumière, l'âme heureuse d'un bonheur pur, tranquille, indéfinissable, se sent à l'aise et peut rêver.

Un soldat turc fait sentinelle en cette grotte et garde les lampes d'or et d'argent.

Parmi les curiosités de Bethléem, on peut citer l'oranger planté par saint Jérôme, la crypte des ossements des saints Innocents, l'ermitage de sainte Paule, la grotte des pasteurs où apparurent les anges annonçant aux bergers la naissance du Sauveur, et la grotte du lait où s'est cachée la Vierge avant sa fuite en Egypte. On prétend que les femmes-mères du pays vont en pèlerinage gratter les parois très friables de la grotte, font dissoudre cette poudre dans de l'eau et boivent la solution pour se donner du lait.

*
* *

Après avoir visité l'orphelinat, très beau monument aux grandes proportions, je pars à pied pour Jaffa, dès le matin du 22 avril, à sept heures.

Sur la route de Bethléem à Jérusalem se trouve le tombeau de Rachel, dont l'Évangéliste a immortalisé

l'immense douleur par ce cri sublime de l'âme : « Rachel pleure ses enfants et ne veut être consolée parce qu'ils ne sont plus. » On peut voir plus loin la pierre sous laquelle s'est reposé Elie se lamentant sur la cité sainte.

A dix heures, avec une joie inexprimable, je dis adieu à Jérusalem et, quatre heures durant, j'avance à pas rapides, me contentant d'un peu de lait aigre que des jeunes filles sur la route m'ont vendu pour un sou.

Pour soutenir mes forces dans une si longue marche, je ne prends que quatre œufs, un demi-verre de vin, deux *mastic* (1) et un café.

Au sortir de l'auberge où je viens de faire ce frugal repas, le patron m'avertit par signes de cacher ma chaîne de montre. La route probablement n'est pas sûre.

Un peu plus loin, je dépense cinq nouvelles minutes à déguster un mastic et un café. Je donne deux sous, on les reçoit. Les pauvres comprennent les pauvres. J'ai informé le cabaretier que je venais de Bethléem et que j'allais à Jaffa. Sur mon visage se lisent certainement la tristesse et la souffrance ; il me regarde d'un œil plein de douceur, son regard me va directement à l'âme. Dans cette sympathie je trouve un bonheur incroyable ; d'émotion les larmes me gagnent et je pleure longtemps, bien longtemps, mettant en parallèle le cœur du riche qui ne sait rien de la vie et celui du pauvre qui connaît la souffrance pour l'avoir entrevue sous toutes ses formes.

Comme Jérusalem est située à 750 mètres d'altitude, le retour à Ramleh n'est qu'une descente continue et, par conséquent, moins fatigant que l'aller. J'en suis heureux, car il faut que je me hâte afin de demander l'hospitalité au couvent avant le coucher du soleil, sous

(1) Liqueur grecque.



peine de dormir à la belle étoile. Avec mes huit cents francs de bijoux la chose serait grave.

La fatigue se fait vivement sentir, mon sac ne me pèse plus, mais mes pieds sont endoloris. L'excitation nerveuse dans laquelle je suis me soutient et je marche, je marche, dépassant tous les voyageurs à pied et à cheval.

En approchant de Ramleh, je rencontre des bandes d'Arabes revenant d'une fête en cette ville. Un groupe passe à mes côtés, quelques-uns me demandent du tabac. Sur ma réponse négative, ils continuent leur chemin. Un jeune homme, un peu plus en arrière, vient à moi directement et, sans crier « gare », — je ris encore à ce souvenir, — me tire la barbe. A ce moment, ne voyant que l'insulte, je bondis furieux ; mais mon Arabe a prévu le mouvement, il s'enfuit ; je le traite de chien. La bande m'entend, s'arrête, se détourne. Prenant à part celui qui m'a outragé, je l'accable des épithètes arabes les plus malsonnantes ; il garde le silence. Excité pourtant par les autres, il me crie un timide *kelb*, *chien* ; c'est ce que je voulais. Empoignant une pierre, je la lui lance ; par ricochet elle le touche à la jambe, et j'attends immobile. Chose absolument surprenante, en voyant mon attitude menaçante, ils prennent peur et s'empressent tous de reprendre leur route. A leurs yeux, pour avoir une telle audace, il fallait être terrible ; et inspirer la crainte, c'est inspirer le respect.

Cette aventure me rappelle l'histoire d'un nègre, véritable Hercule, qui se courbait sous les coups d'un Européen mille fois plus faible que lui, sans vouloir se défendre, parce que, disait-il, si ce blanc osait l'attaquer, c'est assurément que le blanc était le plus fort ; alors à quoi bon exciter encore sa colère par une résistance inutile ? Il préférerait pleurer pour l'attendrir.

Le soir, à six heures précises, j'étais à Ramleh.

Au couvent, comme la première fois, je dois parler longtemps avant d'obtenir mon entrée.

Je suis très fatigué, je peux à peine manger, à peine dormir : mon sommeil est agité.

*
* *

Dès le lendemain matin, je reprends le chemin de Jaffa.

Le trajet est de quatre heures, court en réalité, mais long après la journée de la veille. Je m'arrête une seule fois et, grâce à mon dernier sou, je savoure une orange exquise. Comme au pauvre Savoyard

Un petit sou me rend la vie.

J'arrive au terme de mon voyage à dix heures et demie.

En 27 heures j'ai franchi à pied et sac au dos la distance qui sépare Bethléem de Jaffa, environ 70 kilomètres.

Le Père du couvent me reçoit admirablement.

Dans la journée, je me traîne péniblement aux jardins Malakin. Mais mes souffrances sont désormais finies, j'ai passé la dernière étape de mon calvaire, je me sens inondé d'une joie ineffable. Beyrouth, le Liban ! ces deux mots suffisent pour dorer des rêves, je songe aux douceurs qui m'attendent là-bas.

Je m'installe sur un banc, à l'ombre d'un arbuste qui me caresse à chacun de mes mouvements, et je regarde le spectacle qui m'avait charmé avant mon départ, le contemplant longuement.

Des enfants me tirent de ma rêverie, je m'oublie à suivre leurs ébats. Et, comme réaction à l'existence dure que je viens de terminer, je pense aux séductions du ménage, au mariage, à toute cette vie d'intérieur par moi toujours dédaignée. Elle me paraît calme,

tranquille et renfermant seule le secret du bonheur.

Tout à coup une pensée me secoue : si je partais pour la France ! Et le souvenir d'un printemps de ma patrie se réveille tout vif en mon cœur. C'est une vision tentatrice, un voluptueux tableau des choses inénarrables de mon pays. Il m'en monte à la tête des bouffées poétiques et parfumées. J'aspire déjà les senteurs de l'aubépine, mes yeux brillent de plaisir à l'idée des jolies pâquerettes, l'amour me semble transfiguré, idéalisé ; les femmes de France, quelle ivresse ! Et le petit vin blanc, et les cerises vermeilles, et les fraises odorantes, et les vieilles camaraderies, et la vie de famille ! Défilé confus, étrange, qui me tourne la tête ; je ne me possède plus, oui, j'irai, je tirerai brusquement le rideau sur ma vie d'Orient ; la France me sera un entr'acte d'un printemps, et je reviendrai reprendre mon rêve inachevé : courir les montagnes du Liban, voir un nouveau désert, admirer Damas, étudier les ruines grandioses de Balbek et de Palmyre, déguster lentement les côtes riantes de l'Asie Mineure, m'égarer au sein des îles de l'Archipel, vivre à Athènes, traverser le Bosphore, gagner la Circassie, la Caucasic, et puis enfin la Perse.

Quelle délicieuse matinée !

Au couvent, le moine a des amabilités qui m'enchantent, des sourires qui vont droit à mon cœur.

Je dîne en compagnie des cavas de Sa Béatitudo le patriarche de Jérusalem en tournée pastorale. Nous sommes tous trois les privilégiés du bon moine. Il nous invite à rester et nous sert des oranges et du café.

*
* *

Après avoir assisté à la confirmation, le 24 avril, j'adresse mes adieux au moine avec mes remerciements les plus enthousiastes ; il m'offre des oranges

énormes, j'en accepte une. Grâce aux dix derniers francs que j'avais laissés dans ma malle, je peux partir pour Beyrouth.

Le bateau est au complet. Matelas, lits improvisés couvrent le pont où se confondent en un mélange curieux le luxe et la pauvreté. Les Orientaux préfèrent de beaucoup le grand air à celui des cabines ; au plein soleil ou sous la clarté des nuits étoilées éclosent les beaux rêves, et pour les entretenir, quoi de plus poétique que de voir se dessiner les grands mâts, les cordages, les voiles gracieuses sur le ciel d'un azur profond ou diamanté de tous ses feux stellaires ?

Le soir, au moment d'arriver à Haïpha, quelqu'un m'avertit qu'il descend ; je me prépare à le remplacer : la situation est excellente et les heures ainsi s'écouleront délicieuses.

Haïpha est délicatement couchée au pied de petites montagnes. A leur pointe, au sud, le Carmel apparaît.

Après le dîner j'ai comme voisins de nuit sur le pont une femme charmante et deux petits enfants ravissants ; ce sont pour moi de vrais compagnons de lit et nous rions ensemble de bien bon cœur. La nuit se passe très douce.

*
* *

Le matin, vers six heures et demie, nous apercevons Beyrouth.

Etagée légèrement en amphithéâtre au bord de la mer, sur les pentes inférieures des hautes montagnes du Liban qui dressent au-dessus d'elle leurs cimes superbes, cette ville, avec ses maisons blanches, bleues, jaunes, entremêlées de verdure et couvertes de briques rouges, ressemble à une sultane coquette et indolente qui, nonchalamment étendue dans sa robe éblouissante et appuyée sur un coussin vert, contemplerait au loin les flots azurés.

Je débarque en exhibant mon livret militaire. On me demande mon passeport. Sur ma réponse négative, je suis fait prisonnier et emmené au poste. Je proteste naturellement ; inutile. Un soldat nous garde, je dis « nous », car mon infortune est partagée par des Arabes. Quelqu'un heureusement sait parler français ; il prend ma défense, hélas ! sans succès. Je réclame mes bagages. L'officier, après m'avoir assuré qu'il était responsable, daigne pourtant se déranger et venir avec moi les chercher. On les apporte au poste : ils sont entre les mains de l'armée et par conséquent en sûreté ; je souffle enfin, je craignais pour eux.

Alors on commande à un soldat de m'escorter jusqu'à une grande caserne où un officier me demande huit francs, le coût du passeport. Je lui déclare n'avoir pas d'argent et vouloir aller chez mon consul.

Il m'invite à m'asseoir sur un divan et me prie d'attendre. Que va-t-il m'advenir ? Il arrive en grand costume et me conduit chez le consul, lequel me rend la liberté et envoie l'ordre de délivrer mes bagages.

Chez les Sœurs de Saint-Vincent de Paul, je trouve l'aimable Syrien que j'ai rencontré à Jérusalem. Nous allons ensemble chez son frère, qui m'offre cordialement l'hospitalité sous son toit.

Nous cherchons un mont-de-piété, il n'en existe pas. Des agents plus ou moins sûrs en tiennent lieu. Je consens à confier à l'un d'eux mon épingle en échange de quarante francs. Ma résolution est prise : j'irai à Alexandrie, et de là je gagnerai la France. Mes autres bijoux me paieront le voyage.

Nous nous dirigeons vers l'agence du Llyod autrichien ; on m'y donne un billet pour Alexandrie, valable pendant deux mois. Mon rêve d'un printemps en France est sur le point de se réaliser ; j'en suis tout joyeux ; je regrette cependant Beyrouth et son Liban, mais bientôt j'espère y revenir.

Pendant nos longues courses du matin à travers la ville, j'ai eu tout loisir de l'examiner et de la juger. Hélas ! Beyrouth, comme intérieur, n'est pas plus intéressante que ses sœurs orientales. On s'y égare en un réseau de ruelles étroites où règnent la malpropreté et les chiens. Quelques grandes rues plantées d'arbres et un assez joli jardin public sur la place principale font un quartier plus attrayant.

Dans l'après-midi, nous allons en visite chez des dames afin de leur donner des nouvelles d'une sœur en résidence à Alexandrie. On nous reçoit dans un coquet petit salon meublé de divans et recouvert de tapis sur lesquels des femmes, au nombre de cinq, sont assises à la turque et fument le narguillé. Elles nous présentent d'abord un verre de limonade d'oranges parfumée à l'essence de roses, ensuite le café. Naturellement des narguillés ont été disposés devant nous et ma curiosité me fait en profiter. Le narguillé a deux grands avantages : il est d'un goût fort agréable et porte à la plus douce des rêveries, en tuant admirablement le temps. Il est difficile de s'ennuyer avec ce charmant compagnon. Mais, comme à toutes choses, il y a le revers de la médaille, il fatigue énormément par suite des profondes aspirations auxquelles il oblige pour attirer et exhaler en flocons la bienheureuse fumée.

La conversation est arabe : je me vois obligé de garder le silence. Les femmes, de temps en temps, me regardent avec un imperceptible sourire ; dans leurs yeux se lit de la curiosité.

En sortant, j'apprends que mon compagnon a donné à supposer que j'étais le frère d'une Française qu'il doit épouser à Alexandrie.

Cette visite me laisse une bonne impression ; elle me permet d'entrevoir la vie douce, tranquille, rêveuse, pleine de poésie et de nonchalance de la race asia-

tique. C'est toujours l'Orient et son charme puissant.

En revenant à travers les rues de la ville, mon Syrien, sournoisement et sans rien me dire, me conduit en certains quartiers.

L'œil de mon compagnon, assez terne en temps habituel, commence à jeter des flammes ; il regarde, mais il a l'air inquiet, il craint d'être rencontré. Sa conscience elle-même ne me paraît pas à l'aise ; sa dévotion le gêne, car c'est un fervent catholique. Avant chaque repas, il fait le signe de la croix, chaque matin il assiste à la messe et récite, sans jamais y manquer, ses prières. Aussi suis-je tout étonné de l'entendre me dire, en jetant les yeux à la fenêtre d'une jolie femme : « entrons, » et comme s'il avait compris l'effet de cette parole, afin d'en atténuer la monstruosité : « nous prendrons de la bière, » ajoute-t-il.

Pour multiples raisons, je refuse. Mais l'intention vaut l'action ; l'âme de ce Syrien, vaincue un instant par les désirs charnels, reprend ses anciens droits et l'accable de remords ; il devient tout triste, tout honteux. Le lendemain matin même, trouvant sa faute trop lourde à porter, il allait aux pieds du prêtre réclamer l'absolution de son péché et lui promettre de ne plus recommencer. Le prêtre, paraît-il, fut terrible et le menaça des châtiments infernaux ; sa résolution désormais sera inébranlable... jusqu'à la prochaine occasion.

Les Syriens catholiques ressemblent tous à mon jeune compagnon ; ils sont plongés dans la dévotion ; toutefois le climat, la fougue de la jeunesse, les femmes excitantes et quelque peu probablement, dirait La Fontaine, le diable aussi les poussant, de temps en temps ils dérogent à leur vertu en faveur des belles. Mais étant timides et craintifs à l'excès, ils courent, immédiatement après, laver leur faute dans une bonne confession.

Vers le coucher du soleil, nous partons sur la route de Damas pour une nouvelle visite à la campagne.

Nous pénétrons dans un vaste et magnifique jardin. Une superbe allée de grands arbres fleurissant comme nos lilas et exhalant une odeur délicieuse traverse un bois de mûriers et aboutit à un petit pavillon où nous sommes reçus avec la plus franche cordialité. Les Français sont tant aimés en ce pays qu'ils sont partout les bienvenus. Oh ! comme ces pauvres Syriens seraient heureux d'échapper à la domination turque et de devenir protégés français ! Ils le désirent, ils le demandent à grands cris ; mais, hélas ! la patrie de leur cœur reste sourde à leur voix. Pourtant elle aurait tout avantage à répondre à leurs vœux, car dans ce peuple doux et cordial, qui nous est attaché profondément, elle trouverait un dévouement sans bornes.

Suivant la politesse de rigueur, on installe devant nous le narguillé ; sur une chaise en même temps sont déposées quatre salades. Nous devons en manger deux et emporter les deux autres : c'est la façon de procéder. Nous sommes invités gracieusement à dîner et à passer la nuit ; nous refusons.

J'adresse à mes hôtes des compliments sur la beauté de leur jardin ; ils me répondent qu'il s'est encore embelli par ma présence : la riposte est charmante. Décidément, le parler des Arabes a un velouté auquel notre civilisation n'arrive pas. Puis, nos salades sous le bras, nous prenons congé de nos hôtes.

Dans un restaurant syrien nous finissons notre journée. Pour un franc à deux nous mangeons parfaitement : nous avons chacun deux plats, pain à discrétion et un grand verre de ce beau vin d'or du Liban, d'un goût délicieux.

Chez mon compagnon et son frère, les lits s'improvisent en une même chambre.

*
* *

Après un jour de repos, je m'embarque sur *la Danaé* pour Port-Saïd.

*
* *

Une agréable surprise m'attend à bord. J'apprends que le bateau s'arrête à Haïpha toute une journée, ce qui me permettra d'aller à Saint-Jean d'Acre et au mont Carmel.

Aussitôt notre débarquement à Haïpha, c'est-à-dire vers neuf heures du matin, je prends en voiture la route de Saint-Jean d'Acre. Excursion charmante sur la plage de sable fin, où la mer à chaque instant roule ses vagues sous les pieds des chevaux. Le trajet dure une heure et demie.

Saint-Jean d'Acre, sur une pointe qui s'avance dans la mer, entouré de remparts, présente quelque cachet.

Comme curiosités, la ville contient un couvent et la mosquée de Saint-Jean.

Je me dirige vers le couvent. A peine ai-je frappé que la porte s'ouvre.

« Que venez-vous faire ici ? me demande brutalement un Père.

— Vous rendre visite et voir l'établissement.

— Il n'y a rien à voir ; nous recevons le patriarche ce soir et nous ne pouvons pas vous coucher.

— Je ne vous demande rien, je pars avec *la Danaé* ce soir. »

Là-dessus il me tourne le dos. Un autre a tout entendu, il arrive, et, plus poli que son confrère, me reçoit avec amabilité.

En sortant, je rencontre un pauvre diable que j'ai trouvé à Jérusalem et qui, plusieurs fois, m'a offert ses

services, ne se doutant guère probablement dans quelle pénurie d'argent j'étais à ce moment. Je l'invite à déjeuner, il se propose pour cicerone. Notre repas chez un Grec me coûte un franc vingt centimes.

Nous visitons la double enceinte des murs. Ce que j'y vois de plus remarquable, c'est une belle fille qui a élu domicile sous une voûte des remparts afin de se livrer tout à son aise à la prostitution. En cette alcôve d'un nouveau genre, bien tranquillement assise sur des nattes, elle attend les amoureux.

La mosquée mérite d'être admirée. Enfouie dans un nid de verdure qu'enserme un mur dentelé, elle lance coquettement près d'une coupole massive un gracieux minaret.

Comme curiosité d'un autre genre, n'oublions pas de citer Shah Allah, le fondateur d'une nouvelle religion. Sa manière de concevoir la Divinité est absolument originale. Dieu est un point lumineux qui dirige son rayon sur un élu. Shah Allah est l'élu qui lui sert de réflecteur et promène ce rayon sur le monde.

Cet ambitieux, après avoir échappé aux palls du vrai shah, vint se réfugier à Constantinople ; mais le sultan, effrayé du nombre de ses prosélytes, le fit enfermer au Baggi, tout près d'ici. On évalue à plus de cent mille le nombre de ses adeptes. Malgré son internement, cet homme a tellement d'influence que le pacha de Saint-Jean d'Acre lui rend visite en grande pompe, avec toute sa suite.

Afin de montrer le fanatisme des nouveaux croyants, je ne peux m'empêcher de raconter l'histoire de ces deux négociants hindous qui, de leur pays, vinrent ici en pèlerinage, simplement pour obtenir de le contempler. Non contents de lui avoir offert vingt mille francs de présents, dont dix mille en étoffes précieuses et autant en argent, ils lui firent demander ce qu'ils pourraient bien faire encore pour lui être agréables.

Shah Allah leur répondit qu'ils devaient arroser ses jardins; et pendant deux jours les pauvres pèlerins se dépensèrent à répandre une pluie bienfaisante. Après quoi, ils réclamèrent l'insigne faveur d'être admis auprès du réflecteur de Dieu; mais le réflecteur de Dieu refusa cette entrevue, comprenant intelligemment que son prestige serait d'autant plus grand qu'il s'entourerait d'un voile plus mystérieux, et il les congédia. En guise de consolation, il daigna pourtant leur rendre quatre mille francs sur ce qu'il avait reçu.

Mais revenons à notre promenade.

Après avoir couru deci, delà, à travers cette ville sans intérêt, et que je ne voudrais pas habiter pour tout l'or du monde, car elle me semble une grande prison et d'un lugubre à donner le désespoir, je me dispose à partir. Les voitures retournent à deux heures, et nous reprenons le long de la plage de sable fin la route du matin.

Je voyage avec un gouverneur démissionnaire et son fils. La conversation s'engage sur la franc-maçonnerie. Mon compagnon père, ne vous en déplaise, est un franc-maçon convaincu, mais désillusionné : il trouve tellement de différence entre la franc-maçonnerie qu'il rêve et celle qui existe !

Alors il me met en parallèle l'une et l'autre ; il m'étale ses grandes et belles théories. Impossible de ne pas s'incliner devant cet homme aux idées nobles, qui souffre réellement de ne pas voir mises en pratique ces sublimes pensées. Il parle d'inspiration, sa voix est vibrante et sort du cœur ; ses mots, on le sent, ne sont pas des mots, c'est l'expression vivante et vraie de tous ses sentiments. « Il y a, me dit-il, « dans toutes les villes principales des côtes de l'Asie « Mineure un certain nombre de coreligionnaires. Si « nous savions nous entendre, nous arriverions à de « magnifiques résultats et nous obtiendrions une

« amélioration sensible, un soulagement à toutes les
« souffrances et misères de nos semblables. Malheu-
« reusement, partout règnent l'égoïsme et la cupidité.
« aucun bien ne surgit de notre société, et le mal
« continue sa triste besogne. »

Evidemment cet homme est un utopiste ; pourtant la franc-maçonnerie, telle qu'il la comprend, aurait un but à atteindre et pourrait y parvenir, mais alors elle ne serait plus la franc-maçonnerie.

Cette secte ne sert que les intérêts d'Israël. Ce Syrien bon, crédule et naïf a été dupé comme beaucoup d'autres.

Écoutons ce que dit à ce sujet (1) un écrivain, M. G. Corneilhan, qui a séjourné plusieurs années en Orient.

« Pour être irrésistibles, il ne manquait aux Juifs
« que le nombre.

« Pour suppléer à leur petit nombre, ils organi-
« sèrent, après leur dispersion, des sociétés secrètes
« ouvertes à tout venant, dont les adeptes, d'abord
« attirés par la curiosité, puis habilement retenus et
« dirigés, formèrent bientôt une force redoutable
« mise par les chefs au service d'Israël. Les initiés
« vulgaires, qui formaient la majorité et donnaient à
« ces associations la force du nombre, ont toujours
« ignoré le but véritable vers lequel on dirigeait leurs
« efforts. Seuls, quelques dignitaires ou privilégiés,
« relativement peu nombreux, possédaient le secret
« de cette alliance judaïque dont ils tiraient bénéfice
« et au profit de laquelle ils utilisaient l'obéissance
« aveugle et passive imposée à leurs inférieurs. En
« échange du précieux appui que leur donnaient ces
« personnages, les Juifs les faisaient participer aux

(1) *Juifs et Opportunistes*. — Le Judaïsme en Egypte et en Syrie. (L. Sauvatre, éditeur. Paris.)

« avantages (influence, richesse, pouvoir) que leur
« procuraient ces alliés.

« Tels furent autrefois les Templiers, telle est
« aujourd'hui la franc-maçonnerie qui en dérive.

« L'origine juive de la franc-maçonnerie n'est pas
« contestable; elle est d'ailleurs reconnue par les
« maçons les plus instruits. »

Nous arrivons au terme de notre voyage. Je prends
congé de mes compagnons à qui je presse chaleureu-
sement la main.

Maintenant je vais au mont Carmel.

Un chemin ravissant dans la montagne présente de
jolies vues sur Haïpha et la mer.

Les moines donnent ici une hospitalité grande et
pleine de noblesse. Après m'avoir introduit au salon
des étrangers et m'y avoir rendu les politesses en
usage, on m'accompagne à l'église, on me montre la
grotte d'Elie, le fameux prophète enlevé au ciel dans
un char de feu. Entre parenthèses, les musulmans
croient comme nous à ce prophète, et chaque année
viennent en pèlerinage à la grotte.

Ce que j'admire surtout au Carmel, c'est la magni-
ficence du panorama qui se déroule du haut de la
montagne. Les moines avaient vraiment le sentiment
de l'art; ils savaient, mieux que personne, découvrir
dans un pays le point le meilleur pour le tableau
qu'ils voulaient s'offrir.

Après une longue contemplation, je redescends à
Haïpha.

Mon voyage de Syrie et de Palestine est terminé; je
gagne de nouveau le chemin méditerranéen. Au sortir
du ciel de la Nubie et de l'Egypte, l'existence en
Terre Sainte est triste et monotone. A chaque instant
des termes de comparaison s'établissent: ici les
impressions sont petites, étroites, pénibles, lugubres

souvent. La Palestine surtout est la plus vaste des désillusions, et pourtant c'est une terre classique qui s'impose à tout voyageur et qu'il n'est pas permis d'ignorer.

Mon voyage est achevé : j'en rends grâce au ciel.

CHAPITRE VI.

UNE FIN DE PRINTEMPS EN FRANCE.

I. — Une mission. — Société bien choisie. — Détroit de Messine. — Les émotions d'un retour en France. — En route pour les mers du Sud et le tour du monde austral.

A mon arrivée à Port-Saïd, je rencontre mon frère : il me charge d'une mission en France et me donne deux cents francs pour l'accomplir.

« Si tu réussis, me dit-il, je te paie ton passage pour l'Australie et nous partirons ensemble. »

Alors, plein d'enthousiasme, je continue mon voyage jusqu'à Alexandrie, et là je m'embarque en *quatrième classe* pour le beau pays de France. Mes nuits naturellement se passent sur le pont à la belle étoile, il fait une tiède température. A l'aide de ma vieille défroque orientale et de mes couvertures, chaque soir je m'installe un lit sur l'établi du menuisier et j'y dors à poings fermés.

L'équipage est aimable et mes compagnons agréables. En somme, mon existence à bord est très douce.

Aux troisièmes classes se trouve une société fort intéressante. Je me lie tout de suite à un jeune homme dont l'histoire a quelque analogie avec la mienne.

Après avoir vécu quatre années à Paris et dissipé la plus grande partie de son modeste patrimoine, sans faire cependant de bien grosses folies, il s'était senti

brusquement pris d'un immense dégoût pour les plaisirs de la capitale et pour la vie civilisée. Névrosé, malade et condamné par les médecins, il fut tiré de son abattement et de ses idées de suicide par une lettre d'un ancien ami qui lui annonçait son prochain départ pour Kartoum. Il courut chez cet ami qui, depuis cinq ou six ans déjà, avait vécu en nomade sur divers points de l'Afrique, et ils résolurent de partir ensemble non pour Kartoum, mais pour le premier endroit venu, en profitant au hasard du premier bateau qui quitterait Marseille. Ce qu'ils voulaient, c'était un pays sauvage et ensoleillé. Ainsi fut fait, et le hasard les conduisit en Syrie, où ils ne tardèrent pas à se séparer, mais où mon compagnon resta plus de deux ans, passant des mois sous la tente, se livrant aux plaisirs de la chasse et aux inénarrables voluptés de la vie nomade, voluptés que les plus violents accès de fièvre paludéenne ne parvenaient pas à détruire. C'est en menant cette existence fantaisiste, et souvent très dure, que ce jeune homme, condamné par les médecins de Paris, retrouva la santé physique et morale, en dépit des fièvres et d'une alimentation déplorable. Fiez-vous à la médecine après cela ! Je recommande ce traitement aux spleeniques.

Nous nous amusons d'un inventeur, d'ailleurs charmant garçon et bon vivant. Après de sérieuses recherches, il est arrivé à conclure que la colle est un principe dangereux dans les cigarettes, et il a découvert le moyen de la supprimer. Seulement il garde amoureusement son secret, par crainte d'être dépouillé de sa fortune problématique.

Nous possédons aussi un halluciné qui nous conte des histoires de brigands. Il se sent sous la constante influence du fluide et se prétend une victime des Jésuites. Il va à Paris afin de se faire dégager et de confondre ses persécuteurs. Nous avons pour les

convictions de ce pauvre diable tout le respect qui est dû aux convictions sincères.

Un négociant en bois d'olivier, de Jérusalem, complète la bande ; il vient en Europe essayer de placer les produits de sa fabrication.

*
* *

Pendant les quatre premiers jours de traversée, la mer est un miroir étincelant ; l'air est d'une douceur incomparable et le ciel d'une pureté parfaite.

Assis chaque jour avec mon nouveau compagnon, le nomade, tout à l'avant du navire, nous savourons les charmes de la Méditerranée.

Nous arrivons à l'entrée du beau détroit de Messine. L'Etna lance vers les cieux sa cime neigeuse, dominant de toute sa hauteur les montagnes couchées à ses pieds ; de l'autre côté les montagnes de la Calabre dressent leurs sommets superbes.

Tout à coup un cri s'élève, ce sont les passagers syriens qui s'appellent. Là-bas, sur la côte calabraise, ils ont aperçu le chemin de fer. Pour eux, c'est nouveau, et de tous leurs yeux ils regardent, étonnés, presque éblouis. C'est bien autre chose quand le train s'enfonce sous le tunnel ; alors il faut voir leurs têtes se transfigurer : le chemin de fer a percé la montagne !!!

Vers le milieu du détroit, nous croisons *le Natal*, de la compagnie des Messageries Maritimes, qui va prendre la route de l'Australie. Les saluts s'échangent, les chapeaux se lèvent, les mouchoirs s'agitent. Le cœur ne saurait rester indifférent à ces rencontres en pleine mer d'un bateau français qui part pour les longs voyages et d'un bateau français qui retourne dans la patrie. Les sentiments se réveillent : d'un côté, les regrets ; de l'autre, l'espoir.

De terre nous arrive maintenant une brise parfumée de fleurs d'orangers. Le détroit se rétrécit. La blanche Messine, la belle Reggio depuis longtemps sont derrière nous ; la côte se rapproche. Plus loin la charmante Scylla, à cheval sur un rocher, dégringole en une double cascade. L'autrefois reparaît, je me rappelle mes délicieuses journées en ces villages perdus du fond de la Calabre, mes longues routes à pied, mes sensations vives au milieu de cette belle nature. Le passé, le présent se confondent pour moi dans la même vision poétique.

Après le détroit, viennent les jolies îles de Lipari. Le Stromboli se montre : chose extraordinaire, il ne fume pas. De nouveau passe sur nous un zéphir embaumé. Nous avançons vers un îlot qui nous donne à rêver ; nous le rasons de telle manière que nous pouvons en admirer tous les détails. Je serais heureux de vivre ici pendant quelque temps, enseveli dans le travail et la méditation.

Les îles à leur tour s'évanouissent et nous ne voyons plus que les deux immensités : la mer, le ciel.

Pendant notre cinquième jour de traversée, mistral nous attaque du côté de la Corse et souffle avec violence jusqu'au lendemain soir. A ce moment, il consent à s'endormir, et par une belle nuit de printemps nous entrons dans le port de Marseille qui, noyé dans des flots de rayons lunaires, me cause un enchantement. Depuis quelques heures, l'amour de la patrie s'est allumé tout flambant en mon cœur. La France ! comme on l'aime au retour d'un long voyage ! Dix-sept mois se sont écoulés depuis mon départ ; et je vibre au contact de cette patrie si longtemps absente et dont, tout à l'heure, je vais fouler le sol. Oh ! oui, je les avais prévues, ces émotions du retour, je les avais entrevues, je les avais comprises autrefois ; maintenant je les goûte dans toute leur intensité.

Nous nous hâtons, mon ami et moi, de dégager nos malles. Par grand hasard, un complaisant préposé de la douane veut bien, malgré l'heure tardive, visiter nos bagages. A l'hôtel de la Californie, nous louons une chambre à deux lits; mais l'impression a été trop vibrante, je ne peux m'endormir, et je reste longtemps sous le charme de cette obsession : « Je suis en France. »

*
* *

Le matin, nous prenons nos plus beaux habits comme pour un jour de fête, et n'est-ce pas un jour de fête que celui du retour ? Et nous allons tous deux nous égarer à travers Marseille. C'est toujours Marseille la superbe, Marseille la joyeuse sous son bleu ciel de Provence. Nos compagnons de voyage ont fait comme nous et nous les rencontrons : ils ne reconnaissent plus en moi le *quatrième classe* quelque peu débraillé des jours précédents ; ils ont l'air étonné, ils me regardent.

A deux heures nous partons tous deux pour Bordeaux, par Cette.

Les campagnes vertes et fleuries de notre belle France nous jettent à l'âme des bouquets de riantes pensées en même temps que les souffles du printemps nous apportent leurs exhalaisons embaumées.....

.

*
* *

Mon premier soin, à mon arrivée à Nantes, ma ville natale, est de m'occuper de remplir cette mission difficile que mon frère m'a confiée. En quelques jours je triomphe de tous les obstacles : je vais donc enfin pouvoir prendre ma course à travers les Océans. Les

mers du Sud ! mot magique qui me fait oublier l'Orient lui-même !

Mais, avant de partir, je veux jouir d'un printemps en ma patrie et réaliser mon joli rêve de Jaffa. Mon frère peut m'attendre sans impatience, il a fui la chaleur et se repose dans les montagnes du Liban.

Non loin de Nantes, il est un pittoresque vallon, tout semé de prairies, où serpente et murmure un clair ruisseau. C'est en ce coin coquet que s'écoule ma nouvelle existence, à l'ombre du petit castel familial (1), dans l'atmosphère paisible des champs.

Ces lieux qui ont bercé mes songes d'enfance, où j'ai vécu mes premières libertés, où j'ai savouré les délices de la vie sauvage, où l'Orient m'est apparu, sont encore témoins de mon bonheur pendant toute la fin de mai et le ravissant mois de juin.

Alors rajeuni, vivifié par cet air natal que je viens de respirer à pleins poumons, je quitte de nouveau la France pour m'en aller papillonner sur les mondes ; et bientôt le *Salazie*, sur lequel je me suis embarqué à Marseille, touche à Port-Saïd. Mon frère, heureux d'avoir obtenu gain de cause par mon intermédiaire, me rejoint dans cette ville pour gagner avec moi, sans inquiétude désormais, l'Australie, le pays de ses désirs.

(1) A Champeaux, par la Chapelle-sur-Erdre (Loire-Inférieure).

DEUXIÈME PARTIE

AUTOUR DE L'HÉMISPHERE AUSTRAL

CHAPITRE VII.

LES ILES DE L'Océan Indien.

I. — Les Seychelles. — Bourbon. — Notre existence à Saint-Denis. — Le bassin du Diable. — Le poétique Bernica. — Le nouveau port. — Les cyclones. — Une excursion à Salazie et à Hell-bourg. — Propreté créole.

Transportons-nous tout de suite au 13 juillet 1887. Tandis que la France s'apprête à célébrer la fête annuelle de la République, là-bas, tout là-bas, loin de notre pays, au milieu de la mer des Indes, dans les parages de la ligne équatoriale, l'énorme *Salazie*, des *Messageries maritimes*, véritable monde flottant, court vers l'Australie.

Sur l'aile rapide de la pensée, gagnez les confins de l'hémisphère boréal, cher lecteur, et montez avec moi à bord du gigantesque paquebot. Ce soir, tout y est en branle-bas : il s'agit d'ouvrir deux fêtes à la fois, celle du 14 juillet et celle du passage de la Ligne.

Passagers de toutes classes, officiers, matelots : tout le monde fraternise. Le canon tonne, une retraite aux flambeaux se met en marche au chant de la *Marseillaise*.

Le 14 juillet est à peine à son aurore que nous franchissons l'Equateur. Aujourd'hui, sur le *Salazie* se déroule le cortège de Neptune, s'envolent et les phrases sonores des orateurs et les chants de la patrie ; puis on célèbre, par des jeux de toutes sortes qui durent jusqu'à la nuit, le fameux baptême de la Ligne.

*
* *

Le lendemain soir, nous sommes en vue des ravissantes Seychelles, les premières îles que nous rencontrons dans l'hémisphère austral. C'est devant Mahé, capitale de l'île qui porte son nom, que nous jetons l'ancre. Nous voici dans tout l'étincellement de la nature tropicale en ses plus vives couleurs.

A notre droite, une rangée de montagnes décrit autour de nous une courbure parallèle à la côte et laisse descendre à la mer une luxuriante végétation ; à notre gauche, semble rejoindre la grande île et fermer la baie un chapelet de gracieux îlots, vraies pyramides de cocotiers au pied desquelles viennent mourir les flots bleu clair frangés d'écume. On dirait des émeraudes cerclées d'argent, enchâssées dans de l'azur. Pour retrouver pareil luxe de décor et semblable débauche de coloris, il nous faudra courir jusqu'en Polynésie.

Le groupe des Seychelles, composé de 29 îles appartenant à l'Angleterre, est situé entre 4 et 5° de latitude sud et 33 et 34° de longitude à l'est de Paris. Parmi elles, Mahé, la plus importante, présente sur les 264 kilomètres carrés qu'offre la superficie de tout l'archipel, une surface de 117 kilomètres carrés.

Praslin, la plus grande après celle-ci, n'en a guère que 40.

Les montagnes, qui sont de formation granitique, n'élèvent pas ici leurs cimes à plus de 1,000 mètres.

La faune de toutes ces îles est très pauvre et ne comprend comme mammifères que ceux qui y ont été importés. Parmi les amphibiens, n'oublions pas de citer les énormes tortues. C'est à leur nombre exceptionnellement considérable en ces parages que l'on doit la fondation de la léproserie de Curieuse, petit îlot dépendant de Praslin, car on se figurait jadis que les lépreux, en se baignant dans le sang de cet animal, pouvaient combattre leur terrible maladie.

Des 347 espèces composant la flore des Seychelles, la plus réputée est le fameux palmier à éventail que les botanistes appellent *Lodoicea Seychellarum*. Cet arbre produit un fruit formé de deux noix juxtaposées dans la même enveloppe. On le désignait naguère sous le nom de coco de mer. Il a cette propriété remarquable de pouvoir se conserver intact pendant de longs mois dans l'eau salée. Les indigènes de l'Inde et même des îles de la Sonde, à qui les courants des moussons portaient ce fruit inconnu, le recueillaient précieusement comme venant du fond des eaux et y attachaient une très réelle valeur.

La tiède température de ces îles, température à peu près constante, variant seulement de 26 à 29°, rend absolument délicieux le séjour de cet archipel. C'est, on peut le dire, une éternelle fin de printemps. Sous ce climat salubre, la natalité l'emporte d'un tiers sur la mortalité. Les habitants, dont le nombre s'élevait l'année dernière (1886) à 45,450, forment une race due au mélange des Européens, noirs Africains, Hindous, Malais et Chinois. Leur langage est le doux parler créole de Maurice.

Le commerce ici atteignait autrefois une vingtaine de

millions; une maladie des cocotiers a abaissé dernièrement ce chiffre d'une façon notable. L'exportation consiste en noix de coco sous forme de koprah, en écailles de tortue, en vanille; en clous de girofle. Le riz, le café, le sucre et le tabac produits par ces îles servent à la consommation des indigènes.

*
* *

Dès le matin du 16 juillet, nous faisons nos adieux aux Seychelles et voguons vers Bourbon. Nous avons l'intention, mon frère et moi, d'employer, pour nous rendre en Australie, le but principal de notre voyage, les quatre mois que nous donne la Compagnie des Messageries maritimes. Nous consacrerons à la perle de l'Océan Indien vingt-huit jours environ, c'est-à-dire le temps compris entre l'arrivée d'un paquebot et le départ du suivant, après quoi nous irons passer une autre période de vingt-huit jours à Maurice, avant de prendre définitivement le chemin du Nouveau-Monde antipodal.

La rougeole sévit en ce moment à Bourbon, et la perspective de faire quarantaine à Maurice nous effraie quelque peu au point de vue de la perte de temps et d'argent; mais l'épidémie est à son déclin, et nous espérons que dans un mois l'horrible quarantaine ne nous créera pas de difficultés.

*
* *

Dans l'après-midi du 18 juillet, nous commençons à entrevoir les montagnes de l'île noyées dans les lointains vaporeux; peu à peu elles se dessinent plus franchement. Les Salazes, perdus dans les nuages, laissent émerger un de leurs pics. Nous approchons: les détails ressortent davantage; malheureusement le

coup d'œil d'ensemble n'a rien de satisfaisant. Que nous sommes loin du tableau magique des Seychelles ! Saint-Denis, la capitale de l'île, est devant nous ; mais la ville, couchée dans une plaine, reste invisible ; nous n'apercevons que les hautes collines verdoyantes qui l'entourent.

Ici, le débarquement ne se fait pas sans émotion et la grosse mer de la rade de Bourbon me rappelle celle de Jaffa. Les flots y sont toujours agités, même dans les temps calmes. Aussi, le coût du débarquement est-il de 5 francs pour les jours tranquilles, mais bien plus élevé lorsque la mer soulève ses vagues furieuses. Et encore n'est-il pas toujours permis de descendre à terre.

Aujourd'hui, heureusement, la mer est relativement aimable pour nous.

A notre arrivée sur l'île, première surprise : nous ne recevons en échange de notre or que des billets de 50 c., de 1 fr., de 2 fr. et de 5 fr. Nous protestons inutilement contre ces vilains chiffons ; ils forment toute la monnaie du pays. L'argent monnayé est rare et l'or ne se rencontre presque jamais. Il gagne ici 6 % sur le papier.

Après une installation provisoire à l'hôtel, nous nous empressons de courir la ville.

*
* *

Bourbon se présente probablement à votre imagination comme une île poétique et riante où les heures de la vie doivent s'écouler doucement, vous berçant longuement dans des rêveries sans fin jusqu'au terme fatal marqué par la Destinée.

Eh bien ! la première impression que donne Saint-Denis, surtout dans les parties hautes de la ville, est celle que vous avez pensée. Cette cité, construite dans

un vaste bosquet, semble dormir mollement étendue au milieu de toute la superbe végétation des tropiques. Il ne faudrait pas chercher ici des palais, des monuments, il y aurait désillusion. A part quelques beaux édifices publics, chaque maison est un petit nid modeste enfoui dans la verdure d'un jardin. Les rues rectilignes, longues, larges, se coupant à angle droit, présentent de jolies perspectives sur la mer et les montagnes. Le silence y règne, seul se fait entendre le lointain mugissement des flots. Il y a dans ce calme de la nature, dans la couleur du ciel, dans le luxe de la végétation, dans le bleu profond de l'Océan Indien, un je ne sais quoi qui enveloppe l'âme d'une joie indicible.

Bourbon, autrefois très prospère, a pu déchoir de son ancienne splendeur, le bonheur pourtant continue d'y résider comme par le passé.

Le créole a dans sa physionomie et surtout dans son parler d'une douceur et d'une poésie exquises quelque chose qui s'harmonise admirablement avec le ton de son île. Malgré lui, il a subi l'influence de ce ciel enchanteur, et le tableau des sites gracieux et rians qu'il a sans cesse devant les yeux s'est reflété en quelque sorte dans son caractère et dans sa physionomie.

Profondément amoureux de son île, le créole ne la quitte que pour y revenir, et l'enthousiasme avec lequel il en parle prouve assez qu'il a subi mieux que personne sa puissante attraction.

*
* *

Et maintenant que nous avons pris une vue générale de la ville, songeons à nous installer définitivement; car, si modique que soit le prix de l'hôtel (120 fr. par mois, par personne, tout compris), nous

préférons chercher une chambre en ville, ce que nous ne tardons pas à découvrir pour 25 fr. dans une maison coquettement assise au milieu d'un jardin. Mon frère, en sa qualité de gourmet, se charge, avec son petit fourneau portatif, de faire lui-même sa cuisine, et de la cuisine qui vaudra celle de l'hôtel. Il en résultera une grosse économie; ici, en effet, la nourriture coûte peu. Les marchés sont bien approvisionnés en volailles, en porcs, en bœufs; non pas que les animaux soient nombreux à la Réunion, au contraire; les bestiaux, par exemple, y manquent: les pâturages de la plaine des Cafres, l'un des plateaux intérieurs, sont tout à fait insuffisants et ne sauraient en nourrir assez pour l'alimentation des 163,000 habitants de l'île; mais Madagascar, la *Grande-Terre*, comme ils l'appellent là-bas, n'est pas loin et elle exporte ici ses produits. Quant aux fruits et aux légumes, ils sont d'un prix relativement élevé; on ne les trouve pas en abondance: les industries ont accaparé le sol et ne permettent plus aux créoles les grandes cultures de vivres. Les indigènes ont été, pour ainsi dire, dépossédés de leurs terres; au lieu de mener une existence confortable sur un petit domaine bien à eux, ils sont obligés de se réfugier dans les villes qu'ils encomrent inutilement. Ce serait un service leur rendre que de les faire émigrer vers les hautes vallées de l'intérieur, où ils pourraient se livrer au jardinage et à l'agriculture, et l'île tout entière bénéficierait de cette nouvelle colonisation.

Mais revenons à notre existence.

*
* *

Tandis que vous, cher lecteur, vous passez votre mois d'été aux stations balnéaires de la Bretagne ou de la Normandie, nous, pauvres exilés, nous courons

les plages de Bourbon en plein hiver, car n'oubliez pas que nous sommes au-dessous de vous, de l'autre côté de la planète, et là les saisons y sont en sens inverse des vôtres. Mais quel hiver ! C'est la belle saison à la Réunion : on y vit sous un ciel toujours bleu, dans un air tiède dont la température oscille, de la nuit au jour, entre 20 et 25°. Ajoutez aux charmes de ce climat les attrait d'une vie toute de rêve au milieu de la population la plus aimable et la plus poétique, et vous comprendrez que notre existence à Saint-Denis soit un enchantement perpétuel. Longues causeries du soir avec les charmantes créoles, promenades sous la lune, parfums des nuits, harmonies musicales : tout est enivrement de l'âme, tout est ivresse des sens. Je n'insiste pas. Partons pour l'intérieur de l'île.

*
* *

Allons tout d'abord aux montagnes du « Brûlé de Saint-Denis ».

Chacun sait que la Réunion est de formation volcanique et que l'on désigne sous le nom de « Brûlé » le flanc des montagnes où les laves ont coulé.

En ce moment tous les cratères sont éteints, à l'exception d'un seul. Au siècle dernier, ses éruptions étaient encore fréquentes, puisqu'on en comptait en moyenne deux par an ; depuis le commencement de notre siècle, elles ont beaucoup diminué, et l'on n'en signale guère plus d'une vingtaine.

Aussitôt que nous dominons la plaine, Saint-Denis apparaît au milieu de toute sa luxuriante végétation : on dirait une immense ville sous bois. Elle semble extraordinairement grande pour le nombre de ses habitants, qui ne dépasse pas 40,000 ; mais on doit se rappeler que chaque maison a son jardin et que les

proportions de cette ville sont ainsi considérablement augmentées.

Après deux heures d'ascension à travers des montagnes boisées, nous atteignons les cimes du « Brûlé » et dans un beau jardin, sous des camellias géants tout en fleurs, nous nous livrons aux plaisirs de la table. Puis, avec un guide, nous partons pour le « bassin du Diable ». L'excursion demande trois heures. Sur les hauteurs s'étalent à nos yeux, dans tout leur aspect grandiose, des cirques de forêts, des vallées ruisselantes de verdure, tandis qu'au loin brille l'Océan Indien. Nous descendons par des sentiers étroits sous des ombrages touffus, et bientôt nous arrivons à ce bassin vanté, vraiment diabolique et qui mérite son nom : au fond d'un amphithéâtre de montagnes, au pied de rocs hérissés du haut desquels s'élance une cascade, se creuse une sorte de réservoir naturel dont les eaux assombries servent de repaire à des anguilles énormes. Sur ses bords, dans ce paysage à l'air farouche, les flots de la cascade s'éparpillent en une pluie fine qui nous pénètre jusqu'à la moelle et ajoute à l'impression ténébreuse de ce lieu sauvage une désagréable sensation d'humidité froide. Aussi, nous nous empressons de remonter vers les rayons de soleil, en vue de spectacles plus riants.

*
* *

Faisons une autre excursion et profitons du chemin de fer qui décrit autour de la partie septentrionale de l'île une courbe de 124 kilomètres, parcourant ainsi la moitié de l'île environ. Les villages de la côte méridionale, Saint-Joseph, Saint-Philippe, Sainte-Rose, sont trop peu importants pour être desservis par lui : ils se contentent de la grande route qui entoure l'île d'un ruban de 232 kilomètres.

En partant de Saint-Benoît, à l'est, le train rencontre Saint-André, Sainte-Suzanne, Sainte-Marie, Saint-Denis, Saint-Paul et enfin Saint-Pierre, à l'extrémité occidentale de la voie ferrée. J'espère que vous ne mettrez pas en suspicion la ferveur des créoles en les voyant placer chaque ville sous la protection d'un saint ou d'une sainte du paradis.

Aujourd'hui nous partons dès le matin pour Saint-Paul, sur la côte occidentale de l'île.

Au sortir de Saint-Denis, nous courons sous un long tunnel qui nous laisse, durant trente-sept minutes, dans une obscurité qu'éclairent pourtant de temps à autre quelques larges ouvertures.

Puis nous passons la Possession, le Port.

Un paysage plein de couleurs se présente à notre regard : au loin, par delà un grand massif de filaos ou arbres de fer, prenant l'aspect d'un nuage léger au ton verdâtre, des roches nues, toutes roses, viennent mourir à la mer bleue.

Nous traversons le bois de filaos. Ces arbres ressemblent à nos sapins, mais leur verdure est beaucoup moins dense : on dirait une simple valeur aérienne.

Apparaît maintenant le lac de Saint-Paul et nous voici au but de notre voyage, après avoir parcouru une distance de 46 kilomètres.

Sans plus tarder, nous nous dirigeons vers le Bernica. Cet adorable ruisseau que les poètes ont chanté, mérite bien sa réputation ; il n'a qu'un défaut, celui de disparaître presque immédiatement dans la montagne. La végétation sur ses bords est merveilleuse : de grands bananiers mirent leurs larges feuilles au sein des eaux, tandis que les hauts cocotiers balancent leur panache au-dessus de l'onde. Nous remontons ses rives depuis quelques minutes à peine, quand nous le voyons se perdre dans une gorge étroite,

resserrée entre des montagnes. Le paysage alors, de gracieux qu'il était, devient grandiose.

Nous escaladons la montagne pour jouir d'un coup d'œil sur la ravine. Désillusion, le spectacle sur cette gorge est sans intérêt ; mais des sommets la vue du pays nous récompense amplement de notre ascension.

Appuyé à des collines verdoyantes qui s'élèvent en pente douce jusqu'à nous, un bois de filaos s'étend près d'un bois de cocotiers, et ces deux massifs aux nuances parfaitement tranchées s'épanouissent au bord de cet Océan Indien qu'on ne se lasse jamais d'admirer, tant est éblouissante sa couleur, tant est belle sa frange d'écume.

Comme nous descendons de la montagne à travers des roches noires, les cailloux, sous nos pieds, se lèvent nombreuses : je regrette de n'avoir pas pris mon fusil.

Après être revenus à Saint-Paul et y avoir suivi l'avenue nationale, large et long boulevard ombragé de toute la riche flore des tropiques, nous prenons, à pied, le chemin du nouveau port.

Ce bassin, qui a coûté 57 millions de francs, a 8 m. de profondeur et 16 hectares d'étendue. Il peut recevoir des navires d'un fort tonnage. Malgré tous ses avantages, il me semble un peu délaissé ; la *Meurthe* seule y est à l'ancre aujourd'hui.

Placé entre Saint-Pierre et Saint-Denis, les deux villes les plus importantes de la Réunion, on le croirait, au point de vue commercial, dans la meilleure situation ; mais, au dire de beaucoup, il est trop loin de Saint-Denis. Au point de vue nautique, sa position est bien choisie : il est protégé des cyclones par la Pointe des Galets. Car, ne l'oublions pas, nous sommes dans les parages visités par ces terribles ouragans qui passent sur la mer des Indes, et la côte septentrionale surtout est la plus éprouvée. La pauvre ville

de Saint-Denis, qui en occupe le centre, a subi de 1751 à 1885, année du dernier cyclone, 62 fois ses ravages.

Un mot sur ces tempêtes tournantes expliquera leur marche et les lois auxquelles elles obéissent ; car, si capricieuses qu'elles paraissent tout d'abord, elles ont leur tracé bien indiqué. Elles se forment un peu au-dessous de l'Equateur et s'avancent vers le sud-ouest. A leur arrivée du côté de Madagascar ou des Mascareignes, elles changent de direction, vont carrément vers le sud et terminent leur trajet parabolique en courant vers le sud-est. Cette grande parabole passe tantôt par Madagascar, tantôt par Bourbon, tantôt par Maurice, enveloppant complètement l'une de ces deux dernières îles ou atteignant simplement une de leurs parties. Telle ville sera bouleversée qui aura pour voisine une bourgade absolument indemne. Ces tournoiements de l'air, qui s'opèrent autour d'un centre calme se déplaçant sans relâche, se font toujours dans le même sens, de l'ouest à l'est par le nord, de l'est à l'ouest par le sud. Souvent ces spirales ne s'élèvent pas à une grande hauteur, et alors on voit ce phénomène bizarre : un calme plat dans les montagnes qui dominant la plaine, pendant que la tempête se déchaîne à leurs pieds, déracinant les arbres, ravageant les plantations, enlevant les cabanes, culbutant les maisons, semant enfin partout la ruine et la mort. Et comme si la nature se plaisait à être impitoyable dans ses ouragans, des raz de marée ne manquent jamais d'accompagner les cyclones et de se joindre au vent pour accomplir l'œuvre de destruction. C'est vers la fin de l'été, c'est-à-dire vers février, que ces tempêtes se produisent le plus fréquemment ; elles sont très rares en hiver.

*
* *

Partons maintenant pour une des excursions les

plus intéressantes de l'île : celle de Salazie et d'Hellbourg, dans la région du massif le plus important.

En moins de deux heures, le chemin de fer nous conduit de Saint-Denis jusqu'à Saint-André, une des stations de la côte orientale.

Un Français qui habite cette dernière ville se trouve dans notre compartiment et nous fournit sur les produits de la Réunion des renseignements dont voici le résumé :

La culture de la canne à sucre est réduite de moitié depuis quelques années, par suite de la concurrence du sucre de betteraves, du prix de la main-d'œuvre et surtout des maladies de la canne ; celle du caféier laisse beaucoup à désirer ; quant au coton, on en récolte très peu. La vraie richesse de l'île est la vanille qui, dans les bonnes années, donne jusqu'à 60,000 kilogrammes.

A notre arrivée à Saint-André, nous nous offrons la diligence pour Salazie, bourgade éloignée de 28 kilomètres environ, et, par une jolie route entre de hautes montagnes boisées, nous nous enfonçons dans l'intérieur de l'île à travers des sites riants et pittoresques.

Bientôt nous entrons dans un défilé s'ouvrant au loin sur un grandiose ensemble de mornes et de pitons qui s'élèvent au-dessus des crêtes. De chaque côté de la rivière écumeuse du Mât, qui serpente au fond du ravin, se dressent des montagnes pareilles à des murailles de verdure.

Non loin de Salazie la nature change d'aspect et s'étale dans toute sa coquetterie : partout autour de nous les monticules en s'arrondissant prennent des contours harmonieux, et leur robe de verdure éternelle semble plus belle encore.

De Salazie, petit bourg admirablement posé à 872 mètres d'altitude, au flanc d'un de ces gracieux monticules et encadré dans le paysage le plus séduisant,

nous allons au Grand-Hilette, afin de contempler de près les géants de la Réunion, les pics célèbres des Salazes. Le spectacle est superbe, et ces pitons hardis s'élancent bientôt devant nous dans toute leur majesté, hauts de 3,069 mètres. C'est à leur similitude avec des salazes, espèces de broches en bois dont se servent les indigènes de Madagascar pour rôtir la viande, que ces pics doivent leur nom.

Du Grand-Hilette nous allons à Hell-bourg. Dans cette petite bourgade, située au milieu des montagnes, les créoles riches de Saint-Denis accourent pendant la saison chaude afin de fouetter leur sang d'un air vif et frais. Des sources d'eau thermale y ont une grande réputation. Un bel hôpital construit dans un jardin et sur la pointe culminante d'un monticule est devenu pour les pauvres soldats de Madagascar épuisés par les fièvres et encore incapables de regagner la patrie, un lieu de convalescence parfaitement choisi.

Notre voyage est terminé. Nous regagnons Saint-André, emportés dans une calèche, au galop de deux jolies mules de Buenos-Ayres, ces mules dont le pied est si sûr et qui filent comme le vent. En descendant d'Hell-bourg à Salazie, ce n'est qu'un ravissement : nous volons au milieu d'un fouillis de vertes et riantes montagnes ruisselantes de végétation et rayées de blanches cascades.

*
* *

L'heure de quitter la Réunion approche. Pour éviter de faire quarantaine à Maurice, il nous faut aller à Tamatave, le premier port d'escale à Madagascar. De là nous trouverons des occasions de transport direct pour Maurice.

Profitons d'un de nos derniers jours dans la capitale de l'île et remontons à pied sec le lit de la rivière de Saint-Denis, rivière transformée en simple

ruisseau dans cette saison. Elle sillonne une claire et lumineuse ravine de cocotiers largement évasée et toute pleine de verdure, ravine qui court, sur une longue distance, de la mer à la montagne.

Sur ses bords, des groupes nombreux de femmes, jeunes filles et enfants animent le tableau, toutes bien souvent

Dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.

C'est vraiment plaisir de voir, d'entendre ces créoles en costume léger lavant leur linge, se livrant à leurs ablutions, faisant leur toilette en plein air, tout engouzouillant leur doux patois. La propreté est une vertu bourbonnaise ; elle est frappante à Saint-Denis, chez les hommes surtout. Leur *complet*, formé seulement d'un pantalon clair en toile ou en coutil et d'une chemise bien repassée, est d'une blancheur irréprochable.

*
* *

C'est aujourd'hui le 17 août.

L'annexe des Messageries est prête à partir : voici le moment de nous arracher à toutes les séductions de cette île gracieuse et poétique. Nous avons bu à longs traits à cette fine fleur de l'Océan Indien : qui sait si le suc n'en était pas épuisé pour nous ? qui sait si nos derniers jours ne furent pas les meilleurs parce qu'ils furent les derniers ?

Oh ! la vie, quel beau songe parfois ! Ne prendre à l'existence que ce qui tient du rêve et tout quitter brusquement à l'instant où la réalité peut se montrer. Un dernier regard, un dernier adieu : le rideau tombe ; le décor à présent va changer. Fermant les yeux au passé qui vient de mourir, ouvrons-les tout grands à l'avenir qui se lève. Et maintenant, à Madagascar !

II. — Madagascar. — Le marché de Tamatave. — La morale des femmes indigènes. — Une chasse. — Un spectacle intéressant. — Maurice. — Paysage extravagant. — A bord de l'*Océanien*. — Types curieux.

Une distance de 640 kilomètres nous sépare de la grande île africaine. Avant de l'aborder, jetons un rapide coup d'œil sur sa structure, son climat et ses habitants.

Madagascar, l'une des plus vastes îles du monde, est un peu plus grande que la France. Comme étendue, elle vient après le Groënland, la Nouvelle-Guinée et Bornéo. Du cap d'Ambre au cap Sainte-Marie, elle a 1,625 kilomètres de longueur, sa largeur est de 500 kilomètres environ. A vol d'oiseau, elle présente une circonférence de 4,200 lieues.

Cette île est de formation volcanique, mais depuis des milliers d'années ses cratères sont éteints.

Dans le sens de sa longueur, elle est traversée vers le nord et vers le centre par des massifs irréguliers disposés sur un même socle de hautes terres, et non par une chaîne de montagnes, comme on le croyait tout d'abord. C'est vers le centre que l'on rencontre l'Ankaratra, le massif le plus élevé. Le Tsiafa-Javona ou « Montagne nuageuse » atteint 2,728 mètres. En allant vers le nord ou vers le sud, les montagnes s'abaissent considérablement.

Des rivières de peu d'importance descendent des hauteurs et s'écoulent sur les deux versants. Quelques-unes pourtant méritent d'être signalées sur le versant occidental. Sur le versant oriental, ce sont plutôt des torrents absolument fermés à la navigation. Mais ils présentent une particularité intéressante : leurs estuaires se ramifient et se rattachent les uns aux

autres par des marigots latéraux, de manière à former au dedans du littoral de grandes voies navigables. Une partie de la côte orientale a donc son double rivage : l'un extérieur bordant la mer, l'autre intérieur baigné par toutes ces baies. Il suffirait de faire des coupures, des espèces de canaux dans les sables et les bancs de coraux pour permettre aux bateaux de remonter intérieurement, comme sur un fleuve tranquille, une longueur de côte de 500 kilomètres environ, de l'Ivondrou, près de Tamatave, à l'embouchure de la Matitatana.

A l'ouest et au nord-est, la côte de Madagascar offre des découpures nombreuses. Parmi les baies, n'oublions pas de citer celle de Diego-Suarez. Mais à l'est, le littoral, sur une longueur de 900 kilomètres, du Fort-Dauphin à Foulepointe, a une régularité remarquable, grâce au courant qui suit la côte.

Cette île peut se diviser en trois zones bien tranchées : celle du littoral, dont la végétation est exubérante, celle des pâturages avec leurs grandes savanes, et enfin celle des riches vallées intérieures.

Le climat, très malsain sur les côtes, devient très égal et vraiment magnifique sur les plateaux et dans les montagnes.

Les trois millions d'habitants de Madagascar se divisent en de nombreuses peuplades : les Hovas, les Sakalaves, les Betsimisaraka, les Bara, les Betsileo, les Mahafali, etc., etc. Il est aisé de comprendre que tous ces types de population, depuis les civilisés jusqu'aux sauvages se servant encore d'arcs et de flèches, offrent des nuances à l'infini dans leurs mœurs et dans leur caractère. D'après leur langue, qui a quelque parenté avec les langues de la Malaisie et de la Polynésie, on croit que les premiers immigrants qui arrivèrent à Madagascar vinrent de ces pays lointains. On peut assurer, du reste, que la Malaisie peupla toutes

les îles qui s'étendent dans le sens de l'Equateur, depuis les plus voisines de l'Amérique jusqu'aux plus voisines de l'Afrique. Les Hovas, les Sakalaves et les Betsimisaraka sont les trois peuplades les plus importantes. Un million de Hovas, disséminés dans le centre de l'île, sont considérés comme les Malgaches les plus puissants et par leur nombre et par leur intelligence. Cinq cent mille Sakalaves habitent la partie occidentale : leur territoire est encore peu connu et les voyageurs possèdent là de vastes champs d'exploration. Quant aux Betsimisaraka, ils peuplent la côte orientale.

Les villes principales sont Tananarive au centre, ou Ant'Ananarivo, c'est-à-dire « ici les mille villages », capitale du royaume des Hovas et, on peut le dire, de l'île tout entière (100,000 habitants) ; plus au sud et également sur les hauts plateaux, Fianarantsoa, la seconde capitale, celle des Betsileo ; et enfin, sur la côte orientale, Tamatave, où nous allons aborder.

Mais nous arrivons en vue de cette dernière ville. La voici qui surgit du milieu de sa flore. Abandonnons ces généralités et préparons-nous à mettre pied sur la grande île africaine.

*
* *

Il est dix heures quand nous sommes au rivage : tout de suite nous nous mettons en quête d'un hôtel. Ici, ils ne sont pas très brillants, les hôtels ! et leur prix est élevé : 8 à 10 fr. par jour. Pour 2 fr. nous nous contentons d'une chambre à celui de l'Europe, je dis chambre, j'ai tort, le mot « taudis » désignerait mieux la part de baraque en bois qui nous attend. Mon frère continuera de faire la cuisine comme à Bourbon. Et pour débiter, aussitôt nos malles installées, nous courons au marché.

Très pittoresque, mais peu appétissant ce marché !

L'étalage de boucherie surtout est parfaitement dégoûtant, et les nuées de mouches qui s'y abattent n'inspirent guère de confiance ; pourtant la viande est toujours fraîche et bonne ; il ne faut pas la juger à la mine. Les prix sont incroyables : nous avons un filet de bœuf entier pour 8 sous, un rognon pour 2 sous. Les gros poulets, qui pèsent ici cinq, six et sept livres, coûtent 60 à 80 c. On peut avoir des dindes de dix à douze livres pour 2 fr. Le pain seul est moitié plus cher qu'en France, mais à Madagascar les Européens consomment beaucoup de riz. Le lait est d'un prix élevé ; il coûte 40 à 50 c. le litre.

La monnaie en usage dans le pays est notre pièce de 5 fr. que l'on coupe en morceaux et dont on pèse les parcelles ; car la menue monnaie n'est pas encore très répandue. Cependant les pièces divisionnaires de 50 c., 1 fr. et 2 fr. sont en circulation et les sous viennent de faire leur apparition. L'or est presque inconnu.

*
* *

Tamatave possède une population de 15,000 habitants environ. Elle est divisée en deux parties : la ville européenne et la ville indigène.

La première se compose principalement de maisons en bois construites, pour la plupart, au milieu de la verdure des manguiers, des citronniers, des orangers et des grands cocotiers. De longues rues toutes ensablées courent parallèlement les unes aux autres. Elles sont peu animées et presque désertes à cette heure du jour. Nous y croisons plusieurs Européens en fitacon, sorte de chaise à porteurs très fatigante pour les voyageurs, soutenue sur les épaules par quatre indigènes au pas de course. Nous y rencontrons aussi quelques Betsimisaraka d'apparence forte et vigoureuse, d'une

charpente magnifique. En les voyant passer drapés de leur grand drap blanc qui laisse à découvert leurs belles et grosses jambes et le bas d'une cuisse bien membrée, nous ne pouvons nous empêcher de les admirer. Sous leur chapeau de paille à larges bords, la tête est superbe. Malheureusement, ces hommes, le plus souvent inactifs, trouvent plaisir dans leur oisiveté et on ne peut en tirer aucun parti ; ils ne servent qu'au transport des fitacons, ce sont uniquement des coureurs.

La ville indigène, construite sur le bord de la mer, entre la verdure de la ville européenne et le bois de pandanus qui forme toute la végétation de la pointe de Tamatave, présente une agglomération de cases en roseaux d'un très pittoresque effet. Nous nous égarons au milieu de ces chaumines malgaches et admirons de belles jeunes filles.

La femme est ici d'une teinte fortement accentuée. Sa taille est large, ses formes massives. Ses traits sont réguliers, mais sa physionomie est généralement froide. Elle est vêtue d'une grande robe en cotonnade. Sa chevelure est singulièrement arrangée : avec les raies multiples qui s'y croisent en tous sens, sa tête a tout l'aspect d'un jardin anglais.

Ce qui frappe surtout quand on entre dans les cases, c'est de voir les hommes et les vieilles femmes se retirer discrètement pour laisser choisir plus à l'aise parmi les jeunes beautés ; car la morale est très relâchée. Les pères vous proposent leurs filles et les frères leurs sœurs. Les maris eux-mêmes ne connaissent pas la jalousie. « Dans votre pays, disent les nobles époux malgaches, vous avez les suicides d'amour. Pourquoi ? Le corps de votre femme a-t-il changé parce qu'il s'est donné à un autre ? » Et ici je modère l'expression, qui a une tout autre vigueur. Puis doucement, ils s'éloignent pour vous faire place. Les mères n'ont pas plus

idée de la moralité. Elles excitent leurs filles à la débauche dès la plus tendre enfance. L'honneur n'est pas compris ici comme on le comprend en France ; il consiste à avoir beaucoup d'amants, afin d'affirmer sa propre beauté, la seule vertu pour les Malgaches.

*
* *

Nous faisons maintenant une excursion à Avanhour. Immédiatement au sortir de la ville, nous entrons dans des bois verdoyants remplis d'une flore spéciale ; mais la végétation est loin d'avoir l'exubérance de celle de Bourbon.

Le village d'Avanhour présente avec ses cases le même type que Tamatave. Au bord de son large fleuve se déploie un beau panorama qui me rappelle quelque peu, avec ses montagnes douces s'étageant aux horizons lointains, certains aspects de l'Italie.

Pour voguer sur le fleuve, nous prenons une pirogue, énorme tronc d'arbre creusé, et nous remontons la rivière.

Après une demi-heure de navigation, nous débarquons dans un endroit où le gibier, nous dit-on, est très abondant.

Mais nous ne trouvons dans notre chasse ni ces petits singes bizarres à longue queue, tels que nous en avons vu en cage à Tamatave, prenant des airs d'écureuils et poussant des cris très aigus, ni le félin pintsala ou *Cryptoprocta ferox*, ni le sanglier à masque (*Potamochoerus larvatus*), toutes bêtes particulières à la faune de Madagascar ; nous ne rencontrons que des merles et des petites perruches vertes qui se tiennent par bandes. Nous n'avons même pas le plaisir de voir un seul crocodile, et pourtant ils sont nombreux dans la rivière. Quant à cet oiseau gigantesque qui a nom *Œpiornis maximus*, depuis deux ou trois siècles il a disparu et

l'on ne se rappelle que sa légende. C'était lui, disait-elle, qui était de taille à emporter des éléphants dans ses serres et à les transporter au sommet des montagnes. Les œufs de cet oiseau étaient six fois plus gros que ceux de l'autruche ; ils avaient une capacité de huit litres.

*
* *

Le moment de partir approche. Nous allons rendre visite au missionnaire catholique. Il commence par m'arracher une dent, ce dont je le remercie vivement, car je souffrais beaucoup depuis quelques jours d'une carie ; puis nous causons de Madagascar. D'après lui, la grande île africaine est une contrée à ressources où il y a beaucoup à faire. La colonisation dans les vallées fertiles de l'intérieur, l'élevage des troupeaux dans les grandes savanes pourraient promettre de beaux résultats, si le pays était à tout jamais pacifié. Malheureusement, la sécurité n'existe pas ; derrière le Hovas se sent l'Anglais, et les ambitions de la perfide Albion menacent de nous jouer un mauvais tour. Le Hovas loue sa terre pour un certain nombre d'années, qui n'excède pas 99 ans ; après quoi il a le droit de la reprendre. Le gouvernement français n'avait pas besoin de parlementer avec ce fin com-père, il devait tout simplement lui imposer ses conditions.

Le steamer qui doit nous transporter à Maurice, la *Ville de Tarragone*, est arrivé.

Un spectacle curieux se prépare aujourd'hui : l'embarquement de 400 bœufs à bosse pour la Réunion.

Tous ces animaux sont parqués dans une dépendance de l'hôtel de France, non loin de la mer. Le steamer est ancré à un bon kilomètre du rivage.

Des Malgaches, n'ayant pour tout costume qu'un

petit mouchoir de poche, rangent d'abord 20 bœufs dans une subdivision du parc, afin de pouvoir les maîtriser plus facilement. Puis à chacun d'eux ils lancent le lasso et les attachent solidement. Il s'agit de les faire sortir les uns après les autres, de les conduire dans la mer à un grand canot dont le dessus est muni de dix barres transversales débordant en dehors et de chaque côté, et de les suspendre aux extrémités de ces traverses par les cornes, la tête en dehors de l'eau, mais le corps complètement submergé. Quand le canot a son chargement de 20 bœufs, on le dirige vers la *Ville de Tarragone* en le faisant courir au moyen de deux roulettes creuses fixées l'une à l'avant, l'autre à l'arrière du bateau, le long d'une corde qui part du steamer et vient se fixer au rivage. Les difficultés de cet embarquement sont d'autant plus grandes que ces bœufs ont toujours vécu à l'état sauvage.

A six, sept ou huit indigènes, ils s'attellent à l'animal, sur la corde enroulée autour de ses cornes. A peine est-il sorti de l'enceinte qu'il devient furieux. Il se précipite tête baissée vers les indigènes qui, avec une agilité surprenante, le devancent toujours en l'entraînant vers la mer. Mais les flots venant rouler avec fracas leurs ondes écumeuses à ses pieds, brusquement il s'arrête. C'est l'instant difficile. A ce moment commence la lutte entre ce bœuf sauvage qui cherche à reculer et les indigènes qui le tirent toujours en avant. Tantôt il est vaincu, mais tantôt aussi, dans un suprême effort, il réussit à s'échapper. Alors il faut assister à cette course folle des Malgaches à la poursuite de leur proie. Regardez-les se jeter à plat ventre sur la corde pour la saisir, et tandis que la bête en fureur traîne sur le sable une grappe humaine de corps bronzés, voyez ce coureur léger qui réussit à l'atteindre et s'élance sur elle en se cramponnant à

la bosse qu'elle porte entre les deux épaules. Maintenant l'animal bondit, beugle, tourne sur lui-même, fait des sauts pour se débarrasser de son étrange cavalier, et les indigènes profitent de cet instant pour se relever, s'y atteler de nouveau et l'entraîner vers la mer. Une fois dans l'eau, il a perdu sa force, un homme seul peut s'en rendre maître.

La hardiesse de ces sauvages, qui semblent jouer avec la mort, est admirable, et le spectacle de cette course d'un nouveau genre, dans ce cadre de Madagascar, est vraiment plein d'émotions. Le repas qui le suit est non moins intéressant. Ils sont une douzaine qui attendent leur pâture, accroupis sur le rivage, à l'ombre de grands cocotiers. Les apprêts sont terminés. De larges feuilles de bananier servent tout à la fois de nappe et de plat ; chaque indigène coupe dans d'autres feuilles un carré de verdure pour s'en faire une cuiller en forme de cornet. Enfin, le riz est apporté tout chaud dans des sacs et déversé sur le tapis : on croirait voir un immense bouquet de muguet qui se divise en bouquets multiples entre les mains des convives. Le paysage, ces magnifiques corps de bronze étalant au soleil leur belle nudité, cette nourriture blanche sur ces feuilles vertes, forment un tableau du plus pittoresque effet.

Malgré le prix réduit de la viande, ils ne reçoivent chacun qu'un tout petit morceau de bœuf ; mais la quantité de riz qu'ils dévorent est invraisemblable.

Le chargement est terminé : trois cents bœufs seulement ont trouvé place sur le steamer. Ils ne sont pas tous arrivés sains et saufs, quelques-uns se sont noyés, mais aucun n'a été endommagé par les requins, ce qui, paraît-il, arrive de temps en temps, surtout lorsque l'opération se prolonge après 4 heures de l'après-midi. Nous nous embarquons à notre tour, et la *Ville de Tarragone* se met en route.

Si le premier jour de traversée nous est favorable, le second ne lui ressemble guère. Un ciel sombre, une mer agitée, le bruit du vent dans les cordages, le roulis, le tangage, le cri des perruches que nous avons à bord, celui des gardiens, le spectacle des pauvres bœufs qui agonisent et que de temps en temps on jette à la mer : tout cela nous plonge dans les idées noires.

Le soir, à 10 heures, par un beau temps, nous jetons l'ancre devant Bourbon et, le lendemain, après le débarquement des bœufs, nous filons sur Maurice, dont 243 kilomètres nous séparent.

Dans la matinée du 7 septembre, nous longeons les côtes de cette île, admirant ses montagnes déchiquetées, mais presque sans verdure, car Maurice a été déboisée. Bientôt nous arrivons en face des pics les plus pittoresques et de la forme la plus bizarre : *l'obélisque de Pieter Both* et *le Pouce*. Et nous entrons dans le port entre le fort Georges à gauche et le fort William à droite.

Si Port-Louis ne présente pas tout le côté séduisant de Saint-Denis, surtout dans les parties basses de la ville, il a une tout autre animation, et son importance économique dépasse de beaucoup celle de sa rivale, bien que cette importance ait considérablement diminué depuis l'invention de la vapeur et le percement du canal de Suez.

Ses marchés sont beaux et abondamment pourvus. Ce qui nous frappe, c'est la grande quantité d'Hindous. Ils mâchent le bétel et ne sont guère appétissants avec leur bouche sanguinolente. Les femmes avec leur taille massive et leur vilaine couleur de peau n'ont rien d'agréable, et les nombreux bijoux qu'elles portent aux doigts de pied, à la cheville, aux

bras, aux poignets, aux mains, au cou, aux oreilles, ne font pas oublier leur laideur.

La roupie de 2 fr. 50 c., d'une valeur réelle de 1 fr. 60 c. à 1 fr. 80 c., est seule en usage à Maurice.

*
* *

Comme la vie est chère à Port-Louis, nous prenons immédiatement un permis de chasse et partons pour la campagne : nous avons l'intention de vivre avec les créoles.

Nos illusions s'envolent promptement. A notre arrivée à Vacoa par le train du matin, nous apprenons qu'il n'y a plus de créoles dans l'intérieur de l'île. A mesure que les colons hindous, malais et chinois envahissaient Maurice en y apportant toutes leurs maladies, les habitants émigraient vers Madagascar ou l'Australie. De sorte que notre voyage aurait été de courte durée si nous n'avions eu la chance de rencontrer à la Henrietta, comme directeur de la raffinerie Shang, M. Tréal, un aimable compatriote nantais, qui nous donna l'hospitalité et dont le fils se mit à notre disposition pour nous faire visiter les curiosités de l'île tout entière.

Nous avons pu contempler ainsi le magnifique spectacle des *Sept-Cascades*, au fond d'un amphithéâtre de montagnes verdoyantes, les paysages de la rivière Tamarin, le *Grand-Bassin*, sorte de lac au fond d'un cratère éteint, les tableaux de la rivière du Post et de sa cascade de Kanaka.

C'est en allant de la Henrietta au *Grand-Bassin* que nous avons vu du haut d'une colline l'étrange panorama de toute une forêt de *Ravenala Madagascarensis*, appelés vulgairement *arbres du voyageur*, car l'eau des pluies qui s'amasse dans l'intérieur de leur tronc sert à rafraîchir quiconque vient se reposer.

sous leur ombrage : on n'a qu'à les percer avec un couteau et l'eau jaillit en abondance.

Cet arbre, de l'espèce *Urania speciosa*, constitue une des plus belles variétés de palmiers. C'est un large et gracieux éventail qui se déploie superbement à la hauteur de 15 à 20 mètres.

Une brise folle passait au-dessus de cette forêt d'un nouveau genre, l'animant de son souffle ; et, sur ces milliers d'éventails en mouvement, les rayons obliques du soleil levant semblaient courir une succession de flammes roses.

Si Maurice a perdu, comme Bourbon, sa faune primitive composée d'oiseaux géants, incapables de courir et de voler et, par conséquent, impuissants à se défendre contre l'homme et les carnassiers, elle possède des cailles, des perdrix, des lièvres et surtout des cerfs nombreux que nous voyons par troupes. Mais la chasse est partout réservée et il nous est impossible de faire une seule victime.

Regagnons Port-Louis, visitons le beau jardin des Pamplemousses, si remarquable par ses collections de palmiers, donnons un regard à ce qui fut, dit-on, le tombeau de Paul et de Virginie, et préparons-nous à partir pour l'Australie.

Le matin du jeudi 15 septembre, nous nous embarquons à bord de l'*Océanien*, un des plus beaux, un des plus grands paquebots de la compagnie des *Messageries maritimes*. Comme toujours, nous sommes dans les troisièmes classes. Ce mot, cher lecteur, sonne probablement mal à vos oreilles, et vous nous croyez en souffrance. Détrompez-vous. Au point de vue du confort, elles ne laissent rien à désirer. Les fils d'Albion eux-mêmes n'hésitent pas à dire qu'elles sont supérieures aux secondes classes des steamers anglais.

Les cabines y sont claires, grandes, propres, bien aérées, presque luxueuses. Elles contiennent de six à neuf couchettes garnies d'un excellent matelas. La compagnie fournit serviettes, draps et couverture. Nous avons salle de bain et douche à notre disposition. La salle à manger est fort convenable. Tout est éclairé à la lampe électrique Edison.

La nourriture est saine, bonne et abondante.

Le matin, à 6 heures, nous avons le café ou le thé au lait ; à 10 heures, le déjeuner comprenant deux ou trois hors-d'œuvre, deux plats de viande, un plat de légumes, fruits et fromage, avec une demi-bouteille de vin, café et cognac ; à 6 heures du soir, le dîner composé comme le déjeuner, et enfin, à 8 heures et demie, le thé et les biscuits. Tout cela pour la modique somme de 500 fr. de Marseille à Sydney.

Au point de vue du plaisir, c'est ici qu'habite la bande joyeuse, la grande bohème, qui court les mers à la recherche des aventures : c'est ici que se donne rendez-vous la société d'élite du *Tout-Premières*, qui trouve avec nous des éléments de bruyant plaisir inconnus à l'arrière du paquebot. Pour vous donner une idée du groupe que nous formons, voici les différents types qui le composent :

Un vieux créole de la Martinique se rendant en Nouvelle-Calédonie ;

Un vertueux photographe de Maurice qui va s'installer à Melbourne ;

Deux Anglais fort aimables, l'un artiste, l'autre voyageur ;

Trois jeunes Espagnols de bonne famille. Naturellement, ce sont des joueurs de guitare et des chanteurs de sérénades ;

Un jeune Italien, de 22 ans, d'une grande intelligence et d'une vivacité sans pareille. Il mousse, il pétille, il éclate. Et pourtant il s'est métamorphosé,

dit-il, car autrefois c'était bien pis. Il mérite assurément le nom de dynamite, dont nous l'avons gratifié. Ses voyages au Kordofan et en Chine, ses doctrines spirites, ses discussions émaillées de mots drôles, lui donnent un puissant intérêt.

Puis, nous possédons deux femmes avec nous : une fille superbe au service d'une noble dame des premières classes et une ancienne fille de brasserie qui court à Nouméa rejoindre son amant. C'est un type et physiquement et moralement. Grande, élancée, avec une tête très ovale, un nez fortement busqué, des yeux de poisson bouilli et un joli teint couleur de rose, elle présente un ensemble original. Plutôt laide que belle, elle attire la sympathie, et sa franchise sans pose prévient immédiatement en sa faveur. Ici, naturellement, elle trouve dans chacun un amoureux prêt à l'aimer. En fille intelligente, elle ne s'abandonne à personne, ce qui tout d'abord lui fait des ennemis ; mais bientôt chacun comprend sa conduite et devient son ami. Elle a de l'esprit, elle est rieuse, vivante, possède un charmant caractère, comprend admirablement la plaisanterie, a beaucoup couru, beaucoup vécu : c'est assez pour la rendre intéressante, et elle nous intéresse.

Jeux de cartes, longues conversations, lectures, cancons remplissent tous les instants qui ne sont pas consacrés au sommeil ou aux repas. J'ai dit tout à l'heure « cancons ». Ah ! je vous assure qu'ils vont leur train. Un bateau ressemble à une bourgade flottante où l'on ne trouve rien de mieux à faire que de caqueter les uns sur les autres. Que d'histoires, mon Dieu, et que de racontars !

Vous comprenez sans peine que dans ces conditions le temps file avec rapidité, surtout quand on est favorisé comme nous l'avons été pendant cette traversée de Maurice à Adélaïde, notre première station en Austra-

lie. Chose extraordinaire ! durant ces treize jours, nous n'avons pas vu se former une seule vague et pas un nuage n'a voilé le soleil. Une température printanière, toujours égale, ajoutait encore aux charmes du voyage. On croyait, tant la mer ressemblait à un miroir, voguer sur un de ces beaux lacs de Suisse ou d'Italie que pas un souffle ne ride.

CHAPITRE VIII.

AU PAYS DES WALLABIES.

I. — La *Cité modèle*. — Voracité anglaise. — Melbourne. — Un coup de spleen. — Les eucalyptus géants de Fernshaw. — La baie de Sydney. — La *Reine du Sud*. — Les Australiennes. — Un samedi soir dans Georges-Street. — Sydney-monastère. — Plus d'argent. — Pour ne pas mourir de faim!!! — Un punch fantastique.

Nous sommes enfin sur le point de toucher les rivages de l'Australie. Le voici devant nous, ce bloc massif de continent qui, par-dessous les flots, se continue jusqu'à la Nouvelle-Guinée au nord, jusqu'à la Nouvelle-Zélande au sud, qui développe dans sa partie méridionale ses éternelles forêts d'eucalyptus, ses pâturages immenses, puis, au centre, son désert, son sahara étincelant de sable rouge dont rien, absolument rien, ne ternit l'éclat, et plus au nord, par delà ces redoutables solitudes, d'autres forêts encore où la flore tropicale se déploie dans toute son exubérance.

Nous approchons toujours de la côte, et bientôt nous jetons l'ancre en vue d'une petite ville blanche assise au pied de collines verdoyantes et servant d'antichambre à la coquette et pimpante Adélaïde. Un vapeur vient chercher les passagers et nous dépose sur la jetée.

Au moment de poser pied sur ce nouveau monde, saluons ce pays qui a pris un essor si subit et de si haute envergure, ce pays où des héros martyrs comme Cunningham, Leichhardt, Kennedy, Burke et Wills se sont à jamais immortalisés par des explorations sans exemple dans les annales géographiques; découvrons-nous devant cette nouvelle *Terre promise* des Anglais, devant cette contrée d'avenir qui, un jour peut-être, présidera aux destinées du monde océanien.

Et maintenant entrons sur le continent.

En quarante minutes, le chemin de fer nous conduit à Adélaïde, la capitale de l'Australie méridionale, à travers des campagnes toutes parsemées de cottages.

Cette ville, qui semble née d'hier et qui mérite par sa beauté son nom de *Cité modèle*, est, après Melbourne et Sydney, la plus importante d'Australie. Elle possède avec ses faubourgs une population de 130,000 habitants. Etendue dans une plaine, sur les bords de la rivière Torrens, non loin de la chaîne des monts Lofty, situés à l'orient, elle se découpe en carrés réguliers et présente des rues superbes, longues, larges et d'un parfait alignement. Les magasins y rivalisent de luxe et de beauté, les maisons sont de somptueuses et riches habitations. Mettez à l'horizon de cette cité de riantes montagnes, éclairez-la d'un soleil radieux, répandez-y des jardins, des parcs, des promenades, des boulevards, et vous ne serez pas étonnés de m'entendre célébrer les charmes d'Adélaïde.

La température, ce matin, est d'une douceur exquise, et je suis surpris de voir les Australiennes avec leur fourrure, alors que nos belles Françaises, sous une brise aussi tiède, n'hésiteraient pas à arborer leurs toilettes printanières; mais ici on est frileux, car, en été, les chaleurs sont excessives, le

thermomètre y monte jusqu'à 45° ; en hiver, il descend à 2° au-dessus de zéro.

Dans notre course à travers la ville, nous pouvons prendre, sans plus tarder, une idée de la voracité australienne. Les boucheries y sont nombreuses et la quantité d'animaux qu'elles contiennent y est presque invraisemblable. Dans l'une d'elles nous avons compté suspendus aux crochets onze bœufs, dix-huit veaux, dix porcs et soixante moutons. Ici, le détail des viandes est inconnu et l'on vous regarderait singulièrement si vous alliez demander une côtelette : un mouton se divise en quatre et l'on ne saurait vous donner moins d'un quartier.

Après avoir visité les musées, admiré le jardin public, ses serres magnifiques, ses remarquables collections d'oiseaux vivants, ses grands eucalyptus dont le front se déploie superbement vers le ciel, nous reprenons le train et gagnons la haute mer encore sous le charme de cette première impression.

*
* *

A cinq heures du soir nous voguons vers Melbourne, et dès le lendemain matin nous entrons dans la grande baie de Port-Philipp.

C'est aux quais de Sandridge, le port de Melbourne, à 12 kilomètres de la grande ville, que nous débarquons. Ici, changement de tableau. Une brume intense nous enveloppe, il fait froid, il fait humide. Le mouvement du port, le bruit des machines, la foule animée des travailleurs et jusqu'à ce brouillard épais, tout porte à croire que nous venons d'aborder les rivages de l'Angleterre.

Par le chemin de fer, nous filons sur la capitale de Victoria.

Melbourne me donne le spleen et la nostalgie. Le

ciel avec ses gros nuages noirs rend encore plus sombres nos impressions. La voilà la *Magnifique*, cette ville sans rivale, la Rome australienne. Quelle singulière ironie ! Elle peut être bâtie comme la vieille cité italienne sur sept collines, elle peut avoir son petit Tibre, le Yarra-Yarra, mais avoir l'audace de songer à Rome en voyant Melbourne, oser mettre ces deux villes en parallèle, me semble par trop anglais ; c'est un blasphème à l'adresse de la belle et merveilleuse capitale du monde chrétien.

Ses longues rues démesurément larges, bordées de maisons basses, mettent au cœur une froide et intraduisible sensation de vide, et ses grands horizons plats où l'œil, aussi loin qu'il puisse regarder, n'aperçoit que constructions, jettent l'âme dans un de ces désespoirs infinis, vastes comme eux. Assis tristement sur un banc et le cœur navré, nous souffrons d'autant plus vivement que le contraste avec nos derniers jours est plus frappant. Brusquement, nous venons d'être arrachés aux rêves les plus délicieux pour être jetés dans une décevante réalité ; brusquement, nous venons d'ouvrir les yeux sur l'avenir prochain qui nous attend. Notre voyage touche à son terme, nos beaux jours sont finis. Encore une station, et bientôt il nous faudra lutter pour la vie, car nos ressources seront épuisées.

*
* *

Sur les ailes du temps, la tristesse s'envole,

a dit le poète, et sur l'aile des nuages aussi, ajouterai-je ; le lendemain, en effet, le soleil avait tout dissipé.

Sous sa belle lumière, Melbourne n'a pas aujourd'hui son lugubre aspect d'hier. Certains quartiers,

certain monuments, quelques jardins attirent nos regards; mais, malgré tout, cette ville dans son ensemble ne nous séduit pas et nous restons effrayés à l'idée que Sydney lui est inférieure, au dire de beaucoup.

Rendons cependant hommage au génie des Anglais. En moins de cinquante années, ils sont arrivés à créer, comme par enchantement, cette ville immense qui possède maintenant 400,000 habitants. Cette rapidité prodigieuse a été le résultat de la découverte des *Champs d'or* dans la province, en 1851. Du jour au lendemain, un peuple de mineurs s'est rué sur le pays pour arracher à la terre ses riches trésors. On parle de fortunes extravagantes opérées en quelques mois. C'est non loin d'ici, à Ballarat, qu'un pauvre ouvrier trouva sous sa pioche un bloc d'or d'une valeur de 260,000 francs.

Avant de quitter la capitale de l'Australie heureuse, n'oublions pas de parler des eucalyptus de Fernshaw, les plus grands arbres du continent, à 50 kilomètres environ de Melbourne. M. Cotteau, dans son *Voyage autour du monde*, cite le Big-Ben comme le plus colossal. Il a 17 mètres 08 centimètres de circonférence à hauteur d'homme et son sommet atteint 128 mètres. Pour ma part, j'ai entendu parler d'un eucalyptus de 144 mètres de hauteur, presque la moitié de la tour Eiffel. C'était un géant parmi les géants du monde entier. Les Wellingtonia de la Californie, seuls arbres qui peuvent soutenir la comparaison avec les eucalyptus d'Australie, dépassent ces derniers en grosseur, mais ils présentent des cimes moins élevées.

Disons aussi que la province de Victoria est infestée de lapins; on en tue cinquante millions par an.

*
* *

Le 2 octobre, à cinq heures du soir, nous repre-

nous le chemin des mers pour atteindre enfin la capitale de la Nouvelle-Galles du Sud.

Dans la matinée du 5 octobre, nous faisons notre entrée dans cette magnifique baie de Sydney, la plus belle de la terre après celle de Rio-Janeiro, baie qui s'enfonce profondément dans l'intérieur, s'irradie en tous sens et forme au pied de collines verdoyantes mille petits golfes aussi séduisants les uns que les autres. C'est un ensemble de ports en un seul, à qui on a donné le nom de Port-Jackson; c'est un fiord dont les pourtours capricieux se développent en un littoral de 87 kilomètres. Comme aspect, je ne saurais mieux le comparer, toutes proportions gardées, qu'au joli petit fiord breton de la rivière d'Auray.

*
* *

Nous débarquons promptement et nous mettons en quête d'un boarding-house. En Australie, ces petits hôtels en famille ne manquent pas et nous ne tardons pas à découvrir notre affaire à Windsor-House, dans Jamieson-Street, large rue débouchant sur Georges-Street, une des principales artères de Sydney. Le prix, à peu près unique, est une livre par semaine, soit 25 fr. Aux pays anglais tout se paie à la semaine.

*
* *

Dans Pitt-Street et dans Georges-Street, Sydney nous apparaît comme une ville idéale, comme un rêve pétrifié. Une continuité de palais, une succession de magasins luxueux défilent à nos yeux émerveillés. L'éclat de cette ville, son mouvement, son bruit lui donnent l'air d'un Paris tout flambant, s'étalant au ciel bleu de l'Australie. Ses habitants l'appellent *Queen of the South*, « la Reine du Sud. » Cette désigna-

tion est autrement méritée que celle de Melbourne la *Magnifique*. Sans être bâtie avec cette régularité monotone de toutes les autres villes australiennes, elle est pourtant bien dessinée, et la largeur harmonieuse de ses rues séduit immédiatement le regard. Grâce à ses vallons, à ses collines, aux découpures de ses rivages, elle présente des perspectives variées sur les grands bois d'eucalyptus, sur son port, sur son jardin, sur les criques de la baie.

Dans les quartiers animés, sous les grandes arcades qui abritent les trottoirs et du soleil et de la pluie, s'établit le double courant de la foule. Le *Keep your right, Gardez votre droite*, inscrit de distance en distance sur les piliers des arcades, est respecté dans la mesure du possible. A nos côtés circulent les citadins corrects, les colons bien campés avec leur chapeau à large bord, baissé sur le front, et les grandes misses aux airs masculins. En quelques mots, voici le portrait de ces dernières.

L'Australienne de Sydney est de belle taille, mais dépourvue de hanches; sa poitrine est plate; ses extrémités, pieds et mains, d'une longueur désespérante, ses articulations grosses, lourdes, massives; sa physionomie serait agréable, mais elle a toujours une certaine rudesse, la douceur manque au visage; ses cheveux sont ordinairement coupés ras, ce qui lui donne encore une plus mâle apparence. Ses gestes n'ont rien de gracieux, ils sont secs, brusques, cassants; ses attitudes, ses poses ont quelque chose de cavalier. Nous rencontrons parfois de belles Australiennes, nous n'en trouvons pas de remarquablement belles.

*
* *

Parmi les parcs, il faut citer Hyde-Park et surtout celui du Domaine, dont le jardin est un enchantement.

Avec ses magnifiques pelouses ornées de corbeilles ravissantes, avec son peuple de statues, son escalier monumental qui descend majestueusement vers des fourrés de végétation tropicale, sa vue merveilleuse sur toute la baie de Port-Jackson, les parties hautes de ce jardin sont un des coins de la terre les plus admirables, surtout vers le soir au coucher du soleil.

Au bas de ces terrasses gazonnées croissent en un véritable fouillis des palmiers de tous genres que dominant deux pins gigantesques d'une hauteur superbe. Puis au delà sont dessinés encore d'autres jardins placés immédiatement sur les bords d'un golfe gracieux qui se termine à l'une de ses extrémités au palais gothique du gouverneur, à l'autre à une colline verdoyante. Dans cette partie, de belles allées sinueuses contournent des lacs aux îles de verdure, bordent la mer, les prairies, ou s'enfoncent sous des ombrages touffus.

Si vous habitez Sydney, vous rêveriez, cher lecteur, d'aller en ce charmant séjour déguster un bon cigare après votre dîner, devant le spectacle magique de la baie, sous les dernières lueurs du soleil couchant, mais ce rêve vous pourriez le payer cher : il est formellement interdit de fumer dans les jardins. Les bouts de cigare ou de cigarette jetés au hasard nuiraient à la netteté pure et sans tache des grandes allées.

*
* *

Un samedi soir à Sydney, par une délicieuse fin de journée de printemps, laisse un souvenir ineffaçable et, pour ma part, je n'oublierai jamais l'impression de mon premier samedi dans Georges-Street.

Avant que la cité s'endorme du sommeil d'un jour, elle jette en cette rue un éclat extraordinaire : les magasins rivalisent de luxe et les lumières ruissel-

lent ; tout brille, tout resplendit ; un torrent humain s'écoule et semble mugir. Les yeux croisent leur éclair sous la flambée du gaz, les visages rayonnent. Il passe des bouffées de parfum, un souffle vivifiant circule, par tous les pores on aspire largement la vie. Un je ne sais quoi de voluptueusement chatouillant vous pénètre jusque dans votre essence ; on dirait le bonheur qui jette à pleines mains ses baisers à la foule, et la foule s'enivre.

Le dimanche, quel contraste ! Au tumulte de la veille succède le silence de la mort. Les larges rues sont abandonnées. Personne. Et le soleil les inondant de lumière paraît régner en maître sur une cité déserte. La foule est dans les temples, dans les églises, nous sommes au jour de la prière : Dieu a sa journée ; c'est l'heure du recueillement, c'est l'heure des saints cantiques. L'idée est grande, sublime. Je regrette cependant qu'on la pousse jusqu'à l'exagération. La défense de pêcher, de chasser, d'arroser ses fleurs, de faire, en un mot, quoi que ce soit, me semble puéril et ridicule. Elle devient grotesque quand elle s'applique à la musique. Jouer sur son piano, sur son violon, sa clarinette ou sa flûte d'autres airs que des airs religieux, un morceau de *la Fille de M^{me} Angot*, par exemple, non seulement produirait un affreux scandale, mais serait puni d'une forte amende.

Mais revenons à Sydney.

Les rues dans leur vaste solitude ont aujourd'hui un charme particulier. Le calme sied mieux à la contemplation, rien ne détourne l'attention, et sans être arrêté par les détails, vous pouvez prendre une meilleure vue d'ensemble. Ainsi considérée, Sydney est une véritable merveille. Pitt-Street et Georges-Street peuvent être mis en parallèle, je crois, avec les plus beaux quartiers des plus belles villes du monde.

Nous allons passer l'après-midi dans le parc du Domaine. De nombreux groupes y sont disséminés ; les uns chantent des hymnes, les autres écoutent des orateurs. Les hommes, les femmes prêchent leur religion. L'Armée du Salut, avec sa devise *Sang et feu*, y fait ses prières publiques, la secte du ruban bleu y cherche de nouveaux prosélytes. Des écriteaux sont suspendus aux arbres, aux piliers, aux murs : ils contiennent des maximes évangéliques. Sydney se transforme le dimanche en un grand monastère.

*
* *

Dans quelques jours, il ne nous restera pas un sou pour vivre. Notre voyage payé, nous avons chacun 500 fr., nous les avons dépensés. Nous sommes au pays de l'or, et pourtant ce n'est pas de l'or que nous cherchons, c'est simplement du pain. Nous n'avons plus aucune espérance à garder, nous sommes incapables de faire quoi que ce soit à Sydney. Nous avons cherché, nous avons employé des personnes aimables qui s'intéressent à nous. Elles n'ont rien trouvé. L'Australie sans doute est un magnifique champ d'exploitation, mais il n'est pas ce qu'on croit, et beaucoup de gens viennent ici qui regagnent précipitamment la France, complètement désillusionnés. Le temps n'est plus où les fortunes se faisaient comme par enchantement. Pour arriver à un résultat, il faut d'abord savoir la langue anglaise et ensuite posséder un beau capital. Nous ne parlons pas anglais et l'argent nous manque. Nous n'avons qu'une ressource, partir pour la campagne et, en attendant des jours meilleurs, offrir nos services en échange de notre nourriture. Voudra-t-on nous accepter ? *That is the question.*

*
* *

J'aime à oublier la vie réelle quand elle ne se présente pas au gré de mes désirs. La peinture produit les mêmes effets que la musique : elle vous enlève à vous-même en vous transportant dans le passé, en évoquant des souvenirs, en faisant jaillir à vos yeux la poésie des êtres et la poésie des choses. Je vais au musée des tableaux. D'un seul coup je suis transporté en Egypte devant la belle mosquée du sultan Hassan, puis devant une fellahine marchande d'oranges. Il n'en fallait pas tant pour ressusciter toute mon existence aux contrées radieuses de l'Orient. Plus loin ce sont des paysages australiens et néo-zélandais, et enfin une scène de Tahiti que je veux essayer de reproduire.

Non loin d'un rivage ombragé de grands cocotiers, rivage que vient baiser la vague écumeuse, une barque glisse doucement sur les flots bleu clair. Un beau Tahitien à la peau dorée se penche sur ses rames, les yeux vers sa bien-aimée, qui, toute couronnée de roses, se renverse en arrière dans un de ces rires d'amour particulier aux filles de la Polynésie. De merveilleux coquillages reposent à l'avant du bateau. Dans le lointain se dressent les pics fantastiques de Moorea éclairés d'une lumière violette. On croirait avoir devant les yeux le pays des printemps et des amours éternels. Oh oui ! malgré son beau soleil, l'Australie est bien terne à côté de cette île tropicale. Je n'aurai plus maintenant qu'un désir, celui de m'envoler au plus vite vers ces édens de la terre perdus dans les immenses solitudes du Grand-Pacifique.

*
* *

Le soir, à notre retour, nous apprenons une bonne nouvelle. Un Français, M. Brial, à qui l'on a parlé

pour nous, consent à nous accepter comme garçons de ferme. Il ne peut nous offrir que la nourriture et nous devons nous occuper d'acheter une tente. Malheureusement nous n'avons plus d'argent. M. Michel, fournisseur des bateaux de la compagnie des *Messageries maritimes*, à qui nous avons été recommandés par M. Conil, agent principal de cette même compagnie, met sa bourse à notre disposition. Ici je ne saurais trop le remercier de toutes ses amabilités ; nous avons été vraiment heureux de rencontrer sur cette terre anglaise un homme tel que lui.

*
* *

Enfin l'heure d'une nouvelle existence a sonné. Le 18 octobre, après quinze jours de repos à Sydney, nous faisons nos adieux aux voyages et aux beaux jours de liberté et nous partons par le train du matin pour Minto, à 13 lieues environ au sud de Sydney, sur la ligne de Melbourne.

Les paysages australiens sont monotones et toujours les mêmes. Ou bien, c'est l'éternelle forêt d'eucalyptus avec ses teintes mornes, ou bien ce sont des terres défrichées ayant l'aspect de nos grandes plaines sans arbres. Une jolie rivière, Georges River, vient seule rompre la monotonie de la route.

N'ayant aucun renseignement sur Minto, nous avons crainte d'arriver dans une bourgade, nous voudrions vivre en pleine campagne ou en pleine forêt. Heureusement nous sommes servis à souhait : nous cherchons en vain une agglomération de maisons, il n'y en a pas. Grandes prairies, bois d'eucalyptus, champs cultivés et douces collines limitant l'horizon : tel sera le cadre à notre existence. A un kilomètre de la gare, un petit cottage enfoui sous les eucalyptus nous est désigné comme la demeure de notre colon français.

M. et M^{me} Brial sont là pour nous recevoir, ils nous serrent la main et nous souhaitent la bienvenue. La première impression est excellente. M. Michel Brial est un bel homme à la barbe noire, aux traits énergiques, et son épouse, une Bordelaise, est une femme d'un certain embonpoint, à l'œil vif, à la physionomie franche et ouverte. Nous prenons place un instant sous la vérandah devant une miniature de jardin anglais, tout embaumé de roses. Et j'éprouve immédiatement pour ce lieu calme et tranquille une attraction toute particulière, pour ces hôtes bienveillants une sympathie marquée. Avec des horizons aussi doux, avec un ciel aussi pur, avec des gens aussi affables, la vie ne m'effraie plus. Je sens que Minto sera une étape heureuse dans mon existence de voyage.

À l'heure du déjeuner, nous sommes invités à nous mettre à table. La nourriture est abondante et très bien préparée. M. Brial étant tout à la fois agriculteur et boucher, nous aurons de la viande en quantité, et M^{me} Brial, en sa qualité de Française, nous fera de bonne cuisine. Le vin lui-même ne nous manquera pas, et d'excellent vin qu'ils récoltent eux-mêmes sur leur propriété.

*
* *

Dans la journée, Charley, l'homme de la ferme, nous monte notre tente. Nous le regardons sans pouvoir lui venir en aide. Il fait aujourd'hui une grande chaleur, le thermomètre marque 34°, et nous demandons avec inquiétude si cette température est la température normale. Sur une réponse affirmative, nous nous regardons, mon frère et moi, d'une singulière façon.

Aussitôt notre tente montée, M^{me} Brial nous donne de vieux sacs. Nous y adaptons deux longues perches,

de manière à constituer une sorte de brancard qui nous servira de sommier. Puis nous remplissons d'autres sacs avec de la paille de maïs pour en faire notre matelas. Nous recevons en outre chacun une paire de draps et un oreiller ; nous y ajoutons nos couvertures. En un clin d'œil, notre chambre est prête et nos deux lits dressés. Ils reposent de chaque côté de notre tente, appuyée sur deux gros troncs d'arbres. Ainsi installée, cette maison de toile, de forme rectangulaire, a gentil aspect, et je me réjouis d'avance de loger dans ce petit nid blanc, à l'ombre de grands sapins et sur les bords d'une crique où je rêve déjà de prendre des bains le soir et pour me délasser des fatigues du jour et pour me rafraîchir, si la chaleur est aussi forte qu'on veut bien le dire.

*
* *

Dès le lendemain, nous débutons dans notre existence de travail. Le température est fraîche et elle se continue fraîche toute la journée. Hier, on a voulu nous effrayer. Nous sommes arrivés par un de ces coups de vent chaud qui soufflent de temps en temps dans la Nouvelle-Galles du Sud et peuvent se comparer au sirocco d'Algérie ou au khamsin d'Égypte. Ils sont assez rares heureusement et ne persistent pas.

Bêcher la vigne, arroser le jardin potager et le jardin anglais, couper du bois dans la forêt voisine, labourer la terre, faire les semailles, donner à manger aux cochons : tel est notre ouvrage, et je dois vous dire que je m'y donne de tout cœur. Mais, hélas ! mes forces sont celles d'un enfant : avec beaucoup de fatigue, je fais à peine en une journée ce que le plus vulgaire des travailleurs pourrait facilement exécuter en deux heures, et je me désole de ne pas même être capable de gagner mon pain. Les services que je rends sont loin de représenter la valeur de ma nourriture.

*
* *

Jugeant que trois jours de travail ont besoin d'un jour de repos, M. Brial m'envoie garder les moutons. On comprend que cette pointe à mon adresse me vexe horriblement, mais j'assure que, malgré cette atteinte à mon amour-propre, je déguste avec une véritable volupté le plaisir de rêver à mon aise, bien mollement allongé sur l'herbe, tandis que mes bêtes toncent la prairie. Décidément, ma situation présente n'a rien de désagréable, au contraire ; et je me demande pourquoi l'*Enfant Prodigue*, en train de garder ses pourceaux, se plaignait de son sort. Qu'on en soit persuadé, il ne devait pas avoir un heureux caractère. Pour moi, je suis enchanté d'être berger et je ne désespère pas de devenir roi. Du reste, je le suis : un berger, c'est le roi de son troupeau. Et beaucoup de monarques voudraient pouvoir mener leur peuple à la baguette comme je mène le mien.

*
* *

Un soir que nous nous trouvions ensemble, mon frère et moi, loin de l'œil du maître, occupés à nous répandre en pluie bienfaisante sur les jardins, je l'apostrophe en ces termes :

« Si c'était pour arroser des choux et des carottes que nous devons venir ici, nous n'avons pas besoin de parcourir dans cette intention une distance de plus de cinq mille lieues, nous pouvions nous livrer à ce genre d'exercice tout aussi bien du côté de la Loire-Inférieure. Tu le vois, il n'y a pour toi en Australie aucun avenir si la famille ne consent pas un jour à te donner l'argent nécessaire à la fondation d'une colonie. Regagne donc bien vite la France, tes bijoux seront suffisants pour payer ton voyage, et aussitôt que tu

seras sûr d'obtenir des capitaux, reviens à Minto, afin d'acquérir, avant de te lancer, une sérieuse expérience de la vie coloniale. »

Alors il se décide à partir.

Annoncer cette nouvelle à M. Brial, lui expliquer les raisons de ce départ, est l'affaire d'un instant.

Le 27 octobre, mon frère quitte Minto, et le lendemain il s'embarque pour le beau pays de France.

*
* *

Mon existence elle-même entre dans une nouvelle phase.

Trouvant mes efforts complètement inutiles, j'abandonne la hache, la bêche, la pioche et l'arrosoir pour reprendre mes livres, ma plume, mon fusil, et surtout ma liberté. M. et M^{me} Brial m'ont fait les conditions les plus avantageuses. Pour dix schellings la semaine, environ. 50 fr. par mois, je pourrai continuer de vivre sur leur propriété et de m'asseoir à leur table : ils me considéreront comme l'enfant de la maison. Vers les premiers jours de janvier, j'espère recevoir en un seul bloc, suivant ma demande, ma rente annuelle de 1.200 fr. ; à cette époque, il me sera donc permis de payer ma dette. En attendant, pour les mettre à l'abri de toute crainte, j'ai eu soin de leur confier mes bijoux, en prétextant qu'ils n'étaient pas en sûreté sous ma tente.

*
* *

En songeant que mes compatriotes sont en train de humer l'air frais de France en se rassasiant de pluie, grêle, vent, neige, froidure et autres avantages, je plains vraiment leur triste sort.

A Minto, l'on cueille maintenant des petits pois, des asperges ; bientôt ce sera le tour des raisins, des

pêches, des prunes, des poires, des melons, et l'on se prélassait sous le ciel bleu à une température moyenne de 20 à 25°. Aux agréments de ce climat vient s'ajouter pour moi le charme doux et pénétrant de ces grandes solitudes australiennes qui effraient tout d'abord par leur éternelle monotonie et auxquelles on s'habitue pourtant si aisément, le plaisir de courir ma plume sur le papier en revivant dans mes souvenirs d'Orient, celui de lire mes auteurs favoris, car M. Brial ayant tenu autrefois un cabinet de lecture, peut mettre à ma disposition une bibliothèque composée du meilleur choix d'ouvrages littéraires. A tout cela se joignent encore les émotions de la chasse et des excursions, les jouissances intimes que je dois à ma famille d'adoption pour la chaude atmosphère de sympathie dont elle m'enveloppe et dans laquelle il fait si bon de vivre, loin de la patrie.

Vous êtes probablement curieux, cher lecteur, d'avoir quelques renseignements sur M. Brial, et je comprends d'autant mieux cette curiosité que je l'ai eue moi-même. M. Brial était un ouvrier plâtrier qui, pris aux jours de sa jeunesse d'un bel amour pour une jeune fille, poursuivit l'objet de ses feux jusqu'en Algérie. Cette première équipée le mit en appétit de voyages et, dès lors, ce fut une course folle à travers le monde. Les deux Amériques, les grandes Antilles, le Japon, la Nouvelle-Zélande et enfin l'Australie virent les étapes successives de cette vie d'aventures dans laquelle il exerça tous les métiers possibles. La fortune lui sourit plus d'une fois ; mais sans inquiétude sur son avenir, ayant une confiance illimitée en sa force, son adresse et son intelligence, il dépensait sans compter. Il n'a dans son existence qu'un seul mauvais souvenir. C'était dans je ne sais plus quelle ville ; forcé, pour ne pas mourir de faim, d'entrer dans une maison comme domestique, il dut remplir les fonctions d'une bonne à tout faire. Chargé

principalement du soin d'un tout jeune bambin, sale et grincheux, qu'il était obligé de dé....crasser et de promener sur son bras, il connut à ce moment les horreurs du spleen.

Agé maintenant d'une quarantaine d'années et marié à une femme qui possède un cœur d'or et qui l'idolâtre, M. Michel Brial vit avec son frère M. Paul, dans cette petite colonie qu'il a fondée. Les débuts ont été difficiles, il a dû tout faire par lui-même, construire sa coquette habitation, dessiner ses jardins, planter sa vigne et ses arbres fruitiers. Comme les produits étaient encore trop jeunes pour fournir les capitaux nécessaires à leur subsistance, il a profité de la libre pâture des grandes prairies avoisinantes pour y élever des moutons, et sans hésitation, il s'est installé boucher. La clientèle devint nombreuse. Ce nouveau métier le sauva d'un emprunt qui, probablement, aurait été sa ruine, car les banques ne prêtent qu'à 8, 10 et 12 0/0; quant aux prêteurs sur gages, ils arrivent à obtenir 90 0/0. Grâce à la proximité de Sydney, grâce au chemin de fer qui passe à sa porte, il peut expédier pour la grande ville fruits et légumes. Et cette petite ferme modèle de quelques hectares seulement, dont la réputation n'est plus à faire, lui rapporte chaque année une dizaine de mille francs.

Deux autres Français, M. Joubert et M. Gentil, installés à Minto, s'apprêtent à suivre son exemple.

Mais, qu'on se le rappelle, pour arriver à un résultat, il faut avoir des capitaux et être capable de tout faire par soi-même, car, là-bas, la main-d'œuvre coûte cher et absorbe tout bénéfice.

Puisque je parle des Français de Minto, je ne dois pas oublier M. et M^{me} Dessus, nos plus proches voisins, propriétaires d'un « public house. » Ce sont des épaves de la fameuse colonie du marquis de Rays. Cet essai de colonisation ne devait pas aboutir, la plupart de

ceux qui partirent dans l'intention de fonder la Nouvelle-France étaient incapables de travailler. En dehors de quelques familles d'agriculteurs, cette expédition ne comprenait que des aventuriers. M. Dessus y avait le grade de lieutenant. Après avoir enduré des souffrances de toutes sortes dans les forêts géantes de ces îles malsaines, sous ces climats chauds et humides, les survivants de cette expédition, qui avaient échappé aux fièvres et à l'abattement moral, furent embarqués sur un vieux vapeur qui prenait eau de tous côtés et avait toutes les chances de couler bas. Ils échappèrent comme par miracle à un naufrage certain et ils réussirent à gagner l'Australie.

*
* *

J'ai parlé tout à l'heure de chasses et d'excursions, je dois y revenir.

Le pays est assez giboyeux : on y trouve le lièvre, l'opossum, quelques rares lapins, la petite caille d'Australie au vol rapide et des espèces de courlis des bois ; du côté de Georges-River habitent quelques wallabies ; j'y ai même tiré et manqué maladroitement un oiseau lyre, oiseau de la grosseur d'une poule et dont la queue se déploie en forme de lyre. Chose singulière, il est l'emblème de la musique et il ne chante pas ! Georges-River est mon lieu de prédilection. J'aime à m'égarer dans les forêts claires et lumineuses qui bordent cette petite rivière, à escalader ses coteaux abrupts à la recherche de gibier ou de fleurs sauvages. Et souvent je m'arrête, je me recueille pour écouter des voix que mon oreille n'a pas encore entendues ; bruissements nouveaux d'insectes, chants inconnus d'oiseaux, soupirs particuliers dans le feuillage. J'aime à remonter ce ruisseau dans ses gorges étroites et resserrées entre de hautes collines où, parmi les blocs énormes de roches

nues, se développe majestueusement la puissante flore australienne ; j'aime à voir ce torrent d'azur écumeux qui roule tantôt doucement sur des plages de sable doré, tantôt avec fracas au milieu des rocs hérissés. Ces scènes sauvages, grandioses et superbes, exceptionnelles dans la nature morne et mélancolique de la région, forment avec les doux paysages de Minto le plus heureux contraste.

*
* *

Mais nous voici arrivés au jour de Noël. Le fameux *Christmas* est pour les Anglais et par conséquent pour les Australiens la plus grande fête de l'année, et il n'est pas de famille, si pauvre qu'elle soit, qui ne la célèbre dignement par un copieux repas.

Le nombre d'images emblèmes qui sont envoyées en ce jour est incroyable. C'est entre les parents, les amis, les amoureux un feu croisé de jolies miniatures, satinées, dentelées, brodées de fleurs, de devises, de souhaits. Tout cela se recueille dans un album et s'expose au salon.

M. Brial, en l'honneur de la fête, nous offre un dîner superbe, et la soirée se prolonge très tard au milieu de la plus franche gaieté.

*
* *

Trois jours après, le 28 décembre, je reçois mon courrier de France et la belle somme de douze cents francs.

*
* *

Le dernier jour de décembre, toute la colonie française de Minto se réunit chez M. Boyer, un des voisins de M. Brial, pour assister à la naissance de la nouvelle année. Un certain nombre d'Australiens et d'Australiennes ont été invités, et nous passons la soirée à rire, à

boire, à chanter, à danser. Minuit approche, le punch s'apprête, les lumières sont éteintes. Et soudain, dans l'obscurité, au milieu du tohu-bohu de toute une jeunesse excitée, se dresse à mon regard la vision de cette année 1887, qui va finir dans un instant et que je marque en chiffres d'or parmi les autres années de mon existence, car elle compte un hiver à remonter le Nil, à étudier jusqu'au Soudan les ruines monumentales de la vieille Egypte, hiver plus doux que nos plus doux printemps et mille fois plus beau sous les cieux inaltérables du grand désert, le mois d'avril en Syrie, les deux semaines saintes à Jérusalem, un retour dans ma patrie après bientôt deux ans d'absence, un séjour en France aux mois fleuris de mai et de juin, un autre hiver radieux aux îles de l'Océan Indien, et pour terminer, un printemps en Australie. En cette seule année que d'existences variées, que de paysages différents, quelle continuité d'enchantements ! Malgré moi, je me mets à regretter. Et comme pour me rendre encore plus sensible cette impression poignante, une voix grave s'élève tout à coup : « enveloppez-vous tous d'un drap blanc et ne laissez voir que votre visage, nous dit-elle, nous allons mourir à 1887. » Puis on allume le punch après y avoir glissé une substance mystérieuse ayant pour effet de transformer la couleur de sa flamme. Brusquement cette lumière projette sur nous ses teintes blêmes et verdâtres : sous notre suaire nous prenons des airs cadavériques. Dans un silence de mort, à ces lueurs apalies, en présence de tous ces trépassés assis immobiles autour d'une même table, on croirait assister, au sein d'une chambre sépulcrale, à une scène muette de blancs fantômes aux faces glabres et livides. Je n'ai jamais rien vu de plus fantastique, nous en avons tous la chair de poule. Et la flamme blafarde du punch, semblable à l'un de ces feux follets que, la nuit, on voit voltiger au-dessus des tombes des cimetières,

rend l'illusion encore plus complète, elle nous paraît une exhalaison de notre être décomposé.

Mais voici l'heure de la résurrection, la pendule sonne minuit. Hommes, femmes, jeunes filles, chacun se débarrasse de son linceul, allume sa torche, monte sur sa chaise, lève son verre d'une main et de l'autre brandit son flambeau en criant : « Happy new year ! happy new year ! » Et l'année 1888 commence sur l'air de *Malbrouch s'en va-t-en guerre* chanté de toute la force des poumons. Puis on porte des toasts nombreux, et des hourras par trois fois répétés retentissent pour la France et l'Australie.

II. — Dois-je aller au pôle Sud ? — Faune bizarre australienne. — Une mode nouvelle pour nos Parisiennes. — Un Rhin nouveau. — Jeunes tourtereaux. — Fêtes du Centenaire de l'Australie. — Situation actuelle de la colonie. — Amour, toujours amour ! — Une danse d'aborigènes du Queensland.

Au lieu de partir immédiatement pour les Montagnes-Bleues, comme c'était mon intention tout d'abord, je me décide à profiter des fêtes du Centenaire de l'Australie qui auront lieu vers la fin de janvier et à passer un mois à Sydney.

A mon arrivée dans la grande ville, je cours au Muséum pour y voir un Français, M. Ratte, minéralogiste distingué, à qui je veux demander des renseignements pour voir si je pourrais faire partie d'une mission dans le Nord du Queensland, en Nouvelle-Guinée, ou aux îles Salomon.

« Je crois la chose impossible, me dit-il ; mais il se prépare en ce moment un voyage au pôle Sud ; les Australiens cherchent des volontaires qu'ils ne trou-

vent pas facilement, ils seront enchantés de vous recevoir. »

A ces mots, brusquement ma pensée s'élance vers les rives mystérieuses du continent polaire, brusquement s'étendent à mes regards de grands horizons de glace avec leurs plaines unies, leurs montagnes aux cimes arrondies ou découpées en multiples aiguilles, leurs masses énormes qui s'avancent déployant comme une cité de cristal leurs bastions, leurs murailles géantes dont les flots viennent ronger les assises. Et pour augmenter l'effet, voici que brillent à mes regards les pics éblouissants du Melbourne et du Sabine et les volcans jumeaux de l'Erebus et du Terror, vomissant du haut de leurs quatre mille mètres des torrents de feu et éclairant dans la nuit, comme de gigantesques flambeaux, les glaciers couchés à leurs pieds et leurs neiges éternelles.

En un instant, j'oublie les scènes de la nature tropicale devant l'étrangeté sublime de ces spectacles polaires, et je bondis à l'idée qu'il tient à moi seulement de pouvoir les contempler. Mais depuis trois ans, je n'ai pas vu d'hiver, depuis trois ans le froid m'est inconnu, il me serait impossible de résister à une température de 30 à 40° au-dessous de zéro, et j'ai, pour refuser de m'enrôler dans cette expédition, la même raison que l'Australien : l'habitude des pays chauds.

On peut trouver extraordinaire que ce peuple nouveau, qui avoisine en quelque sorte le pôle Sud, n'ait pas encore tenté, avec son esprit aventureux, la découverte de cette région pour ainsi dire inconnue et abandonnée depuis bientôt cinquante ans (1), mais il me semble que des hommes nés sous les latitudes austra-

(1) Seul, le *Challenger*, en 1874, s'est approché du Cercle polaire, sans toutefois pouvoir le franchir.

liennes sont incapables de supporter les rigueurs du pôle.

Profitions de notre présence au Muséum pour le visiter avec M. Ratte.

Voici d'abord le musée ethnographique avec ses armes variées, ses statuettes bizarres de divinités, ses grotesques fétiches, ses masques affreux, ses curieux ustensiles de pêche, de chasse, de travail et de ménage à l'usage des peuplades océaniques.

Passons maintenant aux collections d'histoire naturelle.

Les animaux qui constituent la faune de l'Australie forment des espèces particulières que l'on ne rencontre nulle part ailleurs. A l'exception de rats, de souris et du chien-dingo, ils sont tous marsupiaux. Le meilleur représentant de cette classe est le kangourou, qui comprend des espèces très nombreuses et offre toutes les tailles, depuis celle du rat jusqu'à celle de l'homme. Les plus grands, qui atteignent 1^m 55 et pèsent une centaine de kilogrammes, font des bonds prodigieux au moyen de leurs longues pattes de derrière et de leur forte queue ; leur vitesse est telle que souvent les cavaliers les meilleures et les mieux montées ne peuvent les atteindre.

Parmi les autres mammifères intéressants, citons :

L'opossum (phalanger), qui vit sur les arbres ;

L'ours indigène, petit animal stupide que l'on prend facilement et que l'on peut apprivoiser ;

L'ornithorynque, portant fourrure et muni d'un bec de canard : il pond ses œufs et allaite ses petits ;

Le dingo ou chien indigène, autrefois la terreur des colons, car il faisait de nombreuses victimes dans les troupeaux de moutons. Il devient de plus en plus rare, par suite de la prime de 25 francs accordée aux chasseurs pour chaque scalpe de cet animal. Avec son poil

jaunâtre, ce chien ressemble au renard ; il n'aboie pas, il pousse des gémissements sinistres.

La collection d'oiseaux du monde entier est vraiment remarquable.

Si la gent ornithologique d'Australie, qui présente plus de 750 espèces, possède des spécimens du plus riche plumage et des formes les plus élégantes, elle n'a que quelques rares beaux chanteurs.

Les oiseaux les plus curieux d'Australie sont :

Le kakatoès blanc à crête jaune ;

Le kakatoès noir ;

60 espèces de perruches dont beaucoup brillent des plus vives couleurs ;

Les oiseaux constructeurs qui se bâtissent des salles de grand conseil pour s'y réunir et discuter probablement leurs intérêts ;

L'oiseau moqueur, un parfait ventriloque qui semble prendre plaisir à tromper les voyageurs : il élève sa voix rieuse au-dessus de votre tête et vous allez le chercher à quelques cents mètres plus loin ;

La mégalopode, qui fait un amalgame de feuilles, de branchages, de sable, de détritrus, et y dépose ses œufs sans s'inquiéter de les couvrir. La chaleur causée par la fermentation de ce nid d'un nouveau modèle suffit pour les faire éclore, et les petits naissent avec leurs ailes si bien développées que, vingt-quatre heures après, ils prennent leur volée ;

L'ému, qui ressemble à l'autruche et que l'on doit regarder comme l'oiseau symbolique de l'Australie. Ses œufs sont fort estimés pour la facilité avec laquelle on les travaille afin de les embellir et d'en faire des ornements. Mais depuis que les indigènes ont été refoulés dans l'intérieur du continent, ces oiseaux se sont multipliés et sont devenus un véritable fléau pour les squatters, en raison de l'énorme quantité d'herbe qu'ils mangent : aussi les détruit-on par centaines ;

Le casoar du Queensland, l'une des plus grandes espèces de ce genre. Son poids est supérieur à celui de l'ému. Les couleurs verte, bleue et noire de ses ailes lui donnent une réelle beauté.

On rencontre aussi en Australie le gibier de nos pays : la caille, le pluvier, la bécassine, le pigeon, le canard, l'oie et le cygne.

Les reptiles sont nombreux : les uns inoffensifs, les autres dangereux. Parmi les plus longs, signalons le serpent-tapis, mesurant de quatre à cinq mètres : il a une très jolie peau, il vit d'oiseaux et de petits animaux ; sa morsure n'est pas venimeuse. Dans le Queensland, on rencontre des pythons qui ont jusqu'à sept mètres de longueur. Les serpents noirs sont les plus terribles : leur piqure est toujours mortelle.

Quant aux poissons, aux mollusques, aux insectes, ils présentent une grande richesse de forme. Mais ce que j'admire après les oiseaux, ce sont les collections de coquillages, et principalement celles des papillons. Jamais je n'aurais cru trouver dans la nature tant de petites merveilles.

Je sors ébloui, enthousiasmé.

Mais, en même temps, je suis navré de voir toutes ces beautés étiquetées, classées sous de froides vitrines, au fond de tiroirs qu'ouvrent seulement des savants. J'aimerais à les voir s'étaler en parures sur nos belles excentriques transformées, pour la circonstance, en musée vivant. Vous figurez-vous dans un de nos salons parisiens toutes ces jeunes femmes en toilette de bal avec des insectes du plus brillant coloris, suspendus aux oreilles, des papillons étincelants piqués dans les cheveux, des bracelets, des colliers composés de petits coquillages aussi rares que beaux, des ceintures formées de longs et magnifiques serpents, des couronnes et des guirlandes de fleurs ignorées, des éventails de plumes d'oiseaux : tout cela

appartenant à tous les pays du monde. Entendez-vous sortir de la bouche de ces élégantes les noms bizarres de cette faune et de cette flore dont elles seraient ornées !

Ainsi se vulgariseraient les sciences naturelles, ainsi naîtrait une industrie qui ferait courir les Français aux rives lointaines à la recherche de ces nouveaux éléments de fortune, ainsi se développerait le goût des voyages et la passion de l'inconnu !!!

En attendant de lancer cette idée, je songe à recueillir toutes choses curieuses que je rencontrerai sur mon chemin, comme insectes, papillons, coquillages, ainsi que des collections ethnographiques. Mais quelques capitaux me sont indispensables pour courir aux îles qui peuvent m'offrir une ample récolte : c'est alors que je pousse à ma famille, à mes amis de France, un appel qui, malheureusement, ne sera jamais entendu.

Et maintenant que je n'ai plus rien à tenter dans la Nouvelle-Galles du Sud, je me laisse aller tout doucement à la simple vie de touriste.

Les environs de Sydney méritent d'être visités, les baies innombrables de Port-Jackson surtout. Malgré leur caractère un peu terne et monotone, elles présentent de très doux paysages, parmi lesquels je dois citer « South Shore ». Les excursions sur la baie se font facilement : à chaque heure du jour partent des petits vapeurs en tous sens, la mer en est sillonnée.

Une autre promenade consiste à remonter, à l'ouest de Port-Jackson, la jolie rivière de Parramata.

N'oublions pas d'aller à Botany-Bay. C'est un pèlerinage que l'on doit à la mémoire de Cook et de La Pérouse. Deux monuments ont été élevés, de chaque côté de la baie, l'un à droite, l'autre à gauche, à ces deux hardis navigateurs.

Mais une des excursions les plus intéressantes est celle d'Hawkesbury river, la rivière la plus importante

du continent après le Darling et le Murray. On l'appelle le *Rhin de l'Australie*. Des voyages en steam-boat sont organisés pour le remonter.

Profitions du vapeur. En deux heures nous traversons la baie de Sydney, gagnons la haute mer, tournons vers le nord, longeons la côte et entrons dans le fiord de Broken-bay. Nous voilà bientôt à Peats' ferry, où commence la rivière.

Elle serpente entre de petites montagnes boisées ; le panorama, toujours le même, n'a rien de séduisant, il est froid aux regards. Les quatre heures que nous dépensons pour arriver de son embouchure à Wiseman's ferry me paraissent bien longues.

Dix minutes d'arrêt seulement à cette station et nous reprenons le chemin de Sydney.

Je suis quelque peu désillusionné, aussi je ne m'inquiète plus du paysage.

Je me suis oublié depuis un certain temps déjà quand je reviens à la réalité et promène mon regard autour de moi. Dieu ! que c'est beau et comme le tableau s'est transformé !

Lorsque nous remontions la rivière, les rayons du soleil, en tombant perpendiculairement et de toute leur intensité, s'opposaient à des teintes variées : tout était plongé dans les flots d'une même lumière aveuglante ; c'était uniforme et par conséquent monotone. Maintenant, sous les rayons obliques du soleil couchant, naissent les reflets et les ombres : tout se nuance, les plans se forment, les lointains se vaporisent, la rivière se poétise, le paysage prend une âme, il devient romantique dans tout ce que cette expression peut contenir. Oui, le voilà bien, ce Rhin, tel que je l'avais conçu en imagination ; l'illusion est même si complète que je suis surpris de n'y point rencontrer sur les cimes qui dominant ses rives les châteaux de

la féodalité qu'on retrouve aux vieux pays de la Germanie.

C'est ainsi que s'expliquent les discours contradictoires sur certaines scènes de nature : elles ont été vues sous des couleurs différentes, ce qui a donné lieu à des impressions très diverses.

*
* *

Si, pendant le jour, je me livre à mes excursions, de temps en temps je passe la soirée au théâtre ou au café-concert. *Robinson Crusoé* est le grand succès du jour au Théâtre Royal, je ne manque pas d'assister à cette représentation.

Cette féerie, admirablement montée, peut rivaliser avec celles du Châtelet. Décors, costumes, ballets, musique, tout est irréprochable. J'y remarque au troisième acte des effets de lumière superbes sur le défilé de la délicieuse petite île de Kakatoa.

Mais la plupart de mes soirées, je les consacre à l'étude de la langue anglaise. Naturellement, ce ne sont pas les gentlemen que je choisis pour professeurs. D'abord ils prononcent avec le gosier et je ne les comprends pas. Ensuite, si, par hasard, j'arrive à saisir les sons, leur conversation ne m'intéresse nullement. D'ailleurs, ils parlent peu ; ils ouvrent la bouche pour boire et manger, et non pour bavarder. A leur sens :

La parole est d'argent, mais le silence est d'or.

Les charmes de la conversation, ils ne les connaissent pas, et les jeunes Australiens préfèrent de beaucoup une partie de lawn-tennis à la causerie, fût-elle la plus spirituelle du monde.

Donc je m'adresse tout simplement, pour me per-

fectionner dans le parler anglais, aux plus jolies misses que je rencontre sur mon chemin ; elles ont toujours le talent de me délier la langue. Les mœurs australiennes laissent à la femme la liberté la plus complète et une jeune fille peut, sans inconvénient, marcher à la rue côte à côte avec un jeune homme. Aussi ne refuse-t-on jamais ma compagnie ; ma qualité d'étranger me donne, paraît-il, droit immédiat à la sympathie. Comme cadre à mes leçons, je choisis le parc du Domaine : c'est ma promenade favorite. C'est aussi le jardin de prédilection des amoureux. Il procure l'ombre, le mystère et, en plus, le magnifique spectacle de la baie sous ces belles nuits d'été australiennes, enfin toutes choses chères aux cœurs bien épris.

On n'y rencontre que couples de jeunes tourtereaux tendrement enlacés, toujours silencieux : ils semblent dormir dans les bras l'un de l'autre. On n'entend ni ces bruits de baisers, ni ces chuchotements expressifs, ni ces éclats de rire comprimés qui, dans tout autre pays, ne manqueraient pas de jaillir : ici l'amour est un repos. Toutes mes compagnes d'un ou de plusieurs soirs consentent à devenir mes sœurs, mes amies, elles ont l'affection en haute estime ; pourtant elles ne cachent pas leur préférence pour le sentiment qui doit les conduire aux saintes hyménées ; toutes désirent un époux, et elles l'attendent avec une fiévreuse impatience. Il est permis de se demander pourquoi. Car enfin qu'espèrent-elles du mariage ? La liberté, elles l'ont aussi complète que possible ; l'amour, je les crois trop froides pour le savourer ; les enfants, elles n'en paraissent pas friandes : j'avais cru le contraire, tout d'abord. Souvent, en effet, il m'arrivait de trouver des petites fillettes de huit, dix, douze ans, s'empressant autour de jolis bébés avec des soins tout maternels. Mais ce goût disparaît bientôt, et la jeune

filles rêvent autre chose que des nourrissons. Parlez-lui de danser, de pianoter, de monter à cheval, de faire des excursions difficiles, c'est parfait ; quant à s'occuper de bambins, cela est différent. Elles font probablement du mariage une question d'amour-propre, peut-être un besoin d'association, une manière de se lancer dans les affaires qu'elles aiment beaucoup et auxquelles elles veulent s'intéresser. L'Australienne, par le caractère comme par le physique, est plutôt homme que femme. Voulez-vous la juger : allez la surprendre dans son intérieur ; voyez-la couverte d'une vieille robe tout à jours, tellement les trous sont nombreux ; regardez son linge, il vous apparaîtra avec déchirures multiples. Soyez-en persuadés, elle ne s'avisera jamais de prendre l'aiguille afin d'y porter remède, elle a pour ce genre d'ouvrage une aversion trop profonde. Même à la rue, il est rare de trouver une toilette, si belle qu'elle soit, complètement irréprochable.

L'Australienne nettoie sa maison, lave à grandes eaux, donne de vigoureux coups de fourbissage ; mais arrêtez-vous aux détails et vous vous apercevrez tout de suite qu'ils sont négligés. Les choses minutieuses lui font horreur ; les exercices violents lui plaisent avant tout : la natation, la gymnastique, l'équitation sont ses distractions favorites, la boxe même lui sourit ; et j'en ai vu plus d'une en position, prête à l'attaque ou prête à la riposte. Tout enfants déjà, elles manifestent leurs goûts masculins ; souvent, j'ai rencontré des petites filles qui se battaient à la rue à coups de pied et à coups de poing.

Avec ce caractère de mâle, elles doivent donc forcément se sentir vivement attirées vers les affaires, vers le « business ». De là leur sympathie marquée pour le mariage, qui doit leur donner dans la vie un rôle actif.



*
* *

Maintenant commencent les fêtes du Centenaire, elles dureront 11 jours : du 22 janvier 1888 au 1^{er} février inclusivement.

Dans les rues sont dressés des arcs de triomphe surmontés de l'écusson australien avec ses deux animaux symboliques : l'émou et le kangourou, et sa devise « Advance Australia ! » Partout s'élèvent des mâts vénitiens reliés entre eux par des guirlandes de lanternes.

Le programme des fêtes comprend une inauguration de la statue de la reine Victoria, l'ouverture du parc Moore, plusieurs concerts, un défilé de toutes les corporations avec leurs grandes bannières, des revues militaires, des régates, l'illumination générale de la ville et de la baie, un feu d'artifice.

Ces fêtes sont bien froides, mais une foule compacte circule dans les rues pavoisées ; les jeunes filles et les enfants, presque toutes en toilette blanche, y jettent une note claire qui réjouit l'œil.

Je ne vois le peuple s'animer que dans deux circonstances.

La première fois, c'est à l'inauguration de la statue de la reine Victoria. L'heure approche où lord Carrington, le gouverneur de la Nouvelle-Galles du Sud, et sa gracieuse lady vont faire leur apparition. La place regorge de monde : les curieux à cet instant envahissent les arbres. Les policemen ne tardent pas à prier le public de quitter les branches. Tous descendent, à l'exception d'un seul qui croit se mettre à l'abri de toute poursuite en montant aux cimes d'un grand végétal et se fait un plaisir de narguer la police du haut de son observatoire. En un clin d'œil, les agents, froidement et sans la moindre hésitation, se hissent sur

l'arbre, et rien n'est plus pittoresque que tous ces uniformes noirs grimpant de tous côtés. Le pauvre diable saute de branche en branche, fuyant toujours. Naturellement, cette chasse d'un nouveau genre passionne la foule : les cris, les rires, les hourras retentissent ; et c'est une véritable explosion, quand deux agents arrivent à le saisir chacun par une jambe. Il résiste énergiquement, tout est inutile ; bientôt il dégringole et tombe entre leurs bras.

La seconde fois que j'ai été témoin de l'emballement de la populace, c'est à la suite du feu d'artifice qui clôturait les fêtes. A peine le bouquet vient-il de se déployer dans les airs en innombrables gerbes de feu que tous les bateaux à vapeur jettent aux échos de Port-Jackson leurs coups de sifflet stridents et leurs mugissements de sirène. Toutes les notes, depuis les plus aiguës jusqu'aux plus graves, s'élèvent en même temps dans une longue cacophonie. Alors l'enthousiasme des Australiens arrive à son comble et présente tout le caractère de l'exubérance méridionale. Les mouchoirs s'agitent, les chapeaux se lèvent et les cris de la multitude se joignent à la voix des steamers. Il ne manque plus à ce brouhaha que les mille et une détonations des forts et des cuirassés : ils se taisent malheureusement ; je ne peux que déplorer ce silence des canons à cette fin finale des fêtes du Centenaire.

*
* *

Le Centenaire de l'Australie est pour nous l'occasion d'examiner la situation actuelle de la colonie.

Jetons donc un rapide coup d'œil sur son commerce, ses mines, ses chemins de fer, ses télégraphes et ses finances.

On peut dire que ce vaste continent, depuis que Stuart, en 1862, a réussi à le traverser dans sa plus

grande largeur, du golfe de Saint-Vincent à la côte septentrionale, vis-à-vis de l'île Melville, est à peu près découvert ; sauf un espace grand comme la France dans l'Australie occidentale, tout est connu.

La population, à la fin de décembre 1887, atteignait environ 3 millions d'habitants, possédant ensemble 80 millions de moutons, 7 millions et demi de têtes de bétail et 1 million deux cent mille chevaux.

Les mines d'or ont donné depuis leur découverte 8 milliards de francs ; les mines d'argent ont peu de valeur ; celles de cuivre sont très importantes dans l'Australie du Sud ; celles d'étain fort productives au Queensland. Quant aux mines de charbon de la Nouvelle-Galles du Sud, elles sont une des principales richesses de cette partie de la colonie.

La laine atteint maintenant une valeur annuelle d'un demi-milliard. On peut dire que l'Australie est le premier pays du monde pour cette production. A lui tout seul le grand continent fournit un quart des laines totales.

La vigne est à son début : elle promet, et certains crus ont déjà de la réputation. Malheureusement, le phylloxera commence à faire ses ravages.

L'importation s'élève à 1,433,665,900 fr. et l'exportation à 1,264,468,000 fr., ce qui donne pour le commerce le total de 2,698,133,900 fr.

Le chemin de fer qui court d'Adélaïde à Brisbane, en traversant l'Australie du Sud, la province de Victoria, la Nouvelle-Galles du Sud et le Queensland, a une longueur de 2,907 kilomètres, autant que de Paris à Moscou. Actuellement, on parle beaucoup du chemin de fer transcontinental qui doit aller du sud au nord, d'Adélaïde à Palmerston.

Le réseau télégraphique est immense, il relie entre elles toutes les provinces. Le nombre de télégrammes reçus et envoyés est d'environ 8 millions par an ;

celui des lettres, 105 millions ; celui des journaux et paquets, 75 millions.

Les écoles sont nombreuses : l'instruction est obligatoire, elle n'est gratuite que dans celles de l'Etat.

La presse australienne comprend environ huit cents journaux, revues et autres publications. Les journaux sont composés de douze à seize grandes pages, à peu près de même format que le *Temps*, imprimés en très fins caractères. Ils valent 10 centimes.

Voici le budget de l'Australie à la fin de 1887. Les dépenses s'élèvent à la somme de 655,871,025 fr. ; les recettes à celle de 619,980,400 fr.

La dette totale est d'environ 4 milliards, soit 1,360 fr. par tête. Elle est, toutes proportions gardées, plus grande que celle de la France ; par suite de l'accroissement rapide de la population et des produits, elle deviendra de moins en moins lourde pour la colonie.

*
* *

J'ai vu désormais à Sydney tout ce que je voulais voir, il ne me reste plus qu'à partir ; demain, je prendrai le train pour Minto et, de là, le chemin des Montagnes-Bleues.

Ce soir, à l'aquarium de Bondy, grande exhibition d'aborigènes du Nord de l'Australie. Je monte dans le tramway à vapeur, vrai chemin de fer métropolitain avec sa locomotive et son enfilade de voitures. Malgré sa vélocité, il met 45 minutes pour arriver au but. Je ne me plaindrai pas de la longueur du trajet, au contraire : deux jolies blondes évaporées, à l'œil bleu, au teint clair, aux lèvres humides, ont pris place dans notre compartiment, dégageant autour d'elles le plus suave parfum. Le tramway vole, il vole toujours.

Le vertige de la vitesse, la griserie de mes sens dans cette atmosphère embaumée, la vue de ces délicieuses créatures qui me font vis-à-vis, tout m'emporte dans le rêve : ce n'est qu'un rêve d'amour, mais il est bien

beau. Et comme pour lui donner un cadre, les horizons tout à coup s'élargissent et me laissent entrevoir, sous les dernières lueurs du couchant, les Montagnes-Bleues noyées dans les teintes vaporeuses du crépuscule.

Et bientôt voici la mer, la grande mer, le Pacifique ; sur son immensité s'élance mon âme. En un instant j'ai tout oublié, j'ai retrouvé la route de l'infini ; je me détache des idées terrestres, l'amour lui-même s'est enfui et je nage heureux dans le pur éther.

Enfin apparaît Bondy avec ses jardins illuminés. Je descends du tramway et pénètre dans l'enceinte : la musique se fait entendre ; le Skating-Rink est ouvert. Patineurs et patineuses s'abandonnent avec délices à leur folle glissade. Un jeune homme et une jeune fille, les mains dans les mains, semblent n'être plus qu'un, tant leurs mouvements et leurs ondulations s'harmonisent. On dirait une seule âme ayant la direction de deux corps ; tout chez eux est gracieux, poétique, languissant, énamouré, voluptueux, et ils passent ainsi rapides, emportés dans un tourbillon sur un rythme de valse.

Je les suis du regard un instant et je me dirige vers l'aquarium. Il contient un certain nombre de curieuses variétés et, parmi elles, l'hippocampe, le petit cheval-poisson.

Ayant pris du haut du grand balcon de ce monument une vue d'ensemble sur les jardins, je vais m'y égarer. L'amour se présente de nouveau sous la forme de jeunes couples se pressant doucement et jetant leurs regards aux étoiles. La nuit est magnifique, une brise tiède fraichit l'atmosphère ; seule, la grande voix de la mer brode sur le silence son éternel mugissement.

Mais soudain jaillissent des lueurs d'incendie ; on vient d'allumer des brasiers ; les aborigènes s'apprê-

tent à la danse. Une quarantaine d'hommes presque nus, tatoués avec de la chaux, se rangent devant les feux. Ces sauvages ne sont pas les vrais noirs que l'on pourrait se figurer, ils ont plutôt une sombre couleur cuivrée. Leur taille est d'une belle moyenne, leur corps a une certaine élégance; ils se tiennent droits et leurs mouvements sont pleins d'aisance. Leurs muscles ne me semblent pas très développés, ceux des jambes et des cuisses surtout; leurs membres inférieurs sont très grêles.

Ils ont le front bas, l'œil noir et vif, le nez épaté, aquilin pourtant chez quelques-uns, la bouche large, les lèvres plus épaisses que celles des Européens, mais moins bouffies que celles du nègre, les dents grandes, blanches et fortes. Leur chevelure est abondante, longue et ondoyante; leur barbe, leurs favoris et leur moustache sont luxuriants.

Les voici qui se mettent en mouvement; ils se livrent, au bruit d'une sorte de tambour, à des exercices d'armes, s'animent de plus en plus, poussent leurs cris de guerre et commencent alors un simulacre de combat.

A la lueur des brasiers, rien de plus étrange que ces sauvages noirs au corps tatoué, brandissant leurs armes et se lançant avec fureur les uns contre les autres.

C'est fini. L'un d'eux se détache du groupe et seul il s'avance. Il est vraiment effrayant ce grand diable au corps mince et fluet, surmonté d'une tête qui, avec ses lignes blanches bizarrement dessinées sur le visage, ressemble à une tête de mort. Il prend plaisir à se montrer dans des poses grotesques; sa danse, toujours la même, consiste en un frémissement très rapide des cuisses. D'autres viennent successivement se joindre à lui, puis tous ensemble ils recommencent de nouveaux combats.

Cette race australienne, dont nous voyons des spé-

cimens, remonte à une haute antiquité. Les ethnologistes ne sont pas d'accord sur son origine. Comme beaucoup de coutumes et de superstitions sont les mêmes chez les Australiens et chez les Papous, un certain nombre d'écrivains ont pensé que l'indigène du grand continent était originaire de la Nouvelle-Guinée. Mais la différence qui existe entre les langues de ces deux peuples ne confirme nullement cette supposition. Wallace prétend qu'ils sont absolument distincts des Papous ; d'après lui, ce sont les survivants d'une ancienne race qui a disparu. M. Howit insinue que les Australiens proviennent du mélange de quelques envahisseurs heureux des tribus du Deccan avec les habitants primitifs. Récemment, M. E.-M. Curr, chef inspecteur de Stock dans la province de Victoria, ayant eu de nombreuses occasions d'étudier les indigènes, a publié un ouvrage dans lequel il soutient que la race australienne descend du nègre africain croisé avec quelque autre race inconnue. Il admet que les caractères physiques diffèrent de ceux du nègre en certains points très importants, mais il démontre que les coutumes, le langage et dans quelques cas les superstitions des aborigènes australiens ressemblent d'une façon remarquable à ceux du noir Africain. Il insiste surtout sur l'analogie frappante des deux langues ; sur elle repose principalement toute sa théorie ; car pour les habitudes de ces deux peuples, elles sont quelquefois tout opposées. Les Africains, par exemple, ont vécu pendant une longue période la vie sédentaire de l'agriculteur sous un gouvernement bien constitué, tandis que les Australiens sont demeurés des chasseurs errants, sans forme de gouvernement, ce qui permet de supposer, suivant M. Curr, que peut-être l'indigène australien tire son origine de quelque type nègre antérieur à la race actuelle qui peuple l'Afrique.

Quelle que soit la provenance de la grande famille

australienne, les tribus que l'on compte par centaines, malgré le petit nombre d'individus, se ressemblent tellement dans leurs caractères physiques, dans leurs coutumes, leurs armes et leur langage, que tous les écrivains s'accordent pour affirmer leur souche commune.

Les indigènes australiens sont nomades ; ils n'ont pas d'habitation fixe ; ils vont à l'aventure, vivant d'animaux, de poissons, de racines, et ne sont limités dans leurs excursions que par les frontières des tribus voisines. Ils ignorent l'art de cultiver le sol ; leur abri consiste en quelques voiles de barque disposées dans des huttes temporaires.

Il existe pourtant entre tous ces nomades quelques différences.

Le sauvage des Tropiques est complètement nu ; il est plus cruel, plus enclin au cannibalisme.

Celui de l'aride région centrale paraît le plus dégradé au point de vue physique, car il est sans cesse aux prises avec la faim et la soif. Son existence se passe à fouiller la terre à la recherche de racines ou de quelques filets d'eau.

Celui qui habitait autrefois la côte orientale était le plus beau et le plus fort ; la nature, en effet, lui donnait tout en abondance, ce qui ne l'empêchait pas de manger des mets bizarres. Ainsi le mont Bogong tire son nom des innombrables chenilles qui servaient d'aliments aux indigènes.

Les voyageurs sont en contradiction sur le caractère de l'Australien. Les uns lui attribuent de brillantes qualités, telles que le courage, la fierté, la franchise ; les autres, au contraire, ne lui accordent que des vices et le présentent comme menteur, lâche et traître. Les premiers se sont trouvés probablement en rapport avec des indigènes qui vivaient complètement à l'état sauvage ; les seconds ont rencontré des aborigènes qui avaient subi le contact de la civilisa-

tion. Car il faut bien le reconnaître, le progrès a les plus fâcheuses conséquences pour toutes ces peuplades barbares. Au point de vue moral, elles y perdent leurs vertus natives pour y acquérir des défauts ; au point de vue physique, l'influence est plus déplorable encore ; à l'état sauvage, ces hommes montrent la plus grande résistance aux souffrances et reviennent avec facilité de maladies qui nous emporteraient fatalement ; aussitôt qu'ils ont accepté nos mœurs, ils deviennent d'une sensibilité extrême, contractent des maladies qui autrefois leur étaient inconnues et y succombent presque toujours. Aussi, la race pure australienne est-elle destinée à disparaître devant le flot toujours montant de la civilisation. L'occupation de la terre par le colon européen prive l'indigène de ses moyens d'existence, et qu'il combatte ou qu'il accepte la situation, le résultat est le même. S'il attaque les blancs ou s'il pille les troupeaux, il est traqué comme une bête fauve et finalement fusillé ; s'il devient l'ami du nouvel arrivant, sa destruction est non moins certaine ; le changement dans sa manière de vivre le tue inévitablement.

Au moment où les blancs abordèrent en Australie, la population devait y être très considérable ; elle a beaucoup diminué à partir de cette date. On évalue actuellement à 20,000 le nombre d'indigènes du Nord du Queensland ; il dépasse probablement ce chiffre sur le territoire septentrional de l'Australie du Sud ; on comptait dans la Nouvelle-Galles du Sud, en octobre 1886, 4,893 noirs purs et 2,741 sang mêlé. Les noirs purs ont décru de 469 durant l'année, pendant que les métis augmentaient de 119. La population indigène de la province de Victoria ne comprend pas 1,000 habitants ; quant à celle de l'Australie occidentale, impossible d'en parler, une grande partie de ce territoire est encore inconnue.

Il n'y a pas parmi les indigènes de gouvernement bien défini. Le chef de la famille doit être considéré comme un autocrate. Il peut impunément maltraiter sa femme et même la tuer : il dispose de ses filles en mariage sans s'inquiéter de leurs désirs, et il décide si on tuera l'enfant nouveau-né ou si on l'élèvera.

L'infanticide est très commun parmi les noirs, peut-être à cause de la difficulté de se procurer des vivres pour nourrir de nouvelles bouches, peut-être à cause de leur existence nomade et de l'embarras de traîner derrière eux une nombreuse smala. Dans ce cas, les garçons sont étranglés et les filles enterrées vives aussitôt après leur naissance.

Dans toutes les tribus, s'il n'y a pas d'autorité reconnue, il y a du moins une sorte de chef qui peut jouir d'une certaine influence. Ce pouvoir échoit ordinairement aux sorciers.

Toutes ces petites peuplades ont leur territoire régulièrement délimité, mais elles s'associent les unes avec les autres sur une plus ou moins grande étendue. Celles qui n'entrent pas dans cette association ou qui ne se font pas des politesses de bon voisinage sont considérées comme ennemies.

Dans le grand domaine collectif, chaque indigène possède un espace que personne n'a le droit de violer sans autorisation, et cette autorisation doit être demandée dans des formes convenues. L'homme qui veut l'obtenir se présente humblement et sans armes, tenant seulement dans la main des branches vertes.

La polygamie existe parmi les indigènes ; le nombre des épouses n'est jamais limité, mais ordinairement un noir australien n'en possède pas plus de deux ou trois. Ce sont généralement les vieux, c'est-à-dire les riches et les influents, qui accaparent les plus jolies femmes ; les autres se partagent le reste. Les Australiens ne connaissent pas la jalousie : ils punissent

cependant l'adultère de coups et même de mort, parce que pour eux l'adultère constitue une atteinte à la propriété. Les époux choisissent leurs épouses toujours en dehors de la tribu à laquelle ils appartiennent. Les noirs ont une grande horreur du mariage entre parents, même entre parents éloignés ; ces unions sont strictement interdites.

Les enfants que l'on élève font partie de la tribu de leur père, ils sont traités avec beaucoup de douceur. Avant d'être considérés comme hommes, les adolescents sont obligés de subir des épreuves parfois terribles : coups, mutilations, privation de nourriture, souffrances de toutes sortes les attendent ; après quoi, ils reçoivent les ornements, signes de la virilité. Dès ce moment ils peuvent avoir le tatouage en taillades du Kobong, se peindre le corps et la figure en différentes couleurs, parler, chanter, danser et prendre les armes.

L'arme principale dont ils se servent est la lance : elle comprend plusieurs modèles. La lourde lance de combat est barbelée et jetée directement avec la main. Les dards légers, terminés par une arête de poisson ou une pointe de silex, ne servent qu'à la pêche et à la chasse. Un bâton attaché à l'extrémité de la tige sert à les lancer et à en augmenter la portée. Les massues et les boucliers présentent de nombreuses variétés, ainsi que les haches en pierre. Mais l'arme spéciale aux Australiens, l'arme que les Européens arrivent si rarement à pouvoir manier, est le boum-rang, sorte de cimeterre en bois, sans manche et sans pointe, qui varie suivant les tribus. Cette espèce de palette, qui part en tournoyant vers le but à atteindre, a cette particularité remarquable de revenir vers celui qui l'a lancée, après avoir frappé.

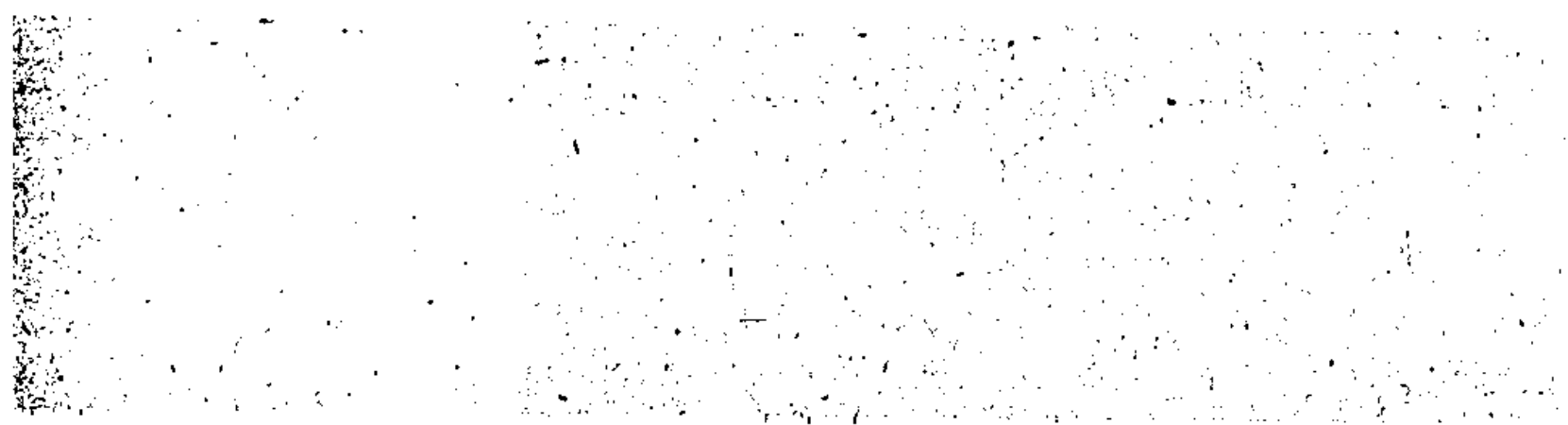
Les Australiens n'ont pas d'idoles et, par conséquent, pas de culte. Pour eux, tous les êtres, toutes

les choses de la création sont emplis de bons et de mauvais génies qu'il faut invoquer ou conjurer.

Ils croient beaucoup à la sorcellerie et lui attribuent tous leurs malheurs. Chaque accident est suscité par un ennemi : ainsi sont impitoyablement massacrées par simple vengeance des tribus inoffensives qu'ils se figurent coupables. Si les naturels des Tropiques sont cannibales et se nourrissent du corps des vaincus, ceux des régions tempérées se contentent de manger certaines parties de la victime. Mais l'anthropophagie accompagne souvent les cérémonies mortuaires. L'Australien aime ses parents jusqu'à dévorer leur cadavre. Les funérailles, du reste, sont différentes suivant les tribus. Tantôt les morts servent de pâture à la famille, tantôt ils sont brûlés ou enterrés, ou exposés sur des pierres, ou suspendus à des arbres.

Malgré leur ignorance et leur dégradation, ces indigènes possèdent une grande intelligence et surtout une merveilleuse facilité linguistique due à l'extrême finesse de leur ouïe. Ils sont également quelque peu artistes, ils aiment à dessiner des figures humaines et des formes d'animaux sur les arbres, sur les pierres, sur leur vêtement de peau.

Dans toutes les provinces, des stations d'aborigènes ont été établies par le gouvernement ou par les missionnaires et chaque station a son école. Les jeunes noirs, dit-on, arrivent plus facilement que les enfants de souche anglaise à lire, à écrire et à faire de l'arithmétique ; mais ils oublient très vite ce qu'ils ont appris et la sauvagerie reprend toujours le dessus.



III. — En route pour les Montagnes-Bleues. — Une erreur. — Bande de kakatoès. — Une chasse en forêt. — Les débuts d'une ville. — Un panorama de montagnes. — La huitième merveille du monde : les grottes féeriques de Jenolan. — Une mort affreuse en perspective. — Le Notus Desfontainesi.

Le 10 février, après une heureuse semaine à Minto au milieu de mon aimable famille d'adoption, je prends le train pour les Montagnes-Bleues.

Entre Minto et Sydney se trouve Granville, le point de bifurcation de la ligne du Sud et de la ligne de l'Ouest, celle des Montagnes-Bleues. On m'y délivre pour Tarana un billet de troisième classe, aller et retour, valable pendant un mois, au prix de 26 fr. 50 c. J'ai à franchir en chemin de fer une distance d'environ 50 lieues que nous mettrons six heures et demie à parcourir.

Nous traversons d'abord une grande plaine ayant tout l'aspect de nos campagnes de France. Voici une jolie rivière, Nepean river; sur ses bords larment des saules pleureurs. Nous entrons maintenant dans les montagnes. Un premier zigzag s'offre à nous pour nous transporter à une hauteur de 90 mètres. Trois lignes s'y coupent à angle aigu; la locomotive successivement va en avant pendant un kilomètre, puis, à la suite d'un changement d'aiguilles, elle monte en sens inverse en faisant machine en arrière. Et trois fois nous nous trouvons en présence du même paysage, à des hauteurs différentes. Si le petit zigzag n'a par lui-même rien d'intéressant, le panorama qu'on y découvre sur la plaine immense et la petite ville de Penrich est un tableau calme, plein d'une grandeur douce et tranquille. Sur les hauteurs, la température

fraîchit, le ciel devient sombre et menaçant, de gros nuages courent sur les sommets et limitent les horizons. La pluie se met à tomber. Nous arrivons au mont Victoria, la principale station d'été dans la montagne. C'est ici le rendez-vous des touristes, aussi la vie y coûte-t-elle très cher : les hôtels se paient de 10 à 25 fr. par jour, de 50 à 125 fr. la semaine dans la belle saison.

Enfin nous atteignons une des curiosités de la voie ferrée, le grand zigzag pour la descente d'une petite montagne. Dans une large gorge, trois longues lignes courbes se croisant à angle aigu vous prennent au sommet et vous conduisent à la partie inférieure. Le tableau est très intéressant et fort pittoresque ; mais assurément il ne mérite pas sa réputation. En me rappelant le passage du Saint-Gothard, de l'Italie en Suisse, je ne peux m'empêcher, à la vue de ce fameux zigzag, de faire une moue de dédain.

A quatre heures nous sommes à Tarana.

Une distance de 56 kilomètres me sépare des grottes de Jenolan. Je prends immédiatement la voiture qui y conduit, avec l'intention de m'arrêter en route chez un colon à qui j'ai été recommandé.

Le conducteur se trompe d'adresse et me dépose à 18 kilomètres environ de Tarana, chez quelqu'un qui n'a jamais entendu parler de moi, M. W. Fitz Patrick. Il en résulte une scène assez drôle et, quand nous reconnaissons l'erreur, la voiture depuis longtemps a disparu. Il est tard, l'homme que je demande est à une assez grande distance ; Oberon, la bourgade la plus voisine, est trop loin ; j'ai mes bagages, impossible de songer à partir à pied. Je réclame l'hospitalité pour la nuit, ce que l'on m'accorde du reste avec une rare amabilité, et mes hôtes me font un accueil vraiment cordial. M. W. Fitz Patrick est boucher, aussi nous sert-on au dîner un morceau monstre qui n'aurait pas

eu maigre aspect, même pour un repas de Gargantua.

On m'invite à rester le lendemain, et puisque je suis chasseur, on me fera tuer des wallabies (1), peut-être aussi des kangourous.

J'accepte la proposition avec plaisir.

La soirée se passe très agréable. Un ami de M. W. Fitz Patrick, un « digger », un vieux mineur à la physionomie expressive, bien réjouie et très vivante, me promet de m'accompagner à la chasse.

*
* *

Dès le lendemain matin, après le déjeuner, je pars avec mon guide.

Nous traversons un petit bois, et bientôt se présente à nos regards, sur la lisière de la forêt, une prairie tout émaillée de beaux kakatoès blancs à crête jaune. A notre vue, ils prennent leur essor en poussant leurs cris abasourdissants, et longtemps ils planent au-dessus de nos têtes à une grande hauteur.

Nous entrons cette fois dans la vraie forêt. Elle ne ressemble nullement à celles de France. D'abord elle n'est pas encombrée de cette folle végétation d'arbustes et d'arbrisseaux qui poussent souvent à l'abri de nos grands végétaux. Ensuite les eucalyptus, avec leurs feuilles allongées, la pointe dirigée vers le sol, ne savent pas donner d'ombre ; les rayons du soleil n'étant pas interceptés, la lumière sous ces arbres se répand à profusion. Si cette forêt sans brousse et tout ensoleillée a son cachet bizarre, ses habitants y ont également une originalité marquée. Devant nous s'envolent, en faisant entendre leur voix perçante, des perruches aux plus brillantes couleurs, quelques-unes surtout d'un rouge vif, de toute beauté. Et nous les

(1) Espèce de kangourou de taille moyenne.

voyons dans les arbres, détachant leur riche plumage sur la verdure gris ardoise des eucalyptus que nuancent les teintes rousses des jeunes feuilles.

Voici maintenant trois wallabies, malheureusement hors de portée, qui s'enfuient en sautant sur leurs pattes de derrière avec la plus gracieuse légèreté. La chasse, ce matin, promet d'être fructueuse. Je n'en veux pas aujourd'hui à la gent ailée, je tiens uniquement à tirer la grosse bête.

Si le gibier est abondant, le temps ne nous est pas favorable. La forêt est silencieuse ; il nous manque le mugissement du vent dans les arbres pour dominer le craquement des feuilles et des branches mortes sous nos pas.

En trois heures de chasse je compte une quinzaine de wallabies, mais presque tous à une grande distance. A tout hasard j'en tire cinq et fais deux victimes : l'une reste sur le terrain, l'autre réussit à se relever et à m'échapper.

Mon compagnon a été plus heureux que moi : il a surpris un magnifique couple de kangourous, un « old man », un vieil homme, comme il l'appelle, et sa compagne. A la place du vieux mineur, j'aurais eu l'occasion d'un superbe coup de fusil. Disons, entre parenthèses, que si la chasse aux kangourous n'offre habituellement aucun danger, elle peut donner lieu cependant à de graves accidents ; cet animal, en effet, de très inoffensif, devient terrible une fois blessé, et malheur au chasseur imprudent qui oserait ainsi l'approcher : des puissantes griffes de ses pattes de devant la bête lui déchirerait la poitrine.

*
* *

Dès le lendemain, après avoir prié mes hôtes de garder mes bagages jusqu'à mon retour, je prends à

piéd le chemin d'Oberon, petite ville située à 10 kilomètres d'ici.

La route, comme toujours, sillonne l'éternelle forêt d'eucalyptus.

Bientôt apparaît cette bourgade, composée de quelques maisons seulement, mais pourvue déjà de deux églises, de deux hôtels, d'un bureau de poste et télégraphe et d'une école. Chose singulière en Australie, dès qu'un emplacement a été jugé convenable pour la fondation d'une ville, on y trace à travers les bois et les prairies le plan de cette nouvelle cité et on y élève immédiatement les monuments publics : alors les maisons particulières viennent se grouper autour de ce noyau principal, le village devient une bourgade qui, en peu de temps, atteint les proportions d'une petite ville.

C'est un procédé très favorable au développement de la colonie.

Les Australiens sont tellement amateurs du bien-être qu'ils veulent le trouver partout. Aussi ne faut-il pas s'étonner de rencontrer dans ces coins perdus des hôtels qui, pour le confortable, valent ceux des grandes villes.

L'hôtel où je descends est tout neuf et ouvert depuis deux mois seulement. Le salon est simple, de bon goût ; et à l'exemple de tous les salons du continent, il a son piano sur lequel chacun pourra tapoter ; la salle à manger est fort convenable ; les chambres à coucher avec leurs lits à baldaquin tendu d'un moustiquaire à dentelles sont vraiment coquettes : tout cela a un aspect propre et séduisant.

Naturellement le bar est le complément indispensable de l'établissement : c'est le gros revenu, la chose principale ; auprès de lui l'hôtel n'est qu'un accessoire.

Le séjour en cette petite bourgade doit être agréable

comme centre de chasse : j'accepte les propositions de l'hôtelier. Pour 25 fr. la semaine j'aurai ici une jolie chambre et probablement de bons rosbifs, car, hélas ! les sauces anglaises sont si détestables qu'il ne faut songer qu'aux simples rôtis.

Après le déjeuner, le patron de l'établissement met une voiture à ma disposition. Je retourne chez M. Fitz Patrick pour lui faire mes adieux, le remercier et reprendre mes bagages.

*
* *

Alors commence à Oberon une suite de chasses et d'excursions qui dureront quinze jours.

Les lièvres abondent dans la forêt, les canards se trouvent par bandes sur Fish River, les bécassines peuplent les marais, les perruches sont innombrables : je fais donc beaucoup de victimes. J'ajoute aux plaisirs de la chasse des émotions nouvelles, celles de courir à la recherche d'insectes, les agréments de la conversation avec de charmants professeurs et de nombreuses promenades sous bois au clair des étoiles.

*
* *

Le 26 février, je suis prêt à partir pour les grottes de Jenolan. Bien chaussé, bien guêtré, mon sac de touriste sur le dos, mon fusil sur l'épaule, vingt cartouches dans ma ceinture et autant dans mes poches, la tête recouverte d'un filet de soie bleue appelé « native » par les Australiens, ayant pour but de vous préserver des nuées de mouches qui s'acharnent à votre poursuite, tout équipé enfin, je prends à pied le chemin des grottes. J'ai 28 kilomètres à parcourir dans un vrai désert de forêt, sur une route où je marche sans rencontrer âme qui vive.

Avant d'atteindre le terme de mon voyage, j'embrasse du haut d'une colline un immense panorama de montagnes. Singulières montagnes ! pas un pic, pas une aspérité ne vient en troubler l'harmonieuse uniformité. Je ne saurais mieux les comparer qu'à un océan de verdure dont les vagues géantes, d'une hauteur moyenne de 1,000 à 1,200 mètres, se succéderaient toujours les mêmes, paisibles et majestueuses, jusqu'aux limites extrêmes de l'horizon, dans des plans nuancés de toutes les teintes bleues, des plus pâles aux plus foncées. Ce sont ces couleurs admirables qui ont valu leur nom à cette chaîne australienne.

A trois heures de l'après-midi, après avoir opéré la descente du zigzag qui conduit dans la vallée des grottes, je me trouve sans fatigue installé à l'hôtel, un hôtel du premier ordre au point de vue du luxe et du confortable.

Ici le gouvernement a établi des tarifs. L'hôtel, tenu par le gardien, comprend deux classes : la première à 10 fr. par jour ou à 50 fr. par semaine, la seconde à moitié prix. La visite des grottes est absolument gratuite : on ne paie que la bougie et le magnésium.

* *

Les grottes de « Eish River » ou de « Binda », appelées maintenant de « Jenolan », furent découvertes en 1841 par James Whalon, chargé de poursuivre le fameux brigand Mackewin qui tomba entre ses mains à cinq kilomètres des grottes.

Personne à cette époque ne s'occupa de cette découverte. Ce n'est qu'en 1879 que M. Jeremiah Wilson, d'Oberon, les explora et les fit connaître. En récompense, le gouvernement australien le nomma gardien de ces merveilles.

En parlant de ces grottes, un géologue, M. C.-S. Wilkinson, s'exprimait ainsi le 11 mars 1881 :

« Si l'on regarde de près le roc calcaire au milieu duquel elles sont creusées, on s'aperçoit qu'il est presque entièrement composé de coraux et de coquillages, vivant ici à une époque très reculée dans un chaud océan. A la place de ces hautes montagnes et de ces vallées profondes couvertes de forêts, existaient autrefois des récifs de corail émergeant du vaste océan. C'est par l'action puissante de grandes forces souterraines que cette partie de la croûte terrestre a été soulevée à plus de 1,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Dans ces montagnes nouvelles, les pluies, en tombant durant de longs âges, ont rongé les vallées jusqu'à la profondeur que nous leur connaissons, et en même temps ont creusé dans le calcaire de corail les vastes grottes de Binda. »

Ces grottes sont, au dire des voyageurs, les plus belles de la terre, supérieures en beauté même à celles du Kentucky, dans l'Amérique du Nord.

En deux jours on peut visiter les plus intéressantes, mais il faut trois journées pour les voir toutes.

*
* *

Allons d'abord aux grottes de Mammoth, à un peu plus de trois kilomètres de l'hôtel.

Entrons sous la *Grande Arche*. C'est une sorte de caverne dans laquelle passe un ruisseau, Camp Creek. Elle a 150 mètres de longueur, 15 à 50 de largeur et 15 à 35 de hauteur. Le jour y pénètre suffisamment et nous pouvons la traverser sans l'aide de lumière artificielle. Sous cette arche se trouve l'entrée des *Grottes Impériales*.

Aussitôt dehors, suivons à gauche, sur un parcours de quelques cents mètres, le lit du torrent, nous voici

dévant la *Demeure du Diable*. Cette large excavation, de 100 mètres de hauteur, est grandiose avec ses deux ouvertures gigantesques, l'une à l'entrée, l'autre à la sortie, ouvertures qui donnent vue sur des montagnes hérissées de rocs et recouvertes de la riche flore australienne. Ainsi éclairée, elle prend des nuances indéfinissables. A côté de parties saillantes, d'autres s'adoucissent en se creusant, et dans ces transitions de lumière et d'ombre les parois revêtent des teintes blanches et roses d'une douceur exquise ; à la voûte se suspendent de beaux stalactites de tons différents, et comme si la nature avait senti le besoin d'encadrer son tableau, elle l'entoure de feuillage et de fleurs ; l'ouverture du nord en est tapissée : de partout descendent les lianes, quelques arbres tout blancs de fleurs, accrochés au sommet, se penchent nonchalamment et regardent à l'intérieur.

De cette *Demeure du Diable* nous arrivons à un défilé étroit, resserré entre des montagnes à pic, au milieu d'un fouillis de végétation. Cette gorge n'offre qu'une succession de tableaux variés, depuis les plus riants jusqu'aux plus sévères.

Après avoir fait honneur au lunch qui nous a été préparé en face de l'un de ces paysages, nous finissons de franchir le défilé et débouchons en un bois d'eucalyptus qui sert d'entrée à la grotte.

Inutile d'insister sur cette caverne qui n'a d'intéressant que ses grandes dimensions. Sans aller jusqu'au fond, nous employons quatre heures pour la parcourir. La descente se fait par des chemins souvent difficiles et même dangereux : nos guides, à plusieurs reprises, doivent se servir de cordes.

*
* *

Visitons maintenant les plus éblouissantes, les

Grottes Impériales, et consacrons toute une journée à ce palais enchanté.

Le gouvernement australien a dépensé des sommes considérables pour les rendre accessibles au public, en y traçant des sentiers faciles. Afin de mettre à l'abri de la flamme ternissante des bougies les mille et mille ravissants détails de ces grottes, il y a installé la lumière électrique : tout est éclairé à la lampe Edison.

Nous traversons une suite de couloirs étroits, ornés de stalactites, et nous entrons dans une salle brillamment illuminée, belle et vraiment digne d'une reine. Vers le milieu de l'une de ses parois latérales est creusé dans le roc une sorte de trône royal surmonté d'un dais magnifique tout frangé de stalactites. On le croirait dressé là pour la déesse de ce merveilleux séjour.

De cette salle, les visiteurs peuvent rayonner dans deux directions opposées : la branche gauche et la branche droite. Prenons la première.

Voici d'abord un petit boudoir charmant. La lumière habilement dissimulée dans les crevasses, derrière de minces cloisons, fait ressortir la beauté des formes, des dessins multiples, des sculptures étranges que la nature a prodigués ici avec un luxe inouï.

Plus loin ce sont les chambres Margaretta et Helena. Au milieu de cette dernière surgit une concrétion pierreuse appelée *la Madone et son fils*. Autour partent dans toutes les directions des stalactites semblables à des racines.

Se présente alors la chambre « Lucinda, » l'une des plus pittoresques. Là une suite de draperies demi-transparentes descendent coquettement de la voûte, tandis qu'un peu plus loin se dressent des colonnes massives, blanches comme de l'albâtre, et recouvertes de cristaux qui reflètent la lumière. Partout sur le sol

brille une couche épaisse de ces mêmes cristaux.

Au sortir de cette chambre, une petite ouverture laisse voir la cassette des bijoux : on dirait avoir devant les yeux un amas de pierres précieuses.

Viennent enfin la « Retraite mystérieuse » et le « Bosquet de Catherine, » très beaux également.

Parmi les splendeurs de la branche droite, citons les Grottes de corail, la Cité de cristal, la Grotte enchantée, la Chambre de Selina, celle de Nelly, les Grands stalactites, les Murs de diamant, le Palais de cristal.

Essayer de montrer toutes les magnificences de cette branche droite des « Grottes Impériales » serait de la folie ; elles sont invraisemblables et défient toute description. Cette partie, peut-être un peu moins intéressante à l'entrée, devient bientôt absolument féerique. L'agencement des stalactites et des stalagmites qui présentent toutes les dimensions, depuis la minceur du fil jusqu'à la grosseur d'une colonne atteignant 5 mètres de hauteur et 60 centimètres de diamètre, leur couleur d'albâtre, les cristaux qui tapissent les chambres et les font étincelantes : tout cela rend ces grottes grandioses dans leur ensemble et admirables dans tous leurs détails.

L'une de ces chambres est tellement pure et sans tache qu'on la croirait sculptée dans de la neige. Figurez-vous, cher lecteur, des forêts de stalagmites s'élevant du sol, rejointes par d'autres forêts, la tête en bas, suspendues à la voûte ; faites resplendir d'une blancheur éclatante ces agglomérations de lances, sous ce fouillis de poignards ; jetez sur cette grotte magique, toute recouverte de cristaux, l'éclat du magnésium, et vous aurez une idée de ce spectacle d'apothéose ; une salle diamantée, à la décoration fantasque, ruisselant d'étincelles multiples et brillant de mille feux. Les miniatures de cette branche droite sont les « bijoux de la

reine, » « la demeure des fées, » une merveilleuse combinaison de cristaux, et « les jardins du palais » avec leur enchevêtrement de plantes et d'arbustes semés d'une poudre lumineuse. C'est au milieu de ces jardins minuscules que se trouve un remarquable œillet, teinté de rose.

*
* *

La troisième journée est consacrée à la visite de toutes les autres grottes.

Les *Grottes Lucas* sont encore plus superbes que les *Grottes Impériales*, mais elles n'ont pas le même intérêt dans les détails. Dans cette partie existe un beau travail ; un pont de fer jeté hardiment au-dessus d'un précipice au fond duquel miroite l'eau cristalline d'un petit lac. Cette caverne, dont le regard ne peut scruter les profondeurs qu'à l'aide du magnésium, est d'un aspect très sauvage.

Les grottes des *Orties* et de l'*Arche* présentent un changement de décor. La nature dans ses conceptions est d'une fécondité extraordinaire, et l'imagination la plus brillante est bien pâle à côté d'elle. Ces grottes sont aussi remarquables que les *Grottes Impériales*, et si elles n'en ont pas tout l'éclat, si les détails ne sont pas aussi frappants, elles offrent un ensemble qui satisfait pleinement : l'œil se plaît à envelopper tout d'un seul regard. Dans les premières on est ébloui, dans les secondes on contemple plus silencieusement, plus longuement peut-être. La couleur joue un rôle énorme dans les unes, dans les autres elle disparaît : leur grandeur, leur agencement, leur disposition en font toute la magnificence. Celles-là tiennent de la féerie, celles-ci de la vraie beauté architecturale. On croirait, au seuil de ces vastes salles, à la vue de ces majestueuses colonnes de teinte brune, entrer sous les

voûtes sacrées de l'une de nos grandes cathédrales.

Au sortir de ces grottes, nous montons à l'*Arche Carlotta*, large brèche naturelle creusée dans un quartier de montagne qui se dresse à nos regards, semblable à une muraille. Cette ouverture, de 35 mètres de hauteur sur 13 de largeur, est régulièrement découpée. Aperçue à une certaine distance, elle donne l'idée très exacte d'un devant de scène de théâtre, une fois le rideau levé. Une frange de stalactites à la partie supérieure rend l'illusion encore plus complète : elle ne peut appartenir qu'à un rideau. Et la scène représente des montagnes couvertes d'eucalyptus. L'effet est saisissant.

Terminons enfin notre visite aux grottes par celles du *Sureau*, de beaucoup les moins intéressantes et les plus difficiles à explorer.

Dans la première partie, la dernière chambre seule est magnifique, mais c'est peut-être la plus belle de toutes celles de Jenolan. Le chemin pour y arriver est pénible.

La seconde partie n'est qu'une descente à pic à travers les rocs. Il faut se laisser glisser le long des rochers, marcher à genoux, à plat ventre, se couler dans des ouvertures tellement étroites que les jambes doivent passer les premières, sans savoir où elles vont. Heureusement les guides sont de l'autre côté pour les recevoir. Et cette route si longue, si pénible est absolument dénuée d'intérêt et n'aboutit qu'à une espèce de four, chambre très basse, recouverte de cristaux et de nombreux stalactites. C'est évidemment très beau, mais nous ne trouvons pas la récompense proportionnée à notre fatigue ; nous en voulons à nos guides de nous avoir poussés dans cette excursion. Elle n'est pas encore terminée, nous devons continuer de descendre et, par un véritable précipice, nous débouchons

dans les *Grottes Impériales*, contents de marcher cette fois sur un chemin facile.

Cette grotte du *Sureau* est tout le plaisir des guides ; je comprends qu'ils aient le désir de la visiter en la société d'agréables jeunes filles, car les Australiennes qui ne sauraient reculer devant cette excursion sont obligées de s'abandonner à leurs jeunes conducteurs, et ceux-ci savent apprécier le charme de cette confiance obligatoire. Ils y trouvent donc un petit bénéfice et s'offrent ainsi un dédommagement du métier.

Au sortir de ces grottes, les toilettes sont dans un triste état : aussi, inutile de s'habiller avec coquetterie. Les chaussures qui me semblent le plus avantageuses sont une bonne paire de gros souliers ferrés : ils préservent de l'humidité et, s'ils dérapent parfois sur les rocs, ils tiennent bien sur la terre fangeuse et glissante.

*
* *

Dès le lendemain matin, après avoir fait mon dernier repas et dormi mon dernier sommeil à l'hôtel, je quitte la vallée et reprends la route d'Oberon, emportant des grottes le souvenir le plus merveilleux : à elles seules, elles valent le voyage d'Australie.

Quelques jours encore de stage à Oberon avant de retourner à Tarana.

Consacrons un de nos derniers instants à une chasse sérieuse : j'ai la curiosité de savoir ce qu'on peut tuer de gibier en une journée complète.

L'avant-veille de mon départ, j'entre sous bois dès le matin avec des provisions de bouche pour le déjeuner : j'ai, en effet, l'intention de passer la journée en forêt. Je possède vingt-huit cartouches : je ne veux tirer que lièvres, wallabies et kangourous. Un froid piquant me stimule, l'air est vif dans la montagne, et je me sens à cette heure matinale tout heureux de

vivre et de respirer. A cinq kilomètres d'Oberon, dans la direction nord-est, les lièvres sont très nombreux ; ils se lèvent de tous côtés, principalement dans un jeune bois d'eucalyptus. En une heure, je puis le dire sans exagération, j'en rencontre au moins une vingtaine. Un peu plus loin, j'arrive au pays des wallabies. Enfin, à dix heures, j'ai fait neuf victimes : deux wallabies et sept lièvres que naturellement j'ai abandonnés sur place. Au sortir de la forêt, je me trouve sur la route, à quelque distance de la ferme de M. Fitz Patrick. C'est heureux, car de ce côté habitent les marsupiaux. Je déjeune et de nouveau m'enfonce dans la forêt, cette fois sans succès. Le gibier à cette heure du jour devient introuvable et je marche durant de longues heures au hasard, sans m'inquiéter de savoir où je vais. Du reste, inutile de m'en occuper : le soleil est trop au-dessus de ma tête, il ne saurait me montrer mon chemin. Vers trois heures seulement, je songe au retour et cherche à m'orienter ; le soleil encore trop haut ne peut m'indiquer l'ouest d'une façon précise, mais une vague direction me suffit. Longtemps je continue d'avancer, n'ayant pour tout horizon que les troncs d'eucalyptus. Une colline se présente, je la gravis afin de prendre une vue étendue et chercher un point de repère : peut-être apercevrai-je quelque chose au sommet. Oui, assurément, un magnifique spectacle : tout un panorama de montagnes dans une vapeur bleue et à mes pieds la forêt immense. C'est un tableau grandiose et que je ne puis m'empêcher d'admirer. Mais où suis-je ? je ne me reconnais pas au milieu de ce paysage ! Dans cette mer de verdure, pas une route ne trace son ruban, pas un seul point ne montre vestige humain. Une anxiété soudaine, inattendue, s'empare de moi : serais-je donc perdu ?

Je m'empresse tout d'abord de regarder dans mon sac ; cette vue me raffermi ; j'ai des allumettes, du

sel et un couteau ; des allumettes qui me procureront le feu pour préparer mes aliments et me réchauffer pendant la nuit ; le sel pour rendre supportable au goût ma nourriture ; un couteau pour dépecer le gibier. Je me félicite d'avoir pris ces précautions indispensables à celui qui ose s'aventurer dans la forêt. La nourriture ne m'inquiète guère pour le moment ; il me reste quatre cartouches encore et le gibier abonde.

Malgré tout, je commence à regretter de m'être enfoncé imprudemment sans boussole dans ces vastes solitudes. Que je me trompe de direction, que je m'éloigne d'Oberon et des quelques fermes qui l'avoisinent, que je ne puisse pas croiser la grande route qui y conduit, c'en est fait de moi dans cette interminable forêt où l'on pourrait avancer pendant des semaines et d'autres semaines encore, sans rencontrer la moindre chance de salut.

Je m'assieds un instant au pied d'un eucalyptus et, ma tête dans les mains, je me mets à songer.

Il est cinq heures : j'ai marché durant six heures dans un désert boisé où jamais le pied de l'homme ne semble s'être posé. Quelle direction ai-je prise pendant cet espace de temps ? Ai-je modifié tellement ma situation que je doive cesser d'aller vers l'ouest ? Je ne le crois pas. Après mûre réflexion, je me décide à hâter ma marche en ligne directe vers le sud-ouest. C'est pour moi la seule chance de croiser la route nationale, à moins pourtant qu'elle ne fasse un coude sur elle-même. Espérons que l'accident ne se produira pas. Alors, les yeux fixés sur le soleil qui décline, je reprends à travers le *bush* une marche accélérée ; l'émotion me donne des ailes et je dévore l'espace. Soudain, de la tête aux pieds, je frissonne : « et de l'eau ! » Je n'y avais pas pensé. J'ai eu le tort d'abandonner après mon repas une bouteille à moitié pleine, et je cours depuis ce matin, n'ayant trouvé pas même

un simple ruisseau. En vain je continue à fouiller de mon regard les grandes solitudes, je n'y découvre aucune trace humaine. L'astre descend de plus en plus, bientôt il disparaît. Le moment approche où les ombres du soir vont tout envelopper. Au pas gymnastique, je me précipite vers un monticule d'où je tiens à jeter sur la forêt un dernier regard. Enfin me voici sur les hauteurs : avec anxiété j'interroge l'horizon ; l'horizon ne m'offre que son océan de montagnes et sa mer éternelle de verdure. C'est fini, je suis perdu, perdu. Quelle étrange sonorité prend ce mot à cet instant du soir dans ce grand silence de la nature ! Perdu ! c'est-à-dire la mort lente ; mourir de faim, mourir de soif, avoir pour tombeau l'immensité des bois ; quitter la vie sous le regard des brillantes étoiles qui peuplent les cieux de l'hémisphère austral, ou bien au lumineux éclat du soleil, au sein de la nature joyeuse, en entendant les chants d'oiseaux, en voyant autour de soi tout vivre, tout s'épanouir, tout rayonner. Oh ! non, ce n'est pas possible. Usons de toutes nos forces et courons tant que les lueurs du crépuscule seront suffisantes pour me diriger.

Je m'élance, les yeux toujours fixés sur le ciel embrasé des dernières lueurs du couchant ; je n'éprouve nulle fatigue, nulle lassitude ; je n'ai que l'énergie de quelqu'un qui veut sortir de son anxiété. Brusquement je m'arrête, j'ai cru entendre un gazouillis de ruisseau, mais je ne me trompe pas, c'est la voix murmurante de l'eau qui court sur un lit de cailloux. Quelques bonds encore et je débouche, ô bonheur ! sur un petit torrent limpide et clair. Un lièvre part à mes pieds ; d'un coup de fusil je l'envoie rouler à trente pas. Voilà pour mon dîner. Et me jetant à plat ventre, je puise à pleines lèvres, avec une ivresse sans pareille, à l'eau du ruisseau. Enfin, j'ai du feu, de la viande et de l'eau ; je pourrai du moins réparer mes forces pour

les recherches du lendemain. Il s'agit maintenant de tracer une ligne droite de 200 mètres dans la direction du sud-ouest, de manière à m'orienter dès la pointe du jour, si le soleil était voilé de nuages. Cette précaution prise, j'allume un grand feu et me mets à rôtir mon lièvre sur la braise ardente. Il est quelque peu carbonisé en certaines parties, mais son intérieur est cuit à point, et je vous assure que je le déguste avec un véritable appétit. Suspendons le reste à une branche d'arbre et préparons-nous à dormir. La terre est sèche heureusement et je m'étends sur une pente, non loin du feu. Vous dire que j'ai bien reposé pendant cette nuit serait faire mensonge. L'idée des nombreux *bushmen* qui se sont perdus dans les vastes solitudes australiennes et qui, cependant, étaient presque toujours des connaisseurs de la forêt, me poursuit longtemps. Bientôt la fatigue l'emporte sur mes craintes ; les yeux tournés vers la brillante constellation de la *Croix du Sud* qui scintille au-dessus de la forêt, je m'endors. Mais le feu peu à peu s'éteint, le froid de la nuit ne tarde pas à m'éveiller. De nouveau, j'allume des brasiers et me place devant eux ; il est onze heures et demie. Sous l'action de la chaleur, mes yeux se ferment encore, et cette fois, je ne me réveille plus qu'un peu avant le lever du soleil. Le temps est pur ; la forêt silencieuse ; je suis plein d'espérance. L'appétit se fait sentir ; je m'attaque à pleines dents à un cuissot de lièvre et j'attends avec calme les premiers rayons de l'aurore. Aucun bruit lointain pouvant m'indiquer la présence d'une ferme aux environs, le chant du coq, par exemple, le beuglement d'un bœuf ou d'une vache, ne vient frapper mes oreilles. Je n'ai plus qu'à partir ; voici l'orient qui se colore de ses lueurs empourprées. Pour ne pas m'exposer à manquer d'eau, je suivrai le ruisseau tant qu'il ira vers le sud ; du reste, ce projet me donne plus de

chance d'atteindre un lieu habité, car l'eau est rare en Australie et le colon choisit de préférence les sites arrosés. Si pourtant ce torrent changeait de direction et coulait vers l'est, plutôt que de m'enfoncer davantage dans les solitudes désertes, je le quitterai et marcherai en sens opposé, complètement vers l'ouest.

Déjà depuis deux heures je longe à distance les bords du torrent; il semble se diriger insensiblement vers l'ouest et j'en éprouve une joie facile à comprendre. Sa courbe s'accentue et, tout à coup, à un détour, je me trouve en face d'une maison et d'un grand espace libre. Mon cœur bat à se rompre, je me précipite; hélas! ce n'est qu'une mauvaise case abandonnée, entourée de grandes prairies. Mais cette trace humaine me fait croire à un bonheur prochain. Je cours à l'extrémité de ces prairies, je cherche, il n'y a rien: le *bush* recommence au delà, probablement interminable. Je m'apprête à revenir côtoyer le torrent, quand j'aperçois à travers les arbres une clôture et puis, un peu plus loin, une autre clôture parallèle. J'avance, je ne m'étais pas trompé. Une route passe entre les deux, une grande route large et bien entretenue. Mon premier soin est de chercher les poteaux télégraphiques. Il n'y en a pas. Où suis-je? Du reste, cela m'importe peu, mes malheurs sont finis. Et disant adieu de loin à mon ruisseau, je marche tout joyeux vers le sud. Après trois quarts d'heure m'apparaissent des maisons dans l'intérieur des terres. Je vais y demander des renseignements. Je suis sur la route de Bathurst, à quatre kilomètres d'Oberon; j'ai débouché sur cette route à environ vingt kilomètres de l'endroit où j'étais entré sous bois. En quelques mots, je raconte mon histoire; on m'offre cordialement un excellent repas et on me montre cette fois un chemin qui ne m'égarera plus.

J'arrive enfin à Oberon. On ne s'était pas inquiété de mon sort ; on me croyait chez M. Fitz Patrick.

Dans l'après-midi, je fais tous mes adieux et finis d'arranger mes collections d'insectes. Ces collections, j'ai réussi à les rapporter en France dans un état parfait de conservation, malgré les nombreux transbordements à travers la distance de dix mille lieues que j'ai parcourue, et j'ai pu les offrir à un naturaliste distingué, M. Edouard Blanc, l'explorateur bien connu du Sud Tunisien, ce qui m'a valu la réponse suivante de sa part :

« J'ai donné vos Orthoptères d'Australie à M. le Dr Bonnet, au Muséum de Paris, qui s'en occupe spécialement. J'ai donné les Hémiptères à un autre spécialiste, M. Lethierry, à Lille. Il les a déterminés et a trouvé une espèce nouvelle qu'il a décrite et à qui il a donné votre nom. C'est le *Notus Desfontainesi*. J'ai l'intention d'envoyer les Arachnides à M. le Dr Simon, et les Hyménoptères à M. de Saussure, à Genève. Dans ce dernier groupe, il y aura, je crois, des espèces nouvelles. Je garderai pour moi les Coléoptères que je décrirai, et je publierai la liste totale de votre récolte dans les *Annales de la Société entomologique*, quand le tout sera déterminé. »

Vous le voyez, cher lecteur, j'ai eu une très heureuse idée de récolter au hasard, et sans les connaître, ces nombreux insectes ; mes promenades au soleil d'Australie n'ont pas été stériles, et j'ai le plaisir d'avoir servi la science.

*
* *

Le lendemain matin 9 février, je fais mes adieux à Oberon et retourne en voiture à Tarana à travers les 28 kilomètres de forêt que j'ai déjà parcourus. A 11 heures le train m'emporte vers Minto.

Dans mon compartiment se trouve joyeuse société :

des jeunes gens en partie de plaisir chantent, boivent et font de longs discours. Ils sont vivants et le voyage avec eux est fort gai.

Les Australiens sont tous très enthousiastes pour leur colonie. A leur avis, il ne peut rien y avoir au monde de plus beau. Nous passons devant un magnifique panorama qui se perd dans les lointains jusqu'aux brumes de l'horizon : « Avez-vous vu quelque chose de plus admirable que cela ? » me demande l'un d'eux brusquement. — « Oh oui ! bien certainement. » Et ma réponse est accentuée avec tant de conviction qu'il ouvre sur moi de grands yeux étonnés. « Et dans quel endroit ? » reprend-il. Alors je lui vante les bords gracieux de notre Méditerranée, la grandeur sublime de nos scènes alpestres, la nature sauvage de notre vieille Bretagne, les ravissants tableaux de la Suisse comme lacs et comme montagnes, les paysages classiques de l'Italie, les couleurs invraisemblables de l'Orient et surtout du grand désert de la Nubie. Son enthousiasme tombe un peu.

Enfin nous arrivons à Katoomba, où je veux m'arrêter aujourd'hui et demain pour visiter les célèbres cascades de Wentworth et de Katoomba.

*
* *

La cascade de Wentworth est située à 6 kilomètres de la station. Elle s'élance du haut d'un cirque de rochers élevés, complètement taillés à pic, devant un lac de verdure au premier plan, se continuant plus loin avec un horizon de montagnes à l'aspect toujours le même, tranquille et majestueux.

Sur la route qui conduit au bas de la chute, il est un point légèrement détourné du chemin principal et aboutissant à une plate-forme d'où la vue s'étend superbe à l'ouest. Une suite de rocs perpendiculaires,

avec leur régularité de murailles, ressemblent à des remparts gigantesques. Un abîme effrayant se creuse à leurs pieds, tout tapissé par la forêt. Des hauteurs, les arbres géants paraissent de grandes herbes. Le gouvernement, sur ce plateau élevé, a dessiné des jardins, a installé des bancs et construit un kiosque pour pic-nic ; dans la circonstance il s'est conduit en artiste.

La cascade de Katoomba, à laquelle on arrive par des sentiers tracés sous les grands arbres au milieu de merveilleuses fougères, est de la plus gracieuse élégance. Quelques filets descendent d'abord dans le vide, puis ils se répandent en écume sur deux pentes successives d'un ravissant effet. De là, ils se réunissent en un seul jet qui s'épanouit en éventail sur une roche brunâtre enfouie dans la verdure. Ce roc sombre, tout rayé d'argent, au milieu d'un fouillis de plantes, termine admirablement cette chute de 150 m. de hauteur.

Le samedi soir, 10 mars, je suis à Minto.

IV. — Les célèbres passes de Bulli. — Les splendeurs de la forêt. — Une scène d'ivrognes. — Pourquoi boivent les Australiens. — Comment ils comprennent l'amour. — Sur un voilier chargé de charbon. — Le plus grand des Océans. — Les abîmes du Pacifique. — Futur voyage de noces. — Tempête. — Pêche aux pigeons. — 70 francs en poche !

Minto va cesser désormais d'être mon quartier général : j'emporte à Sydney tous mes bagages. Comme je suis décidé à rester dans la grande ville jusqu'à mon départ d'Australie, M. et M^{me} Brial me conseillent de prendre chambre et pension chez deux Françaises qui habitent ensemble, deux dames très aimables, installées depuis peu de temps à Sydney : une pianiste distinguée du Conservatoire de Paris, M^{me} Terlier, et

l'une de ses amies, M^{me} Show. Ils m'ont recommandé d'une façon toute spéciale, et je suis sûr d'être parfaitement accueilli. Alors, sans hésitation, je me présente et n'ai pas lieu de m'en plaindre. Elles me reçoivent avec beaucoup d'amabilité, avec la plus cordiale sympathie, et les conditions qu'elles me proposent sont très avantageuses. Pour 20 fr. la semaine j'habite, dans Elisabeth Street, une jolie chambre qui a vue sur le grand square, et j'ai le plaisir de déguster, avec une bonne nourriture française de famille, les charmes de la conversation et de nombreuses auditions musicales. M^{me} Terlier est une véritable artiste qui sait choisir ses morceaux et les joue avec beaucoup d'âme. Etant jeune fille, elle a composé des romances d'une réelle valeur et par la science et par l'inspiration, et surtout une valse qui a dû être dictée par un sentiment profond.

*
* *

Le 19 mars arrive le courrier des *Messageries maritimes*, que j'attendais impatiemment pour connaître la réponse à mes demandes d'argent. Hélas ! elles n'ont pas été écoutées, et je dois abandonner mon projet d'exploration en Nouvelle-Guinée et aux îles Salomon. Je n'ai plus qu'à partir pour Tahiti. Malheureusement les communications directes entre Sydney et cette île polynésienne sont très rares et il ne faut pas y compter. Je suis condamné à aller à Nouméa attendre le bateau de l'Etat à destination de Tahiti, ce qui peut durer deux à trois mois, quelquefois davantage, ou bien à gagner la Nouvelle-Zélande pour y prendre le *Richmond*, steamer qui fait, tous les 45 jours, le service entre Auckland et Tahiti en passant par l'archipel Tonga et les îles Samoa, ou bien à m'embarquer sur les bateaux allemands qui vont à Appia et, là, profiter

des occasions de petits voiliers pour aborder la Reine du Pacifique.

Alors je me décide à ce dernier parti, qui me semble le moins long et le plus avantageux. Je vais à l'agence pour prendre mon billet : on m'annonce que le bateau ne partira que dans un mois. Mais j'apprends dans la journée que le consul de France cherche un voilier qu'il veut charger de charbon directement pour Tahiti : ce serait pour moi une superbe occasion. J'attends inutilement jusqu'au 12 avril et, impatienté, je pars pour une excursion. C'est vers les passes célèbres de Bulli que je me dirige.

*
* *

A 9 heures du matin, je prends le train de Minto avec le plus vif plaisir : la perspective de revoir mon cher Minto me réjouit le cœur.

M. et M^{me} Brial me reçoivent à bras ouverts. Nous déjeunons ensemble, et vers une heure et demie je vais, à travers bois et prairies, jusqu'à Campbelltown. De là, une route peu intéressante me conduit à Appin, où je passe la nuit.

22 kilomètres séparent Appin de Bulli. Je veux les franchir à pied. Le matin, vers 7 heures, je quitte l'hôtel. Sur un parcours de 18 kilomètres en pleine forêt, je ne rencontre que la cabane du cantonnier. Le pays a toujours le même aspect monotone.

A l'entrée des fameuses passes de Bulli, la route s'embranché avec un large sentier qui mène, à 80 mètres environ, à un balcon. De cette sorte de belvédère élevé s'aperçoit un panorama grandiose : à mes pieds la forêt géante qui descend en cascade du haut de la montagne, les sinuosités du rivage avec leur frange d'émeraude, l'immensité du bleu Pacifique et, sur la droite, d'abord la ville de Bulli, puis celle de Wollongong, enfin une partie du lac Illawara, et dominant

tout cela, une chaîne boisée qui longe la côte à distance.

Retournant sur mes pas, j'entre dans les passes merveilleuses : elles ont une longueur de plus de 4 kilomètres. Ce large chemin conduit du haut de la montagne à la ville de Bulli en serpentant à travers la végétation la plus grandiose. De tout ce que j'ai pu voir en Australie, c'est assurément ce qu'il y a de plus beau et, nulle part ailleurs, même dans mes voyages au pays des Tropiques, je n'ai rencontré pareil luxe de flore.

La route passe au milieu d'un fouillis d'arbres gigantesques de toutes nuances et de toutes formes. Nous sommes ici en pleine forêt tropicale. Les lianes gracieuses s'accrochent partout et à toutes hauteurs, courent de branche en branche, se suspendent comme des guirlandes d'un végétal à l'autre ou retombent élégamment jusqu'au sol. Et dans ces puissants fourrés s'épanouissent les nombreuses variétés de palmiers, les uns au tronc mince et fluët, qui s'élancent comme une fusée pour se terminer en bouquet, les autres déployant dans l'azur ou sur des fonds gris bleu de verdure leurs larges éventails. Le ciel est magnifique, d'un bleu intense, et le tableau n'en a que plus de couleur.

Un oiseau dans le grand silence de cette scène majestueuse laisse perler une note sonore qui imite, à s'y méprendre, le bruit d'une goutte d'eau tombant sur une nappe liquide. Elle perle lentement, on croirait la voir se former, puis se détacher.

J'arrive à Bulli juste pour l'heure du déjeuner. L'hôtel du « Diamant noir » m'attire par son nom pittoresque et j'y élis domicile. Même prix que dans les autres : 1 fr. 25 c. la chambre, 1 fr. 25 c. le repas.

Dans l'après-midi, je me promène le long de la mer. Les montagnes boisées qui la dominent à une certaine

distance de la côte lui donnent un large fond de verdure et le paysage est délicieux.

Les requins, ici, sont nombreux, ce qui ne m'empêche pas de prendre un excellent bain en m'aventurant en mer à une petite distance seulement.

Dès le lendemain matin, je profite de mon balcon pour contempler la grande mer par delà les riantes campagnes et je pars pour Wollongong.

Si ces deux journées ont été consacrées à l'admiration, cette soirée d'aujourd'hui fera un singulier contraste. Je reste témoin jusqu'à une heure avancée de la nuit d'une débauche d'ivrognes, comme il ne m'a jamais été donné d'en voir. Les hommes, les femmes, tombent les uns sur les autres, quelques-uns roulent à terre pour ne plus se relever. Alors ces derniers sont emportés dans leur lit comme des cadavres par ceux qui peuvent encore tenir debout en s'appuyant aux murs. Les femmes échevelées, l'œil éteint, suivent en titubant leurs nobles époux. Cette scène à huis clos n'est pas exceptionnelle, paraît-il. Elle se renouvelle fréquemment en Australie, aussi bien dans les hôtels que dans les maisons particulières.

L'ivrognerie est arrivée à un développement épouvantable. C'est en vain que se créent les sociétés et les établissements dits *de tempérance* pour en arrêter le cours.

L'Australien boit pour boire. En France, deux amis se rencontrent et vont au café passer un instant. Ils s'attablent et dégustent leur consommation en s'adonnant aux charmes de la conversation. C'est un endroit propice, où le temps s'écoule agréablement : on est bien assis, au milieu d'une salle plus ou moins luxueuse, et il en résulte un bien-être qu'on est heureux de savourer. Là-bas, rien de tout cela, le bar seul existe, un verre est servi et vidé d'un trait ; si l'on n'en prend pas d'autres, il ne reste plus qu'à partir.

L'ivrogne se présente, il invite, car il est d'une nature généreuse, lorsqu'il se sent de l'argent en poche, et les voilà tous buvant consécutivement et pour ainsi dire sans s'arrêter, verres sur verres. Peu leur importe que la liqueur soit bonne ou mauvaise : « Pourvu que ça les pique, me disait une maîtresse d'établissement, c'est le principal, et c'est d'autant meilleur que ça les pique davantage. »

Le *bushman*, l'homme de la forêt, le bûcheron, après avoir travaillé pendant quelques mois dans ses grandes solitudes, arrive au *Public house*, les poches garnies, et là, il commence à boire depuis le matin jusqu'au soir, tous les jours, tous les jours sans discontinuer. Quand il n'a plus rien, quand le *Public house* lui a bien vidé ses poches, ce qui ne demande jamais beaucoup de temps, il retourne à la forêt vivre son existence rude jusqu'à ce qu'il ait amassé un nouveau capital qu'il boira de la même façon. Et ainsi de suite.

Pour ma part, j'ai vu un certain nombre de ces hommes abrutis depuis plusieurs jours, et c'était pitié de voir ces malheureux, arrivés à un degré d'hébètement complet.

Les causes de l'intempérance sont assez nombreuses. On boit par gourmandise ; le liquide alcoolique flatte agréablement le palais et produit une sensation qu'on se plaît à renouveler fréquemment.

D'autres aiment à trouver la griserie joyeuse au fond de la bouteille ; c'est une manière de donner du coloris à l'existence : la vie se voit toute rose, la réalité prend les aspects du rêve ; c'est une façon de réveiller les illusions, elles prennent mille formes enchanteresses, et ce défilé étrange, confus, vous jette dans un état indescriptible. Les nerfs deviennent impressionnables à l'excès, les sensations sont décuplées : le ciel s'en-

tr'ouvre alors, le bonheur vous inonde, vous êtes enivré.

Quelques-uns, les infortunés de la vie, viennent chercher l'oubli de leurs souffrances ; ils veulent le sommeil de leur pensée et ils essaient de l'endormir dans les flots de l'alcool.

Puis il y a ceux qui, pour une des raisons précédentes, ont pris l'habitude de boire et ne peuvent se passer du liquide. Il devient pour eux une nécessité, et le besoin fatal renaît à chaque instant.

Enfin, il y a un dernier motif à l'intempérance. On boit parce qu'on est froid, indifférent à toutes choses, pour combler le vide de ses instants de loisir. C'est cette raison qui, d'après moi, pousse les Australiens à l'intempérance. Peut-être ont-ils aussi pour l'alcool une voracité, si je puis me servir de cette expression, analogue à celle qu'ils montrent pour les aliments. Voyez-les à table, ils sont silencieux et ne font que dévorer. Ils mangent comme ils boivent, sans goûter, sans s'arrêter, et, après avoir engouffré dans leur estomac cuirassé des tranches monstrueuses de rôti presque sans pain, des pommes de terre et du pudding, un vrai cataplasme enfin, qui se renouvelle à chaque repas, et cela en ne buvant que très peu, vite ils sortent de table.

Ces deux dernières raisons peuvent agir l'une et l'autre, mais à coup sûr le manque de goût est la principale. Car que faire, doit dire l'Australien, à moins que l'on ne boive ! Nous l'avons vu, la conversation ne leur sourit guère : les jeunes gens eux-mêmes s'y dérobent entre eux et préfèrent de beaucoup les jeux. La littérature ne leur donne point de satisfaction, ils lisent rarement. Les choses de l'art, auxquelles ils demeurent étrangers, les laissent absolument insensibles. Reste la femme : quelle satisfaction en tirent-ils ? La question est délicate et demanderait à bien des voiles de se

soulever. Certains mots entendus me font croire qu'ils ont en amour une voracité quelque peu semblable à leur appétit pour la nourriture et tout à fait la même précipitation : ce qui voudrait dire qu'ils ne sont ni gourmands, ni gourmets.

Mais ne nous arrêtons pas sur ce chapitre, considérons-les à la pleine lumière, alors qu'ils sont avec la bien-aimée. Ils marchent côte à côte, la conversation est languissante, leur physionomie n'exprime aucun sentiment. Y a-t-il un passage difficile, un obstacle à franchir ? chacun pour soi et Dieu pour tous, la femme passe comme elle peut. L'Australien ne connaît pas ces attentions délicates, ces mille petits riens qui prouvent l'amour ; il les appelle des politesses et les trouve exagérées. Ce qui est plaisir pour l'homme vraiment épris devient ennui pour lui. Il ne semble fréquenter la femme que pour jouir d'un intérieur ou pour satisfaire un besoin de ses sens. Donc, la satisfaction du cœur est un mot ; le respect qu'il se vante d'avoir pour celles qui constituent la plus belle moitié du genre humain, n'est qu'une froideur déguisée ; la liberté qu'il leur laisse prouve une parfaite indifférence : « Allez, semble-t-il leur dire, et faites ce qui vous plaira ; les lois vous protègent suffisamment, vous êtes à l'abri, nous n'avons plus besoin de nous occuper de vous. » Et leur ayant tenu ce beau langage, il vague à ses occupations et n'en prend pas plus souci que si elles n'existaient pas. La jalousie, il ne la connaît pas, il a pleine et entière confiance dans la vertu de sa femme.

Donc, en dehors de ses affaires, de son *business*, comme il l'appelle, l'Australien trouve le vide et il le remplit en buvant.

*
* *

Le lendemain dimanche, je demande, sans l'ob-

tenir, la permission de visiter les mines de charbon de Bulli, mines devenues tristement célèbres par l'explosion qui, il y a quelques années, a fait 90 victimes.

Alors, je reprends le chemin d'Appin et, le jour suivant, j'arrive à Minto.

Je passe l'après-midi avec M. et M^{me} Brial, ils m'invitent à prolonger mon séjour jusqu'au soir au moins ; mais je suis anxieux de savoir si le voilier attendu n'est pas encore trouvé, et je me décide à partir par le train de 4 heures. Une dernière fois je leur serre la main, nous nous faisons un adieu probablement éternel. Malgré moi, mon cœur se serre, et, dans le train, quand j'agite mon mouchoir, en voyant au loin deux autres me répondre, une larme silencieuse roule sur ma joue. C'est ainsi que meurent dans la vie du voyageur les vivants aimés !

*
* *

Il était temps d'arriver à Sydney : le voilier était chargé et prêt à partir. Vite, je cours chez l'agent du « ship-owner », c'est-à-dire de l'armateur. « Mais, me dit-il, en considérant d'une façon singulière et mon chapeau haut de forme et ma tenue correcte, vous ne pouvez pas vous embarquer sur un pareil bateau, il n'est pas disposé pour recevoir des passagers, vous n'y trouverez pas le confortable. »

Je me moque du confortable : pourvu que je puisse boire, manger et dormir, le reste m'importe peu. L'agent, ne sachant quel prix me demander, me prie de revenir le lendemain : j'adresse alors une lettre à l'armateur, M. Elis, membre du parlement. Cette lettre produit son effet. Le lendemain, l'agent me reçoit aimablement avec son plus gracieux sourire, et j'obtiens de faire la traversée pour 175 fr., prix absolument dérisoire, car nous tiendrons la mer pendant cinquante-

deux jours pour accomplir ce trajet de 3,600 milles. Une bonne cabine m'est assurée avec nourriture à la table du capitaine.

*
* *

Il ne me reste plus qu'à gagner Newcastle, où se trouve le voilier. Le lendemain soir, je fais mes adieux à mes aimables hôtes, M^{me} Terlier et M^{me} Show, et je m'embarque sur le *Maitland*.

Dès le matin, après six heures de traversée, nous entrons dans le port de Newcastle.

Quelques moments après, s'offre à mes regards le *Sharp-Shooter*, l'heureux voilier qui va voguer vers Tahiti. C'est un bateau de maigre apparence (700 tonneaux) et qui ne satisfait nullement les yeux. Son aspect est celui d'une barque massive et basse. Rien de coquet ni de gracieux dans ses formes. Mais je m'attendais à cela et rien qu'à cela, aussi je ne me désole guère pour si peu de chose.

Mes bagages étant hissés à bord, d'un bond je saute moi-même sur le pont et fais connaissance avec le capitaine.

La cabine mise à ma disposition est grande et fort convenable. J'y serai très à l'aise et j'aurai l'agrément de pouvoir, sans être gêné, y introduire toutes mes malles. Le salon-salle à manger, avec ses tons clairs, qu'une belle lumière rend encore plus vifs, est agréable à l'œil. Donc, mon futur domicile me plaît.

*
* *

Le dimanche 22 avril, par un temps sombre et par un vent violent, nous quittons enfin les rivages de l'Australie, mais ce n'est pas pour longtemps. Le beaupré se brise et nous devons revenir au port. Mauvais début de voyage !

La ville de Newcastle, si célèbre par ses mines de charbon, forme de nouveau notre horizon et nous avons tout loisir de la contempler ; malheureusement, sans mériter pourtant la réputation de laideur que les Australiens veulent bien lui faire, elle ne se prête guère à l'admiration. Seul, le tableau du port est intéressant : grand nombre de voiliers y séjournent et font de la baie une place pittoresquement mouvementée.

Trois jours après, le mercredi 23, par une bonne brise, nous regagnons la haute mer. Le vent ne tarde pas à tomber et, le soir, nous sommes encore en vue des côtes d'Australie. Il est décidément bien difficile à quitter, le grand continent !

*
* *

Nous voici donc tout à la merci des flots et des vents sur la plus grande des immensités de notre petite terre, sur le vaste Pacifique. Nous allons entrer dans l'enceinte du fameux *Cercle de feu*, sorte d'anneau volcanique de 35,000 kilomètres qui va de la partie septentrionale de la Nouvelle-Zélande au sud du Chili, en passant par la Mélanésie, les Philippines, le Japon, l'archipel des Kouriles, les îles Aléoutiennes, le bord occidental du nouveau monde, et se ferme aux volcans du pôle Sud,

Cet Océan, tout parsemé de ses îles innombrables, est tellement vaste que le Portugais Magalhaès qui, le premier, fit le tour du monde (1520), en allant de l'est à l'ouest, n'y rencontra, sur un parcours de 17,000 kilomètres, aucune terre, si ce n'est deux îlots inhabités à l'est des Iles-Basses. Les premières îles qu'il trouva appartenaient au groupe des Mariannes.

Le Pacifique est traversé dans sa zone équatoriale par un courant moteur qui se met en mouvement des côtes de l'Amérique à celles des Philippines et de la

Nouvelle-Guinée. Ce courant central, véritable tronc de ramure des courants secondaires, est formé par une masse liquide de 3,000 kilomètres de largeur et de plusieurs centaines de mètres de profondeur, qui parcourt, avec une vitesse de 30 à 60 kilomètres par jour, près de la moitié de notre planète. Son débit par seconde est de 2 milliards de mètres cubes. Auprès de ce fleuve océanique, notre plus grand fleuve continental, l'Amazone, devient un simple ruisseau. C'est grâce à ces courants et aux alizés que se sont peuplées les îles du Pacifique.

Les fonds de cette vaste étendue liquide sont très irréguliers. Comme beaucoup de terres se continuent sous les eaux et reposent sur un même socle, souvent à une faible distance de la surface des mers, il en résulte des abîmes de toutes profondeurs. Les plus grands existeraient sous le cercle polaire antarctique, au sud-est des South-Orkney. D'après Ross, la sonde est descendue dans ces parages à 8,400 mètres sans trouver le fond : son observation malheureusement n'a jamais été contrôlée. Mais d'autres abîmes géants sont également signalés. Ils atteignent 8,513 mètres à 100 lieues environ à l'est de la chaîne méridionale des Kouriles, vers le Japon ; 8,372 mètres entre les Carolines et les Mariannes ; 6,271 mètres du côté des Marshall ; 6,250 mètres auprès des Sandwich, etc.

Ces abîmes océaniques font rêver de voyages extravagants au pays des eaux profondes. C'est assurément très beau de mener des campagnes scientifiques comme S. A. le prince Albert de Monaco à bord de sa goélette *l'Hirondelle*, et d'aller cueillir avec des chaluts et des nasses la faune et la flore pélagiques des couches inférieures. Mais combien serait plus intéressant de descendre soi-même au fond des abîmes, d'y projeter la lumière afin d'être témoin de spectacles nouveaux, de naviguer au milieu de la flore sous-marine

parmi tous ces êtres inconnus, d'assister à leurs évolutions, d'étudier leurs mœurs, leurs migrations ascendantes ou descendantes ! Enfin, espérons. Si l'homme doit un jour se faire oiseau et accaparer le domaine de l'air, il deviendra peut-être aussi poisson et pourra conquérir celui des eaux. Réaliser des excursions aériennes et des voyages au sein de l'onde sont les deux grands problèmes de l'avenir : tout porte à croire qu'on en trouvera la solution. Ne vient-il pas de paraître un nouveau bateau sous-marin, œuvre d'un jeune ingénieur italien, M. Balsamello ?

Le *Pala nautiqua* (tel est son nom) a la forme d'une sphère « dont l'intérieur contient l'appareil moteur et les organes nécessaires à produire l'immersion et le retour à la surface de l'eau, ainsi que le logement de l'équipage ». Ce bateau, muni de lentilles qui lui permettent de voir à l'extérieur, peut évoluer aussi bien à la surface de la mer que dans ses profondeurs. Très commode par les tempêtes : on se met à l'abri du vent en se cachant sous les eaux et l'on continue tranquillement sa marche sans crainte d'avarie !!!

Vous le voyez, dans quelques années, les jeunes époux pourront aller faire leur voyage de nocces au fond des océans et dérouler leurs amours dans le cadre des paysages sous-marins.

*
* *

Revenons maintenant à notre traversée.

Le *Sharp-Shooter* (1) est un vieux bateau qui, depuis trente ans, court les océans. Mais s'il tient admirablement la mer et se conduit vaillamment dans la tempête, il a le défaut d'être un pauvre marcheur : assurément il ne mérite pas son nom. L'équipage qui

(1) Fin-voilier.

le monte est composé de dix hommes, non compris le capitaine, de nationalités différentes : un Belge sachant parler français, ce qui me procure le plaisir de causer de temps en temps dans ma bonne langue, un Espagnol de Gibraltar, un Norvégien, un Danois, un Russe; les autres sont Anglais et Australiens.

Le capitaine commence par manifester à mon égard une antipathie marquée : pendant les premiers jours, ce sont de sa part, à chaque instant, de nouvelles vexations. Il faut, dans certaines occasions de la vie, savoir faire preuve de souplesse : j'oppose à ce caractère d'apparence grincheuse la plus franche amabilité, et bientôt j'ai le plaisir de le voir se transformer. Pour achever sa conquête, je lui propose des leçons de français. Il accepte, j'en suis heureux; cette combinaison me permettra de me perfectionner dans la langue anglaise.

Nos soirées, à partir de ce moment, deviennent agréables : nous les partageons entre l'étude et les jeux de cartes.

Mes loisirs du jour, je les occupe d'une façon non moins agréable. J'ai eu l'heureuse idée de vouloir écrire mes mémoires, et rien ne me semble plus délicieux que de revivre en plein Pacifique toute mon existence depuis les jours de ma plus tendre enfance. Quand, encore tout rempli des souvenirs d'autrefois, après avoir écrit durant de longues heures qui me paraissent bien courtes, je remonte sur le pont pour y faire ma promenade, la vie prend à mes yeux des aspects enchanteurs et la mer m'enivre. A la vue de cette solitude infinie où la pensée prend librement ses envolées sans rien rencontrer à l'horizon qui puisse la distraire ou la retenir, j'éprouve une jouissance intime. J'aime la mer, cette grande berceuse au mouvement tout à la fois si large et si doux : mon âme y plane à l'exemple des grands oiseaux qui nous entou-

rent et que je me plais à suivre dans leur vol. Accourus de tous les points de l'horizon, ces nomades des océans ont pris notre bateau pour guide et s'attachent à son sillage. Hirondelles de mer, goélands, albatros à la puissante envergure : toute cette gent vorace, attirée par l'espérance d'une proie facile, nous accompagne tantôt en rasant la crête écumeuse des flots, tantôt en s'élevant dans les airs.

*
* *

Nous approchons de la Nouvelle-Zélande et nous descendons vers le Sud pour y chercher les vents. La vague devient de plus en plus forte ; la mer est très grosse, mais, chose singulière, la brise est faible. Une tempête a probablement passé dans ces parages et nous en voyons la fin. Hélas ! nous nous trompons, un vent violent souffle bientôt. Alors, sans trêve ni repos, les flots irrités, avec un bruit de tonnerre, se précipitent sur les parois de notre pauvre voilier : il en est ébranlé, il en vibre jusque dans ses profondeurs. Le spectacle du Pacifique est grandiose et imposant ; il n'offre qu'une suite de chaînes de montagnes se culbutant, hérissant leurs crinières d'écume, se lançant avec rage les unes sur les autres et s'abattant sur le pont en énormes masses liquides. Je contemple un instant les éléments en fureur ; mais impossible de rester debout, je préfère me renfermer dans ma cabine. Le roulis est considérable et, pour ne pas être projeté en dehors de ma couchette, je suis obligé de tenir ma jambe dans une tension continue, afin de m'arc-bouter solidement. Le mugissement du vent dans les cordages et dans les trois seules voiles qui restent dehors est effrayant, lugubre. Et cette affreuse tempête qui nous met en danger à chaque minute dure deux longs jours et deux longues nuits.

Vers le matin du troisième jour seulement, le vent commence à tomber, et la mer à se calmer ; mais les vagues sont toujours monstrueuses : elles roulent maintenant silencieusement les unes après les autres et se succèdent majestueuses.

*
* *

Vingt jours après notre départ de Sydney, nous n'avons pas encore doublé le cap Nord de la Nouvelle-Zélande, mais nous n'en sommes pas éloignés. Pour la première fois, nous recevons la visite des pigeons de mer, oiseaux assez semblables à des pigeons et comme grosseur et comme forme. Leurs ailes noires sont brodées de jolis dessins blancs. Ils sont peu sauvages, très voraces et se posent tout près du bateau pour happer les morceaux de viande. Un hameçon ferait bien mon affaire : je m'offrirais le plaisir d'une pêche aux pigeons. Malheureusement je n'en ai pas. Une épingle recourbée n'est pas suffisante et plusieurs essais restent infructueux. Le capitaine me regarde en riant : « Eh ! pourquoi ne prenez-vous pas plutôt des aiguilles ? » Je crois qu'il se moque de moi. Pas le moins du monde. Il m'explique alors le moyen de confectionner un engin parfait : « Prenez trois aiguilles, me dit-il ; fixez-les solidement ensemble avec du fil, puis chauffez les pointes à la flamme d'une bougie, de manière à pouvoir en recourber l'extrémité seulement : vous aurez ainsi un crochet à trois branches. » Je me mets à l'œuvre et, avec un peu de patience, j'arrive à un beau résultat. N'ayant que du fil simple, nous le tournons longuement entre le pouce et l'index, après l'avoir fixé à cet hameçon d'un nouveau genre. Cette ligne improvisée fait merveille et nous prenons des pigeons en grand nombre.

*
* *

Le 17 mai, nous sommes en vue des « Trois Rois, » îlots situés au nord-ouest de l'île septentrionale de la Nouvelle-Zélande.

Nous les côtoyons à une distance de 6 à 7 milles environ. Ces îlots sont des rochers élevés qui paraissent dénués de végétation. Un nuage passe sur l'un des « Trois Rois » et lui donne une douche. Le roi la reçoit sans broncher ; il est maintenant noyé dans la queue d'un arc-en-ciel, et l'îlot prend un aspect féerique sous les couleurs du prisme. Le ciel a vraiment des égards et des complaisances pour lui.

*
* *

Le lundi 21 mai nous passons le 180° degré de longitude et, pour la première fois, je vois une semaine de huit jours, deux dimanches consécutifs. Ce matin, lundi, nous retournons à hier, le passé semble redevenir présent.

Pour celui qui fait le tour du monde, de l'ouest à l'est, le soleil devance sa course de 4 minutes par degré de longitude. Au 180° degré, la différence est donc de 180×4 , c'est-à-dire de 720 minutes ou de 12 heures ; il est, par exemple, minuit quand midi sonne à Paris. En continuant sa marche dans le même sens, le voyageur qui a gagné 12 heures dans son parcours de la moitié du cercle terrestre gagne encore 12 heures en franchissant l'autre moitié, ce qui lui donne une avance de 24 heures. Il faut, par conséquent, reculer d'un jour afin de remédier à cette erreur : c'est pourquoi nous devons compter deux dimanches dans notre semaine.

*
* *

Le dimanche 10 juin, nous sommes en vue de Maitea, l'île la plus orientale de l'Archipel de la Société. Elle est petite et de forme pyramidale. Demain, si le vent continue de nous être favorable, j'aborderai enfin (*avec soixante-dix francs en poche, dernier reste de mes douze cents francs et mon seul espoir jusqu'au mois de janvier prochain*) la perle polynésienne, la reine de toutes les îles du monde, l'île enchantée de Tahiti.

CHAPITRE IX.

LES ÎLES ENCHANTÉES DE LA POLYNÉSIE.

I. — Devant Tahiti. — Papeete. — Les Tahitiennes et l'amour ! — Les forces de la nature. — Les volières de l'île de Cythère. — Une machine à coudre. — Disparition progressive de la race polynésienne.

L'impatience de voir apparaître Tahiti rend léger mon sommeil ; le matin du 11 juin 1888, je m'éveille aux premières lueurs qui font pâlir les étoiles. Vite je monte sur le pont. Ce n'est pas encore le jour, mais ce n'est plus la nuit. Dans cette lutte de la lumière et des ténèbres, du ciel à la mer rayonne une de ces vagues clartés où tout fait ombre dans l'ombre adoucie, et l'île de Tahiti dresse à mes regards son énorme silhouette pyramidale, portant à la hauteur de 2,237 mètres la cime de son *Orohena*. Surgissant de la mer comme un monstre, cette masse noire, d'une teinte uniforme bleutée, peu à peu se dégage moins sombre. Maintenant se creusent les vallées en déchirures largement béantes, formant des obscurités profondes dans ce paysage encore ténébreux. La lumière à chaque instant s'épand davantage : j'assiste à des transformations successives, à des effets de couleurs de plus en plus vifs, jusqu'au moment où le sommet des montagnes étincelle dans l'azur sous les premiers regards du soleil.

Poussés par une brise légère, nous filons rapidement, et l'île nous offre le spectacle de tous les paysages de sa côte orientale. Grandiose dans son ensemble par sa masse gigantesque, cette terre fortunée nous offre dans ses détails les tableaux les plus riants et les plus gracieux. Ses monticules, ses larges vallées, ses collines luxuriantes de végétation, que dominent les mornes sévères des hautes montagnes centrales, les bois de cocotiers qui bordent ses rivages, jettent l'âme en de véritables enchantements.

Et comme pour embellir encore le tableau, devant nous l'île sœur de Tahiti, Mooréa la fantastique, d'une suave couleur gris-rose, élève vers le ciel ses pics hardis, semblables à des stalagmites géants.

Mais nous approchons de Papeete (1); du regard nous cherchons la ville : elle paraît invisible. Enfouie complètement sous la végétation, elle ne laisse voir qu'une église et quelques maisons sur le rivage. Sans la présence d'un certain nombre de navires et d'un cuirassé français, on ne se douterait pas que devant nous s'étale la capitale de l'île et de l'archipel tout entier.

Nous demandons le pilote pour nous faire franchir la passe entre les bancs de coraux.

Par deux fois il essaie inutilement. A cinq cents mètres environ de la ceinture des récifs, le vent tombe brusquement; le capitaine est obligé de réclamer le remorqueur, ce qui va lui coûter la somme de quatre cents francs.

(1) Dans la langue polynésienne, toutes les voyelles se prononcent séparément : l'*e* se prononce comme un *é* fermé, et l'*u* comme la syllabe *ou*. Ex. : Marau, Papeete, monoi ; prononcez Maraou, Papéété, monoi. La consonne *r* est peu accentuée.

Je recommande à mes lecteurs de prononcer tous les mots tahitiens de ce récit de voyage, ils s'apercevront bientôt de la douceur de cette jolie langue qu'on pourrait comparer à un gazouillis d'oiseaux.

Nous devons attendre longtemps.

A trois heures et demie seulement, nous faisons notre entrée dans le port, et quelques minutes après, une barque nous dépose enfin sur les rivages de cette terre si ardemment désirée.

Une petite ville sous des charmilles, voilà Papeete. Les maisons y sont basses, les rues presque étroites, quelques-unes bordées de *purao* qui se rejoignent et forment berceau : partout on ne voit que jardins, fleurs et verdure.

Les rares femmes que je rencontre ne me semblent pas les nymphes que Cook et Dumont d'Urville se sont plu à décrire ; mais n'anticipons pas.

*
* *

Occupons-nous pour le moment d'une installation provisoire, et allons chez M. Pinjon, à l'hôtel de France. A Tahiti, rien n'est à bon marché : les denrées, les comestibles, les objets de toilette, les costumes, les bottines, etc., etc., coûtent deux et trois fois plus cher que partout ailleurs. Les moindres services eux-mêmes se paient fort bien. Ainsi le figaro de l'endroit prend 2 fr. 50 c. pour une coupe de cheveux et une taille de barbe sans shampoing et sans friction. Avis aux coiffeurs qui voudraient émigrer ! Aussi ne suis-je pas surpris d'apprendre que la pension est de 150 fr. et la chambre, de 60 fr. par mois à l'hôtel. M. Pinjon, assez gentil pour comprendre ma situation critique, me fait des conditions avantageuses : naturellement je m'arrange à la journée ; mes moyens ne me permettraient pas d'agir autrement, je ne possède pour tout capital que 70 fr., sans autre espoir jusqu'au mois de janvier prochain, et nous sommes à la mi-juin.

La monnaie courante est ici la piastre péruvienne ou chilienne, c'est-à-dire une pièce de 5 fr., d'une valeur

réelle approximative de 4 fr. 25 c., et toutes ses divisions. Les sous sont assez rarement employés : on ne vend guère à moins de 10 sous.

*
* *

Le soir, à huit heures, il y a musique sur la place du Gouvernement; c'est l'instant d'y courir, car tout Papeete s'y donne rendez-vous.

Cette petite place possède un kiosque brillamment illuminé, et tout alentour des pelouses sous les grands arbres. Sur l'une d'elles, des vendeurs tahitiens, hommes et femmes, étalent devant eux sur le gazon, à la lueur de lampes ou de bougies, leurs fruits les plus beaux et leurs plus superbes couronnes : cette prairie ainsi émaillée de fleurs, de fruits, et piquetée de lumière, offre un coup d'œil fort pittoresque.

Maintenant la foule circule autour du kiosque en un double courant.

Les voici donc enfin ces filles étranges de la Polynésie, ces fleurs vivantes, écloses sous les tropiques, ces Tahitiennes dont j'ai si souvent rêvé, et les voici dans le cadre nocturne qui leur convient, noyées dans la lumière et les parfums ! Elles passent fièrement pieds nus, majestueuses comme des déesses en leur peignoir à longue traîne, coiffées de leur chapeau de paille aux bords légèrement relevés ou couronnées de fleurs et les cheveux flottant sur leurs épaules. Les unes ont la couleur ambrée des gitans, les autres, une nuance plus foncée ; mais toutes, de beaux yeux noirs, un nez légèrement épaté, une bouche qui s'ouvre sur des dents d'une éblouissante blancheur, bouche aux contours admirablement dessinés, aux lèvres gracieusement retroussées, toutes faites pour épanouir ce rire provoquant, fascinateur, particulier aux insulaires de ces îles océaniques.

Et tandis que votre regard surpris et charmé se repose avec délices sur ces physionomies nouvelles, votre oreille est caressée par les sons mélodieux de cette langue polynésienne si enfantine, mais si douce avec ses agglomérations de voyelles.

Tout à l'heure va se faire entendre la joyeuse fanfare, les musiciens sont debout. Aussitôt qu'elle jette ses premières notes, la foule, n'attendant que ce signal, s'élance pêle-mêle dans une course folle autour du kiosque. Les Tahitiennes allumées, et dont l'étrange beauté rayonne à cet instant, exécutent, de concert avec leurs Tahitiens ou bien avec les marins, les officiers, les commerçants, les fonctionnaires, une sarabande échelée. En présence de cette scène pleine de vie et d'exubérance, au milieu de ces senteurs pénétrantes, inconnues, dans l'air tiède de cette nuit embaumée, aux éclats de la fanfare, sous le feu des lumières et l'éclair des prunelles ardentes, dans ces frôlements voluptueux de chairs qui, immédiatement sous le peignoir, se sentent, se devinent et dont le contact vous brûle, le pauvre voyageur, habitué aux grandes solitudes du Pacifique, est jeté si brutalement dans cette réalité insoupçonnable qu'elle lui semble un beau songe dont il craint de se réveiller.

Je ne m'étonne plus si les marins, enivrés par ce spectacle, épris d'amour pour ces créatures excitantes, affolés par les promesses de leurs regards enflammés, désertent à chaque instant le bord et s'enfuient avec elles vers la montagne : les hommes les plus froids sont forcés de s'allumer à pareil brasier.

La musique maintenant a fini d'exécuter ses morceaux ; elle entonne un air de retraite et se met en marche à travers les rues de la ville pour entrer dans ses quartiers ; la foule l'accompagne en sautant, en criant, en chantant, en dansant. Puis tout retombe dans le silence ; mais on a été comme grisé de ce bruit

et de ce mouvement : un vent de volupté semble à cet instant passer sur Tahiti. Et dans la nuit étoilée, sous les berceaux de feuillage, tout est fiévreux désir, tout devient trouble pour les sens.

A mon arrivée à l'hôtel, je suis naturellement dans un état d'exaltation facile à comprendre, et l'on ne tarde pas à s'en apercevoir. « Craignez les désillusions, me dit-on, et prenez garde que votre beau feu ne s'éteigne bientôt. Quand vous verrez ce qui se cache derrière ce décor, vous aurez un peu moins d'enthousiasme. » Et l'on commence à me faire du peuple tahitien un tableau qui, vous allez le juger, n'a rien de flatteur. Les hommes : tous, ivrognes ; tous, remplis de dédain, d'arrogance et de fierté ; tous, fainéants ; tous, voleurs ; tous, débauchés. Les vertus qu'on leur accorde n'ont elles-mêmes pour mobile que l'intérêt ; ils sont hospitaliers, par exemple, parce qu'habituellement un œuf leur rapporte un bœuf. Quant à cette poésie dont on aime à les couvrir, elle n'existe pas : ce sont des brutes et rien autre chose. Et les femmes ! c'est à se voiler la figure au récit de leur existence : toutes, de vulgaires prostituées qui se donneront au dernier des matelots si elles savent en tirer quelques piastres ; toutes, des insatiables à qui vous pouvez offrir de l'or et encore de l'or, et qui trouveront moyen de n'en avoir jamais assez. On a vu des officiers partir et laisser à leurs maîtresses des sommes considérables de plusieurs milliers de francs : en quelques jours elles gaspillaient tout dans de folles orgies, jetant leur argent pour ainsi dire à poignée avec le plus beau mépris. Songer au lendemain, avoir le sentiment de la reconnaissance sont deux choses parfaitement inconnues aux Tahitiennes. Elles vivent uniquement dans le présent, sans jamais penser à l'avenir, sans même se souvenir du passé. L'amant le plus tendre et le plus dévoué vient à peine de s'éloigner que, du jour au lendemain, il est oublié.

Elles ne se plaisent qu'à chercher l'excitation dans les chants, la danse, l'ivresse et l'amour, et ne mettent à leurs appétits sensuels aucune limite. Elles se livrent aux *ute* (1) les plus obscènes, aux *upa-upa* (2) les plus lascives et les plus effrénées, et lorsqu'elles commencent à boire leur mélange de rhum et de bière, elles ne s'arrêtent que quand elles tombent ivres-mortes.

« Ah ! ajoutait-on, elles vendent bien cher leurs
« sourires passagers et leurs œillades d'un instant.
« Si vous connaissiez ces créatures capricieuses et
« fantasques qui, sans raison, passent brutalement
« de leurs voluptueux enlacements à des boutades
« cruelles, à des dédains humiliants, à des gestes
« pleins de hauteur, vous ne regarderiez plus de la
« même façon ces êtres qui torturent et font expier
« durement les entraînements d'amour. »

Si ce tableau du Tahitien peint par les Français en résidence à Papeete reproduit assez bien le caractère des indigènes de la capitale, il est absolument faux pour ceux de l'intérieur : mes lecteurs, du reste, s'en apercevront bientôt.

Toutes ces paroles, néanmoins, m'ont dégrisé et ramené brusquement à une triste réalité.

Eh quoi ! est-ce donc là ce pays enchanté ? est-ce donc là cette île poétique que j'avais entrevue, épanouissant l'amour et l'éternelle rêverie, vous enveloppant de ses mille séductions, des charmes inconnus de sa nature étrange, étalant ses grands bois mystérieux hantés des *tupapau* de la légende polynésienne, fantômes au visage bleu, à la longue chevelure, esprits des nuits qui courent dans l'ombre en poussant leurs cris lugubres ? Que j'en suis loin ! Non, Papeete ne peut m'offrir ce que je suis venu chercher

(1) Chants.

(2) Danses.



à Tahiti ; fuyons, fuyons au plus vite, éloignons-nous de ce centre demi-civilisé qui présente tous les inconvénients de notre existence européenne sans en avoir les avantages.

Le surlendemain même de mon arrivée à Papeete, je pars pour l'intérieur avec l'intention de faire le tour de l'île, afin d'en admirer les sites. J'essaierai en même temps de trouver une famille tahitienne qui veuille me laisser partager les douceurs de son existence.

Les indigènes de l'intérieur ne parlant presque jamais français, je me munis d'un petit dictionnaire manuscrit, français-tahitien, dû à l'obligeance d'un commerçant, M. Jasse, dictionnaire qui satisfait à toutes ces questions : ce que je fais, d'où je viens, où je vais, et qui me donne les termes et les phrases les plus usuels. Puis je prends à pied, avec mon sac de touriste sur les épaules, la route de Faaa.

*
* *

Je n'ai pas l'intention de décrire tous les paysages qui ont défilé à mes regards, ce serait trop long. Nous allons simplement prendre une vue générale qui donnera une idée de la beauté de Tahiti.

*
* *

Les îles qui émergent des Océans dans la zone intertropicale doivent leur formation à deux causes principales : aux forces puissantes de la nature qui brisent soudain l'écorce terrestre pour faire jaillir des montagnes du sein des mers, et au travail lent, mais continu, des polypes ou bâtisseurs d'îles. Ces animalcules, qui comptent parmi des espèces nombreuses les madrépores et les porites, sont des agents merveilleux dont les résultats sont surprenants. Le Pacifique con-

tient près de 300 îles coralligènes d'une superficie totale de 50,000 kilomètres carrés environ, y compris les lagons qu'elles renferment, et si l'on voulait chercher les innombrables petits îlots construits par ces zoophytes, on arriverait à en trouver des milliers. L'exhaussement des bancs de coraux au-dessus du niveau de la mer est dû aux tempêtes : des blocs sont détachés de la ceinture des récifs et s'accumulent les uns sur les autres : alors l'oiseau des océans vient se poser sur ces nouveaux rivages et y laisse un engrais fertile ; les semences sont apportées par les brises ou charriées par la vague, et bientôt apparaît la verdure.

Tahiti, comme beaucoup d'autres îles, est la résultante de ces deux forces. Après avoir rejeté du fond de ses abîmes, dans des convulsions monstrueuses, ces hautes montagnes qui donnent à la nouvelle Cythère son caractère grandiose, la nature s'est plu à faire agir ses infiniment petits pour achever son œuvre. Les polypes ont accompli autour d'elle leurs délicats travaux d'art et l'ont préservée des fureurs de la grande mer par une ceinture plus ou moins lointaine de récifs qui opposent à la violence des vagues leurs barrières de corail, interrompues pourtant de distance en distance et dont les interruptions constituent les passes. Ces passes existent surtout à l'embouchure des rivières, car les eaux qui descendent de la montagne arrêtent, par leurs apports d'alluvions, le travail des polypes.

L'île a vaguement la forme d'un 8. Elle est composée de deux parties d'inégale superficie et de forme différente, réunies par une sorte de pédoncule commun. L'une, la principale, Tahiti-Nui ou Tahiti la Grande, est à peu près ronde, et son massif le plus important, que domine le mont Orohena ou « Sol-des-Dieux, » d'une hauteur de 2,237 mètres, occupe le

centre de cette partie. L'autre, Tahiti-Iti ou Tahiti la Petite, est ovalaire, et son sommet le plus élevé, le Komo, n'atteint que 1,130 mètres.

Pour vous représenter exactement Tahiti dans son ensemble, cher lecteur, figurez-vous au milieu du Pacifique, à une distance égale de l'Amérique et de l'Australie, deux pyramides de verdure juxtaposées, vraiment colossales, reposant sur un piédestal enguirlandé de cocotiers, piédestal aux bords sinueux qui baigne ses rivages dans un lac circulaire dont les eaux sont contenues dans une vraie vasque de coraux. Ce ne sont que forêts suspendues aux flancs des coteaux, bois de palmiers se mirant dans le cristal de l'onde, petites baies adorables aux courbes gracieuses, golfes séduisants où viennent mourir les collines, larges vallées entourées d'un cirque de verdoyantes montagnes, mornes sévères de basalte dressant hardiment leurs pics : et tout ce luxe de décor dans une véritable débauche de coloris.

Voyez, par exemple, le Diadème qui, avec sa crête aux contours dentelés et ses reflets d'or, semble, malgré la distance, posé directement comme une gigantesque couronne sur le front verdoyant des montagnes du premier plan ; et tout à fait dans l'intérieur, à 1,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, au fond d'un cratère éteint, le lac Vahiria encerclé de rocs perpendiculaires s'élançant d'un seul jet à une prodigieuse hauteur et lui faisant un cadre tout à la fois sauvage et grandiose.

Si le centre de l'île est désert et inhabité, le pourtour abrite sous les ombrages de ses cocotiers, de ses bananiers, de ses arbres à pain, de ses manguiers, les villages et les cases indigènes, ces délicieuses « volières de l'île de Cythère, » comme on les appelle à juste titre. Je ne crois pas qu'il existe au monde une demeure plus poétique, plus jolie dans sa simplicité,

plus harmonieuse dans ses proportions que celle du Tahitien, et en même temps plus en rapport avec le doux climat de son île (1). L'air y circule librement : elle est en effet toute à jours. Elle a une forme allongée et ses extrémités sont gracieusement arrondies. Des tiges de bambou ou des branches de purao dépouillées de leur écorce et, par conséquent, d'une éclatante blancheur, constituent ses barreaux. Son toit de feuilles de pandanus, d'une assez grande épaisseur, sans avoir pourtant rien de massif, termine admirablement cette chaumine et la débordé élégamment tout alentour. Il n'entre dans la construction de ces cases aucun clou, tout est fixé solidement avec des lianes.

Je me rappellerai toujours certaine impression dans l'une de ces cases.

Comme je contemplais pour la première fois une de ces volières construites non loin de la mer, parmi les tiges élancées et flexibles des cocotiers, des indigènes, avec cette amabilité caractéristique de leur race, lorsqu'elle ne s'est pas transformée au contact de notre pauvre civilisation, m'invitèrent à entrer. C'était à l'intérieur presque tout le confortable de nos habitations rustiques : deux lits, des chaises, des miroirs, et en guise d'armoires de grands coffrets en bois de camphrier destinés à mettre le linge et les vêtements à l'abri des mites et des cancrelats. Mais ce qui me frappa le plus, ce fut une machine à coudre, oui, je le répète, une machine à coudre. On ne saurait croire l'effet que me produisit cet instrument perfectionné. Passe encore pour les meubles ; mais cette machine pénétrant sur ces rivages lointains, jusque dans cette case isolée, perdue sous les grands bois, montrait si bien l'envahissement du progrès dans le monde, que

(1) Des nuits les plus froides d'hiver aux journées les plus chaudes d'été, le thermomètre va de 17° à 34°.

j'en fus, je dois l'avouer, péniblement affecté. Hélas ! la sauvagerie disparaît de plus en plus, et forcément avec elle, la poésie des races primitives.

Pour en revenir aux cases tahitiennes, elles sont généralement éparpillées sur le pourtour de l'île à une certaine distance les unes des autres et ne forment de grands villages que dans deux districts, à Tautira et à Papenoo. Le premier, avec ses avenues de cocotiers qui bordent immédiatement la mer, avec ses cases disposées sur deux lignes, est le plus important et le plus joli de Tahiti. Quant à Papenoo, il est enfoui sous les ombrages touffus des arbres à pain, ces beaux arbres dont la large feuille aux contours brisés a des éclats métalliques.

C'est à Tautira, chez le chef Arie, que je fis l'heureuse rencontre de M. Tati Salmon, chef de Papara, frère de la reine Marau et l'un des personnages les plus marquants de l'île. Ils étaient tous deux assis sous la véranda dans des chaises longues, lorsque je me présentai. Alors dans la conversation où je ne tarissais pas d'éloges sur Tahiti en général, et sur Tautira en particulier, je manifestai mon intention de rester au moins durant six mois dans l'île et de vivre au milieu d'une famille tahitienne, afin de goûter les charmes de cette existence indigène qui était tout mon idéal. Et j'ajoutais : « En échange de ce service, je suis prêt à me rendre utile : ainsi j'adore les enfants et serais heureux de devenir précepteur. » Je n'avais pas plus tôt fait cette proposition, que M. Tati Salmon me répondait : « Laissez-moi votre carte, peut-être nous arrangerons-nous, finissez votre tour de l'île et venez me trouver à Papeete. »

*
* *

La population de Tahiti n'est pas très dense, elle ne comprend qu'une dizaine de mille habitants. Nous

sommes loin de cette époque où l'île en nourrissait cent cinquante mille. Aussi trouve-t-on assez rarement des indigènes sur la route.

Dans le voisinage des cases seulement on les rencontre, suivant les heures du jour, tantôt silencieux et rêveurs, assis sous les arbres vis-à-vis de la grande mer, tantôt faisant la sieste, bien allongés sur l'herbe, quelquefois partant pour la pêche ou revenant de la montagne avec des charges de feïs. Et c'est dans l'île toujours le même silence, toujours la même solitude.

A quoi tient la disparition progressive des Tahitiens et de la race polynésienne tout entière ? C'est une question que nous allons examiner.

Les causes, dit-on, appartiennent à deux classes : elles sont locales, elles sont générales.

Dans certaines îles, les indigènes ont été exterminés à coups de fusil : les bienfaits de la civilisation, ainsi compris, n'ont pas de peine à annihiler une race.

Dans quelques parties de la Polynésie, la séparation des sexes a porté une rude atteinte à la population. Jadis on capturait pour les besoins d'une colonie lointaine tous les habitants mâles d'une île et les femmes restaient seules. Maintenant, au lieu de la violence, on emploie la ruse et on arrive au même résultat.

Aux Marquises, la préparation des cadavres, *le haka-pahaa*, faisait, paraît-il, un certain nombre de victimes. Après la mort de leur mari, les femmes devaient autrefois s'enfermer avec son cadavre, l'oindre d'huile tous les jours, recueillir précieusement le liquide corrompu qui provenait de ses chairs en décomposition, et demeurer avec lui dans cet air empesté où elles s'imprégnaient de l'odeur du mort, jusqu'à ce qu'il fût transformé en une momie sèche. Beaucoup succombaient à la tâche.

Enfin dans plusieurs archipels, l'infanticide était en honneur. Aux îles de la Société, à Tahiti surtout, cette

coutume barbare d'étouffer les enfants était très répandue. Il existait une secte qui, par ses cérémonies d'initiation, ses mots de passe, ses mystères et sa hiérarchie composée de sept degrés, présentait quelque analogie avec la franc-maçonnerie : c'étaient les Arioï, dont le siège principal se trouvait à Raiatea, une des îles Sous-le-Vent. Des femmes dépendaient de l'ordre et appartenaient en commun à tous les membres de cette secte ; mais les enfants qui naissaient de ces femmes étaient inévitablement voués à la mort : ce sacrifice était considéré comme un devoir à remplir.

Aux îles Marshall florissait une secte à peu près semblable, celle des Iriioï.

Dans d'autres archipels, on tuait les enfants pour donner à la famille des anges gardiens auprès des génies du ciel. Ailleurs, les chefs de ces races orgueilleuses se livraient à l'infanticide pour anoblir leur femme par une suite de sacrifices, et la faire monter ainsi dans la hiérarchie sociale. Puis, peu à peu l'habitude de verser le sang devenant familière, on trouvait naturel de se débarrasser de ses enfants.

A toutes ces raisons locales, plus ou moins sérieuses et qui, pour la plupart, ont cessé d'être depuis déjà longtemps, il faut ajouter la principale, la phtisie.

Quelques-uns l'attribuent à une pudeur mal placée des missionnaires, qui ont cru indispensable de vêtir les insulaires et de les rendre, de cette manière, plus sensibles aux changements de température. De là seraient venus les rhumes, les bronchites et finalement la terrible maladie qui doit amener l'extinction de la race. Je ne crois guère à cela. Les Tahitiens, par exemple, à toute époque, ont porté costume et ils n'échappent pas à la règle. Du reste, il est à remarquer que l'indigène de l'intérieur, dans son travail, dans ses pêches ou dans ses courses à travers la montagne, n'a presque toujours pour seul vêtement qu'un

paréo enroulé autour de sa taille ; il n'en meurt pas moins de la poitrine.

L'ivrognerie, la débauche et ses conséquences : voilà ce qui amène chez eux la phtisie. Nos missionnaires européens ont malheureusement peu d'influence sur les indigènes.

Cependant, si la vraie race polynésienne a une tendance à disparaître, elle sera bientôt remplacée par la nouvelle race des métis qui s'accroît de jour en jour.

II. — Une Tahitienne traînée par les cheveux. — Un coup de ciseaux pour un coup de canif. — Une réception chez un grand chef. — Chants tahitiens. — La belle Tara. — Un déjeuner chinois. — Danse et griserie d'amour. — Encore la bourse vide ! — Fête du 14 juillet à Papeete.

Vous vous demandez probablement, cher lecteur, comment j'ai opéré mon voyage autour de l'île. J'ai accompli en 22 jours un trajet de 55 lieues environ, toujours à pied naturellement et passant à gué les nombreux cours d'eau et les quelques petites rivières qui viennent couper le chemin, les ponts étant ici inconnus. La grande route de 494 kilomètres, qui contourne l'île à peu près complètement, est interrompue par des précipices à l'extrémité sud-orientale de Tahiti la Petite. Elle ne mérite pas précisément le nom de route nationale : elle est souvent très mal entretenue, tout embroussaillée et, sans le sillon creusé par les roues des voitures, il serait difficile de la reconnaître.

L'hospitalité, je la reçois chez les colons, les fonctionnaires, les gendarmes ou chez les chefs de district. Elle est large chez les Tahitiens ; cependant ils ne vont pas jusqu'à vous proposer leur femme, comme le racontent certains voyageurs. Si par hasard ils se

permettent de vous offrir une femme, c'est celle de tout le monde. Leur jalousie est vive, au contraire ; pour ma part, j'ai pu la constater à différentes reprises, et elle existe aussi bien chez la femme que chez l'homme. Une nuit, je me réveille au milieu de grands cris, je me précipite au dehors : une jeune Tahitienne était traînée par les cheveux. J'interroge les personnes présentes, et voici ce que l'on me raconte : l'amoureux avait fait des infidélités, et pour le punir, la jeune fille refusait de retourner avec son bien-aimé ; alors, ne pouvant se résigner à cet abandon, il employait la violence, ce qui leur arrive fréquemment. Une autre fois j'apprenais qu'une femme avait enfoncé profondément dans la cuisse de son époux la branche la plus pointue de sa paire de ciseaux, parce qu'il avait donné un coup de canif dans le contrat. Enfin, moi-même j'ai failli être victime de cette jalousie féroce et aveugle. Un jour, je demande sur la route un renseignement à une jolie femme. Tout à coup un homme sort du fourré et m'aperçoit causant avec sa tendre moitié. Saisissant une trique énorme, il bondit jusqu'à moi ; ses yeux lancent des flammes et sa bouche écume de colère. Je crois ma dernière heure venue ; mais, fort de mon innocence, je ne bronche pas et reste immobile, les bras croisés. A un mètre de moi il s'arrête court et abaisse son arme ; alors des flots de paroles lui sortent de la bouche, qui ne doivent pas être des compliments. Je continue de le regarder, toujours dans ma position immobile, et quand il a fini son petit discours, je le prends par le bras et cherche à l'entraîner chez le mutoi, le garde champêtre de l'endroit ; naturellement il refuse.

La menace du Tahitien, quand on touche à sa femme, est terrible ; il parle tout simplement de vous harponner. Et je dois ajouter que l'indigène ne manque jamais son coup. S'il vous vise, son harpon à trois

branches vous entrera dans le dos et vous serez condamné à mourir au milieu des plus épouvantables souffrances. La vérité m'oblige pourtant à dire que pareil fait est excessivement rare.

Mais, si le Tahitien ne vous offre pas sa femme, il vous offrira son lit le meilleur ; s'il n'en a qu'un, il n'hésitera pas un seul instant à vous le céder et s'étendra sur des nattes. Quant à la nourriture, il vous la donnera aussi bonne et aussi abondante que possible.

L'alimentation des indigènes comprend surtout des fruits et des poissons, poissons que très souvent ils mangent crus avec du *taïoro*, espèce de sauce composée de coco râpé fermenté et d'eau de mer. Dans les grandes occasions, ils tuent des poulets et même des cochons. Leurs légumes sont l'igname, le taro et la délicieuse patate douce. Le *maïore* ou fruit de l'arbre à pain et le *feï*, sorte de banane sauvage, qu'ils vont cueillir dans la montagne et qu'ils font cuire, leur servent de pain. Car, si le pain commence à se répandre dans toutes les parties de l'île, il n'est encore considéré qu'à la manière d'une friandise et presque d'un objet de luxe : les indigènes le mangent entre les repas, comme nous mangeons des gâteaux. Les fruits de dessert sont très variés, ce sont tous les fruits des régions tropicales : oranges, bananes, mangues, avocats, goyaves, ananas, etc., etc.

Les bois d'orangers et de citronniers sont en nombre considérable et les oranges mûrissent en telle quantité qu'on en expédie plusieurs chargements de navire pour la Nouvelle-Zélande. Elles sont excellentes, quoique un peu trop fermes de chair, colossales, les plus grosses connues.

Les goyaviers pullulent et deviennent un fléau pour les cultures.

Les manguiers abondent.

Quant au roi des tropiques, le fruit de l'ananas, il

atteint des dimensions énormes, il pèse jusqu'à 10, 11 et 12 livres; je veux parler du gros ananas, beaucoup plus juteux que celui de la petite espèce, mais, à mon avis, moins savoureux.

Au point de vue du confortable, j'en'ai donc rien à désirer, et mon existence au milieu de cette nature privilégiée est un bonheur continu. Partout sur mon passage je reçois des marques de sympathie: aussi dois-je remercier ici tous mes hôtes, même les Chinois, de leur bienveillant accueil. Comme à peu près dans toutes les parties du monde exotique, les Chinois sont quelque peu répandus dans l'île. Ce sont pour la plupart des coolies amenés de leur pays à Tahiti pour les besoins de la colonie d'Atimaono et qui se sont dispersés dans l'île à la suite de la décadence de cette petite colonie. Ils se livrent maintenant au commerce et au jardinage.

L'un de ces Chinois alla jusqu'à refuser de l'argent pour un copieux repas que j'avais pris chez lui et en sa société, lui mangeant avec ses petites baguettes, et moi avec une fourchette.

Mais je dois une mention toute particulière à un chef de district

Un Français de Papeete m'avait prié d'aller, à mon passage à Mahena, chez le chef de l'endroit, son ami, pour lui dire, de sa part, mille choses aimables. Je n'oubliai pas de remplir ma mission, et cela me valut une réception très enthousiaste. Si vous aviez vu la physionomie de ce chef au seul nom de son ami, si vous aviez été témoin de l'empressement que sa femme et sa fille déployèrent pour me recevoir, vous auriez été vraiment touchés. Naturellement, ils m'invitèrent à déjeuner et il y eut abondance de poissons, de *feï* et de *maïore*, sans compter une sorte de gibelotte de poulet à la façon tahitienne, gi-

belotte excellente et qui prouve que l'art culinaire n'est point dédaigné dans la nouvelle Cythère.

La politesse ici consiste à ne pas manger avec son hôte, et je dus me résigner, comme toujours chez les Tahitiens, à faire, à table, cavalier seul.

Dans l'après-midi, je me disposais à prendre congé de mes hôtes et l'on me regardait avec surprise préparer mon léger bagage. Alors la fille de la maison, la belle Tara, s'approchant de moi : « Aïta (1), me dit-elle, toi faire dodo ici et rester avec nous. » C'était si gentiment demandé qu'il y aurait eu mauvaise grâce à refuser. Rien ne me pressait, et j'acceptais l'invitation. Après une jolie fin de journée passée sur la plage en compagnie de belles jeunes filles avec qui je commence à parler tahitien à l'aide de mon petit dictionnaire, nous retournons à la case : le tambour vient de se faire entendre et d'appeler à l'*himene* (2) tous les gens du district. C'est dans la grande case du chef que l'on se réunit. Une soixantaine d'indigènes s'asseoient à la turque sur plusieurs lignes, les hommes derrière le beau sexe. Une femme entonne dans les notes les plus élevées de la gamme une phrase musicale au rythme vif et bizarre, et tout le chœur la répète après elle : les femmes avec une voix d'une certaine gravité ; les hommes, avec des profondeurs de basse. Pour renforcer l'effet de ces chœurs d'une justesse extraordinaire et qui s'exécutent dans un ensemble parfait, un certain nombre de Tahitiens, en balançant leur torse, se livrent à de bruyantes expirations, semblables à des rugissements. La plume reste impuissante à rendre l'étrangeté de ces chœurs dans le silence de la nuit.

Mon dîner est prêt et l'on m'invite à prendre place

(1) Non.

(2) Chant.

à table. Une grande pièce de colonnade rouge à larges fleurs blanches est tendue dans la case, comme une cloison mobile : on veut que je puisse manger à mon aise sans être inquiété par les regards des indiscrets. Le menu se compose de toutes sortes de poissons accompagnés du succulent *fe'i*, de l'excellent *maïore* et de l'exquise patate douce. Comme entrée, on me sert pour la première fois un peu de poisson cru avec une sauce de jus de citron pimenté. J'arrive à vaincre ma répulsion naturelle pour cet aliment qui n'a pas subi la cuisson, et je dois à la vérité de dire que je le trouve tendre comme du filet et d'un goût très fin. Vraiment je crois faire un rêve extravagant en me voyant dans cette sorte de cage, derrière ce grand rideau, déguster du poisson cru au chant des Tahitiens !!!

Mon dîner fini, je reviens m'allonger à plat ventre sur les nattes, les coudes appuyés sur un oreiller. Dans ce cercle de Tahitiens dont je fais maintenant partie, la cigarette canaque passe de bouche en bouche. Faite avec du tabac simplement desséché, roulé dans une feuille longue et étroite de pandanus, elle est toute chargée de nicotine et, par conséquent, d'un goût très fort. On ne peut guère, seul, en tirer plus de deux ou trois bouffées, aussi se jette-t-elle de l'un à l'autre et chacun la fume à son tour ; et tous, hommes, femmes, enfants, se paient cet innocent plaisir. J'ai dit que la cigarette se jetait et j'insiste. Ici on n'offre pas de la main à la main, on lance ce que l'on veut donner, même les bouquets, et j'ai vu plus d'une amoureuse jeter à son bien-aimé des poignées de fleurs. La belle Tara, qui a disparu un instant, arrive bientôt avec une superbe couronne ; elle s'avance majestueuse, fleurs au front, vêtue de son peignoir qui se déroule autour d'elle en longs plis flottants : on dirait une reine. Elle prend place à mes côtés sur les nattes et, dans ce milieu poétique où les exhalaisons

des fleurs se mêlent aux senteurs des *monoï* (huiles parfumées au santal), où mes yeux se reposent sur des visages souriants, où mon âme se trouve enlacée par les charmes captivants de cette amitié inattendue, je trouve un bonheur qui ne se peut raconter. Les petits enfants eux-mêmes, jolis comme des amours, ont perdu avec moi leur timidité, ils acceptent mes caresses. Je leur apprends à envoyer des baisers, et c'est vraiment plaisir de les voir porter leurs petites mains à la bouche, puis les en écarter brusquement, ou bien procéder à la façon australienne, c'est-à-dire cueillir leur baiser sur les lèvres entre le pouce et l'index et tourner vers moi la paume de leur main en me le jetant mignonnement.

L'heure du repos est arrivée et je vais me coucher. Le matin, une bande sanglante sous la nuée noire me réveille de ses lueurs. Rien de plus beau que ce paysage vu à travers les barreaux de cette case-volière. Je me lève avec le soleil et me prépare à partir ; ils veulent me retenir encore ; mais ne voulant pas abuser de cette cordiale hospitalité, je m'excuse, le temps me presse. Il me faut, du moins, accepter l'invitation à déjeuner.

Au moment où je suis sur le point de prendre congé de mes hôtes, la charmante Tara s'approche de moi avec une bouteille de *monoï*, en verse dans le creux de sa main, me le fait sentir, me demande si son arôme m'est agréable et, sur ma réponse affirmative, elle m'oint les cheveux de cette huile parfumée. Puis tout le monde m'accompagne jusque sur le seuil de la porte et me serre cordialement la main. Je m'éloigne. Un dernier *ia-orana* (1) retentit à mes oreilles, je me retourne : la jeune et gracieuse Tara m'envoie un dernier adieu. Je lui réponds par un baiser. Les petites

(1) Bonjour.



filles tiennent à me faire la conduite et à porter mes bagages jusqu'au delà de la rivière avoisinante ; elles refusent absolument l'argent que je leur propose en les quittant et longtemps elles se retournent pour me jeter des baisers.

*
* *

A Hapapee, dernière station de mon voyage autour de l'île, je suis convié, en ma qualité de touriste, à un grand déjeuner chinois donné à l'occasion de l'ouverture d'une maison de commerce.

Sous un toit de verdure disposé pour la circonstance, au milieu d'une décoration tahitienne de feuillage et de fleurs, sont dressées des tables pour les Européens du district et les Chinois de Papeete.

Les indigènes ont été également invités ; tout à côté, sous un autre toit de verdure, ils se préparent à disposer leurs aliments à terre. Leur couvert est bientôt mis : ils mangent avec les doigts. Il comprend uniquement des tasses à boire et des feuilles rondes de *purao* sur une nappe de mêmes feuilles. Ces *purao* sont, décidément, des arbres bien utiles dans le pays : leur écorce, qui se divise facilement en lianes étroites, sert à fabriquer des cordes d'une grande solidité ; leurs rameaux forment les barreaux des cases ; leurs fleurs ont une vertu émolliente très remarquable et deviennent excessivement précieuses pour remédier à toutes sortes de maladies ; leurs feuilles enfin, d'une dimension suffisante, ont des usages journaliers sans nombre : elles savent ne pas se déchirer ; c'est tout à la fois le torchon de vaisselle, l'essuie-mains, etc.

Les indigènes retirent maintenant leur nourriture du four canaque. Un mot sur ces fours vous renseignera sur la manière dont se cuisent les aliments à peu près dans toutes les parties de l'Océanie. Les insulaires font dans la prairie un trou proportionné à la quantité

d'aliments qu'ils ont l'intention d'y déposer, y allument un grand feu, jettent des pierres sur ce brasier et, quand il est entièrement consumé, les pierres chauffées à blanc sont disposées dans le fond aussi régulièrement que possible. Puis la viande, les *maïore* et les *feï*, enveloppés séparément dans de larges feuilles de bananier, sont placés sur les cailloux et recouverts de paquets de feuillage, de vieux sacs et enfin d'une épaisse couche de terre. Le tout est abandonné pendant un temps plus ou moins long. Ce matin, des cochons entiers ont été cuits de cette façon, et ces magnifiques rôtis, tout à fait à point, ont un arôme qui dilate les narines. Je ne m'étonne plus si le porc ainsi préparé est le mets favori des Tahitiens. Il faut ajouter aussi que sa chair est légère et d'un goût très délicat : en effet, la nourriture de cet animal se compose seulement de fruits et de racines.

L'heure du déjeuner est annoncée par un habitant du Céleste Empire. Avec des grâces dont je l'aurais cru incapable, il court le long des tables, tenant en main une pièce d'artifice formée d'une agglomération de pétards qui détonent avec un crépitement de fusillade.

Le repas commence : service, menu, tout est pour nous à l'européenne ; je le regrette, quelque chose de chinois eût été moins banal.

Ce qui m'intéresse le plus, c'est le repas des Tahitiens, nos voisins. Assis par terre, ils fouillent à même au milieu des aliments avec leurs doigts en les suçant jusqu'à la paume de la main pour ne pas perdre la bonne sauce qui découle le long de leurs phalanges.

Après le déjeuner, un certain nombre de jeunes Tahitiennes de Papeete, couronnées de roses et les cheveux dénoués, viennent former le cercle sous les arbres et s'asseoient à la façon orientale sur la verdure. L'une d'elles est en possession d'un accordéon : nous allons

assister à une *upa-upa*, sorte de danse assise accompagnée de chants, dont l'expression originale est d'un si puissant effet. A peine l'accordéon attaque-t-il ses premières notes que les chants se font entendre, toujours aussi vifs et aussi rapides : à ce moment, le visage des danseuses, d'un seul coup, semble s'illuminer ; dans leurs yeux, dans leur sourire, passe un je ne sais quoi d'inexprimable qui les éclaire d'un rayon en quelque sorte divin : elles paraissent ne plus appartenir à la terre.

La tête inclinée et légèrement rejetée en arrière, le torse roulant sur lui-même, les coudes frappant le corps en cadence avec des mouvements qui ressemblent à des frémissements, à de légers battements d'ailes, les membres inférieurs se relevant et s'abaissant tour à tour suivant le rythme : telles elles se présentent à nous. Et quand elles ont fini leur couplet, qui se termine toujours sur une note dernière longuement prolongée, elles arrêtent leurs danses et, subitement, redeviennent froides : on ne croirait plus que ce sont les mêmes femmes. Alors, l'une d'elles se tournant vers moi avec le plus parfait dédain et un ton de commandement qui n'admet pas de réplique : « *Farani* (1), apporte de la bière. » La femme de ce pays est un animal sauvage trop charmant pour qu'on refuse d'accéder à ses caprices : je m'empresse d'offrir des bouteilles. Sans perdre de temps, elles se passent successivement à la ronde un verre qu'elles remplissent de rhum et de bière et l'avalent d'un seul trait. Puis, se transformant de nouveau en créatures idéales, elles recommencent un autre couplet qui s'achève de la même manière par un brusque arrêt et une seconde demande : « *Farani*, encore de la bière. » Chants et danses alternent ainsi avec les libations sans le moin-

(1) Français.

dre intervalle. L'excitation arrive à son comble. Au milieu des jardins de cocotiers, ces jeunes beautés aux toilettes claires, avec leurs couronnes de roses sur leurs magnifiques cheveux noirs, ressemblent à des nymphes en leurs ébats voluptueux, dans l'exubérance d'une griserie d'amour. Voici l'heure de disparaître, l'orgie va bientôt commencer et me ramener à la réalité. Quittons ces lieux; il vaut mieux emporter, sans l'altérer, le souvenir de cette inoubliable vision.

*
* *

Après avoir visité la pointe Vénus et être monté à son phare pour jouir de la vue superbe de la grande forêt de cocotiers qui s'étend à ses pieds, je prends enfin la route de Papeete. Je fais mon entrée dans cette capitale d'environ 3,000 âmes le 3 juillet, après 22 jours de voyage. Il est temps d'arriver. Je n'ai plus qu'une dizaine de francs en poche : c'est le moment de courir chez M. Goupil à qui j'ai été recommandé par le consul de France de Sydney. Il n'a découvert aucun moyen de me tirer d'affaire; du reste, il a été malade et n'a pu s'occuper de me chercher une situation dans l'intérieur. Je lui parle alors de ma rencontre à Tautira avec M. Tati Salmon : « Décidément, me dit-il, vous êtes né sous une bonne étoile. Si vous réussissez à entrer comme précepteur dans cette famille, tous vos rêves seront dépassés, car c'est l'homme le plus aimable et le plus charmant. Non seulement vous vivrez à Papara la délicieuse vie tahitienne, suivant votre désir, mais vous aurez tout le confortable que vous pouvez souhaiter. Pour ma part, je me ferai un plaisir de parler à M. Tati Salmon en votre faveur.

« En attendant comme je suis très en retard, si vous voulez m'aider et copier des rôles, vous me rendrez service. Et vous savez qu'ici la copie se paie bien. »

En effet, en un jour et demi je gagne 30 francs. C'est un joli début ; mais ma veine de fortune n'est pas épuisée. Le surlendemain, M. Tati Salmon m'accepte comme précepteur de ses enfants. J'entrerai en fonctions chez le frère de la reine, le 1^{er} août, c'est-à-dire à la fin du mois. Je n'avais demandé aucune somme d'argent, comme prix de mes services ; de lui-même, il me proposa 100 francs par mois, la nourriture à sa table, le logement et le blanchissage. C'était au delà de tout ce que je pouvais espérer, car je l'avais averti qu'ayant à travailler pour mon propre compte, il ne me serait pas possible de disposer de plus de deux heures par jour en faveur de ses enfants ; mais mes conditions lui avaient plu. Naturellement je me chargeais de leur instruction et de leur éducation.

Pour comble de bonheur, le soir même, M. Witas, que je ne saurais assez remercier, me présente à M. Bonnet, pour une place de commis à l'exposition annuelle de Papeete, qui doit ouvrir dans quelques jours à l'occasion de la fête du 14 juillet, et je suis immédiatement accepté. Recevoir les produits, les étiqueter, les classer, dresser des listes, surveiller : tel est mon rôle pendant douze jours, du 7 au 19 juillet. Et pour le remplir je reçois 15 francs par jour, ce qui me fait, à la fin de mon travail, la magnifique somme de 180 francs, toujours en bon argent français. Ajoutés aux 30 francs déjà gagnés, ces 210 francs représentent en monnaie du pays une valeur de 250 francs : je peux donc maintenant mener la vie à larges guides à Papeete et offrir, les soirs de musique ou de *upa-upa*, des couronnes de fleurs à foison aux gracieuses Polynésiennes, ce qui me vaut de leur part le surnom de *Te Tiare*, la Fleur.

*
* *

L'exposition de Papeete, due aux soins de M. Bonnet son président et de ses nombreux auxiliaires, et décorée de draperies avec un vrai goût d'artiste par M. Tati Salmon, comprend toutes les productions de Tahiti :

Des cotons de belle qualité. On encourage beaucoup cette culture, mais elle est quelque peu délaissée, par suite de la cherté de la main-d'œuvre ;

Des textiles divers, tels que la ramie, le piripiri, le roa ;

Des tabacs bruts, hachés ou préparés en énormes carottes ;

De la vanille ; l'île en produit environ 4,000 kilog. Comme apparence, elle vaut celle de Bourbon, mais comme arôme, elle lui est inférieure ;

Un peu de cacao : malheureusement il laisse beaucoup à désirer ;

Du café ;

Des coprahs ;

Des légumes de toutes espèces, frais et secs ;

Des fruits indigènes ;

Des tubercules, des patates douces, des taros, des ignames monstrueux, de l'arrowroot ou pia ;

Des nacres, des collections de coquillages, parmi lesquels on admire la belle porcelaine *Aurore* ;

Des trépangs, le mets favori des Chinois ;

Des féculs préparées, de toutes sortes ;

Des mélasses ; des rhums ; de la bière ; des essences diverses de bois, fruits ou fleurs indigènes ; des huiles parfumées ; des teintures végétales.

On y trouve aussi des râpes à coco, des haches en pierre, des petits modèles de ces pirogues simples à balancier, qui ressemblent au milieu des flots à des

coques de noix et qui peuvent pourtant s'avancer impunément loin de la côte.

On remarque surtout dans cette exposition des ouvrages en paille de canne à sucre et de pia, principalement des chapeaux; c'est le seul travail auquel se livrent les Tahitiennes; quelques-unes exécutent en ce genre de véritables petits travaux d'art: fleurs, dessous de lampes, éventails, suspensions, abat-jour, pantoufles, etc.; dans cette partie, l'exposition est intéressante.

*
* *

Assistons maintenant aux fêtes originales du 14 juillet à Papeete.

La veille, tous les habitants de l'île abandonnent leurs districts, pour venir dans la capitale. L'entrée des indigènes de Tautira dans le port, avec une flottille de baleinières qui se suivent à la queue leu leu, tambour en tête, est fort pittoresque: on accourt de tous côtés sur le rivage.

Les fêtes consistent en retraites aux flambeaux, en *himene* qui se prolongent très tard dans la nuit du 13 juillet, et le lendemain, en revue des troupes, en jeux variés, y compris mât de cocagne pour femmes, en courses de toutes espèces. La course des bœufs montés par des indigènes et celle de jeunes filles en chemise ne sont pas celles qui obtiennent le moins de succès.

La journée se termine par une fête vénitienne ou plutôt une fête tahitienne dans la baie de Papeete. De nombreuses barques superbement illuminées avec des lanternes chinoises et des verres de couleur, ornées de grandes palmes, toutes enguirlandées de feuillage et de fleurs, sillonnent la mer en tous sens, au milieu du crépitement des pétards aux détonations multipliées, du bruit des accordéons, du chant des marins et des

chœurs tahitiens. La nuit est admirable : pas un souffle dans l'air, pas une ride sur les flots ; et ces innombrables balancelles, courant sur les eaux et s'y reflétant en longues traînées de feu, donnent dans ce merveilleux décor de Tahiti la sensation d'une éblouissante féerie.

Le 20 juillet je suis libre ; je profite de mes derniers jours à Papeete pour faire des excursions aux environs et visiter la célèbre vallée de Fataua, une des plus belles de l'île, ainsi que celle de Tiperui.

Le 31 juillet, je pars enfin pour Papara, avec toute la famille Tati Salmon.

Une nouvelle existence va commencer.

III. — La famille Salmon. — Vie tahitienne. — Le silence des bois. — Un poisson armé. — Manière d'arracher les dents. — Toilette de baigneuses. — Scène patriarcale. — Une grande fête chez M. Tati. — Les lamentations d'Aroma Iterai. — Un exemple frappant d'exquise sensibilité chez les Tahitiens.

Ma vie, pendant de longs mois qui me paraissent bien courts, se partage entre l'étude, la contemplation et mes jeunes élèves, tous deux très aimables, très intelligents, et je les considère comme mes petits amis. J'ai surtout pour l'ainé, Opuhaara, âgé de quinze ans bientôt, une très vive affection : son caractère est si doux, il met tant de bonne volonté pour m'être agréable, que j'en suis touché jusqu'au fond du cœur. C'est un grand et robuste garçon qui promet de devenir géant et qui appartient bien à cette superbe race de Tahitiens dont il reste encore heureusement quelques beaux spécimens. Son frère Tauraa a dix ans passés ; il est plus vif, plus impatient, moins porté sur l'étude ; mais il a des mots si drôles, si gentils, il se fait tellement câlin, quand il veut obtenir son pardon, qu'on oublie

promptement ses fautes légères. Il a été gâté comme tous les enfants à Tahiti ; on les aime tant ces jolis petits êtres que jamais personne ne songe à les contrarier ; ils agissent toujours au gré de leurs caprices. Et j'ai été obligé d'aller doucement pour assouplir le caractère du jeune Tauraa, souvent disposé à se révolter contre un joug qui lui paraissait trop pesant.

Lorsque je commençai à donner des leçons à mes deux élèves, ils ne savaient presque rien dire et j'avais dû continuer d'apprendre quelque peu le tahitien, pour leur faire connaître les premiers éléments de la langue française. Ils allaient à l'école, mais M. Dauphin, professeur à Papara, chargé de 70 à 80 élèves, ne parlant que leur langue maternelle, ne pouvait guère atteindre un résultat sérieux, même avec la meilleure volonté du monde et la méthode la mieux choisie. Vers la fin de décembre, après quatre mois d'études (ils avaient, pour cause de maladie, perdu tout un grand mois), ils étaient capables de tenir conversation. Afin de forcer leur attention, je leur disais des contes. Et ils furent tellement enchantés de mon premier, celui de Barbe-Bleue, qu'ils coururent bien vite le traduire à leur mère. Quelques instants après, M. Tati Salmon venait me trouver :

« Savez-vous, me dit-il, que ma femme a été agréablement surprise au récit de l'histoire de Barbe-Bleue ? ce récit lui a prouvé que les progrès d'Opuhaara et de Tauraa étaient réels, car pour traduire un pareil conte, il leur fallait l'avoir très bien compris en français. Et elle est étonnée qu'en aussi peu de temps vous soyez arrivé à ce beau résultat. »

*
* *

Si les enfants, dont je suis le précepteur, me donnent toutes sortes de satisfactions, leur père, mon au

guste maître, comme on dirait dans la langue orientale, me témoigne également une vraie sympathie.

M. Tati Salmon, né d'un père anglais et d'une mère pure tahitienne et par le sang et par sa noble fierté, est un homme superbe, d'une haute stature et d'un bel embonpoint, d'une physionomie mobile, ouverte et franche, aux traits fins et expressifs, aux yeux vifs et pétillants.

Ses études en Angleterre et son séjour en France ont permis à ce Tahitien très intelligent de joindre aux qualités qu'il avait reçues de ses aïeux, toutes celles de l'Anglais et toutes celles du Français ; il serait difficile de trouver un mélange plus parfait des unes et des autres. Pour ma part, j'admire M. Tati sans restriction. Ses idées, d'une remarquable envergure, la noblesse de ses sentiments, son âme généreuse, son caractère toujours gai, toujours affable, sa bonne éducation, son tact, sa délicatesse et surtout sa simplicité lui gagnent immédiatement tous les cœurs. Les Européens, comme les indigènes, ne tarissent pas d'éloges sur son compte : aussi, son influence est-elle énorme à Tahiti, et il faut voir quel bon souvenir emportent de lui tous ceux qui viennent lui rendre visite. Son hospitalité est large, cordiale, et sa joyeuse humeur ne se dément jamais. Très affairé pourtant, car il cumule les fonctions de conseiller général, de chef de district, de négociant et enfin de colon avec des plantations exigeant beaucoup de bras, il ne devrait pas manquer de soucis ; mais il comprend l'existence, c'est un artiste qui sent profondément les enchantements de son île et qui les savoure en fin gourmet.

Tout dernièrement, vingt ouvriers défrichaient des parcelles de ses propriétés (1), vingt femmes travail-

(1) Les immenses propriétés de M. Tati Salmon, à Tahiti et à Moorea, ont une superficie totale de 4,000 hectares, comprenant : 23 hectares de vanille, 12 de canne à sucre, 30 de coton

laient dans ses vanilleries, sa maison était en réparation, il avait des revendications de terre à soutenir et un encombrement de choses qui auraient dû lui donner beaucoup de préoccupations, surtout un chargement de trois millions d'oranges à faire sur cinq ou six navires ; naturellement tout n'allait pas selon ses désirs : vous croyez qu'il se plaignait, non, bien sûr. Son heureux caractère prenait le dessus ; il continuait de se laisser vivre et de s'adonner aux délices de ces beaux soirs tahitiens dont on ne peut jamais se lasser. Que de fois, sous la vérandah, ne nous sommes-nous pas oubliés l'un et l'autre au milieu de longues conversations où nous vivions ensemble dans nos souvenirs, lui me narrant sa vie d'autrefois, les mœurs anglaises, son existence de castel en France, et moi lui racontant mes années d'études à Paris ! Que de fois n'avons-nous pas parlé de ce Paris où il avait vécu, nous rappelant cette vie fiévreuse, dévorante, avec ses nervosités continues et ses sensations multipliées !

Si M. Tati Salmon, comme homme public, mérite tout éloge, dans son existence privée, il n'est pas moins admirable. Possesseur de sept enfants dont le plus jeune est âgé de quelques mois seulement, et d'une femme encore belle, au visage souriant et à l'ondoyante chevelure, il est le chef d'une sorte de famille idéale. Impossible de rêver un ensemble plus aimable et plus gracieux. Ses petites filles surtout sont ravissantes. Le dimanche, elles sont habillées par leur mère avec un goût exquis, à la façon européenne, et coiffées de chapeaux que je regarde comme de véritables petits chefs-d'œuvre : ce n'est qu'une fine

et de nombreuses palmeraies. Il peut évaluer à 50,000 le nombre de ses cocotiers. Des capitalistes pourraient s'entendre avec lui pour y former une colossale exploitation en rapport avec l'étendue de ses terres.

et merveilleuse dentelle de paille de *pia*. Ces chapeaux, par leur élégance, leur originalité, le brillant de leur teinte, feraient songer plus d'une Parisienne, et, dans la grande ville, ils auraient un très beau succès. Mais à Tahiti des ouvrières aussi artistes que la femme de M. Tati sont rares et de tels objets de coquetterie ne pourraient être envoyés en grand nombre. Je lui conseille d'expédier un de ces chapeaux à M^{me} Carnot.

Au milieu de cette famille à laquelle je crois appartenir un peu par les liens du cœur, les jours s'enfuient sans apporter de changement; mais ils ont tant de suavité que l'on n'est nullement tenté de leur reprocher la monotonie.

Oh oui! c'est bien cette vie tahitienne, telle que je l'ai rêvée, telle que je l'ai entrevue avec toute sa poésie et sa saveur étrange.

Ici, l'homme n'éprouve nul besoin : la nature lui accorde tout à souhait pour le plaisir des yeux, les joies de l'âme et les ivresses des sens; et il goûte tout cela sans le moindre réveil, dans une sorte de rêve éternel. Même au point de vue matériel, on ne saurait trouver pays plus privilégié. L'indigène a seulement la peine de cueillir les fruits que la nature lui prodigue sans culture en toutes saisons et d'aller pêcher dans la mer ou dans les rivières les poissons qui y abondent.

On est étonné que le Tahitien ne possède la notion ni du passé ni du futur; mais a-t-il besoin, comme ces pauvres peuples souffreteux que nous sommes, de chercher derrière lui des souvenirs pour oublier ses tristesses, ses chagrins, ses désillusions ou, dans un avenir plus ou moins lointain, des espérances? Non. Il vit uniquement dans le présent, parce que le présent lui apporte la plus grosse somme de bonheur qu'il puisse désirer, parce que, son existence n'étant qu'une

jouissance continue, il lui est impossible d'avoir même l'ombre d'une inquiétude pour ses jours à venir.

*
* *

Afin de donner une idée du confortable de mon existence à Papara, je dois dire que j'habite non loin de la mer et de la rivière, dans une grande chambre qui a vue sur une large pelouse, et que notre cuisinier est un chef de valeur ayant en vénération l'art culinaire. Aux préparations tahitiennes il sait mélanger les sauces françaises, et la table de M. Tati Salmon doit à cet amalgame d'être, assurément, l'une des meilleures du monde. Ce cuisinier, autrefois condamné pour vol, s'est perfectionné au service du directeur de la prison dont il s'était attiré les bonnes grâces en lui flattant le palais. Notre Vatel était un philosophe, il connaissait les hommes !

Je consacre mes loisirs à côtoyer les rivages en pirogue, à courir sur les récifs à la mer basse, à faire des promenades dans l'intérieur.

Souvent je m'enfonce dans la vallée et, sous les heures les plus chaudes du jour, dans le silence pénétrant des grands bois, au milieu de cette nature assoupie où rien ne bouge, où rien ne remue, où seuls semblent vivre les beaux papillons qui volètent cà et là, agitant leurs ailes de velours noir aux grands yeux violets, je me plais à rester moi-même immobile, écoutant le silence.

Ce qui étonne tout d'abord à Tahiti, c'est ce calme profond sous la verdure ; on n'y entend aucun gazouillement d'oiseaux : l'île ne possède, comme volatiles, que des canards sauvages d'une petite espèce qui fréquentent les mares, des tourterelles dans l'intérieur des vallées et le phaéton, cet oiseau blanc à longue queue qui plane à une grande hauteur au-dessus des

gorges. Naturellement je ne parle pas des poulets qui y ont été importés. On a essayé d'introduire des oiseaux à Tahiti, la tentative n'a pas réussi : les rats, paraît-il, détruisent tous les œufs.

Si la gent ornithologique n'a, pour ainsi dire, aucun représentant, la classe des reptiles a été complètement oubliée : il n'existe pas un seul serpent dans l'île. Du reste, toute la faune est très pauvre. Elle ne comprend que des animaux d'importation.

Puisque je parle de faune, je ne dois pas oublier de citer les ravageurs de jardins, les fameux *tourlourous*, sortes de crabes terrestres qui pullulent sur certains rivages de Tahiti : ils détruisent tout et se creusent des trous innombrables. Quand vous passez sur leur domaine, c'est autour de vous une fuite précipitée, un choc de carapaces du plus bizarre effet.

Parmi les insectes, je n'ai trouvé que deux espèces de longicornes. On rencontre de temps en temps des petits scorpions tout à fait inoffensifs. Le seul animal venimeux est le cent-pieds, tellement horrible à la vue que si j'étais le bon Dieu, j'en peuplerais l'un de mes enfers. Il atteint des dimensions de 15 à 20 centimètres : sa piqûre donne lieu à une vive inflammation accompagnée de tuméfaction. Il est rare heureusement, ou du moins ne sort guère de son gîte, car je n'en ai vu que trois durant un séjour de six mois dans l'île. C'est, sur terre, le seul être dangereux. Mais dans la mer, sur les plages de sable fin ou sur les fonds de coraux, habite une sorte de poisson muni d'un dard très long et très aigu. Malheur au pêcheur qui marche sur cet animal : le dard, en effet, s'enfonce profondément sous le pied et y laisse une substance irritante qui détermine dans la plaie des accidents souvent mortels. Je me rappelle un Tahitien qui venait de poser le pied sur un de ces poissons. Il devait en guérir, mais la douleur lui arrachait des larmes ; et

cependant les indigènes sont durs à la souffrance. Pour donner une idée de leur force de résistance à la douleur, je ne puis m'empêcher de citer le détail suivant. Autrefois, à Tahiti, pour extraire les dents, on procédait d'une façon barbare : on introduisait une sorte de ciseau en bois dans la gencive, sous la couronne dentaire, et on le frappait avec un maillet jusqu'à ce que la dent fût arrachée. Le patient, paraît-il, supportait l'opération sans sourciller. J'ai été, du reste, témoin de plusieurs faits qui montraient que la sensibilité chez ces indigènes, comme chez tous les peuples de couleur, n'était pas aussi développée que la nôtre. L'un d'eux recevait de grands coups de bâton dans le dos et n'avait pas plus l'air de s'en apercevoir que ces clowns du cirque sur qui on frappe à coups redoublés et qui se détournent doucement pour savoir d'où vient le bruit qu'ils entendent. Un autre avait une gomme syphilitique sous le pied et il la brûlait lui-même tranquillement en appuyant la partie malade sur un fer rouge.

C'est à se demander si les tortures infligées par les Chinois en leur Céleste Empire, telles que les taillades dans le dos arrosées d'huile bouillante, les coups de semelle sur les joues jusqu'à ce que les dents soient brisées, la compression de la tête, l'écrasement des doigts, l'introduction de gros éclats de bois sous les ongles, la suspension par les pouces ou par les oreilles et enfin les supplices de tous les peuples sauvages, ont été inventés par raffinement de cruauté ou simplement parce que les souffrances ordinaires atteignaient à peine la sensibilité de ces races très dures au mal.

*
* *

Mais revenons à mon existence à Papara.

Lorsque le soleil baisse à l'horizon, je suis heureux

de pouvoir, à l'exemple des indigènes, m'étendre à l'ombre des longues feuilles lancéolées des pandanus ou sous la verdure des manguiers, des *purao*, des arbres à pain, sur les tapis de gazon, devant le lac transparent qui baigne les plages de corail et reflète si magnifiquement les effets de soleil couchant, et là je goûte dans toute son intensité la poésie de cette vie solitaire et contemplative.

Ces couchers de soleil sont parfois si beaux !

Un soir, j'admirais comme de coutume et tout à coup, au milieu du brillant décor qui s'étalait à mes regards, m'apparurent trois jeunes et belles Tahitiennes en toilette de baigneuses qui viennent de prendre leurs ébats. Elles étaient vêtues d'un *paréo*, c'est-à-dire d'une pièce de colonnade aux couleurs voyantes, quelquefois rouge, quelquefois bleue, brodée de larges dessins blancs représentant des fleurs ou des coquillages, *paréo* appliqué autour de leur taille, remonté et croisé pudiquement sur leur poitrine, se nouant par derrière à la nuque et laissant à découvert les bras, les jambes et le dos tout entier jusqu'à la ceinture. Ce léger et ravissant costume, dont les couleurs vives s'harmonisaient admirablement avec les teintes de cuivre rose de leur peau, en faisait les créatures les plus séduisantes : on aurait dit, avec leur chevelure tout humide couronnée de feuillage, des naïades circulant sous les hauts cocotiers.

*
* *

Et le soir, après le dîner, quand la brise se lève charriant d'enivrantes senteurs, toutes les exhalaisons embaumées des terres tropicales et surtout le parfum des gardenias et des bois d'orangers en fleurs, j'éprouve une réelle jouissance à errer autour des cases, écoutant ces *himene* nocturnes qui, dans ces

nuits vraiment divines, prennent un charme si étrange.

*
* *

Dans cette belle existence, les réunions du dimanche, une fête chez M. Tati, un séjour à Papeete, quelques visites, la distribution des prix et des pêches merveilleuses, sont les événements marquants.

Les jours de dimanche à Papara, les indigènes, qui appartiennent pour la plupart au culte protestant, viennent au temple écouter leur pasteur, qui est ici un pur Tahitien, et chanter des cantiques sur des airs d'*himene*, avec un recueillement plus ou moins grand. Puis, après la cérémonie, ils se réunissent devant la chefferie pour entendre les nouvelles intéressantes qui les concernent. A part les types, la langue et les costumes, ces réunions ressemblent aux nôtres dans les campagnes. Le costume des femmes, comme je l'ai déjà dit, est le peignoir flottant à longue traîne ; celui des hommes est composé d'un pantalon et d'une chemise qui, souvent, tombe librement sur le pantalon ; quelquefois ils portent un vêtement, alors la chemise déborde par en dessous. Hommes et femmes marchent pieds nus.

Ce qui me plaît surtout dans ces jours de dimanche, c'est de voir les indigènes d'un certain âge aller s'asseoir sur les bords de la véranda autour de leur chef Tati Salmon, étendu sur un lit de jour, le coude dans un oreiller. Ils sont là, presque à ses pieds, heureux de se sentir près de lui, parlant quelquefois, mais souvent immobiles, silencieux, avec ce sourire bienveillant qui est comme le rayonnement de leur bonheur intime, avec ce regard vague qui semble suivre leur rêve éternel. Rien de plus doux à voir que cette scène muette, en quelque sorte patriarcale : « Ah ! me disait M. Tati Salmon, on pourrait m'offrir des millions à la

place de ce bonheur, je refuserais ; s'il fallait me passer de mes Tahitiens, j'aimerais mieux mourir. »

*
* *

Le 17 août, M. Tati Salmon donne une grande fête à l'occasion du retour de l'une de ses sœurs d'un grand voyage en Europe, de l'arrivée de son frère Paea et de la vente de ses grandes propriétés dans l'île de Pâques, à savoir : 700 hectares de terre avec 400 bêtes à cornes, une centaine de chevaux et 5,800 moutons ; le tout cédé pour la somme dérisoire de cent mille francs au gouvernement du Chili, qui vient d'y planter son drapeau. Le commandant Toro, du cuirassé chilien l'*Engamos*, chargé de régler les comptes, et les parents de retour sont naturellement les héros de la fête ; mais les invités sont nombreux et, parmi les personnages de marque, on peut citer les membres de la famille royale, des officiers de marine de l'*Engamos*, un richissime Américain et M. Alby, résident général des îles Sous-le-Vent. Les deux charmantes sœurs de la reine, les gracieuses Manihinihi et Péri, font les honneurs à l'entrée de la case et distribuent aux invités des couronnes de feuillage ou des couronnes de fleurs.

Une case légère en bambous a été construite pour la circonstance, recouverte avec de larges feuilles de *ape*. De ce toit de verdure retombent élégamment, en guise de lianes, des feuilles de *ti* découpées, alternativement jaunes et vertes. Des plantes exotiques et de grandes draperies rouges à larges fleurs blanches, sur lesquelles courent des guirlandes de grosses lanternes chinoises, forment toute la décoration de cette case. La table est dressée à 50 centimètres de hauteur environ, ce qui revient à dire que les invités seront assis par terre sur des nattes. Elle est recouverte d'une nappe verte et jaune de feuilles de *ti* cousues

ensemble et garnie de distance en distance de pyramides de fleurs formées de hautes branches d'orangers aux épines desquelles on a fixé de superbes hibiscus au rouge vif.

Nous voyez-vous, cher lecteur, au nombre d'une vingtaine sous cette case riante, tous assis par terre autour de cette table si joliment bizarre, et la tête couronnée ? Rien assurément de plus original.

Nous entamons le menu ainsi composé :

Potage au riz.

Crevettes.

Salade de coquillages au jus de citrons.

Varo

(sorte de crustacé d'un goût exquis qui ne se servait autrefois que sur la table des rois).

Poulet à la tahitienne.

Petit porc cuit au four canaque.

Dessert.

Fruits variés.

Vins

Sauterne. — Saint-Estèphe. — Xérès.

Champagne.

Le dîner est d'une folle gaieté ; mais la position assise étant fatigante, bientôt chacun s'installe à la romaine.

Au moment du dessert, un chœur de 150 personnes fait entendre ses plus superbes *himene*. Vous ne sauriez vous figurer l'effet de ces chœurs, après le champagne, au milieu de tout ce décor, en société de belles et séduisantes Tahitiennes ; d'un seul coup je me crois transporté au paradis de Mahomet.

Ce sont tout d'abord les lamentations d'Aroma Iterai que les indigènes se mettent à chanter. Ce personnage était un grand chef. Le capitaine Cook en parle dans ses voyages et l'appelle le roi du pays. Exilé par sa

famille à Mataoae, à la pointe de la presqu'île, Aroma Iterai ne peut consentir à prendre les armes contre les siens pour recouvrer son titre. Ayant toujours l'espoir de revenir en son coin chéri, il préfère attendre dans le silence. C'est pendant son exil qu'il compose ses lamentations. Les voici traduites mot pour mot. Elles comprennent trois couplets avec refrain :

1^{er} Couplet.

Jadis de Mataoae je regardais ;
Je voyais ma terre Tetienina,
Et aussi ma montagne de Tearatapu,
Et la grande vallée de Temaite.

REFRAIN.

Nuages, enlevez-vous,
Que je puisse voir ma grande montagne,
Hélas ! mon fort Mapuhi,
Et ma terre bien-aimée.

2^e Couplet.

(Il regarde maintenant plus au loin.)
Oh ! si je pouvais aller pousser
Ces feuilles jaunâtres de Teruaroa
Pour entrevoir mon couple de monticules
Marai ura e.

3^e Couplet.

(Ce couplet est consacré à sa gloire d'autrefois. A l'arrivée d'un chef, immédiatement le tambour battait et la brise de la mer venait elle-même le caresser.)

On entendait le tambour battant de Fareura
Et le vent de Toa se levait
Pour servir d'éventail
A Aroma Iterai.

A ces lamentations succèdent des chants de guerre, sorte de mots de ralliement où tout l'orgueil de la race

s'épanouit en des phrases sonores dans le genre de celle-ci :

« Nous sommes plus nombreux que les œufs de poissons ; nous sommes le torrent, nous sommes le vent. »

Les chants d'amour, sous l'influence des missionnaires, ont à peu près disparu ; du reste, tout sera bientôt remplacé par des cantiques, les chants nationaux eux-mêmes seront oubliés.

Dans ces îles lointaines, tout se modifie, même la langue. La langue polynésienne, autrefois si riche en mots intraduisibles qui rendaient certains aspects, certains bruits de la nature auxquels ces insulaires étaient particulièrement sensibles, a perdu et perd encore une foule d'expressions, et avec elles sa saveur et son cachet spécial. Les tournures de phrase elles-mêmes se transforment et se modèlent sur les langues européennes.

Aussitôt les *himene* finis, nous partons pour boire du jus d'oranges. Il a été recueilli dernièrement en grande abondance et maintenant il est fermenté. Les indigènes alors se sont donné rendez-vous, comme ils le font toujours en pareil cas, et nous allons être témoins d'une sorte de fête bachique, strictement interdite par les pasteurs protestants, mais tellement en faveur chez le Tahitien qu'il ne saurait s'en passer. Les rasades se succèdent presque sans intervalle, l'excitation ne tarde pas à se produire : après la *upa-upa* assise, viennent des danses lascives qu'on me pardonnera de ne pas décrire, et ces danses se prolongent jusqu'à une heure avancée de la nuit.

*
* *

Quelques jours après cette fête, une épidémie de grippe s'abat sur la famille Tati Salmon et tout le monde s'envole à Papeete réclamer les soins du doc-

teur. Je reste tout seul à Papara jusqu'au 8 septembre, époque à laquelle on me rappelle à Papeete. Je passe quinze jours avec mes élèves heureusement entrés en convalescence, et, de nouveau, tous ensemble, nous regagnons la campagne.

Rien ne vient plus rompre la douceur de notre existence. Quelques visites seulement nous rappellent de temps en temps à la civilisation.

Parmi celles que nous avons reçues, il en est une que je ne peux passer sous silence, c'est celle du grand littérateur anglais Stevenson, bien connu des Parisiens. Sur un yacht, le *Gasco*, qu'il avait équipé de San Francisco à ses frais, il parcourait les îles de la Polynésie et venait de faire un séjour aux Marquises. En débarquant à Tautira, il avait cru mourir, il vomissait le sang à pleine bouche, et cet étranger au visage si pâle, si doux, si angélique, encadré dans sa longue chevelure, arrivant ainsi des pays lointains comme pour mourir à Tahiti, avait tellement ému les indigènes de Tautira qu'ils ne savaient comment lui exprimer leur sympathie. Tous, les uns après les autres, lui rendaient visite, et pour lui être agréables lui apportaient, qui, de la volaille, qui, un petit cochon. Il avait reçu des fruits en telle quantité qu'il aurait pu en remplir toute une chambre.

Que les Français de Papeete osent donc, après cela, traiter de brutes absolument dénuées de sentiment ces Tahitiens dont l'exquise sensibilité est si touchante à certains instants !

*
* *

Après M. Stevenson vint un compatriote nantais, M. Frédéric Pécheur, directeur des travaux publics à Tahiti.

Deux ans plus tard, je devais le retrouver en France : il cherchait à établir un syndicat d'études d'entre-

prises générales dans les colonies françaises d'Océanie et voulait constituer une compagnie franco-océanienne pour favoriser l'émigration, le commerce, la colonisation, la marine marchande et les entreprises diverses des travaux publics en Nouvelle-Calédonie et à Tahiti.

Quand je le rencontrai dernièrement, son projet, dont l'utilité est de toute évidence, était déjà en bonne voie. Puisse-t-il réussir auprès des capitalistes et les engager à tourner leurs regards vers ces terres lointaines d'Océanie (1) !

*
* *

Quelques jours après cette visite, M. Tati Salmon retournait à Papeete et me chargeait de faire les honneurs de sa maison à tous les personnages qui pourraient demander l'hospitalité pendant son absence.

C'est ainsi que je recevais le gouverneur M. Lacascade et ensuite des inspecteurs en tournée, MM. Caillette et Lemaire. Ces derniers arrivaient le 9 décembre à Papara pour y passer la nuit, et dès le lendemain visiter les écoles avant la distribution des prix qui devait avoir lieu le 15 du même mois.

Cette distribution faite au milieu d'une jolie décoration de feuillage et de fleurs que les enfants et leurs parents ont dressée eux-mêmes avec beaucoup de goût et un soin tout particulier, s'accomplit avec le cérémonial habituel, sous la présidence du monde officiel de l'endroit. Malgré l'invitation spéciale qui m'a été gracieusement adressée par M. Dauphin, l'instituteur de Papara, je préfère me mêler à la foule

(1) Les personnes désireuses d'avoir de plus amples renseignements sont priées de s'adresser à M. Gauthiot, secrétaire général de la Société de Géographie commerciale de Paris, 5 rue de Savoie.

pour assister à la cérémonie. Mais dès qu'il m'aperçoit, il vient lui-même me chercher et je dois monter sur l'estrade d'honneur avec les gros bonnets du district, afin de couronner petits garçons et petites filles. Je ne le regrette pas : toutes ces jolies têtes d'enfant, heureuses et souriantes, qui s'inclinent vers vous pour recevoir leur couronne, font plaisir à voir.

L'instruction française est partout répandue dans l'île ; pourtant on ne s'en douterait guère. Et cela pour deux raisons : les élèves, trop nombreux pour être tenus immédiatement sous la main du professeur, échappent souvent à ses leçons et n'apprennent pas. De plus, quand ils savent parler français, ils feignent d'ignorer notre langue. Cette particularité se rencontre surtout chez la femme.

IV. — Les jardins du fond des mers. — Les oiseaux accourent pour la curée. — Une lutte. — Un passage dangereux. — Pêches merveilleuses, — Dernier jour de l'année. — Un jeu d'enfants. — Scènes de la forêt. — Existence sauvage dans la brousse. — Histoire curieuse.

Parmi les moyens de pêche les plus employés à Tahiti, le harpon est un des plus communs. L'indigène, avec une dextérité surprenante, le lance jusqu'à dix et douze mètres ; il le manie indifféremment le jour ou la nuit. Dans les ténèbres, c'est à la lumière des torches qu'il se livre à son art favori.

La ligne avec une plume d'oiseau pour amorce est également en usage. Une fois cette plume mouillée, elle prend l'aspect d'un petit poisson, et pour peu qu'on la promène fébrilement, par saccades, elle a tout l'air d'un fretin qui nage.

Mais ne nous attardons pas sur ces pêches qui ont

pourtant leur intérêt, contentons-nous d'assister aux plus curieuses et partons tout d'abord pour une pêche aux thons.

Nous nous dirigeons vers la haute mer, dans une double pirogue, c'est-à-dire dans deux canots maintenus parallèlement et à une certaine distance l'un de l'autre par des planches transversales. Entre ces deux pirogues nage un réservoir, contenant des myriades de certains petits poissons destinés à appâter le thon. Une ligne énorme, d'une dizaine de mètres de longueur, fixée solidement au centre de notre double embarcation et pouvant se dresser comme un mât, forme notre engin de pêche.

A huit, hommes et femmes, ils se mettent à pagayer, et nous voilà bientôt sur ce lac transparent, qui va du rivage à la ceinture des récifs. Nous voguons sur un véritable aquarium, dont les eaux, limpides comme du cristal, nous laissent scruter les merveilles coralliennes. C'est au-dessous de nous, sur des fonds irréguliers, une sorte de monde végétal extravagant, aux formes multiples et bizarres, aux couleurs changeantes, peuplé d'une faune non moins belle et non moins originale. Devant nos yeux défilent une succession de petits paysages aquatiques, dont les reliefs accentués simulent des plaines, des collines, des montagnes, des vallées. Le tout est recouvert d'arbustes où parmi les branchages se jouent de gros poissons multicolores, et parsemé de plantes aux larges feuilles, de corbeilles élégantes, de bouquets arrondis, au-dessus desquels passent des bandes de poissons minuscules, qui pour les teintes peuvent rivaliser avec les plus brillants papillons. Et toutes ces formations de corail, en prenant l'aspect d'une flore aux tons blanc, rose, jaune clair et lilas, constituent des jardins d'une inépuisable beauté. La féerie a pu montrer certains détails de ces spectacles sous-marins ; mais ce qu'elle

ne pourra jamais rendre, c'est l'infinie variété de ces délicates merveilles; c'est l'étincellement de cette nappe liquide qui les recouvre et qui, dans son immobilité, rayonne, suivant la profondeur des eaux, toutes les couleurs du prisme; c'est aussi leur cadre admirable entre l'immensité bleue du Pacifique qui là-bas se frange d'écume en se brisant sur la barrière invisible des récifs et ces rivages enchanteurs où s'épanouissent, au pied de superbes montagnes, les éternelles forêts de cocotiers.

Après avoir suivi ainsi les sinuosités de la côte, nous franchissons une passe et gagnons la haute mer. Aussitôt dans l'endroit qu'ils jugent le plus favorable, les indigènes commencent à appeler le thon en frappant avec une massue, à intervalles réguliers, sur les parois de la pirogue. De temps en temps ils jettent à la mer des poignées de menu fretin qui, libre de toute entrave, s'enfuit vers les couches profondes. Si le thon tarde un peu à venir, les oiseaux de mer s'empressent d'accourir pour la curée : autour de nous ils volent en grand nombre, poussent leurs cris et viennent presque jusque dans nos mains cueillir leur part de butin. Nous sommes obligés de les chasser avec des bâtons et, malgré nos efforts, ils réussissent souvent à nous dérober notre appât. Je ne m'en plains nullement ; je prends plaisir à voir ces oiseaux voraces saisir effrontément sous nos yeux, avec une prodigieuse rapidité, la proie que nous lançons à la mer, durant le court instant qu'elle met à tomber dans les flots.

Les pauvres petites victimes aux écailles scintillantes frétilent au bout du bec de leurs ravisseurs l'espace d'un éclair, et d'un seul coup, sont avalées toutes vivantes. Tandis que je regarde à l'œuvre la gent ailée des mers, les Tahitiens, dont l'œil expérimenté fouille les éléments liquides, annoncent bientôt la présence des thons dans nos parages. Ils jettent l'appât en plus

grande abondance et la ligne est amorcée. Tout à coup une grosse secousse vient avertir qu'un de ces poissons a mordu à l'hameçon. Vite on se précipite à la ligne, mais impossible de la soulever complètement : un véritable monstre se débat à l'extrémité et menace à chaque instant dans ses mouvements convulsifs de tout briser. Sans hésitation, deux de nos Tahitiens armés d'une massue s'élancent à la nage et le serrent de près. L'émotion est vive et l'on suit avec angoisse les péripéties de ce drame au sein de l'onde. Le thon, en désespéré, fait des bonds énormes ; en vain nos hommes cherchent à le frapper ; quelques secondes encore et ses chocs violents lui rendront la liberté. Alors, tous dans l'embarcation se cramponnent à la ligne et la tiennent levée le plus haut possible pour maintenir le poisson à la surface liquide. Coups de queue de la bête et coups de massue redoublent : l'eau vole de tous côtés, la lutte arrive à son paroxysme ; enfin nos Tahitiens réussissent à étourdir l'animal, désormais il ne peut nous échapper : en effet, on le hisse à bord, on finit de l'assommer et nous avons la satisfaction de le contempler étendu au fond de la pirogue.

Cette pêche nous a mis en appétit ; promptement nous recommençons à appeler les thons et à envoyer à la mer notre menu fretin. Une nouvelle victime, mais de moindre importance, s'ajoute à la première. Décidément la pêche promet d'être belle. Un troisième thon se laisse prendre, malheureusement il brise l'hameçon et disparaît. Nous remettons un autre harpon ; hélas ! il est emporté par un quatrième et dernier poisson. La corde, fortement endommagée par ces secousses réitérées, n'a pu résister assez longtemps, elle s'est rompue brusquement. Nous n'avons plus qu'à partir. Du reste, le vent vient de se lever et la mer est forte.

Au coucher du soleil, le vent fraîchit, la mer grossit de plus en plus : inutile d'essayer de franchir la passe, le courant nous emporterait et nous briserait infailliblement sur les bancs de coraux. Nous sommes condamnés à passer sur les récifs à fleur d'eau, au risque d'y rester. C'est sur la violence des vagues que nous comptons pour enjamber l'écueil. Nos hardis nautonniers longent d'abord le mur bâti par les polypes et choisissent la place la plus favorable à notre entreprise, puis ils font face à l'obstacle et attendent la lame géante qui doit nous transporter par delà la barrière de corail. En voici une énorme, elle accourt derrière nous à toute vitesse. Faisant force de pagaies, les indigènes cherchent à arriver en même temps qu'elle et y réussissent : la vague nous saisit juste à temps sur sa crinière d'écume pour nous jeter, en s'écrasant, au beau milieu du récif. En un clin d'œil ils sautent tous en dehors de l'embarcation, sans craindre pour leurs pieds les aspérités des coraux, et attendent un second flux de la mer, car si nous avons franchi la moitié du chemin, reste maintenant l'autre moitié, et ce n'est pas la besogne la plus facile. En effet, le flot expirant perd ici toute sa force, il jaillit en simples torrents d'écume et ne fait que soulever légèrement notre embarcation. Pourtant ils profitent de ce moment pour la pousser vigoureusement en avant, et c'est aux cris de : « I Papara, I Papara, » que la pirogue, en grinçant sur le fond de corail, gagne du terrain. Encore un nouvel effort, encore de nouveaux cris, encore de nouveaux grincements, mais nous sommes sauvés : l'obstacle est enfin franchi. Et rien n'est plus doux maintenant que de glisser mollement sur la belle nappe liquide éclairée par la lune. Le mugissement des flots, qui derrière nous continuent de se briser sur les barrières invisibles, semble plus harmonieux à mes oreilles. Le vent tombe, la nuit

devient silencieuse et, sous ce brillant ciel tropical, dans cet air tiède, enivrant, tout chargé de parfums, le long de ces plages où les grands cocotiers balancent leurs palmes aux reflets argentés, c'est, après les émotions vibrantes de cette journée, un repos d'une suavité sans pareille. Laissons-nous bercer et par la voix lointaine de la mer et par le bruit cadencé des rameurs. Qu'ils sont beaux ainsi, ces Tahitiens et Tahitiennes, lorsqu'avec un gracieux mouvement de bras ils fendent de leurs pagaies la surface de l'onde et que leur buste immobile se dresse droit et élégant, encore plus superbe aux rayons de la lune !

Enfin nous voici de retour à Papara. M. Tati Salmon, qui vient d'arriver de Papeete, est là pour nous recevoir. Il a fait préparer un copieux repas, supposant avec juste raison qu'une promenade en mer m'ouvrirait largement l'appétit. Et nous nous mettons à table. Alors je lui raconte les aventures de cette mémorable journée. Au moment où je lui exprime mon regret d'avoir vu deux thons nous échapper par suite de l'insuffisance de nos engins :

« Ah ! me dit-il, si vous aviez eu les cordes d'un indigène du nom de Maui, cet accident ne vous serait pas arrivé ; elles auraient pu résister aux tractions de tous les thons de la mer ; elles étaient si fameuses qu'avec elles il a pêché une terre et arrêté le soleil. »

Voici la légende.

C'était à l'époque où les hommes étaient des géants.

A Faana habitaient un vieux bonhomme et sa femme. Ils avaient quatre enfants : trois garçons et une fille. Le premier s'appelait Maui, le second Maui Piti, la troisième, une fille, Maui Tamahine, et le quatrième, le plus jeune, Maui Tuituiatara. Ce dernier, pendant son enfance et son adolescence, avait été nourri et élevé dans un trou par un lézard. Devenu jeune homme, il quitta son père nourricier et alla voir

Sa famille. Ses frères et sa sœur le reçoivent avec joie et tuent en son honneur le cochon de la fraternité. Puis, comme ce sont des pêcheurs infatigables, ils préparent une excursion en haute mer et montent dans leur pirogue.

« Vous avez toujours pêché du poisson, leur dit le jeune Maui, aujourd'hui il faut prendre autre chose. »

Ses frères naturellement le regardent d'une singulière façon. Enfin ils gagnent la haute mer et tendent leur ligne. Le soleil vient de disparaître et ils n'ont pris encore aucun poisson. Les deux aînés parlent déjà de s'en retourner au logis ; Maui Tuituiatara les invite à patienter. Vers le milieu de la nuit seulement, le jeune Maui sent quelque chose au bout de sa ligne :

« Que j'attrape en ce moment quoi que ce soit, dit-il à ses frères et à sa sœur, peu vous importe, ramez le plus vite possible vers Tahiti, et surtout ne vous avisez pas de regarder derrière vous. »

Ils se déclarent prêts à obéir.

A peine sont-ils arrivés dans la passe qu'ils entendent derrière eux, du côté de la haute mer, des bruits singuliers : des hommes parlent, des femmes chantent et des coqs également, des enfants crient, des cochons grognent. La jeune Maui Tamahine, curieuse comme toutes les femmes, ne peut résister plus longtemps au désir de se retourner, elle jette les yeux en arrière : à ce moment la ligne casse et la nouvelle terre que le jeune Maui venait de pêcher s'effondre dans la mer. Car c'était une terre avec sa faune, sa flore et tous ses habitants.

Elle ne fut pourtant pas entièrement perdue, il en resta un petit coin qui encore aujourd'hui contient une source d'eau pure. Cette légende est probablement une altération de la légende maori que je raconterai plus loin, à propos de la Nouvelle-Zélande.

Une autre fois, Maui Tuituiatara se désole de voir le

soleil se livrer à des écarts insolites et activer sa course d'une façon désobligeante pour les mortels. A peine l'astre est-il levé, qu'il s'empresse de disparaître avec un sans-gêne surprenant. Maui l'admoneste inutilement ; au lieu de ralentir sa marche, il l'accélère encore davantage. Le jeune homme se décide alors à l'arrêter dans son cours. Il fabrique des cordes avec des fibres de coco et du *roa*, puis il va dans la montagne les y fixer solidement. Au moment où le soleil se lève, promptement Maui lui passe les cordes au cou ; mais le roi du ciel les brise les unes après les autres et s'échappe en courant. Le Tahitien redescend furieux, et, ne sachant plus que faire, il se dirige vers le lézard, son père nourricier, pour le consulter. Celui-ci commence par lui adresser des reproches : « Tu es allé beaucoup trop vite, tu aurais dû me demander conseil, lui dit-il ; enfin le mal n'est pas irrémédiable. Va couper les cheveux de la sœur ; tu en feras une tresse d'une solidité à toute épreuve et telle qu'elle sera capable d'arrêter le soleil. » Prestement il obéit et, pour plus de sûreté, il fabrique en outre de nouvelles cordes avec du *roa* et des fibres de coco. La nuit, il retourne à la montagne, et sur le chemin que suit habituellement le soleil, il tend ses cordes en les accrochant aux étoiles, tout là-haut dans le firmament, et sur terre à des quartiers de rochers. Le soleil les coupe les unes après les autres, mais non sans être essoufflé. Maui profite de ce moment pour lui passer au cou la tresse de cheveux qu'il a amarrée solidement autour d'un roc énorme. La force de traction est tellement puissante, que la corde entre dans le rocher comme du fil de fer dans du beurre, et peu s'en faut qu'elle ne le tranche en deux. On voit encore dans la montagne ce rocher colossal à moitié pourfendu. Enfin le soleil épuisé demeure immobile dans l'espace, il est vaincu et devient le prisonnier de Maui. Ce dernier ne consent à lui

rendre la liberté qu'à une condition : il ira désormais lentement et ne précipitera plus sa course. Telle est la raison de la régularité du soleil dans sa marche, disent les Tahitiens.

*
* *

Soyons témoins maintenant des grandes pêches qui se pratiquent une fois l'an à Papara, d'un côté et de l'autre de l'embouchure de la rivière, dans le vaste aquarium, et qui doivent fournir pour les fêtes du premier jour de l'année une surabondance d'aliments.

Les indigènes se réunissent au nombre de 60 à 80, afin de cerner les poissons dans un demi-cercle très large. Pour arriver à leur but, hommes, femmes, jeunes garçons, jeunes filles, forment avec des palmes de cocotiers qui peuvent s'enfoncer profondément sous les eaux une longue chaîne de verdure, destinée à effrayer les habitants de l'onde et à les chasser vers la terre. En maintenant sous l'eau cette ceinture ininterrompue, la foule présente le tableau le plus animé : elle rit, babille, crie, danse, nage, saute, s'agite et s'éclabousse. A chaque extrémité du demi-cercle, sur le rivage, des indigènes s'attellent à la guirlande de feuillage de manière à rétrécir de plus en plus l'espace enveloppé. Lorsqu'il est suffisamment restreint pour être entouré complètement par une seine, on jette ce nouvel engin, on le tire à son tour, et bientôt un flot bouillonnant où les poissons se débattent en désespérés nous donne une idée de la pêche miraculeuse que nous allons réaliser. Un vaste réservoir à jours, en bambous, est disposé pour recevoir cette population grouillante ; un véritable torrent s'y précipite : on dirait une cataracte de pierreries vivantes de toutes grosseurs, de toutes formes, de toutes couleurs s'allumant de mille éclairs sous les feux du soleil. Une cascade de turquoises, de saphirs, de rubis, de topazes,

d'émeraudes, de diamants ne serait pas plus resplendissante que cette énorme coulée d'écailles où se mêlent et se confondent le vert, le bleu, le rose, le violet, le jaune, le rouge et toutes leurs nuances. On peut évaluer au volume de deux barriques la quantité de poissons passés dans le réservoir. Les Tahitiens s'empressent immédiatement de harponner les plus beaux pour les offrir à leur chef Tati : en un instant le fond de notre pirogue est tapissé des plus magnifiques. Parmi eux je remarque le poisson-perroquet, ainsi nommé pour l'éclat et la variété de ses couleurs, et un autre aux écailles argentées, dont la queue est ornée d'une jolie faveur bleu ciel. Un Delille n'eût pas manqué de dire que la nymphe de ces eaux avait bouclé ce gracieux ruban.

Si ces poissons présentent à l'œil des enchantements de coloris, ils donnent au palais, pour la plupart, les plus agréables sensations. Je puis en parler sagement, car M. Tati Salmon a tenu à me faire goûter de tous les poissons connus de Tahiti et même de quelques-uns très rares, entre autres d'un énorme, si gros qu'il fallait deux hommes pour le porter. La capture de ce monstre, à laquelle j'étais présent, vaut la peine d'être racontée.

Les vagues ce jour-là étaient furieuses dans la haute mer, et par la passe située à l'embouchure de la rivière de Papara elles arrivaient fières et menaçantes. Avec ces flots mobiles entrent alors une bande de superbes poissons, que les domestiques de M. Tati Salmon se mettent en devoir de poursuivre immédiatement. Quand on vient me chercher pour assister au spectacle de cette chasse d'un nouveau genre, trois indigènes armés de leur lance sont déjà dans l'eau jusqu'à mi-cuisse ; un certain nombre de personnes, debout sur le rivage, suivent avec anxiété les mouvements des pêcheurs. La mer est tellement forte qu'à

chaque instant ils sont bousculés ; ils n'ont pourtant pas lieu de s'en plaindre, la vague en effet les sert à souhait : ils peuvent se dissimuler derrière elle et avoir ainsi plus de chance de surprendre leur proie. Après plusieurs tentatives infructueuses, l'un d'eux voit enfin passer un poisson à portée de son harpon. Caché à l'abri d'une vague, il se redresse soudain et d'un coup sûr lance son instrument. Le monstre a été atteint ; la longue tige du harpon dans ses mouvements désordonnés indique assez les convulsions de l'animal. L'indigène se précipite vers cette tige pour la saisir et s'y cramponner : avec l'aide de ses deux compagnons qui sont accourus il y parvient, aux applaudissements frénétiques de la foule.

L'animal est retiré de la mer. Une blessure béante où l'on pourrait mettre le poing apparaît au-dessus de la queue. La force de ce colosse était si grande qu'en se débattant, il a tordu le harpon de fer de la grosseur du petit doigt.

*
* *

Voici venu le dernier jour de l'année. Tout le district va passer la nuit au temple pour chanter et prier. Sous ma vérandah je me plais à prêter l'oreille à ces *himene* nocturnes. Mon âme s'harmonise de plus en plus avec la nature étrange de cette île aux séductions mystérieuses, et je comprends encore mieux la beauté de ces chants tahitiens.

A minuit la cloche se fait entendre et sonne le glas funèbre de l'année qui vient de mourir.

Alors le chœur d'enfants sous la voûte sacrée entonne au petit Jésus ce délicieux cantique qu'ils ont appris pour Noël et que je ne me lasse pas d'écouter :

Ia orana i te Ietu. (Bonjour à Jésus.)

Et dans cette nuit bleue polynésienne où les vitraux du temple illuminé jettent des taches de feu, au milieu du silence que trouble seul dans le lointain l'éternel et monotone bruissement des flots sur les récifs, ces voix enfantines qui m'arrivent sur l'aile des brises me plongent dans un indicible ravissement.

*
* *

Dès le matin je suis réveillé par une sorte de fusillade : ce sont les Chinois qui viennent en cortège rendre leurs hommages à M. Tati Salmon. L'un d'eux marche en avant, tenant à la main les fameux pétards à crépitement ; suivent immédiatement quatre autres habitants du Céleste Empire, portant sur un brancard enguirlandé l'étrenne du jour de l'an : un énorme cochon cuit.

Aujourd'hui tous les indigènes se réunissent devant la chefferie pour fêter le premier janvier 1889 par des festins et des *himene*. Le peuple est en liesse et Papara, si calme en temps ordinaire, se fait bruyant.

Ce qui m'intéresse le plus dans cette fête, c'est de voir les enfants prendre ensemble leurs ébats dans la mer, à l'embouchure de la rivière. Un de leurs jeux favoris consiste à se placer à l'entrée de la passe, où les vagues se précipitent avec le plus de fureur et là, à attendre, couchés sur la planche dont ils se sont munis, qu'une vague énorme les saisisse. Au moment où la lame les soulève, ils nagent à toute vitesse pour en atteindre la crête et être ainsi emportés jusqu'au rivage.

Tous ces enfants se jouant avec les flots et striant de leurs cris aigus le mugissement de la mer donnent à certains instants l'horrible illusion de naufragés s'accrochant à des épaves et poussant des cris de désespoir.

Au sortir de l'Océan, ils vont se baigner dans la rivière, suivant l'habitude de tous les insulaires qui n'aiment pas sentir sur leur peau l'humidité du flot salé.

*
* *

Avant de quitter Tahiti, il nous reste à vivre de l'existence sauvage dans l'intérieur d'une vallée. Partons pour celle de Papara, une des plus superbes, sinon la plus belle de l'île. Nous sommes six à entreprendre cette excursion : mes deux élèves et moi, et trois domestiques, dont deux femmes. Nous n'emportons avec nous ni vivres, ni couvertures, ni quoi que ce soit : la nature nous fournira tout. En passant sous de hauts cocotiers, j'échappe heureusement à un accident qui aurait terminé ma promenade d'aujourd'hui et peut-être aussi toutes mes promenades à venir. Un coco se détache d'un arbre et vient s'aplatir à mes pieds. Quelques centimètres de plus et je pouvais passer de vie à trépas.

Ce bon La Fontaine, en écrivant sa fable du *Gland et de la Citrouille*, avait certainement oublié les pays des tropiques. Si les cocos n'ont pas toute la grosseur de ces énormes légumineux, ils sont plus denses et tout à fait suffisants pour frapper à mort quand ils tombent d'une hauteur de 15 à 20 mètres. Du reste, les cocotiers ne sont pas les seuls arbres qui tiennent suspendus au-dessus de vos têtes, comme une éternelle épée de Damoclès, des fruits d'une dimension respectable ; *maïore* et *barbadines* (1) se balancent également dans l'espace. Enfin les accidents de ce genre sont très rares. Du reste, par les grands vents, chose peu commune à Tahiti où l'on ne connaît que

(1) Fruits exquis, produits par des lianes qui grimpent très haut dans les arbres. Ils ressemblent à de gros concombres.

le calme de l'air, les brises et les zéphirs, les indigènes ne s'aventurent point dans les palmeraies.

Bientôt nous croisons la rivière de Papara, beau torrent aux rapides nombreux qui coule au milieu des rocs dans un cadre de végétation luxuriante, entre des montagnes qui se dressent souvent à pic à ses côtés. Les détails de la forêt offrent des variantes à l'infini et deviennent de plus en plus ravissants. Tout un monde de verdure nous ménage à chaque pas des horizons nouveaux et nous offre des motifs d'ornement si gracieux, si jolis que nos belles mondaines les envieraient pour le décor de leurs serres ou de leurs salons. On dirait, toujours pour parler le vieux langage mythologique, que des dryades se plaisent à composer des bouquets, des corbeilles avec les plantes les plus délicates, les plus élégantes, et à les suspendre de tous côtés à profusion. Au milieu du large épanouissement végétal, pas le moindre espace perdu sur la terre ou dans l'air, la nature étale de tous côtés par des prodigalités sans nombre la richesse de son imagination et sa puissance procréatrice. Les plantes parasites envahissent les troncs d'arbres, leurs nodosités, l'interstice de leurs branches ; et mille feuillages différents en recouvrent les rameaux eux-mêmes. Chaque coin qui peut donner place à une herbe folle, à une mousse, à une manifestation quelconque de cette vie débordante de la forêt est pris d'assaut ; on sent la sève qui monte de partout ; en y regardant de près, on verrait, je crois, l'herbe pousser.

Après avoir remonté les bords de la rivière sur une assez longue distance, nous rencontrons, à une certaine altitude, une grotte spacieuse, mais peu profonde, taillée dans la montagne. Les indigènes appellent cette sorte de caverne la *Maison du Diable*. Elle nous servira tout à la fois de salle à manger et de chambre à coucher. Nous avons pour notre déjeuner une grosse

anguille de roche, des petits poissons de rivière et des crevettes en grande abondance que nos domestiques ont pêchés dans le torrent. Notre indigène creuse le four canaque avec une moitié de noix de coco et y jette du combustible. Il s'agit de l'allumer. Saisissant deux morceaux de bois, il en fixe un très solidement et le frotte avec l'extrémité de l'autre, doucement tout d'abord pour y creuser une rainure, et ensuite de plus en plus vigoureusement, de plus en plus vite. A la partie inférieure du bois fixe, légèrement incliné, s'amasse une poussière qui prend feu bientôt par le frottement. Il alimente ces quelques étincelles avec des feuilles sèches, qui sous le moindre souffle s'enflamment, et le bois que nous avons jeté dans le four se met à pétiller.

Les casseroles manquent à notre Tahitien, mais il n'en a pas besoin : il coupe d'énormes bambous qui lui servent de récipients. Dans l'un il plonge les crevettes en leur adjoignant du sel, la seule chose qu'il ait apportée, de l'eau et je ne sais quelles fines herbes cueillies dans la vallée. Les petits poissons seront simplement grillés. Quant à l'anguille, elle est coupée par morceaux et mise dans un autre tube de bambou avec accompagnement de sauce aux condiments végétaux. Enfin nous avons aussi des légumes. Le bois étant bien consumé et les pierres chauffées à blanc, les trois tubes sont installés dans le four canaque avec quantité de *feïs*. Alors le couvert est dressé à la sauvage, c'est-à-dire par terre, sur des feuilles de bananier. Les plats, les vases, tout est en bambou, avec cette différence que les premiers sont ouverts sur leur longueur, tandis que les autres le sont dans le sens de leur diamètre. Aussitôt les aliments tirés du four, nous nous mettons à table. Tout est délicieux, les crevettes surtout avec leur sauce exquise, et je ne me rappelle pas en avoir mangé d'aussi bien préparées.

Aussi dans la journée nous empressons-nous d'en pêcher d'autres, et le soir nous arrivons avec une nouvelle provende semblable à celle du matin.

Mais avant de préparer le dîner, nous installons pour la nuit des lits de feuillage, afin de dormir bien mollement étendus sur nos couches de verdure. Alors seulement nous songeons à notre repas. Aussitôt qu'il est terminé, nous allumons de grands feux devant l'ouverture de la grotte. Elle en est tout illuminée, et sa voûte de stalactites n'en paraît que plus superbe ; sur la végétation environnante les flammes se reflètent également, et cet éclairage de feûs, de bambous et autres plantes tropicales est d'un effet magique. Couchés maintenant sur nos lits de feuillage, avec nos couvertures de feuillage, nous contemplons cette scène vraiment étrange. Au second plan, devant nous, se dresse une sombre montagne qui donne au tableau une note encore plus farouche.

Peu à peu les feux s'éteignent et nous nous endormons du sommeil de l'innocence.

Vers le milieu de la nuit je m'éveille. Les étoiles sont si nombreuses au firmament, elles scintillent avec tant d'éclat qu'il me semble voir flotter dans cette partie du ciel austral une poussière de diamants.

Le lendemain matin, après un excellent bain dans le torrent, nous nous enfonçons encore davantage dans l'intérieur. Nous allons, nous allons toujours, nous voulons atteindre le fond de la vallée. Le cirque de montagnes se fait plus grandiose, le torrent plus superbe, les détails encore plus ravissants. Voici, par exemple, un léger dôme de verdure jeté au-dessus des ondes écumeuses qui courent avec impétuosité parmi d'énormes cailloux. Les vieux troncs moussus dont il est composé passent d'une rive à l'autre, se croisent, s'entremêlent, se succèdent parallèlement les uns aux autres en formant d'élégants arceaux recouverts sans

interruption d'une fine dentelle aérienne de mignonnes fougères, de palmiers nains et de cent autres plantes délicates. Et par delà cet adorable fouillis ombreux, le torrent de nouveau étincelle de lumière et continue sa course à travers la végétation où il se perd bientôt.

Mes élèves sont fatigués, ils retournent à la grotte. Pour moi, je continue l'ascension avec mon guide. Nous arrivons à la zone des gigantesques bambous. Et leurs forêts s'ouvrent devant nous. Sous l'haleine du vent, les grands végétaux à la tige élancée, qui retombe en pluie de feuillage, se heurtent les uns contre les autres avec un bruit sonore et creux, tout particulier. Encore quelques cents mètres au milieu de cette flore élégante dont les bouquets serrés imitent assez bien des paquets de fusées s'épanouissant dans les airs, et le sentier s'arrête; la montagne se dresse à pic. L'escalader, la hache à la main, serait intéressant; mais cela nous demanderait au moins deux journées, et je ne peux abandonner mes jeunes élèves. Il ne nous reste plus qu'à revenir sur nos pas. Pour voir de nouveaux paysages, cette fois nous nous frayons un chemin sur les bords du torrent, ce qui n'est pas sans difficulté. Souvent même nous rencontrons des passages impossibles à franchir, et nous devons par la brousse contourner la rivière. Alors nouveaux obstacles. Des fourrés inextricables de lianes se présentent tellement pressés que nous ne marchons plus sur le sol, nous sommes sur de véritables ponts suspendus, et les pauvres chiens qui nous suivent poussent à chaque instant des hurlements plaintifs. Ils essaient en vain d'avancer, leurs pattes glissant dans les interstices des lianes, ils nagent dans l'espace sans pouvoir se dégager.

Nous sommes maintenant sur les bords d'une cascade qui mugit avec violence; un énorme rocher surplombe le torrent. Nous ne pouvons tourner la difficulté,

il faut descendre en ligne oblique cette sorte de muraille, dont les assises plongent dans le gouffre. Mon guide n'hésite pas. Il prend pour points d'appui les lianes qui la tapissent et se livre à une gymnastique aérienne pour tracer une sorte d'échelle dans le fouillis des végétaux grimpants. Puis il remonte pour m'aider dans cette descente. Enfin sains et saufs nous arrivons de l'autre côté du rocher ; sans autres entraves sérieuses nous continuons notre route, mais les nuages s'amoncellent : une de ces pluies torrentielles, chaudes et parfumées, comme il en tombe dans les régions intertropicales, nous surprend avant notre retour à la grotte et nous mouille jusqu'aux os. Mes vêtements, du reste, n'étaient pas difficiles à traverser, je n'avais pris pour tout costume qu'une chemise et un léger pantalon. Je suis obligé de me déshabiller, je me drape dans un *paréo* que l'on me prête et je me couronne de feuillage ; me voici devenu tout à fait tahitien. La table se dresse comme hier et nous faisons honneur à un succulent déjeuner.

Le soir, au coucher du soleil, nous étions de retour à la chefferie de Papara. Je venais de goûter les charmes étranges, insoupçonnables d'une existence que l'on ne saurait se figurer, à moins de l'avoir vécue. Je ne m'étonne plus si les Tahitiens de l'intérieur se plaisent dans la brousse. M. Tati Salmon me racontait que c'était son grand plaisir d'autrefois. Il partait ainsi avec toute sa famille et passait des semaines entières dans les solitudes de la forêt ; la reine Marau et ses sœurs y allaient elles-mêmes : c'était leur distraction favorite.

A ce propos, je dois raconter une histoire assez curieuse. Un jour, M. Tati Salmon était parti dans la montagne et avait emmené avec lui une partie des habitants de Papara. Ils étaient quarante environ et ils s'ennuyaient si peu qu'ils restèrent tout un grand mois

sans descendre de leurs forêts. Sur ces entrefaites se présentèrent des percepteurs, et trouvant un grand nombre de cases closes ou vides, ils s'en allèrent à Papeete raconter que beaucoup de Papariens avaient déserté leurs demeures pour s'enfuir du côté de la montagne. Immédiatement grand émoi dans la capitale. Le bruit se répand bientôt qu'une révolution est sur le point d'éclater, que des indigènes armés de fusils se cachent dans les vallées intérieures afin de préparer leur coup. Les autorités s'inquiètent et se demandent avec anxiété que faire. Un jour enfin, ils apprennent que tout le monde est de retour au district. Ils n'ont jamais dû comprendre ce qu'étaient allés faire ces quarante Papariens dans les solitudes de la forêt ! Ces pauvres Français de Papeete ont si peu l'idée des charmes de l'intérieur de Tahiti que, quand je leur racontais toutes mes histoires, ils ouvraient des yeux étonnés comme si je leur avais fait des récits d'un autre monde.

V. — Un paysage idéal. — Le protestantisme à Morea et à Tahiti. — Légende de la montagne percée. — On croirait voir un château fantastique. — Histoire de deux colosses. — Un retour en Bretagne par la pensée. — Une source habitée par des esprits. — Une Tahitienne éplorée. — Oiseaux bizarres. — Forêt ténébreuse. — L'incarnation du dieu Taaroa.

Le 15 janvier, Opuhaara et moi, accompagnés d'un domestique, nous nous rendons à Papeete, afin de nous embarquer pour Moorea, l'île voisine de Tahiti. Emportés au galop de deux rapides coursiers, nous revoyons encore une fois ces paysages merveilleux, ces jardins verdoyants et fleuris, resserrés entre les montagnes et les plages de corail. Toute cette route

est d'une magnificence qui ne se raconte pas : c'est, avec les spectacles éblouissants de la Nubie, ce que j'ai rencontré de plus frappant.

A mi-chemin, à Paea, nous nous arrêtons un instant pour changer de chevaux et nous reprenons notre voyage. La nature brusquement change d'aspect. Nous sortons de la zone des pluies pour entrer dans la zone brûlée, calcinée par le soleil, où la végétation, depuis six mois privée d'eau, souffre beaucoup de la sécheresse. Tandis que Papara est arrosée deux fois en moyenne par semaine, des mois entiers s'écoulent ici sans une goutte de pluie. Ces différences soudaines dans l'état de deux atmosphères voisines paraissent surprenantes : elles tiennent à ce que la région dans laquelle nous venons d'entrer, qui s'étend de Paea à Papeete et même au delà, est exposée aux vents chauds et secs du Nord ; celle que nous venons de traverser reçoit au contraire les vents frais et humides du Sud. La température elle-même varie suivant la situation : en été, par exemple, la chaleur est moins forte à Papara, mais l'hiver est plus doux à Papeete.

Si les paysages de cette côte de Tahiti rivalisent de beauté, il en est un pourtant qui les dépasse tous par sa splendeur idéale : je veux parler du tableau qui se déroule aux regards du haut de la corniche de Faaa.

Un rideau de gracieux mimosas, de la variété des flamboyants, borde la route du côté de la mer. A travers leur délicat feuillage à dentelle, piqueté de fleurs sanglantes, apparaissent à une petite distance du rivage des îles de cocotiers entourées d'une ceinture d'émeraude écumeuse, et plus au loin, par delà le riant azur des flots, Moorea, la fantastique, avec ses pics dorés étincelants de lumière.

Aussitôt notre arrivée à Papeete, nous descendons chez la reine Marau qui nous a invités à un five o'clock tea. Et nous partons ensuite pour Moorea.

*
* *

Moorea et Tahiti furent découvertes par Queïros en 1606, mais on les oublia jusqu'au moment où des voyageurs comme Cook et Bougainville vinrent faire connaître à l'Europe les enchantements de ces îles lointaines. Alors ce fut une envolée subite des missionnaires anglicans à la conquête de ce monde nouveau. Dès 1797 ils y étaient installés et, en quelques années seulement, transformaient ces peuples et les gagnaient au protestantisme. A partir de cet instant commencèrent à disparaître et les vieilles traditions et les mœurs anciennes. On chercherait en vain maintenant les traces de leurs antiques cérémonies. Les baptêmes, les mariages, les enterrements se célèbrent à la façon européenne, la plupart du temps selon le rite protestant, car on trouve peu de catholiques dans les îles de la Société. Une haine sourde existe entre les adeptes de ces deux religions, dont l'une enseigne le mépris de l'autre, dont l'une représente l'Angleterre et l'autre la France : on se croirait à la période des guerres de religion, et sans le caractère pacifique des insulaires, il faudrait d'un moment à l'autre s'attendre à voir les hostilités commencer.

La croisade entreprise par les pasteurs protestants à la fin du XVIII^e siècle se continua avec ardeur. Les empiètements toujours grandissants de ces apôtres effrayèrent la bonne reine Pomaré. En 1842, elle réclama le protectorat de la France, l'obtint, et le traité fut ratifié à Paris en 1843. C'est en 1880 que Tahiti et Moorea devinrent définitivement colonie française, contre le gré des indigènes, qui n'ont pas pardonné au roi de les avoir livrés et ne le lui pardonneront jamais. Ils l'ont bien montré le jour de l'enterrement de son frère, le jeudi 20 septembre 1888 : ils brillaient par

leur absence, des Européens seuls accompagnaient le cercueil.

Moorea, située à 24 kilomètres environ au nord-ouest de Tahiti, a la forme d'un cœur, elle est huit fois plus petite que sa voisine : sa superficie dépasse un peu 12,000 hectares et sa population est estimée à 1,500 habitants. Un chemin circulaire contourne l'île, mais c'est un chemin de piétons et de cavaliers seulement.

*
* *

Dès le lendemain de notre débarquement à Moorea, nous cherchons immédiatement des montures pour faire les 66 kilomètres qui représentent le tour de l'île. J'ai pour ma part un ravissant petit cheval noir à l'œil vif, aux naseaux de feu. En guise de cravache nous recevons des indigènes une queue de raie souple et longue qui cingle admirablement.

Alors nous nous mettons en route et arrivons au golfe profond de Paopao ou baie de Cook. C'est un golfe dont les eaux d'une belle couleur bleue sont entourées d'une ceinture verdoyante et dominées par un fond superbe de montagnes se creusant en une large échancrure, pour s'élever de chaque côté en gradins gigantesques et se terminer par des cimes hardiment dressées vers le ciel. L'un de ces pics est troué, c'est le *Moua puta*. La légende raconte qu'un géant tahitien du nom de Pai le traversa de sa lance. Son arme redoutable, après avoir percé la montagne, alla tomber à Huahine, l'une des îles Sous-le-Vent, à quarante lieues environ. Essayez donc après cela d'étonner les indigènes de la nouvelle Cythère avec nos terribles canons qui ne portent pas à plus de cinq lieues !

Du golfe de Paopao, nous gagnons Opunohu, à deux heures de distance.

La baie d'Opunohu, le site préféré de la reine Marau, la merveille de Moorea, offre un des paysages les plus gracieux, les plus poétiques, et en même temps les plus grandioses et les plus extraordinaires qu'il soit possible d'imaginer. Cette baie profonde, ayant la forme d'un rectangle aux bords parfaitement réguliers, est encaissée entre de hautes et belles montagnes. A gauche surtout, c'est comme un chaos de rochers amoncelés se dressant pêle-mêle, nus, déchirés et abrupts. Une vallée verdoyante, appartenant à M. Tati Salmon, fait tout le fond de la baie. Elle monte insensiblement jusqu'au flanc d'une chaîne de montagnes qui s'interrompt brusquement pour lancer, un peu plus loin, un pic formidable. De la base de ce roc majestueux, de cette sorte de tour colossale, court une arête crénelée pareille à un rempart. Et cet ensemble donne l'impression d'une ruine gigantesque : on croirait avoir là devant les yeux les débris d'un de ces châteaux fantastiques, bâtis au temps des géants pour commander et défendre la baie, la vallée et l'île tout entière. Nous voici bien au pays des contes merveilleux, et l'un de ces êtres fabuleux dont parlent à chaque instant les légendes apparaîtrait tout à coup sur les murs de cette forteresse que je n'en serais pas étonné.

Mais ce qui frappe dans ce cadre grandiose, dont les couleurs sous la brillante lumière tropicale varient à chaque instant du jour, depuis les étincellements d'or fauve jusqu'aux plus sombres nuances veloutées, c'est la douceur, la suavité des teintes presque toujours uniformes de ce couloir, de cette sorte de lac aux contours charmants qui s'ouvre là-bas sur l'immensité profondément bleue.

A l'entrée de la vallée, tout au bord des flots apparaît au milieu d'une végétation luxuriante la demeure de M. Tati Salmon, un véritable petit palais, frais et coquet.

Nous allons nous y reposer un instant, puis avec notre domestique nous partons pour l'intérieur de la vallée.

« Vous voyez, me dit tout à coup Opuhaara, cette superbe montagne à droite, elle a été prise à la grande chaîne du fond de la vallée et déposée là par un géant. L'histoire est très curieuse. Deux colosses, deux frères, jaloux de nous voir posséder d'aussi belles montagnes, résolurent de les transporter dans leur île à Raiatea, à une cinquantaine de lieues. L'interruption qui existe tout près du grand pic vous montre facilement la place qu'elles occupaient. Mais, tandis que les géants profitaient de la nuit pour détacher leurs montagnes et s'enfuir en les emportant, le coq se mit à chanter. Et les esprits bienfaisants qui habitent Moorea se réveillèrent et s'aperçurent du larcin. Ils contrainquirent les voleurs à s'arrêter et à abandonner leur fardeau. Voici l'une à droite, la plus belle. Quant à l'autre, elle est restée dans la passe. Comme punition, les deux frères colosses furent pétrifiés vis-à-vis de leur montagne. »

Cette histoire de géants me transporte par la pensée jusque dans ma vieille Bretagne, dont la vision subite me fait tressaillir, et d'un seul coup me place au milieu de ces alignements bizarres de rochers à Carnac, que personne n'a pu expliquer. Mais nos pères, eux aussi, n'étaient-ils pas des géants ? et n'avaient-ils pas comme nous l'humeur joyeuse ? Un jour donc, il advint dans une réunion de grands chefs que l'un d'eux se mit à boire et se grisa. Ses amis à la langue bien pendue l'excitaient encore de toutes manières, lui versant toujours de nouvelles rasades, si bien qu'en se levant il titubait quelque peu. Mais il s'en défendait comme un beau diable, se trouvant blessé dans son amour-propre de géant. Eh quoi ! pour avoir vidé quelques tonneaux de vin et plusieurs douzaines de bouteilles d'eau-de-

vie, il s'était enivré ! Allons donc ! Et prenant son énorme massue de fer, il montra un grand rocher aux gais viveurs, ses compagnons : « Attendez-moi, leur dit-il, le temps de briser ce bloc, et je reviens. » Sous les coups terribles du géant excité, le rocher se cassa par morceaux ; il les mit dans sa poche, et revenant à ses amis, il leur parla en ces termes :

« Vous prétendez que mes pas sont mal assurés et que je vais d'un côté sur l'autre. Je parie avec vous un déjeuner que, sans me détourner, je tracerai plusieurs lignes droites. »

On tint le pari.

Le géant alors se raidit et commença ses enjambées. A chaque pas qu'il faisait, de sa poche il laissait tomber un caillou pour marquer son passage. Il alla et revint successivement plusieurs fois en traçant des parallèles. Et, somme toute, ses amis perdirent le pari, car les pierres alignées avaient une direction rectiligne, ce qui prouvait que ce géant, notre ancêtre, n'était pas aussi gris qu'on avait voulu le supposer.

Ce petit jeu devint ainsi très en faveur chez les bons Gaulois, nos pères les géants ; les nombreux alignements qui se trouvent çà et là en font foi.

*
* *

Tout en m'expliquant ainsi les alignements de Carnac, je continue d'avancer. Nous nous suivons silencieusement à la queue leu leu à travers la brousse. Mes yeux maintenant se portent sur le grand pic fantastique qui se dresse à mes regards, et je ne peux me lasser de le contempler. Et sous l'impression très vive qui en résulte, j'ouvre la bouche pour manifester, quand Opuhaara se retourne : « Chut, silence, taisez-vous, » me dit-il en mettant un doigt sur sa bouche. Pourquoi ce « chut, silence, taisez-vous ? » Enfin je ne

dis rien et j'avance toujours, le regard fixé sur le pic géant. Pourtant ma curiosité est excitée. Et frappant doucement sur l'épaule d'Opuhaara, je lui demande à voix très basse le pourquoi de tout ce mystère : « Notre domestique, me répond-il, nous conduit à « une source habitée par des esprits, il les a vus et je « veux les voir aussi. Mais il ne faut pas faire de bruit « afin de les surprendre. » Je ne trouve rien à répondre. L'imagination sans cesse hantée par le merveilleux ne s'étonne plus et les faits les plus extraordinaires paraissent à certains instants du domaine de la réalité. Le domestique marche toujours, il nous guide à travers le fourré. Tout à coup il s'arrête. Mystérieusement et à voix basse il indique du doigt la direction à suivre : c'est un petit sentier tracé dans une brousse épaisse. Opuhaara s'y engage, je le suis à tout hasard. Brusquement il s'élance et disparaît. Je veux en faire autant, quand tout à coup un grand cri se fait entendre, suivi d'une chute sourde, et mon Opuhaara m'apparaît jauni d'une bouillie de terre glaise depuis les pieds jusqu'au cou. A cette vue, je suis pris d'un fou rire. Le domestique avait drôlement abusé de la croyance naïve de son maître. La prétendue source habitée par les esprits n'était qu'un affreux borbier dissimulé sous de grandes herbes et dans lequel mon élève s'était précipité. Et au retour, mon regard ne fixait plus le grand pic fantastique, mais le tout jaune Opuhaara, dont la belle tête pleine de mélancolie faisait singulière impression, juchée au sommet de ce corps ainsi colorié. Il en fut quitte pour un bain, ce qui ne manque jamais d'agrément sous ces chaudes latitudes.

*
* *

Dans notre tour de l'île de Moorea, nous ne trouvons plus les jolies cases, les gracieuses volières de

l'île de Cythère, mais nous voyons à leur place des petites maisonnettes en bois, quelques-unes fort élégantes et placées toutes dans un cadre admirable au milieu de la brillante flore tropicale, non loin de la mer et des montagnes. Les paysages ici rivalisent de beauté avec ceux de Tahiti ; je donnerai même la préférence à ceux de Moorea, à cause de l'étrangeté de ses montagnes.

La nouvelle de notre présence dans l'île s'est répandue rapidement : le télégraphe serait inutile en ces beaux pays, la langue va plus vite.

Sur notre passage, Opuhaara reçoit partout des compliments, de chaudes et cordiales poignées de main et des invitations sans nombre.

Parmi ces invitations, il en est une qui me frappe très vivement.

Comme nous passons sur la route, une vieille femme nous appelle ; nous arrêtons nos montures ; elle vient prier Opuhaara de se reposer un instant chez elle, de manger à sa table ; elle serait si heureuse de le posséder ! Elle lui serre la main à deux mains, y dépose un baiser et le supplie de rester. Il le voudrait bien, il ne demanderait pas mieux, mais il ne le peut, car un ennemi de la famille Salmon habite sous le toit de cette femme. Nous reprenons notre route. A peine nous sommes-nous éloignés, qu'une voix nouvelle se fait entendre, forte et vibrante, pleine d'une émotion communicative. Une autre femme âgée, qui plus d'une fois a bercé Opuhaara tout jeune sur ses genoux, sort de la même case et se précipite au-devant de lui ; elle insiste pour l'empêcher de partir, pour le retenir un moment ; elle a les larmes aux yeux et dans ce seul mot qu'elle prononce : « Opuhaara ! » je ne me rappelle jamais avoir entendu une telle caresse d'intonation, une plus ardente prière. Elle essaie de l'entraîner ; mais lui, il demeure inflexible, malgré l'émotion

qui se lit sur sa physionomie. Elle pleure toujours, lui retenant doucement la main ; elle lui parle bas, bien bas, et de cette douleur presque muette il s'échappe tant d'âme que j'en suis bouleversé. Mais impossible de nous arrêter ici. Il dit « Aïta », il s'en va, et elle, la pauvre, s'assied sur une pierre au bord du chemin et pleure silencieusement, le regard tourné vers nous qui nous éloignons. Et longtemps, longtemps, jusqu'au moment où nous disparaissions à un détour du sentier, nous la voyons immobile sur sa pierre, le visage fixé dans notre direction. Opuhaara comme moi a le cœur navré.

Et l'on prétend que les Tahitiens sont des corps sans âme et qu'ils ne connaissent pas le sentiment!!!

*
* *

Avec la baie de Paopao et celle d'Opunohu, l'île de Teiahura, en face la côte de Haapiti, est ce qu'il y a de plus intéressant à Moorea.

Ce petit îlot couvert d'une forêt de filaos ou arbres de fer, présente cette particularité de posséder comme habitants de nombreux oiseaux de mer qui y ont élu domicile et s'y sont creusé des trous. Ces oiseaux de couleur gris-noir ont les pieds palmés, le bec légèrement recourbé ; ils ont la grosseur d'une poule d'eau et sont pourvus de grandes ailes. Leur cri est un cri plaintif. Ils ne sont nullement sauvages. Notre plaisir est de les cueillir doucement dans leur trou et de les forcer à prendre leur volée, ce à quoi ils se décident très difficilement, ayant probablement beaucoup de peine à donner le premier coup d'aile.

Je dois citer aussi comme chose curieuse certain bois que nous traversons pour aller voir une pierre fameuse, paraît-il, appelée Tepunatofa. Je ne trouve rien de particulier à ce gros caillou : peut-être a-t-il

son histoire, mais nul ne la connaît. Pourtant je suis heureux de cette excursion, car elle me donne l'occasion de traverser une forêt ténébreuse de *mape*. L'ombre épaisse répandue sous ces grands arbres au feuillage dense et serré a quelque chose de troublant et de mystérieux; le spectacle qui nous attend là plonge dans une sorte d'effroi. Les troncs de ces puissants végétaux sont taillés à pans multiples dont les angles sont aigus comme les saillies d'un prisme; leurs racines s'élèvent hors de terre et s'étendent au loin, contournées, bosselées, figurant des formes fantastiques; on se croirait sous cette voûte assombrie, au milieu de ces colonnes à l'architecture bizarre, dans un repaire de monstres endormis, qui d'un moment à l'autre peuvent se réveiller et étendre vers vous leurs tentacules innombrables.

*
* *

De mon voyage à Moorea, j'ai rapporté trois légendes, et je vous assure que ce n'est pas sans avoir cherché. Les indigènes ne savent plus en raconter. Les vieux, hélas! disparaissent en emportant avec eux dans la tombe leurs traditions et leurs récits fabuleux. L'insouciance des Polynésiens actuels, pour tout ce qui touche à leur passé, est extraordinaire. Leur existence un jour se perdra dans la nuit des temps et l'on ne connaîtra presque rien de ces races éteintes. C'est à peine si on se souviendra qu'elles ont existé, et vraiment le cœur se serre à cette pensée. Quelques-uns ont encore souvenance qu'autrefois leurs parents se réunissaient le soir pour écouter les contes merveilleux, les exploits des grands guerriers, les légendes des esprits. Et tous ces récits se prolongeaient très tard dans la nuit et chacun brodait à la couleur de son imagination.

C'était le beau temps, il y en a qui se le rappellent, mais le regrettent-ils ? j'en doute. Tout cela est désormais fini : la civilisation marche à grands pas et la poésie s'envole devant elle.

La première de ces légendes, je la dois à la femme Tiroa de Haapiti et les deux autres à un indigène de Papetoai, nommé Mati, s'exprimant parfaitement en français, chose très rare dans le pays.

La première, la légende de Turi, est une des plus vieilles des îles de la Société, elle est antérieure à l'arrivée des missionnaires. La voici :

*
* *

A Tahiti vivait une femme du nom de Marei avec son mari Tanetepunoiaivahi et ses deux filles Tepiu et Onona. Le mari était un grand pêcheur qui s'absentait souvent pour courir la mer en pirogue. Pendant une de ses excursions, la femme Marei, qui était d'une remarquable beauté, vint un jour se baigner dans un petit ruisseau. Du haut des cieux, le dieu Taaroa fut frappé de la beauté de cette femme et prestement descendit sur la terre pour l'inviter à l'olâtrer :

« Viens avec moi dans ce ruisselet, lui dit-il, et nous nous livrerons aux doux plaisirs d'amour.

« — Sommes-nous donc des poissons ? lui répondit la femme.

« — Alors allons dans la brousse sous les ombrages touffus.

« — Sommes-nous donc des pourceaux, reprit-elle, et ne vaut-il pas mieux que tu entres dans ma maison ? »

Le dieu ne se le fit pas dire deux fois. Ils s'oignent d'huile parfumée, se couronnent l'un et l'autre de

fleurs et ainsi préparés, ils s'enferment dans la case.....

Au moment de partir, Taaroa dit à sa bien-aimée : « Quand ton mari reviendra de la pêche, prends un poisson pour toi et mange-le entièrement. » Et i remonta dans son séjour.

La femme Marei fit tout comme le dieu le lui avait commandé, et en mangeant son poisson, elle comprit qu'un enfant allait lui naître.

En effet, elle accoucha d'un fils qu'elle appela Tinorua ou Turi. Rien dans sa jeunesse ne faisait présager ses grandes destinées. Et sa mère elle-même en était attristée, car elle n'ignorait pas qu'il était le fils d'un dieu. Un jour, elle le lui annonça, il n'en fut nullement surpris, mais il regarda sa demeure et ne la trouva pas en harmonie avec son titre divin : il résolut d'avoir mieux. Cette pensée fut connue du dieu son père, qui l'avait peut-être un peu trop oublié au milieu des délices de son paradis, et la nuit suivante il envoya des messagers qui descendirent sur la terre et construisirent une grande et belle case. Turi en prit possession avec sa famille et ils y vécurent ensemble pendant quelque temps.

Mais si les Tahitiens ont l'amour de la patrie profondément enraciné dans le cœur, ils aiment pourtant à voyager. Il songea donc à parcourir l'archipel. Des monstres à ce moment désolaient les îles de la Société ; il s'apprêta à leur faire la guerre. Il combattit d'abord une chenille du diable qui se plaisait à enlever les femmes pour s'en repaître, puis des poissons colossaux, la terreur de tous les habitants, et enfin d'autres animaux fantastiques. Après avoir vaincu successivement ces monstres redoutables, véritables fléaux pour l'humanité, et tous les mauvais esprits de la terre et des ondes, il revint dans sa famille, et sa mère lui souhaita la bienvenue en ces termes :

« Salut à toi, rejeton divin de mes entrailles, toi, le
 « plus grand des hommes, toi dont la renommée
 « chante partout les exploits. C'est pour toi désormais
 « que l'arc-en-ciel se montre, que le soleil se voile,
 « ne pouvant soutenir lui-même l'éclat de ta prunelle,
 « que les torrents jaillissent, que la mer se fait douce
 « sous ta pirogue..... »

Et elle ne tarissait pas, célébrant ainsi la puissance de son fils. Et quand elle eut fini, elle le serra tendrement dans ses bras.

Turi ne resta pas longtemps à Tahiti. Il reprit le chemin des mers et, suivi d'une foule nombreuse qui s'attachait à ses pas, il partit pour de nouveaux voyages. C'est aux îles Hawaï qu'il débarqua, et tout l'archipel, à cette époque désert et sans habitants, vit fleurir sous le doux climat de ses îles la belle race tahitienne. Tahiti fut donc la souche d'où sortirent les Sandwichiens.

Ce peuple, comme on le voit par cette légende, s'est conduit ainsi que les autres peuples. Trouvant Dieu trop haut pour pouvoir s'élever jusqu'à lui, tous ont préféré le faire descendre jusqu'à eux : ils l'ont incarné sur la terre.

*
* *

Les deux autres légendes recueillies sont malheureusement sans grand intérêt. Ce sont plutôt, il me semble, des morceaux de légendes. Je crois cependant de mon devoir de les donner.

*
* *

Dans le district de Haapiti, à Moorea, vivait un géant du nom de Tauaitaatainuua. Il était si grand, si fort, si puissant, qu'à lui tout seul il pouvait se battre contre une armée tout entière.

Mais tout colosse qu'il était, on n'hésitait pas à l'attaquer et même à lui jouer des tours, ce qui ne manquait pas de bravoure, car il était impitoyable.

Un jour, par exemple, un de ses voisins vient le trouver et lui dit : « Un guerrier a tué ta sœur et, pour comble de mépris, il a rempli les boyaux de ta parente avec des cailloux et de la fiente de poule. »

A cette nouvelle, le géant, pris d'une juste fureur, prend son attirail de guerre, c'est-à-dire sa lance et sa fronde, pour punir le coupable et venger la mort de sa sœur bien-aimée.

A peine arrivé à Papetoai : « Où est ma sœur ? » crie-t-il de loin de sa voix la plus menaçante ; et, semblable au tonnerre, sa voix allait se répercutant dans la montagne. Et tout le district effrayé ne savait que penser. Enfin, quand il fut à portée de la voix, ce qui ne tarda pas, car ses enjambées étaient colossales : « Mais ta sœur, elle n'est pas là, lui répondit-on, elle est partie aux îles Sous-le-Vent. »

Il n'en voulait rien croire. Cependant il fut bien obligé de se rendre à l'évidence, sa sœur était bien portante et il avait été victime d'une mauvaise plaisanterie. Il s'en vengea en perçant de sa lance l'homme qui l'avait trompé, puis il le porta sur son *marae* (1).

*
* *

Passons maintenant à la dernière.

Moorea était autrefois divisé en un certain nombre de districts. Dans celui de Haapiti habitait une princesse. Elle avait quatre fils. Un jour qu'ils s'amusaient avec des cerfs-volants, leurs quatre cerfs-volants s'en allèrent tomber chacun dans un district. Les enfants

(1) Sorte d'autel en forme de pyramide, composé de blocs de corail.



s'empressèrent de courir les y chercher, mais ils furent tués tous les quatre. Leur mère, ne les voyant pas revenir, conçut des soupçons et apprit bientôt la fatale nouvelle. Elle résolut alors de les venger et s'adressa à la reine de Haapiti, qui réunit immédiatement tout son peuple en grand conseil et lui ordonna de partir en guerre contre les gens des districts voisins. N'étant pas assez puissante pour soutenir la lutte contre quatre districts, elle demanda du secours à deux jumeaux géants. Et sur la promesse de la reine qu'on leur donnerait à manger un grand nombre de cochons, ils voulurent bien lui servir d'auxiliaires. En un seul jour, les terribles géants passèrent au fil de leurs lances tous les ennemis ; ils n'arrêtèrent leur massacre qu'à Afareaitu, défendu par une guerrière : c'eût été déchoir de leur réputation que de s'abaisser à combattre une femme : car, on le sait, la femme pour le Tahitien est considérée comme un être inférieur. Ils refusèrent donc la bataille et préférèrent, pour se délasser de leurs exploits, se livrer à de plus douces conquêtes. Mais l'amour les trahit. Les belles jeunes filles dont ils s'étaient épris surent dompter ces invincibles. Fatigués, ils s'endormirent d'un profond sommeil : la guerrière en profita pour les percer tous deux de sa lance.

VI. — Un bonheur inespéré. — Archipel de Cook. — L'île Mauki. — Un bijou des mers du Sud. — Archipel de Tonga. — Changement de décor. — Le roi de Tonga. — Une mariée. — Breuvage particulier. — Danses inouïes.

Le *Richmond*, qui fait le service tous les 45 jours seulement entre Tahiti et Auckland, vient ici à la fin de janvier, c'est-à-dire dans quelques jours, et je suis

décidé à le prendre pour revenir sur mes pas, à travers la Polynésie, jusqu'en Nouvelle-Zélande.

A mon retour de Moorea, mauvaise nouvelle : j'apprends que le courrier de San Francisco ne m'a pas apporté mes douze cents francs pour 1889 : par conséquent impossible de partir et je dois remettre à plus tard mon voyage prochain. Mon grandissime projet de tour du monde par l'hémisphère austral, en visitant successivement l'archipel de Cook, celui de Tonga, la Nouvelle-Zélande et, après la traversée du détroit de Magellan, la célèbre Rio-Janeiro à qui je veux consacrer un mois, me semble bien compromis. Mon voyage avait été combiné de manière à me permettre d'aborder chacun de ces endroits dans une saison favorable, et par suite du plus fâcheux des retards, mon plan va se trouver modifié. Je suis désespéré.

M. Tati Salmon, à qui je raconte mon malheur, m'arrête dès les premiers mots.

« Rien n'est perdu, » me dit-il.

Il m'avancera la somme et je le nommerai mon mandataire pour qu'il puisse toucher mon argent de France.

Cette aimable proposition, qui prouve une confiance absolue et une réelle sympathie, me comble de joie, et je l'accepte avec bonheur.

Enfin, je vais donc pouvoir réaliser mon voyage comme je l'ai projeté. Cela me semble si beau que je crois faire un rêve, et je me demande maintenant comment j'ai pu modérer mon enthousiasme et ne pas sauter au cou de M. Tati Salmon pour l'embrasser.

*
* *

Les difficultés levées, je m'apprête à partir.

Je réussis d'abord à obtenir du propriétaire du

Richmond une réduction de 30 0/0 sur le passage, ce qui est magnifique, et ensuite, grâce à la recommandation de M. Tati, le déclassement : de la seconde ou dernière classe je passe en première. Mon excursion dans ces îles enchantées des mers du Sud durera 14 jours et me coûtera 250 francs. Le *Richmond* est un joli petit steamer, parfaitement aménagé et dont le luxueux salon, doré sur toutes les coutures, est riant et coquet. Nous ne serons que deux voyageurs à bord : un colon néo-zélandais, d'origine anglaise, qui veut se transplanter dans une île de la Polynésie, et moi. Et pourtant, quel charmant voyage à faire et que de merveilles à contempler en 45 jours : le groupe des Tonga, celui des Samoa, l'archipel de Cook et les îles de la Société ! quelle plus belle promenade pourrait-on faire dans le Grand Pacifique ?

*
* *

Dès le matin du jour où nous devons lever l'ancre, c'est-à-dire le 31 janvier 1889, je fais mes adieux à la famille Tati Salmon. Ils sont tous en larmes, les domestiques eux-mêmes versent des pleurs, je suis navré.

Je ne veux point raconter mes tristesses et mes lamentations au sortir de ce véritable eden ; qu'il vous suffise de savoir que mes sanglots ont duré deux jours et que maintenant encore je regrette ces beaux instants de Tahiti, bien probablement finis, finis, et qui ne reviendront jamais.

*
* *

L'archipel de Cook, vers lequel nous nous dirigeons, est compris entre 18° 40' et 21° 49' de latitude sud et en longitude entre 197° 38' et 200° 26' E. de Paris, ce qui le place entre les îles de la Société et celles des Samoa. Ce petit archipel est composé de neuf îles prin-

ciales, toutes entourées de récifs et toutes basses, à l'exception des deux plus importantes, Rarotonga et Mangaia, qui possèdent de belles montagnes.

On évalue à 800 kilomètres carrés la superficie habitable de ces îles et à 7,000 habitants leur population.

Deux jours après notre départ de Tahiti, l'île Mauki, la plus orientale du groupe, apparaît à nos regards sous son aspect maussade. Il n'y a pas très longtemps qu'elle est connue : c'est au capitaine Dibbs que l'on doit sa découverte en 1823. Cette île de corail, qui peu à peu s'est exhaussée, est, paraît-il, très fertile ; on ne le dirait pas : à part quelques bouquets de cocotiers dans l'intérieur, on y voit peu de verdure. Elle a, sur une superficie de dix kilomètres carrés, une population de 200 habitants groupés dans un seul village qui s'élève au centre de l'île. Un certain nombre d'indigènes montés dans des pirogues élégantes qui rappellent quelque peu les gondoles de Venise, accourent vers nous pour nous aborder. Nous stoppons, et avec les premiers arrivés nous échangeons des biscuits, de la viande salée et des flacons de liqueur de feu à l'usage des Océaniens contre de gros poissons rouges. Le costume de ces insulaires est tout européen, ils paraissent affublés de défroques de marins.

Aussitôt nos poissons à bord, nous reprenons notre route vers Rarotonga (1), dont nous sommes séparés par une distance de 330 kilomètres. Le lendemain matin nous sommes en vue de ce bijou des mers du Sud et de ses pittoresques montagnes, dont le sommet culminant, le Tuputea, s'élève à 890 mètres.

Après Tahiti la grandiose et Moorea la fantastique,

(1) Rarotonga est situé à 200 lieues de Tahiti.

voici Rarotonga la délicieuse, la ravissante, qui s'élançe gracieusement du sein des mers et s'épanouit dans le rayonnement lumineux du ciel et des flots. Au milieu de son lac miroitant encadré dans l'Océan d'azur, elle est merveilleuse, cette corbeille de cocotiers. On dirait, à la vue de l'adorable petite chaîne de montagnes qui la traverse dans toute sa longueur, un fouillis de satin rose s'échappant de la verdure, tant sa ligne de faite est légère et joliment nuancée. Impossible d'exprimer et la riante clarté de ce paysage océanien, et l'harmonieux ensemble de ces tons chatoyants, et les proportions admirables de cette île-bijou. Impossible surtout de dire en quels transports subits je suis plongé. Mon cœur chante, mon âme est en fête : pour elle aujourd'hui tout est printemps, tout est amour. Oh non ! je ne pleure plus maintenant ; en cette sorte de griserie, Tahiti s'efface, Tahiti disparaît, et j'aborde, tout enivré, la plage de la radieuse Rarotonga, vrai morceau de paradis tombé dans la Polynésie.

A notre débarquement, quelques indigènes seulement sur le rivage, car aujourd'hui dimanche tout le monde est au temple, les habitants, au nombre de 2,000, étant presque tous protestants. Mon premier soin est d'entrer dans ce temple, très joli, ma foi. Un monsieur anglais, correctement vêtu d'une redingote, prêche les fidèles en langue polynésienne. Mais ma venue cause une distraction de gros calibre ; l'assemblée oublie le prédicateur et se retourne pour regarder curieusement l'étranger. A la sortie de l'office, après avoir assisté au défilé des Rarotongans et Rarotonganes, ce qui présente pour moi un vif intérêt, je vais offrir mes hommages à la reine et lui souhaiter le bonjour de la part de M. Tati Salmon. Au seul nom du grand chef de Papara, sa physionomie s'illumine et elle paraît heureuse. C'est cette reine qui, l'année der-

nière (1888), se plaça sous le protectorat de l'Angleterre.

Après avoir admiré l'habitation du pasteur adossée au flanc d'une délicieuse colline, au milieu de superbes jardins et parmi les grands cocotiers, je prends la route du tour de l'île.

Rarotonga a beaucoup d'analogie avec Tahiti : mêmes ravissants paysages, même faune aussi pauvre, même luxuriance de flore ; mêmes types d'habitants, moins beaux pourtant, et probablement aussi mêmes mœurs.

Donc inutile d'insister.

*
* *

Dans la soirée, nous partons pour l'archipel de Tonga, situé à 400 lieues de Rarotonga, et nous arrivons en face de l'île principale, le jeudi 7 février, après quatre jours d'une magnifique traversée.

Cet archipel, visité par Tasman en 1643 et que Cook a désigné sous le nom « d'Iles des Amis », pour le bon accueil que les indigènes lui firent en 1773, est situé par 17°-22° de latitude S. au S.-E. des Fidji et par 176°-178° long. O. Il se compose d'un très grand nombre d'îles et d'ilots, ayant ensemble une superficie approximative de 2,500 kilomètres carrés. Les îles principales sont Tonga-Tabu, Eua, Vavau.

Dans la première de ces îles nous allons aborder : c'est la plus importante et la plus peuplée ; elle a environ 100 kilomètres de tour. Ici, changement de décor.

Une terre très vaste, sans reliefs du sol, une plaine infinie de sable corallien recouvert d'un humus végétal fertile, un immense jardin de palmiers-cocotiers et autres plantes tropicales : voilà Tonga-Tabu.

La capitale, grande cité en herbe, n'est encore qu'une prairie où les rues futures sont déjà dessinées

suivant le plan régulier des villes du nouveau monde. Y sont surtout remarquables le palais du roi et sa chapelle, d'un style fort élégant. Les appartements du monarque valent la peine d'être visités: son intendant m'en fait les honneurs. Sa chambre à coucher est très belle avec son lit de milieu sous un riche baldaquin, mais le monarque se trouve probablement indigne de cette couche royale; il s'étend dans la chambre voisine sur un vulgaire matelas posé directement à terre. Moi, je ne suis pas fier, je m'en vais tout simplement serrer la main à ce bon vieux roi de Tonga. A cet honneur que je lui accorde, en succède un autre. Un cuirassé anglais, le *Royal East*, passe dans ces parages, s'approche de la côte et salue de plusieurs coups de canon. Les artilleurs de mon vieil ami Georges se mettent à leurs pièces, véritables joujoux d'enfants, et répondent à la politesse. Puis les échanges de bons procédés continuent.

Les cases de Tonga, sans valoir celles de Tahiti, sont cependant fort jolies. Elles ne sont pas à jours, mais leur forme est identiquement la même. Les espèces de joncs qui en composent les parois se croisent symétriquement en biais de manière à former des dessins. Dans ces cases règne une propreté absolue, propreté que l'on trouve partout, du reste, en ce beau pays, et qui sans doute est d'importation anglaise. Les pelouses sont balayées chaque matin par les indigènes et l'ensemble de ces immenses prairies sans tache est très frappant.

Les types de Tonga sont remarquables: les hommes, superbes, et les femmes, plus belles encore. Les uns et les autres se teignent souvent les cheveux avec de la chaux et leur donnent ainsi une couleur rouge ardent. Les femmes avec leur teint clair, leurs traits aussi réguliers que ceux de l'Européenne, leurs épaules admirables, leur poitrine d'une pureté de lignes idéale,

leurs bras d'une perfection surprenante, sont les plus séduisantes de la Polynésie et peut-être du monde entier.

A la porte d'une case est exposée une de ces merveilleuses créatures dont l'ondoyante chevelure couleur de feu est redressée et fixée en houppe sur le sommet de la tête. Elle a pour costume un corsage de velours bleu qui laisse à découvert sa gorge et ses bras, d'un modelé parfait, tout vernissés d'une huile embaumée, et un jupon d'écorce d'arbre battu, enjolivé d'une ceinture de longues brindilles desséchées : c'est une mariée, et chacun vient lui rendre hommage. Je vais m'incliner devant elle : avec une élégance que je ne me serais jamais attendu à trouver chez ces peuplades encore sauvages, elle répond à mon salut. Une grande dame au temps de nos anciennes cours n'aurait pas eu certainement plus gracieux sourire et manières plus nobles, plus distinguées.

A l'intérieur, ses compagnes m'appellent et m'offrent le khava, sorte de liqueur préparée avec les racines du *piper methysticum*. Pour faire ce breuvage, voici la manière d'opérer. Un certain nombre de jeunes filles s'asseoient en cercle, mâchent les fibres de la plante et rejettent dans un vase, mélangé à leur salive, le produit de cette trituration. Après la fermentation, la liqueur est devenue claire comme de l'eau, mais elle est moins fluide, peut-être à cause de la grande quantité de salive qui en forme la base. J'accepte au fond d'une noix de coco un peu de ce rafraîchissement d'un nouveau genre : il n'a pas de saveur, il est fade ; pourtant je continue de boire, j'ai soif ; mais soudain un arrière-goût plein d'âcreur provoque chez moi des nausées qui ne durent pas moins d'une heure. On ne m'y reprendra plus à boire du khava !!! Les Polynésienens aiment beaucoup ce breuvage à cause de l'excitation qu'il produit.

A l'occasion du mariage ont lieu des danses.

Une grande pelouse et un fond de cocotiers forment le cadre de ces danses.

Ils sont cent vingt indigènes rangés debout sur deux longues lignes, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, sans interruption. Les hommes ont un costume, européen par la poitrine, sauvage par la partie inférieure du corps. Leurs longs cheveux hérissés en brosse, teints en rouge ardent, donnent à leur physionomie expressive l'apparence la plus étrange. Quelques-uns s'attachent, en guise de jarretières, des coquillages qui se heurtent avec un bruit bizarre à chaque mouvement de la jambe. Les femmes, presque toutes habillées comme la mariée que je vous ai présentée, pour ainsi dire en toilette de bal, portent des colliers de feuillage ou de graines rouges. Un certain nombre jettent des pétales minuscules de fleurs jaunes sur leurs cheveux : on les croirait poudrées d'or. Avec ces mêmes pétales de fleurs elles se font des dessins sur les joues et sur le menton.

Tous ces Tongans dans leur ensemble, avec leur chevelure couleur de feu, leurs traits réguliers et leur belle peau dorée aux tons lustrés, mériteraient d'être appelés fils et filles du Soleil.

Les voici qui se mettent en mouvement.

Ecoutez-les moduler, en imprimant à leur corps une sorte de balancement ondulatoire gracieusement rythmé, ces exquises symphonies d'une douceur infinie et d'une poésie sans égale. Ne croirait-on pas entendre comme un chœur lointain, ineffable, apporté sur l'aile d'un zéphir, tellement ce chuchotement de mélodies est caressant pour l'oreille ? Et tandis que les hommes accentuent la cadence en frappant du pied, en faisant avec leurs bras des gestes étendus, voyez les femmes accompagner leurs mouvements langoureux de flexions, de tensions, de

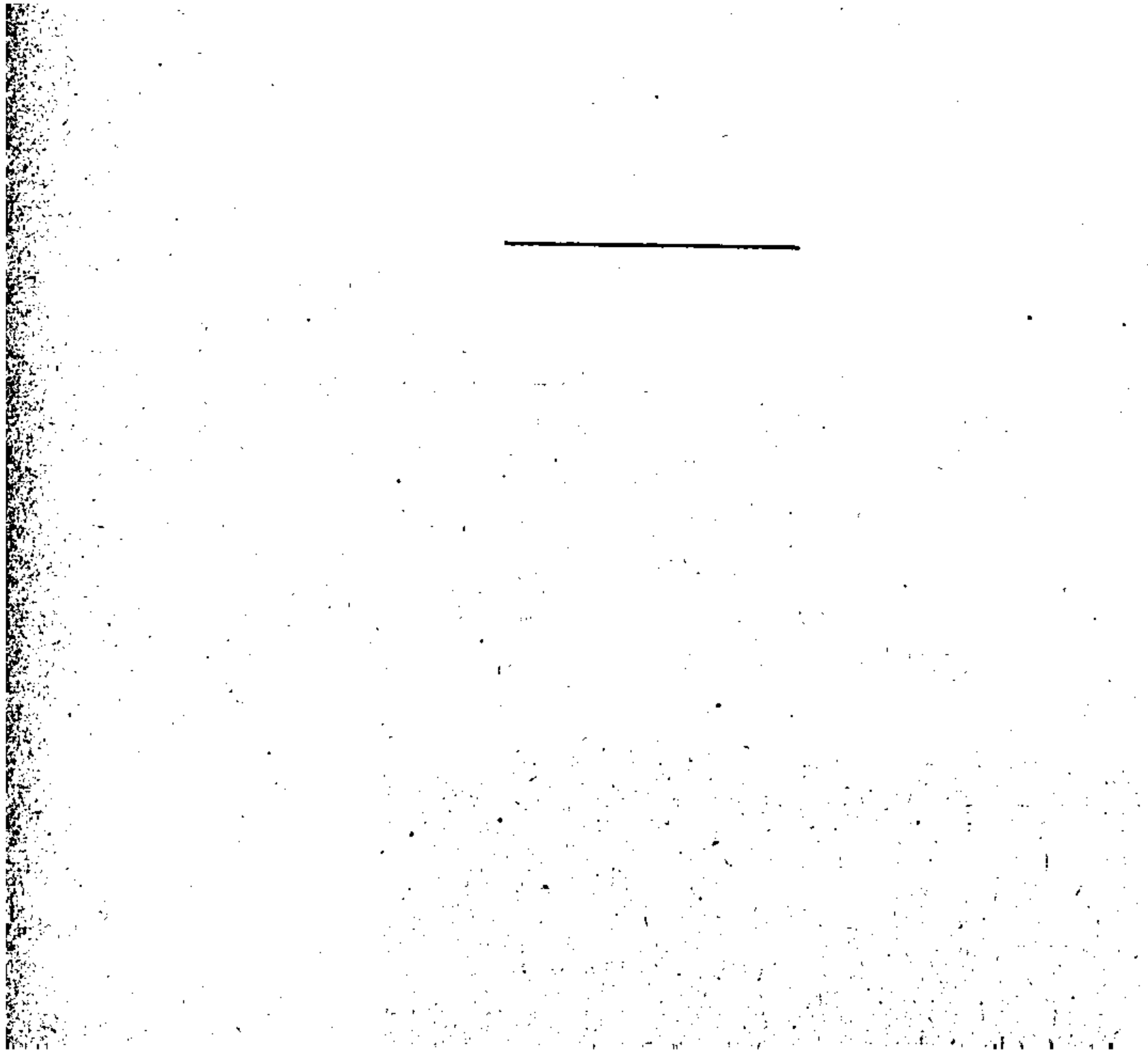
rotations souples et rapides des bras, des avant-bras, des poignets et des mains qui s'agencent, dans un ensemble parfait d'exécution, de mille façons différentes et toutes harmonieuses.

Jamais, ni à l'Opéra, ni nulle part, je n'ai vu une danse plus suave, plus tendrement poétique, jamais je n'ai trouvé un corps de ballet plus original et surtout mieux conduit.

.

*
* *

Et maintenant courons aux antipodes, à la Nouvelle-Zélande, la terre des lacs chauds, des geysers et des fumerolles, le pays des fougères arborescentes et la patrie des Maori !



CHAPITRE X.

LA NOUVELLE-ZÉLANDE, LE DÉTROIT DE MAGELLAN ET RIO-JANEIRO.

I. — Un vieil anthropophage. — Le supplice du tatouage. — Un oiseau à poils, sans ailes et sans queue. — Les gigantesques moa. — Un terrible carnivore. — Scènes horribles de cannibalisme. — Un travail indigène. — Nez sur nez. — Le lac Roto-rua. — Le chien Potaka. — Types maori. — Danses. — Ohinemutu. — Une nuit de cataclysme !

Le matin du 14 février 1889, nous débarquons à Auckland. Je confie à un facteur-express de la ville le soin de me choisir lui-même un gentil petit *boarding-house* à une livre la semaine. Il me conduit chez une bonne vieille dame qui me traitera comme si j'étais son enfant d'adoption et me comblera de petits soins. Il est vrai que je serai son seul client. Aussi viendra-t-elle chaque matin me prier de composer mon menu. Belles tranches de roastsbeef et de gigot avec choux, pommes de terre et carottes exquis, plats de laitage sous différentes formes feront mon ordinaire et seront arrosés du thé traditionnel. Puisque nous parlons de légumes, n'oublions pas de dire qu'ils sont les plus beaux et les meilleurs du monde ; aucun ne saurait soutenir avec eux la comparaison.

Aussitôt installé, je m'empresse de visiter cette ville

de 60,000 habitants, qui ressemble à toutes ses sœurs du nouveau monde austral.

Après huit mois de vie pour ainsi dire sauvage, quel singulier effet me produit la civilisation ! Ces grandes bâtisses qui bornent ma vue me font regretter mes larges horizons, et tous ces Anglais affairés, toutes ces Anglaises au teint blanc, d'une physionomie sans expression, me donnent à soupirer après mes beaux insulaires, après mes gracieuses Polynésiennes aux tons si chauds, aux regards si provocateurs, à la démarche si majestueuse. Aux filles dorées des Tropiques cette opposition des « visages pâles » de l'anémique Albion forme un contraste frappant, et je trouve d'une fadeur désespérante toutes ces femmes écloses sous nos cieux gris du Nord et transplantées aux antipodes.

Pour juger Auckland et avoir une idée d'ensemble de sa jolie baie, je fais l'ascension du Mont-Eden située à une demi-heure de la ville. Du sommet de cet ancien cratère éteint s'étend à mes regards un paysage immense, quelque peu mélancolique, noyé dans les tons les plus doux.

*
* *

Dès le lendemain de mon arrivée, je m'empresse d'aller chez le consul de France pour savoir s'il est possible d'opérer en de bonnes conditions mon voyage dans la région des lacs. Le consul n'est qu'un agent consulaire de nationalité anglaise qui connaît quelques mots seulement de la langue française.

« Si vous êtes chargé d'une mission quelconque par le gouvernement français, me dit-il, je suis prêt à vous obtenir un passage gratuit sur toutes les lignes des chemins de fer, autrement, il n'y faut pas compter. »

Et sur ma réponse que je n'ai été chargé d'aucune mission :

« Vous devriez vous arranger, continue-t-il, avec

M. F. Watkinson, tourist agent, 12, Queen street. »

Je cours à cette agence. Le directeur n'est pas là; son employé me reçoit et me met immédiatement en rapport avec deux artistes anglais qui ont vécu longtemps à Paris: M. Steel, graveur, et M. Watkins, aquarelliste distingué, tous deux adonnés également à la peinture.

M. Steel me conduit dans l'atelier commun, me fait admirer ses collections et me montre ses études. Sur ces entrefaites, entre un vieux maori, un ancien anthropophage qui lui sert de modèle. Il a l'air bien ramolli, le pauvre vieux ! On ne se douterait jamais qu'on a devant soi un vrai cannibale friand de chair humaine. Son visage est complètement tatoué. Les lignes bleues innombrables qui y sont dessinées de la façon la plus artistique pouvaient autrefois augmenter la férocité de ses traits en accentuant le jeu des muscles, leurs contractions et leurs rictus diaboliques; elles donnent aujourd'hui à sa sereine hébétude un caractère des plus grotesques.

M. Steel s'occupe de peinture en ce moment et reproduit des scènes maori. Un de ses tableaux représente des pirogues de guerre, s'avancant en grand nombre le long d'énormes rochers. Les sauvages, tous dans leur superbe nudité, se penchent sur leurs pagaies, tandis que l'un d'eux à l'arrière les excite de ses mouvements désordonnés en grimaçant et en tirant la langue. Ces pirogues de guerre, dont j'ai pu admirer un magnifique spécimen au musée d'Auckland, pouvaient contenir cent guerriers : elles avaient jusqu'à vingt-cinq mètres de longueur sur deux de largeur. On les décorait avec des plumes de pigeons noirs, d'albatros et de kakatoès.

Un autre tableau rappelle une légende : une jeune fille vient de traverser un lac à la nage afin de rejoindre son bien-aimé; elle aborde au rivage et son amant,

dans un mouvement pudique, lui jette un manteau pour la couvrir.

Un troisième nous montre une scène de tatouage : atroce, cette opération ! et le tableau nous donne des frissons.

Avec deux coquillages taillés en biseau on enlevait au patient des petites lanières de peau et l'on versait sur la plaie un liquide de couleur bleue. L'opération devait naturellement se renouveler un certain nombre de fois : il était impossible en un seul jour de faire plusieurs tracés, par suite de l'inflammation douloureuse qui en résultait. C'était, comme on peut se l'imaginer, un horrible supplice, et pourtant personne n'aurait voulu s'y dérober ; tous, au contraire, attendaient avec impatience l'époque de ce long martyre : le tatouage était à leurs yeux le symbole de la liberté.

Les jeunes filles étaient tatouées seulement sur le menton et sur les lèvres, d'où le nom de *blue-lipps*, *lèvres bleues*, que leur donnent les Anglais. Cette opération tend à disparaître ; beaucoup de jeunes Maori ont maintenant le visage indemne.

Une dernière toile attire mon attention par sa composition mouvementée ; des Maori se sont emparés d'un bateau européen abandonné. L'un des sauvages par imprudence a mis le feu aux poudres : le navire éclate au milieu des pirogues indigènes qui l'entourent ; c'est un effroi général et tous les hommes se jettent à la mer

*

Après avoir donné congé à son vieil anthropophage, M. Steel vient m'accompagner à travers les musées.

Et d'abord occupons-nous de la faune. Elle comprend beaucoup d'animaux d'importation en Nouvelle-Zélande : porcs devenus sauvages en quelques districts et qu'on détruit par milliers au milieu des fourrés ; chats qui perdent également dans la forêt

leur caractère domestique; cerfs et chevreuils très abondants en certains points; lièvres et lapins qui sont ici comme en Australie un véritable fléau; faisans, perdrix, cailles, étourneaux, merles, grives, alouettes, moineaux, pinsons, fauvettes animant bois et prairies; truites, saumons et autres poissons de nos pays peuplant fleuves et rivières.

« La faune néo-zélandaise proprement dite, très originale, ne comprenait, pensent les zoologistes, qu'un seul quadrupède, une espèce de loutre dont l'explorateur Haast a vu les traces et que d'autres voyageurs ont poursuivi sans pouvoir l'atteindre. Quant au rat maori, exterminé jusqu'au dernier par le rat venu d'Europe, les indigènes disent l'avoir apporté avec eux dans leurs canots : il en était de même du chien, qui d'ailleurs n'avait jamais quitté l'homme pour vivre à l'état sauvage dans les forêts. Il n'y a point de serpents ni de tortues dans l'archipel, et la famille des grenouilles n'est représentée que par une espèce, vivant en un seul endroit du littoral, dans l'île du Nord; mais les lézards sont nombreux. On en compte une douzaine d'espèces qui ne se retrouvent point en d'autres pays.

« Une des grandes curiosités de la faune et de la flore néo-zélandaise est l'espèce de chenille *sphæria Robertsi*, qui se creuse un trou au pied d'un arbre et dans laquelle naît un long champignon, envahissant bientôt tout le corps de la bête sans en modifier la forme. La vie végétale remplace alors la vie animale.

« La classe la plus remarquable de la faune néo-zélandaise est celle des oiseaux. Elle est fort riche, puisqu'elle se compose d'environ 150 espèces, dont plus d'un tiers appartenant en propre à l'archipel et constituant 17 ou 18 genres absolument distincts. Parmi ces oiseaux, il en est de fort curieux : tel le *huia*, espèce d'étourneau dont le mâle et la femelle

diffèrent absolument par la forme du bec ; mais l'oiseau caractéristique par excellence est le *kiwi*, ce fameux *apteryx* ou « sans ailes », dont il existe encore trois ou quatre espèces indigènes : en effet, dépourvu d'ailes et de queue, couvert de poils au lieu de plumes, et de la taille d'une poule ordinaire, le kiwi est sans défense contre le chien, et s'il en reste encore dans les districts écartés, c'est grâce à ses habitudes nocturnes. Mais il disparaîtra bientôt, comme ont disparu les espèces analogues dans les Mascareignes et comme, dans la Nouvelle-Zélande même, ont péri les quinze espèces de *moa* ou *dinornis*, oiseaux de la famille des autruches, de différentes dimensions : l'un d'eux avait plus de 3 mètres en hauteur. Les restes fossiles des moa ont été découverts dans les tourbières, sous les couches d'alluvions et dans les grottes, encroûtés de stalagmites ; mais on a aussi retrouvé de leurs squelettes, un œuf prodigieux, long de 25 centimètres, et même des fragments de peau et des plumes dans les tombeaux des Maori et parmi les débris de cuisine : il est donc certain que les indigènes ont chassé ces oiseaux, voués par leur manque d'ailes à une destruction rapide : d'après la tradition maori, les moa étaient couverts d'un plumage éclatant (1). »

En faisant l'énumération des oiseaux curieux de la Nouvelle-Zélande, je ne dois pas oublier une sorte de perroquet-chouette du nom de *kea*. Cet oiseau était autrefois herbivore, mais depuis l'introduction du mouton, il est devenu carnivore, et comme il s'attaque à la gent ovine, les colons le verraient disparaître avec plaisir. Malheureusement, si les autres oiseaux n'existent plus, celui-là se rencontre encore trop fréquemment. Sa façon de procéder est assez barbare :

(1) **Elisée Reclus.**

il se pose sur le dos d'un mouton, enfonce ses griffes dans la laine pour prendre un point d'appui solide, et avec son bec crochu il va directement à la recherche des rognons, afin d'en arracher son morceau favori, la graisse qui les recouvre. Le pauvre quadrupède se débat en vain contre son redoutable adversaire : il court, il saute, il pousse ses bêlements plaintifs. L'oiseau de proie n'en continue pas moins son œuvre impitoyable et ne reprend son vol qu'une fois l'opération terminée. Naturellement le mouton succombe toujours à cette terrible blessure.

*
* *

Avec les spécimens de la faune néo-zélandaise, on peut étudier au Muséum d'Auckland de nombreux objets maori, et je le fais d'autant mieux que je suis sûr de ne plus en trouver chez les indigènes, les musées publics et les collections particulières ayant tout accaparé. Des ornements en bois sculpté, des bijoux, en jade pour la plupart, des objets de ménage, des armes (massues, lances et haches en pierre) défilent successivement à mes yeux. Parmi les armes de guerre, il en est une spécialement terrible : c'est un instrument destiné à arracher les organes de la reproduction. Car si ces guerriers d'une férocité inouïe se plaisaient à dévorer leurs ennemis, ils préféreraient pourtant certaines parties du corps. Sur le champ de bataille même, le vainqueur aimait à manger tout crus les yeux, le cœur et les parties sexuelles du vaincu. Il croyait acquérir ainsi la sagacité, le courage et la virilité de son adversaire.

Inutile d'ajouter que ces scènes de cannibalisme ont depuis longtemps disparu.

Du Muséum nous allons à la Bibliothèque, qui comprend un grand nombre de volumes. Dans la salle d'entrée une grande pièce maori attire mes regards.

Les indigènes de la Nouvelle-Zélande avaient coutume de mettre leur nourriture à l'abri des rats dans des sortes de garde-manger ayant la forme d'une maisonnette minuscule à pignon. Ces constructions, isolées du sol par des piliers d'une certaine hauteur, étaient pour ainsi dire suspendues dans l'espace. Le devant du garde-manger que nous examinons est divisé en compartiments par cinq règles en bois. Tout en haut, dans celui du milieu, un dieu monstre tire la langue : deux brillants coquillages, de forme ovulaire, constituent ses yeux. Ces coquillages sont percés en leur centre et fixés sur une sorte de clou de bois qui s'y trouve ainsi enchâssé et simule la pupille. Ses parties génitales sont garnies également de blancs coquillages ; d'admirables sculptures recouvrent ses bras, ses mains, ses cuisses, ses jambes et ses pieds. Au-dessous du dieu se trouve une ouverture presque carrée, tout juste suffisante pour laisser passer un homme ; de chaque côté de cette ouverture sont sculptées de nouvelles divinités. Dans les autres divisions, des dieux à tête horriblement contournée ont aussi les yeux et les parties génitales en coquillages. Tous ces points brillants, disséminés çà et là sur ces dessins étranges, donnent à ces bas-reliefs une apparence très frappante de vie et de mouvement.

Ces travaux, d'une perfection admirable, prouvent chez les anciens Maori une intelligence très développée, un profond sentiment de l'art et une habileté qui ne pouvaient avoir de rivales parmi les insulaires du monde océanien.

*
* *

Enfin nous terminons notre journée au musée de peinture. Rien de bien intéressant, à l'exception de deux belles toiles de M. Watkins : une vue

du mont Egmont et le hant du moa ; cette dernière très originale, représentant un coin de forêt néo-zélandaise, peuplé de ces grands oiseaux, de la race des autruches, dont j'ai parlé précédemment.

Comme aquarelliste, M. Watkins est vraiment remarquable. Une vue du lac Taupo me séduit tout particulièrement. Ses eaux bleues, ses lointains violetés, les *rata*, ces espèces de myrtes qui fleurissent sur ses bords leurs larges fleurs rouges comme du sang, d'un effet si décoratif, me rappellent par leur coloris les riches nuances de la nature orientale.

Tous ces tableaux de la Nouvelle-Zélande, tout ce que l'on me raconte des phénomènes étranges de cette île volcanique, tout ce que l'on me dit de cette race spéciale des Maori exaltent de plus en plus mon imagination et me transportent par la pensée dans un monde absolument nouveau que j'ai soif de connaître.

Aussi mon départ pour l'intérieur est-il bientôt décidé. *M^r Watkinson, tourist agent*, à qui je raconte et ma situation et mes projets, veut bien, sur la recommandation des deux artistes peintres qui m'ont accordé si franchement leur sympathie, m'aider dans la réalisation de mes désirs. Il m'offre à moitié prix les voitures et tous mes frais d'hôtel. Me voilà donc sauvé !

*
* *

Avant de nous mettre en route, il est bon de donner quelques notions historiques et géographiques sur cette région.

La Nouvelle-Zélande fut découverte en 1642 par Abel Tasman. En 1769, Cook aborda à Poverty Bay et fit le tour de l'Archipel. Les premiers colons furent des immigrants australiens auxquels l'Angleterre donna un résident. La véritable prise de possession

du sol ne date que de 1840. Ce qui hâta l'action des Anglais, ce fut la présence d'un navire français de la compagnie Nanto-Bordelaise qui tentait inutilement d'annexer cette colonie à la France. Considérée jusqu'en 1841 comme une dépendance de la Nouvelle-Galles du Sud, elle devint à ce moment colonie distincte. Vers cette époque, grâce à la découverte des mines d'or qui lui donna un nouvel essor, elle se peupla très rapidement.

L'archipel, situé entre le 34° et le 48° latitude sud et le 166 et 179° longitude est, se compose de deux îles principales, presque aussi grandes dans leur ensemble que la Grande-Bretagne et l'Irlande réunies : l'île Nord que les Maori appellent *Ika na Maui*, ou le *Poisson de Maui*, en souvenir de certaine légende, et l'île Sud nommée *Tevahi Panamu*, le *pays du Jade*.

Au sud de ces deux îles que sépare le détroit de Cook est une petite terre, l'île de Stewart, désignée par les Maori sous le nom de *Raki-rua*, ou la *Terre aride*.

La forme générale de l'archipel rappelle la botte italienne, mais renversée : le pied est en haut et la tige en bas ; et cela se comprend, la Nouvelle-Zélande est aux antipodes !!!

L'île Sud ressemble à la Scandinavie. Son épine dorsale, faite de hautes montagnes ayant leurs neiges éternelles et leurs nombreux glaciers, longe le bord occidental de l'île. Les deux versants de cette chaîne de montagnes ont une formation analogue : sur le versant qui regarde la mer existent des fiords, sur l'autre sont des lacs multiples ; des deux côtés des monts se correspondent les vallées.

Parmi les montagnes les plus élevées de l'île Sud et de la Nouvelle-Zélande tout entière, on peut citer le mont Cook, l'*Ahravaïgi* des Maori ou *Mont qui*

perce le ciel (3,768 m.), l'Aspiring (3,023 m.) et l'Earnslaw (2,793 m.).

Dans la partie septentrionale de l'île Sud, une petite chaîne orientale semble se continuer par delà la mer dans l'île Nord, suivant une direction qui va du sud-ouest vers le nord-est.

Dans l'île Nord, au nord-ouest et au centre, se dressent des massifs volcaniques disséminés çà et là. C'est surtout cette partie que je tiens à visiter.

La population de la Nouvelle-Zélande comprend 650,000 habitants environ, y compris 40,000 Maori, occupant presque tous l'île Nord. Le nombre des Maori diminue de plus en plus. Lorsque les premiers pasteurs protestants débarquèrent en 1814, les indigènes étaient approximativement 120,000. Un jour viendra où ils cesseront d'être : la boisson et les maladies européennes sont terribles pour ces enfants de la nature et les enlèvent brutalement.

*
* *

Six jours après mon débarquement à Auckland, je me dirige par le chemin de fer vers la région des lacs de l'île Nord. Nous voyons d'abord de grandes prairies : on se croirait en France ; puis des landes stériles, des marais et quelques petits ruisselets. En somme rien d'intéressant. Nous traversons maintenant quelques débris, quelques ruines de forêt. Les procédés pour attaquer la forêt et la faire disparaître sont les mêmes qu'en Australie : on emploie la hache et le feu. Avec la hache on taille dans les arbres un anneau circulaire à hauteur d'homme : la sève ne peut plus monter, le végétal meurt et se dessèche. Avec le feu, des bois entiers sont consumés.

Les tableaux deviennent moins monotones.

Se présente une grande plaine marécageuse bornée

par des montagnes au ton bleuâtre ; la flore néo-zélandaise s'épanouit dans toute son originalité : très curieux les effets de ces palmiers miniatures qui croissent en abondance et de ces plantes pareilles à des mâts auxquels s'accrochent quelques bouquets de verdure.

Nous arrivons à la petite ville de Mercer. Une jolie surprise m'y attend : une belle et large rivière coule au milieu d'une riche végétation et étage sur ses bords de douces collines boisées.

Sur le rivage deux femmes, le nez collé sur le nez, pleurent longtemps dans cette attitude en se disant adieu selon la méthode maori. Les produits de leur muqueuse pituitaire et de leur glande lacrymale se mélangent et descendent lentement comme de longs stalactites. Impossible d'admirer plus longtemps le poétique tableau de ces deux femmes, il faut remonter dans notre compartiment, et le train de nouveau nous emporte.

Nous suivons les bords de la rivière. Oh ! voici une scène de nature, toute gracieuse ; une île ovalaire, un grand bois touffu de saules pleureurs vient mourir ses branches dans l'eau du fleuve, et cette belle couronne, ce superbe massif de verdure en cascade est du plus charmant effet.

La contrée se fait marécageuse.

Nous entrons dans un pays giboyeux. A Rangiriri existe un lac entouré de vastes marais d'où s'échappent des bandes innombrables de canards sauvages.

A Huntly, le ciel, resté pur jusqu'à cet instant, commence à s'assombrir. Nous roulons entre de petites chaînes de montagnes : jolis paysages le long de la rivière ; puis belles montagnes ruisselantes de végétation.

Le reste du voyage est monotone, très monotone.

*
* *

Le lendemain j'abandonnais la ligne du chemin de

fer et partais dans une grande voiture à l'usage des touristes pour le lac *Roto-rua*, situé à 54 kilomètres de distance. A des plaines nues et stériles succède une merveilleuse forêt dont nous côtoyons les pentes magnifiquement boisées. Ici le tableau devient très beau : nous avons dans les lointains le vaste horizon dénudé, tandis que se déroule à nos pieds la majestueuse flore néo-zélandaise dont les nuances sont variées à l'infini, depuis le vert aux reflets blanchâtres jusqu'au vert bleu foncé. C'est pour mes yeux toute une végétation nouvelle, d'une teinte générale assez mélancolique. Les fleurs rouges de certaines lianes qui tapissent souvent les troncs d'arbres jusqu'à leurs dernières ramifications semblent elles-mêmes, par leur couleur éteinte, ne pas vouloir détonner dans cet harmonieux ensemble.

Avant notre entrée dans la forêt, les horizons paraissent s'élargir encore et me donnent la sensation vraie de ces espaces immenses que j'ai déjà rencontrés au désert. Enfin nous courons sous bois et les arbres, bientôt, par leur enchevêtrement de branchages, nous dérobent les lointains. Le feu a tracé la route dans la forêt et nous filons rapidement pendant une dizaine de milles entre des troncs noircis qui forment, de chaque côté du chemin, une ligne funéraire des plus lamentables dans ces fourrés toujours verdoyants, à chaque instant étoilés d'élégantes fougères arborescentes.

Tout à coup apparaît le *Roto-rua* ou *deuxième lac*, d'une couleur vert pâle, entouré d'un hémicycle de montagnes tendrement nuancées. Des profondeurs de la forêt, ce spectacle est d'une douceur inexprimable.

Aux pâleurs de nos paysages du Nord, aux tons crus de l'Orient, au brillant coloris des tropiques succèdent aujourd'hui les demi-tons lumineux de la nature néo-zélandaise.

A midi et demi, après cinq heures de voiture, nous sommes à Ohinemutu, au sud du Roto-rua.

Le *Roto-iti* ou *petit lac*, ayant été, d'après la légende, trouvé le premier dans cette région, on donna le nom de *Roto-rua* ou de *deuxième lac* à celui dont la découverte suivit immédiatement.

Au dire des Maori, sept canots de guerre abordèrent, il y a quatre ou cinq siècles, aux rivages de la Nouvelle-Zélande. Les étrangers qui montaient ces barques venaient de Hawaiki. Quelle île veut-on désigner sous cette dénomination? Est-ce Hawaï des îles Sandwich? est-ce Savaii des Samoa? nul ne le saura jamais. Parmi ces insulaires se trouvait un certain Rangatiki accompagné de sa famille, de ses amis et de son chien fidèle Potaka. A peine sont-ils débarqués qu'ils s'empressent de s'enfoncer dans l'intérieur de la région pour explorer cette île inconnue. Pendant une de leurs excursions, le chien disparaît et ne revient que le surlendemain, mais absolument malade d'une indigestion. Ils s'aperçoivent qu'il a mangé trop de poissons, ce qui leur fait supposer l'existence d'une étendue d'eau dans les parages. En suivant les traces du chien, les indigènes arrivent sur les bords d'un lac qu'ils nomment Roto-iti. Là, à l'exemple du chien, ils se gorgent d'un petit poisson appelé *inanga*. Puis ils continuent leur route et atteignent un deuxième lac, le Roto-rua. Au milieu s'élevait une île verdoyante et pittoresque qui existe encore aujourd'hui; ils se dirigent vers ce site gracieux, qu'une tribu avait choisi comme résidence. Le chef Kawaarero les reçoit avec amabilité; mais la vue du chien excite ses appétits carnivores, et il propose à son hôte de manger l'animal. Rangatiki refuse. Kawaarero réussit pourtant à attirer la pauvre bête et il n'hésite pas à la tuer et à la mettre au four canaque. Rangatiki, ne voyant plus son chien, se doute de ce qui est arrivé: il consulte les sorciers et ceux-ci lui répon-

dent que Kawaarero a dévoré l'animal. Plein d'une juste fureur, il court chez le grand chef et lui reproche son crime. Celui-ci nie avec indignation ; mais pour le confondre, Rangatiki appelle son chien : « Potaka lawhiti e kai hea koe?— Mon cher Potaka, où es-tu ? » Et le susdit Potaka répond en aboyant dans le ventre de son assassin. Aussitôt le grand chef est mis à mort, et la tribu si vigoureusement attaquée qu'elle est défaite et impitoyablement massacrée (1).

D'après cette légende, on peut conclure à l'existence antérieure d'une race indigène exterminée par les Maori. Cette thèse est défendue énergiquement par Huxley et Quatrefages, qui ont examiné des crânes de Néo-Zélandais offrant une similitude complète avec les crânes papous.

*
* *

Tout à fait sur les bords du lac se trouve un grand village maori où l'on espère étudier sur place la vraie vie des indigènes. Désillusion ! la venue de nombreux touristes a transformé ces Maori ; ils ne cherchent plus qu'à exploiter le voyageur et ne donnent aucune idée de ce qu'ils étaient autrefois.

On a beaucoup vanté leur beauté, je crois qu'on l'a exagérée ; ils sont loin de valoir les types que j'ai rencontrés dans les îles intertropicales. Leur couleur n'a pas ces tons chauds et brillants que j'ai tant admirés chez les indigènes des îles de la Société et surtout de l'archipel de Tonga, et leur physionomie n'a pas cette expression de contentement qui séduit chez tous ces insulaires. Au point de vue de l'intelligence, du courage et de la force physique, les Maori peuvent être supérieurs ; ils ne le sont pas au point de vue de l'es-

(1) Lire M. Ernest Michel dans ses beaux voyages autour du monde.

thétique. Du reste, leurs qualités, comme celles de toutes les races océaniques, disparaissent devant la civilisation, qui produit ici comme ailleurs ses mêmes effets.

En arrivant à Ohinemutu, le voyageur est frappé à l'aspect des femmes, leur pipe à la bouche. Toutes, jeunes et vieilles, fument avec rage. Et elles n'ont pas seulement la passion du tabac, elles ont également celle de la boisson. Le tatouage chez les jeunes filles s'impose aussi de lui-même à l'attention des touristes et, chose étonnante, l'impression qu'il produit n'est pas celle que l'on pourrait penser. A ma grande surprise, je trouve adorables les lèvres bleues : cette couleur sied à merveille à leur physionomie. Sans leur détestable habitude de serrer entre leurs lèvres de vieilles pipes dont le tuyau est réduit des quatre cinquièmes, quelques-unes de ces jeunes filles si heureusement tatouées m'inspireraient les plus gentils sentiments. Mais la pipe et l'alcool font fuir l'amour. Par leurs allures, par leur lourdeur, par leurs danses même, beaucoup de ces femmes sont antipoétiques. J'ai dit « par leurs danses » ; en effet, je les ai vues à l'œuvre. Si l'on fait chanter à Venise les gondoliers dont la voix ne sait plus soupirer des barcarolles, s'il revêt les belles filles d'Ischia de leurs superbes costumes d'autrefois, costumes qu'elles ne veulent plus porter, il produit en Nouvelle-Zélande les mêmes résultats. On ne danse plus devant les cases, au sein de la nature, mais sur la promesse de nombreux whisky, les indigènes organisent dans d'infests *bar* des soirées dansantes, et c'est à l'un de ces spectacles que j'ai pu assister.

Les femmes étaient au nombre de huit, et par leurs mouvements elles me rappelaient quelque peu les danseuses orientales, langueur et volupté en moins. Pour vous représenter le tableau, supposez le jeu

d'une almée exécuté par nos plus lourdes paysannes. Elles pivotaient, frappaient du pied en cadence, se livraient à des projections du bassin alternativement à droite et à gauche, s'arrêtaient un court instant, immobiles, puis reprenaient un mouvement précipité des hanches. Une des figures les plus curieuses de leurs exercices chorégraphiques était celle-ci : elles s'avançaient de plusieurs pas en glissant et en imitant par un sifflement léger le bruit d'un frôlement. Cette figure ne manquait pas d'élégance.

J'aurais été très désireux d'assister à la fameuse danse guerrière, à la terrible danse nationale, la *haka* ; malheureusement elle semble avoir été oubliée : de vieux indigènes seuls l'exécutent dans de grandes occasions.

*
* *

A Ohinemutu existent de nombreuses sources thermales dont la puissance curative est connue du monde médical tout entier. Et, phénomène vraiment remarquable, ces sources offrent à l'analyse des principes différents. Les eaux thermales possèdent ici des qualités multiples : elles sont employées contre l'anémie, contre la dyspepsie, la sciatique, la névralgie, la goutte, les rhumatismes, l'eczéma et les affections cutanées. Aussi a-t-on construit le beau sanatorium de Rotorua. Il contient le *Bain du Prêtre*, ou *Priest's Bath*, ainsi nommé en souvenir de la guérison d'un missionnaire de Tauranga. Cette source est extrêmement acide, sulfureuse et alumineuse. Il possède aussi le *Bain de Rachel*, ou *Rachel's Bath*. Son eau, qui atteint 90° à sa source, est au contraire alcaline et siliceuse ; on réduit sa température suivant le désir de chacun. Les médecins la recommandant non seulement comme bain, mais aussi comme boisson.

Partout à Ohinemutu, du sein de la végétation s'é-

lèvent les vapeurs des eaux chaudes : les petites sources sont innombrables et sur le bord du lac les eaux bouillantes sont en telle quantité qu'elles servent à la population du village pour cuire les aliments. Inutile d'allumer du feu, la nature se charge de ce soin. Cet avantage, par exemple, est balancé par quelques désagréments. Toutes ces sources naissant et disparaissant comme par enchantement, il n'est pas rare de les voir jaillir tout à coup dans une prairie ou dans un enclos, sur un chemin ou dans l'intérieur d'une case en pleine famille maori, ce qui dans ce dernier cas met naturellement tout le monde en fuite.

Les accidents, pourtant, sont assez rares et les Maori, habitués à ces scènes volcaniques, ne songent nullement à désertir leur village. Il est curieux, très curieux, ce village avec ses huttes ornées des anciennes sculptures, et surtout avec son *Whare-puni*, sorte de grande case correspondant à nos monuments publics et où les indigènes s'assemblaient pour discuter leurs intérêts. C'était à la fois un lieu de réunion et un hôtel pour les étrangers. De beaux bas-reliefs en ornent la façade, et des divinités grimées qui tirent la langue décorent le pilier du milieu à son sommet et à sa base. Ce vieux reste d'architecture maori est maintenant recouvert d'une toiture en plaques de tôle et sert d'église catholique, car les Maori sont presque tous convertis au christianisme. Ils ont abandonné leur ancienne religion qui, comme celle de tous les Polynésiens, était le culte des forces de la Nature toujours divinisées et associées dans leur pensée aux mânes de leurs aïeux. Leurs divinités étaient donc innombrables. Ils croyaient à l'immortalité de l'âme et avaient de l'enfer des idées épouvantables que leur imagination avait puisées forcément aux horreurs de cette nature volcanique.

De leur ancienne religion ils ont gardé les traces des vieilles traditions communes au genre humain. Par exemple, ils racontent ainsi la création du premier homme :

Un dieu bienfaisant du nom de Tiki, disent-ils, descendit sur la terre, et prenant de la terre rouge, il la pétrit avec son sang, forma un homme et l'étendit à sécher le long d'une haie; et pendant qu'il séchait, l'homme sentit en lui la vie qui devait l'animer. Et le dieu satisfait renouvela l'opération pour la femme, et la femme fut créée. De ce premier couple sortit une génération qui peupla l'univers, mais elle fut si perverse que Tiki, irrité, résolut de la détruire et la noya complètement sous les eaux d'un déluge. Alors apparut un autre dieu appelé Maui qui, en compagnie de ses trois frères, se mit à pêcher. Avec un hameçon formé de la mâchoire d'un de ses ancêtres, il prit quelque chose, et ses frères durent réunir leurs efforts aux siens pour attirer à fleur d'eau le produit de leur pêche. C'était la Nouvelle-Zélande qu'ils venaient de faire sortir du fond des eaux et qui devenait ainsi la seconde origine du monde.

*
* *

Avant la fameuse éruption du Tarawera, ce volcan qui, dans la nuit du 10 juin 1886, se réveilla d'une façon si terrible et changea pour longtemps l'aspect général de la région, les touristes partaient d'Ohinemutu pour aller contempler à une petite distance la merveille des merveilles, la célèbre source incrustante de Te Tarata. Cette source jaillissait par intermittence à 25 mètres au-dessus du *Roto-Mahana* ou *Lac chaud*, au fond d'une large vasque de 200 mètres de circonférence. Ses eaux, « après avoir empli ce cratère aux ourlets de silice translucide, semblable à l'al-

bâtre, s'écoulaient en minces nappes d'azur pour tomber de bassin en bassin, tous développant leurs margelles blanches en hémicycle parfait, grâce à l'ondulation régulière de l'eau qui déroulait ses vaguelettes circulaires autour de la cascabelle ; en diminuant de température, ces eaux, saturées de silice et de substances sulfureuses, changeaient graduellement de couleurs : de la nuance du saphir dans le bassin de jaillissement, elles prenaient plus bas des reflets de la turquoise, et à leur entrée dans le lac elles n'étaient plus que très légèrement azurées (1). »

Toutes ces beautés ont été ensevelies à jamais sous les déjections du monstre, et à la place de ces magnifiques terrasses blanches et roses qui faisaient l'admiration des voyageurs, il ne reste plus aujourd'hui qu'un affreux désert de cendres.

C'est à M. Mac Rae, le propriétaire de l'hôtel de Wairoa, témoin de l'éruption du Tarawera, que je dois les détails suivants. D'après lui, la destruction de Pompéi et d'Herculanum n'a pas dû offrir des scènes plus horribles.

Dans la soirée du 9 juin, une pluie torrentielle, accompagnée de secousses de tremblement de terre, précède le cataclysme. Les vibrations du sol devenant de plus en plus fréquentes, de plus en plus accentuées, les habitants effrayés se précipitent hors des maisons : le ciel est en feu ; des éclairs sinistres semblent jaillir du sommet du Tarawera.

Vers le milieu de la nuit, une explosion formidable est le signal d'un embrasement général. Trois cratères s'allument ensemble et subitement ; de tous côtés ils vomissent des matières ignées, au milieu des tressaillements continus du sol, du bruit du tonnerre et des décharges multipliées du volcan. C'est sur toute la

(1) Elisée Reclus.



région une pluie de cendres, de scories et de rocs brûlants, suivie bientôt d'une énorme projection de vase bouillante. La population, de plus en plus affolée, cherche partout des refuges et ne sait où se mettre en sûreté ; les maisons s'écroulent les unes après les autres, ensevelissant sous leurs décombres des familles entières. Des touristes à ce moment habitaient l'hôtel de M. Mac Rae. Avec un sang-froid admirable, il les réunit tous en compagnie de sa famille et de ses enfants dans la partie de l'habitation qui a le plus de chance de résister au poids des déjections. Mais à peine y sont-ils enfermés que la moitié de la maison s'effondre avec un fracas terrible. Alors c'est un sauve-qui-peut général. Tout le monde s'élance vers un dernier refuge, vers le Whare-puni du village, sous la pluie de scories et de vase brûlante qui ne cessent de tomber : un des jeunes touristes est tué, plusieurs personnes sont blessées, l'épouvante est partout. Rien ne peut donner une idée des horreurs de cette nuit au sein de cet indicible chaos ; elles dépassent tout ce que l'imagination peut concevoir. Les cris d'effroi des femmes et des enfants, les plaintes, les gémissements des blessés se mêlent au crépitement d'une véritable canonnade ; le sol oscille, les maisons craquent : c'est la fin d'un monde.

Le lendemain, des deux villages situés au pied du Tarawera l'un, le village maori, avait disparu sous une couche épaisse de cendre et de boue ; pas un seul habitant n'avait échappé à la mort ; l'autre, celui de Wairoa, ne présentait que des ruines, quelques maisons seules tenaient encore debout. Le Roto-mahana lui-même s'était transformé en un gouffre profond d'où l'eau s'était échappée. Et le voyageur se sent aujourd'hui le cœur serré devant cette scène de désolation, devant ce linceul de poussière qui recouvre tant de victimes, en face des derniers vestiges de ce désastre :

maisons émergeant de cette couche boueuse, arbres dressant au-dessus de ce lugubre tableau leurs squelettes blanchis. Seul, le Roto-mahana a repris son aspect, il s'est rempli depuis la catastrophe, et le ciel comme autrefois se mire dans le cristal de son eau limpide.

II. 94 kilomètres entre des tas de cendres ! — Sourire de paradis sur une gueule d'enfer. — La vallée de la Mort. — Surnom des Français en Nouvelle-Zélande. — Forêts de fougères arborescentes. — Beautés sublimes du détroit du Magellan. — Un ami retrouvé. — Une détestable surprise. — Splendeurs de la baie de Rio-Janeiro. — Procession du Vendredi-Saint. — Sous une pluie de roses et une envolée d'harmonies. — L'empereur ! — Départ pour l'Europe. — Mon prochain voyage.

D'Ohinemutu nous partons pour le lac Taupo, situé à 58 milles de distance. Impossible de trouver un chemin plus maussade. Je ne sais ce qui nous attend là-bas ; mais il nous faudra rencontrer des choses bien intéressantes pour oublier une pareille route. Nous voyageons pendant une longue journée tout entière, entraînés au trot rapide de cinq chevaux, au milieu d'un horrible nuage de poussière, sous un ciel gris, entre des collines grises qu'on pourrait comparer à des tas de cendres. Si nous allons dans des enfers, cette route en est bien la plus détestable entrée. A part un joli tableau à Ateamuri, sur la rivière Waikato, nous jouissons de ce même paysage sur une longueur de 94 kilomètres. Je n'ai pas besoin d'ajouter que, le soir, nous arrivons dans un état d'hébètement difficile à décrire. Le lac Taupo, ce lac ravissant qu'une aquarelle de M. Watkins m'avait montré si beau sous ses chaudes couleurs,



ne contraste guère avec les horribles paysages de cette affreuse journée ; il est aussi maussade que le reste. Nous n'avons plus qu'à nous mettre à table chez M. Joshua, au grand hôtel de Spa, hôtel de premier ordre, qui se recommande aux touristes par son confortable, son luxe, et surtout par ses prix élevés : quinze francs par jour. Heureusement je paie moitié prix. Décidément les phénomènes volcaniques de la Nouvelle-Zélande coûtent beaucoup de peine et beaucoup d'argent.

*
* *

Dès le lendemain matin, la curiosité nous emporte vers les merveilles de Wairakei. Le cadre dans lequel elles sont placées est un morceau de la belle nature que nous avons contemplée hier. Cela promet peu. Nous longeons la rivière Waikato ; elle forme à une certaine distance une superbe cascade, *Huka falls*. Cette large cascade d'une hauteur de 10 mètres environ se déploie en éventail entre deux rocs nus, à pic. La violence de cette chute d'eau est telle qu'à plus de cent mètres au delà, l'onde n'est qu'une blanche écume : on dirait des flots de mousseline jetés sur de l'émeraude liquéfiée.

Nous atteignons Wairakei. Au sein d'un paysage triste et désolé se trouve une petite ravine verdoyante d'où s'échappent des fumées, des mugissements de geysers, des bruits souterrains et aussi des soupirs de ruisselets et des chants d'oiseaux. Sur ce brasier ardent que recèle la terre en ses profondeurs, cette verdure éternelle où passent de doux zéphirs, où l'onde murmure, où les volatiles gazouillent, est comme un sourire de paradis sur une gueule d'enfer. La nature aime ces contrastes : elle se plaît souvent à enjoliver ses gouffres. Ici au milieu de ce

riant tableau, elle présente les phénomènes les plus curieux et les plus variés : trous qui contiennent de la terre en ébullition, lacs transparents d'où s'élancent en sifflant de hautes colonnes liquides, marmites pleines d'une eau qui bout avec furie, fissures remplies de vapeurs, petites mares azurées, entourées de pétrifications bizarres, formations cristallines de toutes espèces, nuances extraordinaires du sol, grottes minuscules de toutes couleurs, détonations souterraines.

*
* *

Pour changer de spectacle, nous nous embarquons le lendemain, par un ciel pur et un temps favorable, sur le steam-boat Tauhara, petit vapeur de quinze mètres de longueur, qui promène les touristes sur les eaux bleues du lac Taupo Moana (Mer intérieure). Les Maori appellent ainsi ce lac en raison de son étendue : c'est le plus grand de la Nouvelle-Zélande. Il est dominé par les deux célèbres volcans, le Tongariro, d'une hauteur de plus de sept mille pieds, et le Ruapehu, son voisin, dont les trois pics neigeux s'élèvent à près de dix mille pieds.

A peine sommes-nous en route que le vent se lève et que les vagues nous roulent comme sur une mer. Taniwha, le dieu du lac, l'homme aux cheveux rouges, toujours affamé de chair humaine, voudrait nous jeter au fond de sa demeure pour pouvoir nous dévorer. Malgré l'appétit du monstre, notre excursion s'opère sans accident, et, après avoir touché les rives de Rangitira, nous revenons sains et saufs au village de Tapuwaecharuru.

De là nous prenons un petit canot pour aller contempler les scènes de la délicieuse et romantique

rivière Waikato, dont les eaux, d'une belle couleur d'opale, sont dominées par de superbes rochers.

Sur les bords de cette rivière, dans la propriété de M. Joshua, notre maître d'hôtel, il nous est donné de voir de nouveaux phénomènes volcaniques, et parmi eux le trou du diable, gueule de monstre qui semble vomir à chaque expiration un torrent d'eau chaude ; un superbe geyser qui s'élance d'une sorte de nid d'aigle ; le chaudron des sorcières, dont les parois se revêtent de teintes roses, noires, blanches, vertes, bronzées, dorées, toutes merveilleuses et admirablement combinées.

En escaladant les collines désertes et sauvages qui bordent la rivière, nous arrivons dans un sombre vallon où poussent en abondance des *ti*, bruyères géantes de ces parages désolés, et du milieu de cette sombre verdure nous voyons s'échapper de tous côtés des tourbillons d'épaisse fumée, exhalaisons d'une terre toute volcanique. Elles semblent, en s'élevant, danser une ronde funèbre aux portes d'un enfer ; on donne à cette vallée un nom bien mérité : on l'appelle la Vallée de la Mort. Ici il n'est pas besoin de bâiller à la lune, il vaut mieux regarder à ses pieds ; nous sommes dans la région des marmites. Un faux pas, et l'on glisserait dans une de ces bouilloirs naturelles.

Le soir, pour nous reposer du spectacle de toutes ces scènes infernales, les jeunes filles en traitement nous donnent au salon un très brillant concert. J'ai dit *en traitement* : le Spa, en effet, a son sanatorium à l'usage des personnes atteintes de rhumatisme et de maladies de peau.

*
* *

Après être descendu jusqu'au sud du lac Taupo qui, malgré quelques jolis paysages, laisse beaucoup à

désirer comme panorama, je retourne à Ohinemutu. Les Français reçoivent là-bas un nom singulier : on nous appelle des *oui-oui*, et nous le méritons bien. J'ai mon succès : toute une bande de Maori m'accompagnent sur les collines qui dominant le lac. Je m'amuse à leur parler tahitien ; ils manifestent une surprise extrême en m'entendant gazouiller une langue qui se rapproche de la leur. Nombre de mots dans les deux langues ont en effet de l'analogie : ainsi *toi*, *chien*, *cochon* se traduisent en tahitien *oe*, *uri*, *pua*, et en maori *koe*, *kuri*, *puak*. Le *k* seul fait la différence.

Après avoir prêté l'oreille à mon doux langage polynésien, ils me prient de chanter des chants de mon pays, et je leur fais connaître tout mon répertoire : ils ne se lassent pas d'écouter, et ils m'applaudissent vigoureusement. Il est vrai que dans ces chants de ma patrie je mets toute mon âme : aux antipodes de notre vieux monde, ils me rappellent tant de souvenirs !

Le lendemain, après onze jours de voyage dans la région des lacs, je vais en voiture à travers la forêt jusqu'à la petite ville de Tauranga, si jolie avec ses avenues d'eucalyptus et de saules-pleureurs ; et de là, je gagne Aukland.

*
* *

Nouvelles excursions : une première à Whangarei, Waipu et Mangapai dans le nord de l'île ; une seconde non loin d'Aukland, une des plus belles qu'on puisse faire en Nouvelle-Zélande et que je recommande d'une façon spéciale à tous les touristes : à Henderson, aux cascades de Waitakei et de Nihotopu, aux forêts de *Kauri*, arbres géants lisses et droits comme un jonc, d'une hauteur de 50 à 60 mètres, et d'une circonférence de 14, 15 et même 16 mètres ; et enfin une troisième sur les côtes de l'île Nord et de l'île Sud.

Et alors à Wellington, la capitale, ville située sur le bord septentrional du détroit de Cook, dans un courant d'air perpétuel, je prends passage pour Londres, à raison de 500 francs, sur le *Tongariro*, steamer de la *New-Zealand Shipping Company*, avec faculté de scinder mon voyage à Rio-Janciro. Nous levons l'ancre, un coup de canon résonne ; voici l'heure d'abandonner cette contrée dont on peut délaissier la région des lacs, mais dont il faut connaître les merveilleuses forêts toujours vertes, les plus riches du monde en fougères arborescentes hautes de 10 à 15 mètres, et qui donnent une idée de ce qu'étaient autrefois les bois des temps géologiques composés surtout de ces grands cryptogames. A nos yeux disparaissent bientôt les montagnes de la Nouvelle-Angleterre, nous ne voyons plus que l'océan.

*
* *

De la Nouvelle-Zélande au Sud Amérique nous employons treize jours de navigation. A part deux ou trois jours de grosse mer, nous sommes favorisés par un temps exceptionnel en ces parages toujours redoutés des marins.

Les steamers de la *New-Zealand Shipping Company* ne passent que rarement par le détroit de Magellan ; ils doublent presque toujours le cap Horn : la route est plus longue, mais elle est plus sûre. Aujourd'hui 3 avril, heureuse surprise : en raison du calme plat et de la présence, à bord du *Tongariro*, de la mère du gouverneur de la Nouvelle-Zélande, femme d'autant plus respectable à mes yeux qu'elle a manifesté le désir de contempler les beautés du fameux détroit, pour ces raisons, dis-je, à 8 heures du matin nous pénétrons dans ce canal des deux mers, créé par la nature. Nous voici entre l'île de la Désolation, d'un côté,

et six rangées de montagnes, de l'autre. On dirait, à la vue de ces colosses épaulés les uns sur les autres, des monstres posés en sentinelles pour garder ce passage situé entre l'immense continent américain et cette terre lilliputienne qui forme la pointe extrême du Nouveau-Monde.

Nous avons à franchir plus de quatre-vingts lieues, dans ce détroit, et jusqu'à la nuit notre paquebot continuera d'avancer au sein de ces solitudes mornes et silencieuses qui doivent nous montrer leurs beautés sévères, sublimes, incomparables.

Sous un ciel absolument triste, dans cette sorte de fleuve qui va du Pacifique à l'Atlantique et serpente au milieu des chaînes de montagnes, nous allons contempler des tableaux d'une richesse incroyable de nuances, uniquement dans les couleurs foncées comprises entre le gris d'acier et le noir d'encre.

C'est d'abord un couloir étroit de montagnes sombres ouvrant sur des horizons grandioses ; puis des rocs monstrueux se dressent, hérissés, échevelés, autour de deux pics géants, comme pour une ronde fantastique ; ici une véritable armée de pics menaçants occupent tout un côté du détroit et dominant les flots immobiles, unis et brillants comme un lac de mercure ; là des monts loqueteux, déchiquetés, semblent pleurer leur misère avec les larmes de neige qui du haut de leurs cimes découlent en ruisseaux, tandis qu'en face des mamelons innombrables forment le plus bizarre assemblage ; ailleurs, une couronne de rochers gigantesques encercle un vrai lac fermé ; dans un autre endroit s'étend un fouillis, un enchevêtrement de montagnes de toutes hauteurs, de toutes formes, de toutes couleurs, montagnes striées de neige et séparées souvent les unes des autres par d'immenses glaciers au ton verdâtre qui descendent majestueusement à la mer ; plus loin, devant nous s'élance vers le ciel

avec ses multiples aiguilles un énorme cône tronqué qu'on croirait recouvert d'une draperie de velours noir. Et pour renforcer l'effet de ce superbe bloc, sur ses flancs, mais tout à fait aux horizons lointains, apparaissent une succession de sommets neigeux qui font encore d'un noir plus éclatant cette masse du premier plan.

Enfin partout au milieu de ces pays déshérités, au milieu de cette nature toujours en tristesse, toujours en deuil, ce ne sont que scènes dont la grandeur imposante et parfois la sublime horreur vous saisissent et vous remuent jusqu'au plus profond de votre être.

Nous stoppons pendant la nuit ; le détroit a ses dangers ; et le matin, vers 6 heures, nous reprenons notre route. Par un beau ciel et un magnifique lever de soleil, il m'est permis de contempler le spectacle des vastes horizons qui se déploient à nos regards ; les montagnes ont disparu, une grande plaine s'étale dans toute sa nudité, me rappelant, par sa couleur gris violeté, la chaude lumière orientale. Le paysage d'aujourd'hui fait un singulier contraste avec celui d'hier. Le détroit s'élargit de plus en plus ; enfin nous abordons la pleine mer, nous sommes désormais dans l'Atlantique, et maintenant nous allons remonter presque en ligne droite du 53° latitude sud au 52° latitude nord. En quelques jours la température se transforme : on se sent revivre, on s'épanouit dans cette douce atmosphère.

Nous approchons de plus en plus de Rio-Janeiro. Mon impatience est extrême, je soupire après cette terre nouvelle, après cet autre tableau de la grande féerie que je me plais à vivre. La nature, qui s'est montrée sous ses aspects les plus farouches, va se transformer comme par enchantement et nous apparaître avec son air de fête, dans sa plus éblouissante parure. Et, pour comble de bonheur, un ami m'attend à Rio-

Janeiro : le jeune Polonais de Biatostocky, mon aimable compagnon de voyage en Egypte, m'a écrit à Tahiti pour me prier de venir le rejoindre au Brésil, et je lui ai envoyé de la Nouvelle-Zélande, par le courrier précédent, la nouvelle que je m'embarquerai sur le *Tongariro*, directement pour Rio-Janeiro.

*
* *

Enfin nous entrons dans cette baie merveilleusement belle sous l'azur de son ciel, et nous pouvons admirer ses rochers, son colossal *Pain de sucre*, ses collines verdoyantes, sa ville nouvelle étagée en amphithéâtre sur une succession de coteaux, sa vieille cité couchée dans la plaine, ses innombrables bateaux de tous genres, de toutes nationalités, et surtout ses magnifiques montagnes lointaines qu'on a si justement comparées à une rangée de tuyaux d'orgue gigantesques et qui forment au tableau un fond tout à la fois étincelant et grandiose : et tout cela noyé dans des torrents de lumière.

Devant la vieille ville nous jetons l'ancre.

Quelques moments après, mon ami de Biatostocky et moi, nous tombons dans les bras l'un de l'autre. Ma joie touche au délire. Se retrouver, se revoir sur cette terre du Brésil après deux ans de courses folles à travers les deux hémisphères, n'est-ce pas quelque chose du bonheur de deux âmes-sœurs qui, après une longue séparation, se rencontreraient aux cieux ? La réalité m'échappe ; il y a une telle concentration de mon être tout entier sur ce rêve si longtemps caressé dont je suis maintenant en possession, que je reste stupide. Mais je vais recevoir tout à l'heure une de ces douches glacées qui vont me rappeler à moi-même.

Au moment où je veux faire viser mon billet de

passagé par le commissaire du bord, celui-ci m'annonce que je n'ai pas le droit de scinder mon voyage et de m'arrêter un mois à Rio-Janeiro, cette condition n'ayant pas été stipulée par écrit sur mon billet. Naturellement je proteste avec énergie : tout est inutile, et je serais la victime d'une erreur de commis, si je n'avais des témoins pour certifier que j'ai pris un billet de passage sur le *Tongariro* à la seule condition de m'arrêter ici. Mais je suis obligé de rester à mes risques et périls, la Compagnie ne peut s'engager à me prendre sur le prochain bateau, sur l'*Aorangi*. Ma place n'ayant pas été retenue, si le steamer est au complet, ce qui arrive souvent à cette époque de l'année, je ne pourrais m'embarquer. J'ai de quoi vivre juste pour un mois. Que l'*Aorangi* ne m'emporte pas jusqu'à Londres, je ne sais ce que je deviendrai. Tant pis, je veux séjourner un mois à Rio-Janeiro et j'y resterai. C'est un gros accident qui peut m'arriver ; espérons que je saurai l'éviter.

*
* *

Mon ami de Biatostocky s'est occupé de me trouver hôtel et restaurant ; les itinéraires de mes excursions sont eux-mêmes fixés. Je n'ai plus qu'à m'abandonner aux divines extases de cette existence paradisiaque. Rio-Janeiro est la dernière étape de mon voyage, mais elle en est le bouquet.

Je demeure *ladeira da Gloria*, 7, chez une dame française, sur une des plus jolies collines de la nouvelle ville. Notre maison est placée à mi-côte, au pied d'une église, au-dessus de jardins superposés où gazouillent du matin au soir ces jolis petits oiseaux brésiliens qui ressemblent dans la verdure à des fleurs vivantes. De ma fenêtre j'embrasse toute la baie, et chaque matin, à mon réveil, dans cet air pur et trans-

parent du Brésil, sous les caresses de zéphirs plus doux que les plus doux baisers, c'est à mes regards un nouveau spectacle de féerie : je vois dans toute sa gloire et dans tous ses étincellements se lever majestueusement le soleil. Puissance, grandeur, beauté : la nature a tout ici. J'habite le pays de l'éternelle splendeur où l'homme peut avoir une idée du bonheur que l'on trouve au ciel dans l'éternelle contemplation.

Et les souvenirs encore aujourd'hui sont aussi vibrants qu'au lendemain de mon départ de Rio.

Je me rappelle les beaux soirs que j'ai vécus là-bas avec mon ami, surtout dans le *passe publico*, jardin délicieux de palmiers où nous allions rêver souvent.

Nous aimions à nous reposer sur sa magnifique terrasse, devant le tableau de la baie illuminée. Dans le ciel brillaient comme des pierres précieuses un fouillis lumineux d'étoiles, ou bien la lune jetait sur les flots sa longue traînée d'argent et, sous la sombre verdure des grands arbres, d'innombrables lucioles, étoiles animées de ces jardins, tournaient en tous sens dans l'obscurité profonde et semblaient danser un ballet de feu. Et l'air était saturé de parfums, et notre cœur était en joie, et nous causions tous deux au murmure de la vague expirante qui venait mourir à ces rivages : nous nous racontions notre existence et nous nous plaisions à parler de l'Égypte, ce rêve passé, comme nous parlions là-bas du Brésil, ce songe à venir. Instants d'ivresse et de bonheur ! le corps frissonne tout entier au sein des plus voluptueuses langueurs, l'âme déborde et fait perler les yeux.

*
* *

Je me rappelle mes excursions, et au parc impérial rempli de ses roses de Chine ; et au jardin public si célèbre dans le monde par son allée de palmiers

gigantesques qui, sur une longueur d'un kilomètre, épanouissent à une hauteur de quarante mètres leur magnifique gerbe de palmes ; et sur les ravissants coteaux de Santa Teresa : par delà leur verdure au feuillage éclatant où voletaient de grands papillons, couleur d'azur, larges comme la main, ces collines étalaient à mes pieds une partie de la nouvelle ville couchée toute blanche au bord d'un bras de mer tout bleu, et, de l'autre côté des flots, des montagnes que le soleil baignait dans des clartés d'or. La Nubie, la Polynésie, les coteaux de Santa Teresa : voilà ce que j'ai vu de plus beau dans le monde. Je me rappelle aussi mon voyage à Petropolis, la ville d'été de l'empereur, mon ascension au Corcovado et le panorama merveilleux qui brillait à mes regards, du haut de cette montagne, mes promenades dans la nouvelle ville, à travers ses jardins, à travers ses grandes avenues de palmiers bordées de palais superbes enfouis dans la verdure, avenues formant un gracieux berceau que continuait tout un horizon d'azur : la mer et ses eaux bleues.

*
* *

Et parmi les fêtes dont j'ai été témoin, comment oublier ces défilés de sociétés carnavalesques à la lueur des chandelles romaines et sous les stridences d'un orchestre de cuivres, au milieu d'un peuple exubérant, dans ces vieilles rues de Rio-Janeiro, toutes pleines de vie et d'animation ; et les fêtes religieuses de la Semaine Sainte, principalement cette procession du Vendredi Saint, procession aux flambeaux qui, au bruit des marches funèbres de la musique militaire, déroulait entre deux lignes de feu sur les pentes d'une colline son curieux cortège : petites filles décolletées et les bras nus, toutes des anges aux grandes ailes d'or vêtues de robes de gaze bleue ou rose piquetées d'é-

toiles ; vierges habillées de mousseline blanche ; jeunes filles tenant les instruments du supplice ; cercueil du Christ porté sous un dais de velours rouge garni d'or ; et, entourées de religieuses, les nombreuses statues de la Madone recouverte des plus riches costumes de velours et de soie.

Comment oublier surtout ce *Te Deum* de reconnaissance que le peuple adressait à Dieu pour le remercier d'avoir guéri Dom Pedro ? Je vois encore l'empereur à l'air vénérable, l'impératrice Dona Teresa, toute petite, toute vieille, toute ridée, mais bonne comme un ange du bon Dieu, et la princesse Isabella, d'une physionomie si expressive et si sympathique : je les vois faire leur entrée dans cette église dont l'ornementation tenait de la féerie, avec ses tentures, ses draperies, ses vraies loges d'opéra, son trône, et tout dans le fond, comme dans une apothéose lointaine, sa cascade de lumière qui semblait s'élancer de la voûte du temple : ils s'avancent au milieu de la foule enthousiaste sous une pluie de feuilles de roses et une envolée de symphonies exécutées par un orchestre de violons et de violoncelles. Oh ! dans ce décor — cette jonchée de fleurs — ces divines harmonies — devant le vieil empereur ! quel spectacle ! Et dire que ce peuple qui l'aimait, qui l'acclamait, devait, quelques mois plus tard, laisser un intrigant le jeter à bas de son trône ! Pauvre Dom Pedro ! Mon cœur s'est serré plus que tout autre, peut-être, en apprenant la triste nouvelle, et j'ai pris part aux souffrances de cet exilé.

Je me le représente souvent, revêtu de ses insignes impériaux, tel que je l'aperçus pour la dernière fois avant mon départ de Rio. C'était le jour de l'ouverture des Chambres : les grandes voitures de gala attelées de six et huit chevaux venaient de l'amener à la séance avec toute sa suite, et je le vis descendre tout près de

moi. Il portait une tunique de soie blanche brodée d'or qui lui tombait un peu au-dessus du genou, des bas blancs et des souliers découverts de même couleur, et sur ses épaules, sous sa pelisse de plumes de toucans, le manteau impérial à longue traîne, manteau de peluche verte parsemée de chimères et d'étoiles d'or. Il avait à la main son diadème orné de pierreries.

Tout cela n'est plus pour lui, tout cela est désormais fini !

*
* *

Le moment de partir est venu. Occupons-nous d'obtenir une place sur l'*Aorangi*. Je vais aux bureaux de la Compagnie. « Il vous faudra attendre, me dit-on, il n'y a pas de places sur le prochain bateau. » Je me débats inutilement comme un diable dans un bénitier ; les employés, qui ont commencé par sourire, ne daignent même pas m'écouter. Je suis perdu. Désespéré, je cours chez l'agent principal M. Wilson. Impossible d'obtenir audience.

Alors je lui écris une lettre dans laquelle je mets tout mon cœur, tous mes nerfs. La réponse ne se fait pas longtemps attendre : dès le lendemain les agents de la Compagnie, dans une lettre d'une politesse achevée qui prouvait bien des choses, me priaient, sur la recommandation de M. Wilson, de passer à leurs bureaux. J'étais désormais sauvé. On m'installait dans une excellente cabine, et le 12 mai, à deux heures de l'après-midi, je partais pour Londres, triste jusqu'au fond de l'âme de m'arracher aux douceurs de l'amitié, et cependant heureux de regagner la France.

*
* *

Après avoir vu se dérouler à nos regards les îles du Cap Vert, semblables à des morceaux du Sahara oubliés au milieu des flots, et les îles Canaries dont nous pou-

vons admirer le pic de Ténériffe, j'arrive enfin à Londres le 30 mai, n'ayant plus que deux francs cinquante centimes en poche. Deux jours après, grâce à un jeune Belge, mon compagnon de route du Brésil à Paris, qui m'offrait de m'avancer l'argent de mon voyage, j'étais dans la grande capitale, en pleine Exposition universelle. Que la Ville-Lumière semble petite au retour d'une longue pérégrination !

*
* *

Trente mois se sont écoulés depuis mon retour.

Je repartirai à la fin de janvier 1892 pour un autre voyage de plusieurs années : je suis chargé cette fois d'une mission du Ministre de l'Instruction publique.

Les Etats-Unis, les Iles Sandwich, le Japon, Java, Bornéo, la Nouvelle-Guinée, les îles Salomon : telles sont les régions que je dois parcourir à l'effet de recueillir des collections scientifiques destinées à l'Etat.

L'éblouissante terre des paradisiens, le Nouvelle-Guinée, ce jardin des Hespérides, gardé par des monstres — la fièvre et les anthropophages, — m'attire depuis longtemps et toujours de plus en plus. Me sera-t-il donné de pouvoir pénétrer dans cette île pour ainsi dire inconnue, sur ce continent vierge encore ? Je l'ignore, mais je suis prêt à tenter l'impossible. Si je succombe à la tâche, ne me plaignez pas, cher lecteur : j'aurais peut-être ouvert une voie nouvelle à mes compatriotes, et cette satisfaction saura me consoler à ma dernière heure. Du reste, on ne doit jamais pleurer un voyageur ; souvenez-vous des vers du poète sur le papillon :

Il ressemble au désir qui jamais ne se pose,
Et sans se satisfaire effleurant toute chose,
S'envole enfin au ciel chercher la volupté.

FIN.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE.	V
INTRODUCTION.	IX

PREMIÈRE PARTIE

EN AFRIQUE ET EN ASIE

CHAPITRE I^{er}

EN TUNISIE

I. Tunis. — Sensation de carnaval. — Quartier arabe. — Les Souks. — Les Juives. — De la graisse pour dot. — La Goulette. — Ma nouvelle profession. — Je renais à une seconde vie. — Fêtes de Pâques. — Tapis de fleurs. — Un repas à Sidi-Bou-Saïd. — Départ.	4
II. Une ville de rêve. — La musique orientale. — Kairouan et ses mosquées. — Un homme étrange. — Sfax. — Les scarabées sacrés.	12

CHAPITRE II

QUARANTE JOURS DANS LE DÉSERT

I. Gabès. — Je trouve un compagnon de voyage. — En route ! — Un âne amoureux. — Montagnes en crémaillère. — Un réveil au désert. — Le puits de Mehamla. — Une forêt de gommiers. — L'eau d'un redir. — La plus haute montagne du sud tunisien. — L'oasis de Gafsa. — Une représentation d'Aissaouas.	24

	Pages.
II. Montagnes bleues et roses. — Le quartier général des scorpions et des vipères à cornes. — Un joli tableau. — El-Hamma. — Mis à la porte d'un village. — Une vue de Tozeur. — Chasse au slougui. — Un repaire de vermines. — La corbeille de Nefta. — Un festin sardapalesque.	41
III. <i>La traversée d'un grand lac de sel.</i> — Le chott El-Djerid. — Projet de M. Roudaire. — Un spectacle étrange. — La tempête ! — Tout un horizon de mirages. — Les pirates du désert !	54
IV. Les oasis du Nefzaoua. — Une chambre luxueuse dans une écurie. — Les mouches. — De jolis chérubins ! — Un coup de sirocco. — Contes de Croquemitaine. — Jeunes Sahariennes. — L'apparition d'une beauté. — Passage du Djebel-el-Askar. — Mon âne boit au gobelet. — Les chevaux du désert. — Une prouesse de mon Arthur. — Un concert de disciplinaires à Gafsa. — Nuits fantastiques. — Une grosse victime. — Une scène bizarre. . .	62

CHAPITRE III

UN ÉTÉ A LA GOULETTE

I. Tripoli. — Malte. — Je reviens en un superbe landau de Malte à la Goulette. — Plus d'argent ! — Bonheur inespéré. — Mon jardin. — Au Casino. — <i>L'Ave Maria</i> de Gounod. — Les Juifs. — Deux sous d'absinthe ! — Ma dernière journée à la Goulette.	79

CHAPITRE IV

JUSQU'AU SOUDAN

I. Le déjeuner d'une hirondelle. — Alexandrie. — Des acteurs, des femmes, des fleurs. — La capitale des ânes et du vice-roi. — Les Saïs. — Retour des pèlerins de la Mecque. — Un cortège original. — Une friandise. — Le vieux Caire. — Au pied des pyramides. — Que pouvait être Chéops ? — Le sphinx devant le soleil !	90
II. Trois Polonais typiques. — L'arrivée du Tapis Saint. — Une Syrienne en villégiature. — Repas d'ogresse. — Une grande procession. — Des crottes de chameau pour re-	

liques. — Un prince infortuné. — Galettes d'un nouveau genre. — Une fête. — Difficultés pour aller à Ouadi-Halfa. — Dernière nuit de décembre.	103
III. Derniers baisers de soleil. — Une fête chez un consul. — Une volaille. — Un moine. — Envoi gracieux. — Fortune colossale. — Mystère ! — L'histoire du pauvre Osiris. — Tableau du Nil. — L'Obélisque frère de celui de la Concorde. — Effet de lune sur les ruines de Karnak. — Une salle inouïe. — Scènes infernales.	120
IV. <i>La Nubie à vol d'oiseau</i> . — L'île Elephantine. — Une visite chez un général anglais. — Jeu d'indigènes. — Première cataracte. — L'île ravissante de Philœ. — En route ! — Une des plus magnifiques splendeurs de la nature. — Korosko. — Les colosses d'Ibsamboul. — A la frontière du Soudan. — Deuxième cataracte.	134
V. Un déjeuner sur la rue. — Dans un village. — Promenade sur le Nil. — Monsieur le Docteur ! — Un fils de famille. — Enfants sourds et leurs roses. — Femmes à oreilles de vache. — Farchout. — Deux amoureux ailés. — Un télégramme royal. — Compliments au prince de Naples. — Un conte des mille et une nuits. — Une émotion.	143

CHAPITRE V

UN PÈLERIN PAUVRE A JÉRUSALEM

I. A Ismaïlia. — Une tribu de Bédouins à bord. — Le dimanche des Rameaux à Jaffa. — Jérusalem ! Jérusalem ! — Le Saint-Sépulcre. — Au pied du Calvaire ! — La montagne des Oliviers. — Les Juifs au vieux mur de la Cité sainte. — Pèlerinage musulman du Nebi-Mouza. — Procession du Vendredi-Saint. — Cérémonie grecque. — Impossible de trouver une bible à Jérusalem. — Chemin de ronde fleuri.	165
II. Un Père supérieur impoli. — La Mer Morte. — Le Samedi-Saint chez les Grecs. — Une fête inouïe. — Saint-Jean-du-Désert. — Des femmes à la piscine. — La grotte de Bethléem. — Retour à Jaffa. — Rêve d'un printemps de France. — Beyrouth. — Les douceurs du narguillé. — Un Syrien dévot. — Une visite à la campagne. — Saint-Jean d'Acre. — Shah-Allah. — Le Mont Carmel.	183

CHAPITRE VI

UNE FIN DE PRINTEMPS EN FRANCE

Pages

- Une mission. — Société bien choisie. — Détroit de Messine. — Les émotions d'un retour en France. — En route pour les mers du Sud et le tour du monde austral. . . 206

DEUXIÈME PARTIE

AUTOUR DE L'HÉMISPHERE AUSTRAL

CHAPITRE VII

LES ÎLES DE L'OcéAN INDIEN

- I. Les Seychelles. — Bourbon. — Notre existence à Saint-Denis. — Le « *bassin du diable* ». — Le poétique Bernica. — Le nouveau port. — Les cyclones. — Une excursion à Salazie et à Hell-bourg. — Propreté créole. . . 212
- II. Madagascar. — Le marché de Tamatave. — La morale des femmes indigènes. — Une chasse. — Un spectacle intéressant. — Maurice. — Paysage extravagant. — A bord de l'*Océanien*. — Types curieux. 227

CHAPITRE VIII

AU PAYS DES WALLABIES

- I. La « *Cité modèle* ». — Voracité anglaise. — Melbourne. — Un coup de spleen. — Les eucalyptus géants de Fernshaw. — La baie de Sydney. — La « *Reine du Sud* ». — Les Australiennes. — Un samedi soir dans Georges-Street. — Sydney-monastère. — Plus d'argent. — Pour ne pas mourir de faim !!! — Un punch fantastique. . . 242
- II. Dois-je aller au pôle sud ? — Faune bizarre australienne — Une mode nouvelle pour nos Parisiennes. — Un Rhin nouveau. — Jeunes tourtereaux. — Fêtes du centenaire de l'Australie. — Situation actuelle de la colonie. — Amour, toujours amour ! — Une danse d'aborigènes du Queensland. 263

	Pages.
III. En route pour les Montagnes-Bleues. — Une erreur. — Bande de kakatoès. — Une chasse en forêt. — Les débuts d'une ville. — Un panorama de montagnes. — La huitième merveille du monde : les grottes féeriques de Jenolan. — Une mort affreuse en perspective. — Le <i>Notus Des Fontaines</i>	286
IV. Les célèbres passes de Bulli. — Les splendeurs de la forêt. — Une scène d'ivrognes. — Pourquoi boivent les Australiens — Comment ils comprennent l'amour. — Sur un voilier chargé de charbon. — Le plus grand des océans. — Les abîmes du Pacifique. — Futur voyage de noces. — Tempête. — Pêche aux pigeons. — 70 francs en poche ! . . . , ...	305

CHAPITRE IX

LES ÎLES ENCHANTÉES DE LA POLYNÉSIE

(Légendes inédites)

I. Devant Tahiti. — Papeete. — Les Tahitiennes et l'amour ! — Les forces de la nature. — Les volières de l'île de Cythère. — Une machine à coudre. — Disparition progressive de la race polynésienne.	324
II. Une Tahitienne traînée par les cheveux. — Un coup de ciseaux pour un coup de canif. — Une réception chez un grand chef. — Chants tahitiens. — La belle Tara. — Un déjeuner chinois. — Danse et griserie d'amour. — Encore la bourse vide ! — Fêtes du 14 Juillet à Papeete. . . .	338
III. La famille Salmon. — Vie tahitienne. — Le silence des bois. — Un poisson armé. — Manière d'arracher les dents. — Toilette de baigneuses. — Scène patriarcale. — Une grande fête chez M. Tati. — Les lamentations d'Aroma Iterai. — Un exemple frappant d'exquise sensibilité chez les Tahitiens.	352
IV. Les jardins du fond des mers. — Les oiseaux accourent pour la curée. — Une lutte. — Un passage dangereux. — Pêches merveilleuses. — Dernier jour de l'année. — Un jeu d'enfants. — Scènes de la forêt. — Existence sauvage dans la brousse. — Histoire curieuse. . .	368
V. Un passage idéal. — Le protestantisme à Moorea et à Tahiti. — Légende de la montagne percée. — On croirait	

	Pages.
voir un château fantastique. — Histoire de deux colosses. — Un retour en Bretagne par la pensée. — Une source habitée par des esprits. — Une Tahitienne éplorée. — Oiseaux bizarres. — Forêt ténébreuse. — L'incarnation du dieu Taaroa.	386
VI. — Un bonheur inattendu. — Archipel de Cook. — L'île Mauki. — Un bijou des mers du Sud. — Archipel de Tonga. — Changement de décor. — Le roi de Tonga. — Une mariée. — Breuvage particulier. — Danses inouïes.	401

CHAPITRE X

LA NOUVELLE-ZÉLANDE, LE DÉTROIT DE MAGELLAN ET RIO-JANEIRO

I. Un vieil anthropophage. — Le supplice du tatouage. — Un oiseau à poils sans ailes et sans queue. — Les gigantesques moa. — Un terrible carnivore. — Scènes horribles de cannibalisme. — Un travail maori. — Nez sur nez. — Le lac Roto-rua. — Le chien Potaka. — Types maori. — Danses. — Ohinemutu. — Une nuit de cataclysme. . .	411
II. 94 kilomètres entre des tas de cendres ! — Sourire de paradis sur une gueule d'enfer. — La vallée de la Mort. — Surnom des Français en Nouvelle-Zélande. — Forêts de fougères arborescentes. — Beautés sublimes du détroit de Magellan. — Un ami retrouvé. — Une détestable surprise. — Splendeurs de la baie de Rio-Janeiro. — Procession du Vendredi-Saint. — Sous une pluie de roses et une envolée d'harmonies. — L'empereur ! — Départ pour l'Europe. — Mon prochain voyage.	432

